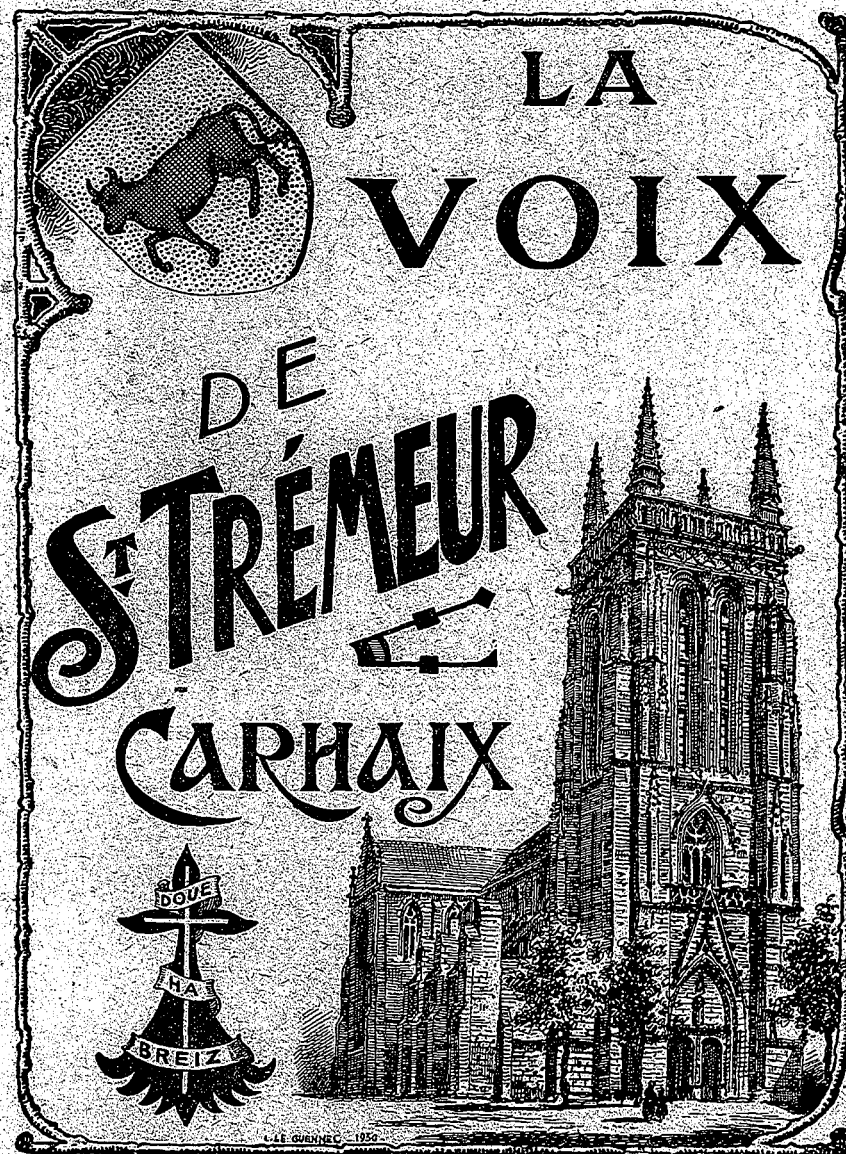




QUIMPER, IMPRIMERIE CORNOUAILLAISE
7, RUE DES GENTILSHOMMES

La Voix de Saint-Trémeur, Carhaix

Paraît tous les deux mois

Notre Page-Couverture

Le titre.

Le premier numéro du nouveau *Bulletin* paroissial paraît avec un retard de deux mois imputable à des événements imprévisibles. La couverture reproduit un dessin dû à la plume prestigieuse de M. Louis Le Guennec, qui a déjà magnifiquement illustré tant de volumes et publications de chez nous. Le titre rappelle le souvenir du saint Patron de l'église de Carhaix, Trémeur, fils de la douce Triphyne et du sanguinaire Conomor, qui mourut, comme sa mère, victime de la cruauté paternelle. Décapité en haine de la foi, le jeune martyr porta sa tête entre les mains et c'est dans cette attitude qu'il est représenté au portail et à l'intérieur de l'église. Le même miracle est rapporté dans la légende de Saint Denis, premier évêque de Paris. M. Roudot, mort recteur de Penhars, a composé un drame en vers intitulé : *Maro Sant Trémeur*, et dédié à son oncle, M. Quiniou, ancien curé de Carhaix. Au moment de mourir, l'héroïque jeune homme proclame qu'il est heureux de verser son sang « pour que, de chaque goutte, de cette rosée sanglante, se lèvent des épis abondants et drus en faveur des Bretons ».

« Va goad 'vit ma savo, euz peb gliziennik rus
» 'Vit poblou Breiz-Izel, pennou-ed puill ha druz. »

La voix de Saint Trémeur, comme celle de tous les martyrs, a trouvé de l'écho dans le Ciel : les grâces et bénédictions divines ont fécondé la terre arrosée de son sang. De bonne heure, le christianisme a été florissant sur notre territoire, et des monuments comme les églises de Carhaix, de Plouguer, comme les nombreuses chapelles de la paroisse, aujourd'hui en parties ruinées, attestent l'intensité de la vie chrétienne dans l'antique chef-lieu de la Haute-Cornouaille. Hélas ! les temps sont passés de l'ancienne ferveur : à Carhaix, comme ailleurs et peut-être davantage, le flambeau de la Foi a perdu de son éclat, les enseignements de la religion ne retiennent plus l'attention. Mais voilà : souvent les morts sont mieux compris, mieux écoutés que les vivants. Peut-être *La Voix de Saint Trémeur* sera-t-elle entendue.

La gravure.

L'église de Carhaix est reproduite sur la première page. La tour de l'ancienne collégiale, déjà vieille de quatre siècles, est une magnifique réplique, en plus grand, de l'église de Saint-Herbot. Jusqu'en 1725, il y avait sur la plate-forme un clocher en plomb haut de 30 mètres; la foudre l'a abattu. Les clochetons d'angle sont restés, qui donnent au monument un caractère spécial, et le tout, dominant majestueusement la ville qui s'étend autour, éveille chez l'étranger qui l'aperçoit de loin l'idée d'une cité opulente où il faut s'arrêter.

L'ancienne collégiale a totalement disparu avec ses autels sculptés et ses vieux saints de pierre ou de bois qu'on voudrait bien retrouver; elle a été remplacée par l'église actuelle, qui n'est pas trop inférieure au merveilleux clocher. Avec ses hautes voûtes et ses vastes verrières, le nouvel édifice fait honneur à M. Guérannic, elle est peut-être la plus belle des cent vingt églises que cet architecte a élevées sur le sol breton.

Les armes de la ville.

En haut et à gauche de l'encadrement, on voit les armes de la ville de Carhaix : *d'or au bœuf passant de sable*. Au bœuf de Saint Luc nos compatriotes eussent peut-être préféré le lion de Saint Marc, comme à Venise; mais après tout ce bœuf, sur les armes de Carhaix, vaut bien le mouton que l'on voit sur celles de Quimper. Cet animal héraldique représente sans doute le travail qui se poursuit lentement, mais avec obstination et sûrement. *Bos suetus aratro*, bœuf habitué au labour, c'était l'épithète appliquée jadis à Bossuet, le prince des orateurs, par ses camarades d'étude. La campagne aujourd'hui si fertile qui entoure notre ville laisse deviner le travail acharné qu'ont dû fournir nos ancêtres pour défricher des pentes souvent abruptes. Quoi qu'il en soit, l'image du bœuf orne très bien les armes du chef-lieu d'un canton tout à fait agricole.

La devise.

Au bas de la couverture est dessinée l'Hermine doublée d'une Croix, avec la devise : *Doné ha Breiz, Dieu et Bretagne*. Il ne faudrait pas voir là ce qui n'est pas, c'est-à-dire, une affirmation de séparatisme. La France depuis longtemps nous a conquis corps et âme, nous sommes d'une province qui doit trop à la grande Patrie pour qu'il vienne jamais à l'esprit d'aucun de ses enfants de rompre avec la nation qui a si loyalement jadis fait alliance avec la Bretagne en l'invitant à partager le plus bel héritage de puissance et de gloire qu'il y eut au monde. Ce qui n'empêche pas de militer pour un régionalisme de bon aloi et de réclamer une large décentralisation qui respecterait davantage notre belle langue et nos traditions chrétiennes. Tous les vrais Bretons, tous les amis du vieux parler de nos pères (et Dieu sait s'ils sont nombreux au pays de Taldir) salueront

avec respect et émotion le geste de notre Evêque vénéré, qui vient de prescrire, dans les écoles, l'enseignement de la langue et de l'histoire de Bretagne. Garder nos traditions c'est demeurer chrétien et breton, sans pour cela cesser d'être bon français. La guerre l'a prouvé : c'est chez nous qu'il y a eu du sang de reste pour sauver la Patrie en danger, et ce n'est pas en vain que 250.000 Bretons sont tombés au champ d'honneur.

NOTRE PROGRAMME

Elargir le champ de notre apostolat en essayant d'atteindre le plus de monde possible parmi les paroissiens de Carhaix, non seulement les fervents ; mais aussi les négligents, les indifférents et même les incroyants, voilà notre but.

Les fervents.

Grâce à Dieu : il y a des chrétiens fervents à Carhaix, plus fervents peut-être ici qu'ailleurs ; et cela se comprend : pour rester fidèle à ses devoirs de chrétien dans un milieu qui les néglige, pour braver le respect humain si répandu surtout dans la population masculine, pour aller enfin à l'encontre du courant, il faut une foi solide et un courage peu ordinaire. Cette foi et ce courage existent chez bon nombre de nos fidèles, édifiants par leur piété, exemplaires dans leur conduite, inlassables dans leur générosité, remarquables par leur dévouement aux œuvres de toute sorte. Cette élite ne manquera pas de s'intéresser à ce *Bulletin*, en fera sa chose, s'emploiera à le propager dans tous les milieux.

Les négligents.

Ils sont la masse, ceux-là qui pratiquent leur religion plus ou moins exactement, qui en prennent et qui en laissent, qui trouvent des prétextes plutôt que des raisons pour ne pas assister aux offices, pour éluder les lois de l'abstinence et du repos dominical. Ces pages voudraient atteindre ces chrétiens à gros grain, non pas seulement pour leur donner à lire le sermon du dimanche et leur fournir ainsi un nouveau prétexte de ne pas venir l'écouter ; elles voudraient réchauffer les tièdes, émouvoir, stimuler les nonchalants, les faire sortir de leur quiétude coupable ; elles voudraient en un mot faire comprendre à tous ces fidèles relâchés qu'ils sont sur une pente dangereuse, au bout de laquelle il y a l'abîme de l'indifférence et de l'impiété.

Les indifférents.

Nous avons encore le souci de chercher le contact avec les indifférents, ceux-là qui ont été baptisés, communies, confirmés, mariés à l'église, et qui ne s'en iront pas de ce monde sans la bénédiction du prêtre. A part cette demi-

douzaine de rites qu'ils acceptent pour faire comme les autres, les gens de cette catégorie restent complètement étrangers à nos pratiques religieuses. Ce sont des catholiques non pratiquants ; en fait, ils se passent de religion et vous diront aisément qu'ils ne s'en portent pas plus mal. Tout de même, ajouteront-ils, ils ont une croyance et ne veulent pas passer pour impies. C'est sûr qu'ils bénéficient de la religion sans le savoir : les parents de la plupart d'entre eux pratiquaient et leur ont inculqué des principes de morale empruntés au christianisme. Mais eux, qu'est-ce qu'ils vont léguer à leurs enfants ? L'exemple de leur irréligion sera puissant sur l'esprit de leurs fils et de leurs filles, qui seront tentés de rompre ces quelques liens artificiels qui retenaient encore leurs parents dans les cadres catholiques. A des indifférents vont succéder des incroyants qui revendiqueront une complète liberté de pensée et de conduite.

Les incroyants.

Si peu nombreux qu'ils soient, il y en a qui se posent en adversaires de la religion et qui croient faire œuvre utile en travaillant contre elle ; nous voudrions que, de quelque façon, ce petit *Bulletin* leur tombe entre les mains, nous souhaitons qu'ils le lisent, ne serait-ce que par curiosité. Jamais ils ne trouveront ici une note aigre ou méchante. Nous écarterons délibérément toute polémique irritante, nous entendons exercer parmi tous un ministère de mansuétude évangélique, car nous sommes sûrs que l'idée catholique clairement et simplement exposée doit retenir l'attention et séduire les âmes loyales. Que ces incroyants de bonne foi se disent qu'on ne détruit que ce qu'on remplace ; ils en veulent à la religion du Christ, ils désirent sa disparition. Ont-ils quelque chose de sérieux, de durable pour remplir le vide immense qu'ils veulent creuser ? Et s'ils ne l'ont pas, quelle responsabilité, quelle imprudence est la leur de prétendre enlever aux hommes un idéal qui a dominé les siècles passés et garde l'espoir de faire l'avenir. L'homme n'est pas fait pour toujours rester penché vers la terre, préoccupé de soucis purement matériels, il lui faut un idéal, la doctrine de Jésus lui en offre un qui vaut la peine d'être examiné. Nos adversaires pourraient trouver ici des indications sur une doctrine que peut-être ils ignorent.

Encourager les fervents, stimuler les nonchalants, faire réfléchir les indifférents et les incroyants, c'est à quoi nous nous appliquerons ici en nous faisant l'écho de l'enseignement donné à l'église, en relatant les manifestations de la vie catholique, celles qui auront eu lieu et celles qui se prépareront. Assurer le présent et préparer l'avenir c'est bien ; il ne faut cependant pas oublier le passé, nous nous proposons de l'évoquer quand il paraîtra de nature à intéresser les habitants de notre antique et vaillante cité.

Le Carême

Ce qu'il est.

On donne le nom de Carême au temps de prière et de pénitence qui va du mercredi des Cendres au dimanche de Pâques. A l'épître de la messe des Cendres, on lit ces paroles du Seigneur : « Sonnez de la trompette dans Sion, publiez la sainteté du jeûne, avertissez le peuple qu'il fasse pénitence ». L'institution de cette pénitence solennelle remonte à Notre Seigneur lui-même, qui l'a inaugurée en jeûnant quarante jours dans le désert avant d'entreprendre son ministère public. Le carême consiste dans la pratique du jeûne et de l'abstinence. Jeûner, c'est ne faire qu'un grand repas par jour. Observer l'abstinence c'est se priver d'aliments gras. La discipline de l'Eglise était rigoureuse jadis, en ces temps où la ferveur était plus grande et les tempéraments plus forts. Au cours des siècles, l'Eglise a consenti des dispenses toujours plus nombreuses et des adoucissements toujours plus considérables ; aujourd'hui, la plupart des fidèles sont dispensés du jeûne en raison de leurs occupations fatigantes, et les jours d'abstinences sont réduits à deux par semaine : le mercredi et le vendredi. C'est peu, et quelques chrétiens relâchés trouvent que c'est encore trop.

Ce qu'il signifie.

Le jeûne et l'abstinence sont une pénitence que le chrétien s'impose en expiation de ses péchés. Les Saintes Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament déposent tout entières en faveur de cette pratique, on peut même dire que la tradition de tous les peuples vient y joindre son témoignage, car cette idée que l'homme peut apaiser la divinité en soumettant son corps à l'expiation a fait le tour du monde et se trouve dans toutes les religions : les macérations corporelles sont d'un usage courant chez les Bouddhistes, et les Musulmans ont leur fameux jeûne du Ramadan qui dure trente jours. C'est par la pénitence, nous enseigne l'Eglise, que nous réussissons à triompher de nos trois ennemis : le démon, la chair et le monde. En refusant d'obéir à toutes les exigences du corps, nous échappons à la tyrannie des sens, nous affranchissons notre âme, nous renions l'égoïsme et sommes capables de dévouement à l'égard de nos frères plus malheureux.

Ce qu'il prépare.

L'Eglise a fait du Carême une préparation à la plus grande de ses fêtes : le dimanche de Pâques, en même temps que c'est une période de pénitence c'est aussi une époque de prière et de recueillement. Pendant la sainte quarantaine,

l'Eglise multiplie ses avertissements : elle a dans ses offices un admirable corps de lectures appropriées, l'Evêque intervient par une lettre pastorale, les prédications sont plus fréquentes, les fidèles sont appelés à participer à des exercices particuliers, à des Chemins de Croix. De la sorte, le chrétien est appelé à refaire son christianisme, à renouveler ses provisions de forces spirituelles, tout comme sur un navire on refait du charbon avant une nouvelle traversée et comme en auto on refait son plein d'essence pour une longue randonnée. Il faut qu'au jour anniversaire de la résurrection du Christ les âmes soient prêtes à ressusciter à la vie de la grâce par une bonne confession et une bonne communion.

Faire ses Pâques ! comme cela semble difficile à beaucoup dans cette bonne ville de Carhaix ! Pourquoi sont-ils si nombreux ceux qui ne remplissent pas leur devoir pas-cal ? Parce que le sentiment religieux leur fait défaut ? Peut-être. Parce que quelques-uns ont un fil à la patte ? Peut-être encore ; mais sûrement, pour le grand nombre, parce qu'ils n'osent pas, parce qu'ils ont peur d'être vus, classés, catalogués, parce qu'ils sont esclaves du respect humain. Ils ne sont donc pas libres de professer une religion qu'au fond ils estiment et vénèrent, qu'ils font suivre à leurs enfants ! Vous autres chrétiens fervents, priez, faites pénitence pendant le Carême, pour obtenir du courage et de la loyauté à ceux qui en manquent, pour qu'il y ait beaucoup d'hommes de Carhaix à faire leurs Pâques.

L'ACTION CATHOLIQUE

Ce qu'est l'Action Catholique.

Quiconque a le bonheur de posséder la Vérité se doit de la transmettre aux autres. Le vrai chrétien sait d'où il vient, où il va, pourquoi il est sur cette terre et comment il doit y vivre. Il a des réponses précises et sûres à tous ces angoissants problèmes de la destinée humaine qui se posent devant chaque homme au moins aux heures de réflexion ou de souffrance. Il trouve dans sa foi religieuse une force morale puissante pour résoudre toutes les difficultés de sa vie.

Ces lumières, ces avantages dont il bénéficie, le vrai chrétien doit travailler à les transmettre à ses semblables. Ce travail, c'est l'Action Catholique.

Le Souverain Pontife demande de répandre partout cette Action Catholique par laquelle le fidèle, le laïc offre au prêtre sa collaboration active.

Un groupe important de paroissiens de Carhaix suit fidèlement sur ce point les consignes pontificales. Désormais les conférenciers carhaisiens d'Action Catholique sont bien connus de l'Arrée aux Montagnes Noires.

Nos conférences.

Leur zèle, s'il s'étend aux campagnes, n'oublie naturellement pas notre bonne cité. Grâce à leur initiative, nous avons pu entendre successivement, cet hiver, la troupe théâtrale de la D. R. A. C. dans une belle pièce à thèse familiale : *L'abandonné* ; puis M. Cardaliaguet, de Brest, sur l'Ecole unique ; M. l'abbé Jallier, de Rennes, sur la Presse ; MM. le chanoine Le Goasguen et le commandant Vannier, sur l'organisation de l'Action Catholique, et, tout récemment, M. Masseron, avocat à Brest, sur « La Science et les Catholiques ».

D'autres conférences suivront. Nous serions très heureux d'y voir se presser, plus nombreux encore, tous les hommes vraiment soucieux de juger sainement, du point de vue catholique, les grands problèmes de leur temps.

Nous serions plus heureux encore si tous les chrétiens comprenaient cette nécessité de christianiser leurs frères que leur fait la grande loi de la charité fraternelle, principe fondamental de notre religion.

NOS ŒUVRES DE JEUNESSE

Et les jeunes ?

Il n'y en a plus, disent certains pessimistes. Il n'y aurait plus chez les « moins de vingt-cinq ans », cette fraîcheur, cet élan, cet enthousiasme, cet amour désintéressé de l'idéal, ce goût de l'action et du dévouement qui font la vraie jeunesse. Il ne resterait que des blasés, des petits vieux tout aux « rigolades » et aux jouissances.

Ce reproche est malheureusement vrai pour un trop grand nombre. Dans la jeunesse carhaisienne, « rigoler » est pour beaucoup le suprême but de la vie.

Pour beaucoup, mais pas pour tous. Il en reste qui désirent faire de leur vie quelque chose d'utile et de grand. C'est pour accroître cette élite que nous avons fondé nos œuvres de jeunesse. Cet hiver, toutes travaillent activement.

Nos jeunes gens.

Le patronage des jeunes gens mène de front théâtre, sports, musique et un cinéma, dû, pour une grande part, à la générosité d'un paroissien.

Mais on y vise plus haut que cette éducation physique et artistique. Le jeune doit devenir un homme complet, un homme vraiment digne de ce nom et il ne le sera pas sans formation professionnelle, sociale, religieuse. C'est dans ce but que fonctionnent les cercles d'études, cercle du patronage, cercle d'études agricoles, cercle ouvrier. Dans ce but

aussi, le P. Yvon a donné en Novembre une série de conférences de retraite qui ont groupé près d'une centaine de jeunes gens.

Chez les jeunes filles.

Les jeunes filles travaillent tout autant. Elles font moins de bruit, comme il convient ; mais elles ont la prétention de ne pas faire moins de besogne.

Le Comité Noëliste, qui nous a joué en Novembre une bien jolie pièce, se dévoue toujours de multiples façons : catéchismes, bibliothèques, surveillance des enfants, couture, rien ne rebute ses membres si dévouées.

Le Patronage des jeunes filles s'emplit chaque jeudi et dimanche d'un joyeux bourdonnement. Cette œuvre, désormais bien organisée, va prendre sans doute encore de nouveaux développements.

Prions pour nos œuvres de jeunesse et soutenons-les.

Regards sur le passé

La fête de la Rose. — Ses origines.

Le 6 Janvier dernier, à la mairie de Carhaix, Mlle Françoise-Marie Dénès, âgée de 18 ans, a été couronnée rosière et choisie comme bénéficiaire de la fondation Gaspard Mauviel. Cette fête de la Rose, comme on l'appelait, est très ancienne ; elle a été établie par S. Médard, évêque de Noyon, qui vivait au cinquième siècle de notre ère. Ce bon évêque était en même temps seigneur de Salency, près de Noyon, et il avait imaginé de donner, tous les ans, à celle des filles de sa terre qui jouirait de la plus grande réputation de vertu, une somme de 25 livres et une couronne de roses. Pour obtenir cette récompense, il fallait, non seulement que la candidate eût une conduite irréprochable ; mais que ses parents, en remontant jusqu'à la quatrième génération, fussent eux-mêmes irrépréhensibles. Après la mort de S. Médard, le seigneur de Salency jouit seul du droit de choisir la Rosière.

Comment on célébrait cette fête jadis.

Un mois à l'avance, la communauté des habitants présentait au seigneur de Salency trois filles du village parmi lesquelles il devait choisir la Rosière et puis, le 8 Juin, jour de la fête de S. Médard, vers les deux heures de l'après-midi, la Rosière, vêtue de blanc, accompagnée de sa famille, se rend au château au son des tambours, violons et musettes. Le seigneur va la recevoir, l'éluë lui fait un petit com-

pliment, puis elle est conduite, suivie d'un nombreux cortège, à l'église de la paroisse, où elle entend les vêpres sur un prie-dieu placé au milieu du chœur. Les vêpres finies, le clergé sort processionnellement pour aller à la chapelle Saint-Médard. C'est là que le curé bénit la couronne de roses et la pose sur la tête de la Rosière, qui est à genoux, et lui remet en même temps les 25 livres de la dotation. La Rosière ainsi couronnée est reconduite de nouveau jusqu'à la paroisse, où l'on chante le *Te Deum*. Au sortir de l'église, le seigneur mène la Rosière jusqu'au milieu de la grande rue de Salency, où l'on a dressé une table garnie d'une nappe, de six serviettes, six assiettes, de deux couteaux, d'une salière, de deux pintes de vin, de deux verres, d'un pot d'eau fraîche, de deux pains blancs d'un sou, d'un demi-cent de noix et d'un fromage de trois sous. On donne encore à la Rosière, sous forme d'hommage, une flèche, deux balles de paume et un sifflet de corne. Ces servitudes sont obligatoires sous peine de 60 sous d'amende. De là on se rend dans la cour du château, où a lieu un bal champêtre qui finit au coucher du soleil.

MOUVEMENT PAROISSIAL

Janvier - Février

Baptêmes.

André Le Manac'h ; — Eliane Elléouet ; — Pierre Boudouin ; — Yvonne Guillou ; — Albert Guépratte ; — Marie-Louise Tranchard ; — Marie-Claire Derrien ; — Jean-Marie Guenver ; — Joseph Ropars ; — Pierre-Marie Manac'h ; — Geneviève Gléver ; — Madeleine Ruellou ; — André Le Roux ; — Pierre Louarn.

Mariages.

Louis-Marie Boudouin et Anne-Marie Le Jard ; — Joseph Guéguen et Marie-Catherine Robin ; — Georges Renoux et Jeanne-Marie Léon.

Enterrements.

Yves-Marie Melou, Hospice ; — Victoria Yvenat ; — Denise Coat ; — Yves-Marie Quer ; — Joséphine Conan, Hospice ; — Anne-Marie Canévet, Hospice ; — Rosalie Riou ; — Marie-Françoise Le Guével, Hospice ; — Françoise Mahé ; — Anna Gourlaouen ; — Emile Le Jan, Hospice ; — Louis Le Roux, Kergroas.

Le Gérant : H. QUERSY.

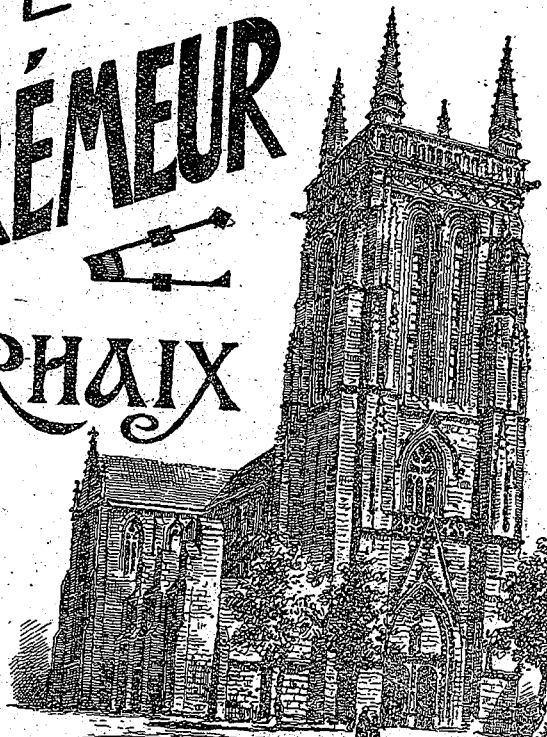
Quimper, Imprimerie Cornouaillaise.

N°

LA VOIX

DE STREMEUR

CARHAIX



L. LE GUENEC - 1930

QUIMPER, IMPRIMERIE CORNOUAILLAISE
7, RUE DES GENTILSHOMMES

La Voix de Saint-Trémeur, Carhaix

Paraît tous les deux mois.

La joie de Pâques.

Ceux qui la possèdent.

Les cloches de Pâques ont chanté la Résurrection du Christ, et l'écho s'en est répercuté dans les âmes chrétiennes, éveillant en elles des pensées douces, des méditations sereines riches de souvenirs radieux, de candeurs retrouvées, de promesses heureuses. Et cette joie des cœurs illumine les visages et les met à l'unisson de la nature, qui resplendit sous la poussée du renouveau printanier. En fêtant la Résurrection de Jésus, l'Eglise célèbre la Victoire de la vie sur la mort. Le péché avait bien pu attacher le Sauveur sur la Croix et le conduire au tombeau ; mais vainqueur du mal et de la mort, Jésus est sorti vivant du sépulcre et nous a ouvert les portes du Paradis. La Résurrection du Christ est le symbole et le gage de la nôtre, nous sommes appelés à partager les joies de ce Ciel que Jésus nous a conquis au prix de son sang ; il y a cependant une condition, c'est de participer au banquet eucharistique : « Celui qui mange ma chair a la vie éternelle et moi je le ressusciterai au dernier jour ». Vous comprenez maintenant pourquoi l'Eglise invite les chrétiens à faire leurs Pâques ; par l'absolution au Tribunal de la Pénitence, elle les arrache au tombeau où le péché avait mis leurs âmes ; par la Sainte Communion, elle dépose en eux le germe de la Résurrection finale. Chrétiens qui avez fait vos Pâques, comme le désire l'Eglise, réjouissez-vous : sous le souffle de la grâce divine votre âme revit, elle donnera des fleurs qui exhaleront la bonne odeur du Christ, elle portera des fruits de salut. Soyez heureux, sous le regard de votre Père qui est dans les cieux ; *O filii et filiae !* Comme Jésus est ressuscité ainsi, un jour, vous ressusciterez, chantez votre allégresse : *Alleluia !*

Ceux qui s'en privent.

Résurrection, vie nouvelle, gloire ! Pourquoi faut-il que ces mots ne puissent s'appliquer à tous ? Pourquoi faut-il que bon nombre des paroissiens de Carhaix soient restés sourds aux appels de l'Eglise qui répétait l'invitation du Christ : « Prenez, manger et vivez ». Pourquoi ? mystère. Est-ce refus de l'esprit ? C'est peu probable. Une religion qui a satisfait l'intelligence d'un Pascal, d'un Pasteur, une pratique pascalle qui vient de réunir quinze mille participants sortis des grandes Ecoles, ne demandent tout de même pas l'abdication de la raison humaine. Est-ce refus du cœur qui ne veut ou ne peut renoncer à ses faiblesses ? Ce serait bien mal connaître la religion, dont le principal avantage est d'être un réconfort dans cette lutte perpétuelle de l'homme contre ses instincts mauvais, en même temps qu'elle est une consolation dans les épreuves. Mais non, la force d'une habitude prise, le manque de décision, surtout le respect humain, la crainte d'être blagué par les camarades, ont retenu beaucoup loin du Dieu de leur enfance. Dans l'intimité de leur conscience, bon nombre se rendent compte de cette faiblesse, qui les empêche de braver le qu'en dira-t-on, car ils savent bien que l'homme ne vit pas seulement de pain, qu'il a une âme avide d'idéal ; ils savent encore que la religion du Christ est seule capable de vaincre l'égoïsme et de susciter les dévouements féconds en œuvres de toute sorte ; oui ils savent tout cela ; mais ils n'osent pas traduire en actes leurs convictions intimes. Pourvu qu'ils ne manquent pas leur dernière pâque !

Comment la sauvegarder et la propager ?

Une pareille conduite chez un trop grand nombre de nos compatriotes ne pourrait qu'inspirer de la crainte et de l'inquiétude sur le sort de ce peuple jadis si chrétien, si quelques indices consolants ne venaient relever les espérances et promettre à l'avenir des générations plus chrétiennes. Il y a la ferveur des pratiquants, le désir d'apostolat qui, ici, comme ailleurs, travaille les âmes. Il y a l'inquiétude des indifférents qui ne sont plus aussi sûrs de la valeur des doctrines opposées à la vérité chrétienne ; l'irréligion, qui devait libérer, exalter l'humanité, a fait ses preuves et donné des résultats peu encourageants. L'enthousiasme est tombé, qui acceptait des théories toutes faites destinées à rénover le monde ; on attend de juger l'arbre à ses fruits. C'est dans les centres importants, évidemment, que l'on observe cette désaffection pour les idées modernes, parce que là on a

procédé à des essais peu réussis ; le mouvement gagne petit à petit, espérons que la bonne ville de Carhaix fera l'économie d'une expérience que des villes plus importantes ont regrettée.

En ces jours anniversaires du triomphe de Jésus, raffermissons notre foi aux destinées de l'Eglise ; mais disons-nous bien que la foi est une vie, un mouvement, une action continue, encourageons-nous à propager la vérité chrétienne et à l'adapter aux nécessités actuelles. Croÿons que la force de nos convictions, notre patience, notre charité surtout peuvent nous ouvrir l'accès de cœurs jusqu'ici complètement fermés. Disons-nous que la masse est nonchalante, moutonnière, craint l'effort, il faut essayer d'y pénétrer, de la saisir, de l'entraîner par des paroles opportunes, plus encore par l'exemple. Les faibles admirent ceux qui sont énergiques, ceux qui ont du cran, les suiveurs acceptent l'autorité des gens qui savent ce qu'ils veulent et vont droit au but. Catholiques de Carhaix, haut les cœurs, *sursum corda* ! L'ampleur de notre tâche, loin d'être un motif de découragement, doit au contraire exalter nos volontés, contre le paganisme renaissant ; rassemblons toutes nos énergies et croyons à la victoire. Nous sommes les disciples du Christ ressuscité, nous appartenons à une institution, l'Eglise, qui connaît la lutte et ne sait pas mourir. Envers et contre tout, gardons l'espérance de voir l'idée chrétienne rayonner davantage autour de nous, afin que le nombre augmente des participants à la joie pascale, prélude de la joie céleste, qui sera sans partage et sans fin.

LE MOIS DE MARIE

La dévotion à la Sainte Vierge.

Voici Mai, le mois de la dévotion à la Vierge Marie. Chaque soir, à la tombée de la nuit, les prières des fidèles vont monter vers la Mère de Dieu, idéale figure dont nous ne comprendrons jamais assez la beauté. Marie, c'est la maternité glorifiée, c'est la pureté honorée ; c'est aussi la femme relevée et ennoblée. A ce dernier point de vue, beaucoup de chrétiens ne voient pas la haute portée sociale du culte de la Sainte Vierge.

Marie et la dignité de la femme.

Durant les siècles antérieurs à Jésus-Christ, la femme était considérée comme d'une espèce inférieure. L'homme la traitait tour à tour en instrument de volupté et en

bête de somme. Le Christ a été le premier à proclamer l'éminente dignité de la femme. Il donne à sa mère le plus haut rang dans l'humanité. A force de s'agenouiller devant celle qui était devenue la Mère de leur Dieu, les hommes ont été pénétrés d'un sentiment de vénération qui a rejaili sur le front de toutes les femmes. Non seulement ils n'ont plus osé les mépriser, les avilir, mais ils se sont accoutumés à leur témoigner ce respect affectueux, ces égards délicats qui s'imposent désormais à tous les peuples éclairés par la civilisation chrétienne. Et les femmes elles-mêmes, se voyant relevées si haut, après avoir été placées si bas, se sont appliquées à reproduire en leur âme les divines vertus de fidélité, de dévouement et l'abnégation dont la Vierge devenait pour elles la représentation idéale et le modèle.

Nous avons vu se former ainsi, le long des siècles, d'innombrables générations de vierges, d'épouses et de mères qui ont fait la joie des foyers, la force et l'honneur des nations. La dévotion à Marie a toujours été en honneur au milieu d'elles. Tout naturellement, leur piété et leur amour montaient vers ce sublime symbole de leur dignité et de leur grandeur.

Les fausses émancipations.

Il est des femmes qui rêvent d'une émancipation d'une autre sorte. Elles pensent libérer complètement la femme par l'union libre et par le divorce. Ces malheureuses ne voient pas qu'elles préparent ainsi leur retour à l'esclavage en dépouillant la femme des institutions tutélaires, des garanties sacrées qui assurent la permanence de leurs droits et de leur dignité au foyer.

Cette fausse libération fait penser à celle des voyageurs que dépouillaient de leur bourse, de leurs bagages et de leurs vêtements, les bandits de grands chemins. Ceux-là aussi, en un certain sens, étaient soulagés et pouvaient marcher d'un pas plus libre, n'étant plus embarrassés de rien. Ils avaient une liberté plus grande, mais c'était la liberté de la misère et de la honte, la liberté de mourir de faim et de froid.

De même les femmes, les jeunes filles qui désirent en ce moment se libérer des lois de la morale chrétienne recherchent leur honte et leur misère.

Que les femmes, les mères, les épouses conscientes de leur honneur ne l'oublient pas et qu'elles travaillent à soutenir et à répandre cette religion du Christ et de la Vierge Marie, sa mère, à laquelle elles doivent leur dignité.

LA VISITE PASTORALE

Précédentes visites.

Dans un mois, Monseigneur l'Evêque va venir conférer le sacrement de Confirmation aux enfants de Carhaix. Sa Grandeur nous arrive tous les quatre ans ; ce sera donc sa sixième visite officielle à notre paroisse ; mais en Novembre 1923, Carhaix eut le bonheur d'une visite épiscopale supplémentaire, à l'occasion de la consécration de l'église restaurée de Plouguer. Détruit par un terrible incendie qui ne respecta que le magnifique clocher, le vénérable sanctuaire renaquit de ses cendres plus beau, plus orné que jamais, grâce à l'activité et au savoir-faire du recteur actuel, M. Le Treut. Ce n'est plus la vieille église : « an Iliz Coz », ou mieux « hon Iliz Coz » ; mais par ses verrières étincelantes, son maître-autel incomparable et son mobilier de choix, le nouveau temple n'a rien à envier à l'ancien, et il faut croire que, par la nouvelle consécration, l'église restaurée est assurée désormais de la protection divine.

Une ordination à Carhaix.

Avant Monseigneur Duparc, d'autres évêques du diocèse sont venus chez nous, moins souvent chacun d'eux, sans doute, car le bon Dieu garde visiblement notre évêque vénéré, qui va d'un pas allègre vers ses noces d'argent épiscopales. Les cérémonies de la Confirmation se sont renouvelées périodiquement en l'église paroissiale ; mais il y a d'autres cérémonies réservées d'ordinaire aux cathédrales et qui se sont déroulées à Saint-Trémeur, au moins une fois ; il s'agit des cérémonies de l'ordination. Si nous disons : au moins une fois, c'est pour ne pas heurter trop fort l'opinion de ceux-là qui prétendent qu'avant la venue des Celtes de Grande-Bretagne, au temps de l'occupation gallo-romaine, l'Armorique a pu connaître des évêques venus de Nantes ou de Tours et qui ont dû s'établir à Vorganium, ancien nom de Carhaix. En l'absence de documents sur ce passé qui se perd dans la nuit des temps, il vaut mieux laisser à S. Corentin son titre de premier évêque armoricain. Pour en revenir au fait, disons qu'en l'année 1815, aux alentours de Pâques, il y eut une ordination en l'église paroissiale de Carhaix. L'abbé J.-M. de Lamennais, alors vicaire général de Saint-Brieuc, vint conduire des séminaristes de

son diocèse à Carhaix, où Mgr Dombideau de Crouzeilles les ordonna. Cet événement est relaté dans la vie de J.-M. de Lamennais, fondateur des Frères de la Doctrine chrétienne et frère du génial et malheureux Féli. Dans une lettre du 11 Mai à l'évêque de Quimper, l'abbé écrivait : « Au retour de l'ordination, j'ai été extrêmement contrarié par la route et le mauvais temps... Nous avons pris sur nos chevaux quatre ou cinq bains froids, c'est-à-dire que nous avons été plusieurs fois mouillés jusqu'aux os. »

But et avantages de cette visite.

L'Evêque va venir confirmer les enfants et aussi rendre visite à ses ouailles ; il est le Pasteur du diocèse, il est aussi l'Inspecteur, « épiscopus ». L'Evêque vient se rendre compte de ce qui se passe dans cette partie de son domaine spirituel, il vient constater le progrès ou le recul de la Foi dans cette portion de son troupeau ; d'où, pour les catholiques, nécessité de redoubler de vigilance et d'attention, afin de donner satisfaction à Celui qui vient au nom du Seigneur. Evidemment, les enfants devront être spécialement préparés, suffisamment instruits pour recevoir dans les meilleures conditions possibles et de la façon la plus efficace l'abondance des dons du Saint-Esprit, que leur apportera le sacrement de la Confirmation ; mais après l'accomplissement des rites sacrés, Monseigneur l'Evêque s'inquiétera des fidèles, se renseignera sur les dispositions générales des paroissiens, afin de donner au peuple chrétien de Carhaix des conseils appropriés et autorisés. Il faudra venir nombreux autour de notre Evêque : petits et grands ont droit à sa bénédiction. Il y a des enfants à confirmer dans presque toutes les familles, c'est un jour de fête pour tous, que l'on se presse en foule sur le parcours de la procession, que l'on vienne à l'église, elle est assez grande ; les hommes sont particulièrement invités à venir écouter Monseigneur ; Sa Grandeur se souvient toujours de l'apostolat qu'Elle a pratiqué à Lorient, des œuvres d'hommes qu'Elle institua dans cette immense paroisse de Saint-Louis et qui réussirent si bien. Il est une faveur spéciale que Monseigneur l'Evêque nous apportera cette année : revenant de Rome, Sa Grandeur, suivant la permission ou plutôt la commission reçue du Saint-Père, nous octroiera la bénédiction papale et l'indulgence plénière.

LE CONGRÈS EUCHARISTIQUE DE CARTHAGE

Tous les catholiques doivent s'y intéresser.

Un spectacle se prépare, le plus émouvant qui soit, au témoignage de ceux qui en ont déjà vu de pareil. Du 7 au 11 Mai, les assises solennelles d'un congrès international eucharistique se tiendront à Carthage ; de tous les points du monde, les foules chrétiennes accourront là-bas pour glorifier Jésus-Hostie ; il faut que la catholicité entière se donne rendez-vous, du moins par la pensée, sur ce coin de terre africaine, sanctifiée par tant de martyrs et de saints et en particulier par saint Augustin et saint Louis. Cette œuvre des Congrès Eucharistiques, comme l'œuvre de la Propagation de la Foi et tant d'autres, est née en France, sur l'initiative de Mlle Tamisier, du pays de Tours. Le premier congrès international eut lieu à Lille ; ceux qui suivirent se tinrent en France et en Belgique ; en 1893, il y en eut un à Jérusalem et puis ce fut à Londres, Cologne, Montréal, Madrid, Vienne. Après la guerre, ces congrès ne se réunirent que tous les deux ans, à Rome, Amsterdam, Paris, New-York, Chicago et Sydney. Partout, même chez les nations protestantes, ces manifestations extraordinaires de foi reçurent le plus chaleureux accueil et eurent un prodigieux retentissement.

Les fidèles de Carhaix doivent y trouver un intérêt spécial.

Deux de nos compatriotes, M. l'abbé Bosson, professeur à Pont-Croix, et M. l'abbé Le Moine, recteur de Saint-Gelven, sont parmi les heureux pèlerins de Carthage ; nos vœux les accompagnent. Les Carhaisiens ont été de tout temps dévots à la Sainte Eucharistie, et si les habitudes chrétiennes ont disparu chez un grand nombre, il faut reconnaître que le salut de chaque jeudi soir, la procession du Saint-Sacrement à l'intérieur de l'église, une fois le mois, et surtout le nombre des communions du premier vendredi sont des survivances appréciables de l'antique piété. Il y a une autre preuve, matérielle celle-là, de la dévotion des anciens : parmi tant de sculptures sur bois qui ornaient l'ancienne église de Saint-Trémeur, une seule a été sauvée, elle est remarquable et fait regretter les autres. C'est une ancienne garniture du maître-autel sous forme de triptyque et que l'on peut voir à la sacristie. Le sujet n'est autre que le miracle eucharistique des Billettes à Paris. En 1290, un juif du nom de Jonathas commit un sacri-

lège retentissant : il s'était procuré une hostie consacrée par l'intermédiaire d'une chrétienne qui avait vendu son Dieu. Après avoir maltraité l'hostie sainte, l'avoir fouettée, percée de coups de couteau, il l'avait jetée dans une chaudière d'eau bouillante. L'hostie, d'où il sortit du sang, s'éleva au-dessus de la chaudière et sauvée ainsi miraculeusement, fut portée en grande pompe à l'église de Saint-Jean-en-Grève et exposée à la vénération des fidèles. Le panneau du milieu, beaucoup plus important, représente le triomphe de l'Hostie et c'est à coup sûr une réplique en bois peint et sculpté de la fameuse fresque de Raphaël dans les chambres du Vatican, c'est le même arrangement et souvent les mêmes personnages, entr'autres les docteurs de l'Eglise et parmi eux S. Augustin, évêque d'Hippone, dont on va célébrer aussi, à Carthage, le quinzième centenaire. D'après les costumes des personnages, ce triptyque date des environs de 1600 et c'est aussi à cette époque qu'on attribue l'admirable série des vitraux de Saint-Etienne-du-Mont, à Paris, dont l'un raconte également le miracle des Billettes. Comment se fait-il qu'à Carhaix on ait porté une attention particulière à cette page glorieuse des annales eucharistiques ? On peut penser qu'à la collégiale on a établi, au dix-septième siècle, la confrérie du Saint-Sacrement et il faut se rappeler que la demeure du juif Jonathas fut appelée la maison des miracles et convertie en chapelle, où vinrent s'installer, au commencement du dix-septième siècle, les religieux Carmes de Rennes ; mais Carhaix, en ce temps-là, avait aussi un grand couvent des Carmes. Les chrétiens carhaisiens peuvent s'enorgueillir de ces preuves de l'ardente foi ancestrale ; à l'occasion du Congrès et en union avec les pèlerins de Carthage, ils voudront offrir leurs plus fervents hommages à Jésus, dans le sacrement de son amour.

CHEZ NOS JEUNES

La formation professionnelle.

Depuis leur sortie de l'école jusqu'au jour où ils sont devenus véritablement adultes, les jeunes gens ont à se former à leur vie de travail. Cette formation est une affaire grave qui engage l'existence entière. Si elle se fait dans de mauvaises conditions, toute la vie professionnelle, toute la vie familiale, morale, religieuse du travailleur sera fortement compromise. Il se pose à ce sujet de graves problèmes sur lesquels l'attention des parents et des jeunes gens eux-mêmes n'est pas suffisamment attirée.

Carhaix aura eu au cours de ce printemps, deux journées d'études consacrées à ces importantes questions.

Une Journée de Jeunesse rurale.

L'une d'elle, qui a eu lieu le 6 Avril, visait d'une manière générale à la formation professionnelle et sociale de la jeunesse agricole. Les jeunes ruraux y sont venus nombreux : ils étaient 120 à la réunion de l'après-midi, venant de 14 paroisses. C'est un résultat que l'on doit considérer comme heureux, si l'on songe que les jeunes paysans sont attirés le dimanche, au moins autant que nos citadins, vers des jouissances grossières qui leur laissent bien peu de goût pour l'étude. Nous espérons que cette journée aura des conclusions pratiques en favorisant la création, dans les paroisses rurales, de cercles d'études agricoles.

Une Journée de Jeunesse ouvrière.

Une seconde journée d'études, de jeunesse ouvrière, cette fois, va être bientôt consacrée à la préparation des jeunes au travail. Vers quel métier diriger nos enfants, comment reconnaître leurs aptitudes pour telle ou telle profession, comment les aider dans leur choix, puis dans leur premier contact avec leur vie de travail ? Ce sont là les questions qui vont être étudiées sous tous leurs aspects à cette journée. Elles ne manqueront pas d'intéresser tous les pères et mères de famille, d'autant plus qu'elles seront exposées par des spécialistes avertis.

Réunions d'Anciens Elèves

A l'Ecole de l'Enfant-Jésus.

Les anciennes élèves de l'Ecole de l'Enfant-Jésus ont tenu le dimanche 27 Avril la réunion annuelle de leur association. Cette journée a été très gaie, très animée et reconfortante pour les soixante dames et demoiselles qui avaient répondu à l'appel de la présidente : Mlle R. Garrec.

Le banquet, préparé par les élèves du cours ménager, fut succulent et égayé de nombreuses chansonnettes.

Après le repas, M. le Curé donna une intéressante conférence à tout le groupe des anciennes formant dans la grande salle de l'école un bel auditoire où de nombreuses coiffes cornouaillaises mettaient une note bien bretonne. Une réunion d'anciennes élèves, dit-il, est une

journée de souvenir et une journée d'espérance. Le souvenir doit remonter vers les anciennes camarades de classe qui ont quitté ce monde, mais aussi vers les maîtresses si dévouées qui vous ont prodigué tant d'affection et de soins et vers les compagnes d'autrefois restées les amies sincères d'aujourd'hui. L'espérance peut gonfler nos cœurs, car nous devons espérer que l'enseignement libre cessera un jour de conserver dans la nation son rang actuel de paria. Si nous restons unis pour le demander sans cesse, il obtiendra le rang que réclame la justice et que lui mérite sa grande valeur pédagogique et éducative.

Les vêpres chantées, l'on se retrouva dans la salle du Patronage, où la projection de beaux films termina agréablement cette journée dont on aurait voulu pouvoir prolonger les heures.

A l'Ecole Saint-Trémeur.

L'assemblée générale annuelle de l'Amicale Saint-Trémeur se fera le dimanche 18 Mai. Tous les anciens élèves et amis de l'école sont chaleureusement invités à prendre part à cette réunion.

Voici le programme de la journée : Les anciens élèves et amis se réuniront à l'école à 9 heures 15 pour se rendre à l'église paroissiale, où un service sera chanté pour les membres défunts de l'Association. Au cours de la grand'messe qui suivra immédiatement, M. le Curé de Carhaix, président de la fête, prononcera une allocution de circonstance. Le banquet sera servi à 12 heures, au Pensionnat, et suivi de la réunion générale et d'une séance de gymnastique, offerte par les enfants de l'école aux Anciens Elèves.

Regards sur le passé

Encore le bœuf de Carhaix.

Dans notre explication des armoiries de Carhaix, nous notions que l'image du bœuf convenait très bien aux armes du chef-lieu d'un canton tout-à-fait agricole ; mais déjà, au seizième siècle, le bétail de Carhaix était renommé en Bretagne. L'écrivain rennais, Noël du Fail, écrivant vers 1545 ses « Propos rustiques », met cette exclamation dans la bouche de Perrot Claguedent, le fameux gourmand, s'écriant la bouche pleine : « O le bon bœuf, je crois qu'il soit (sic) de Carhès ! »

Encore la fête de la Rose.

Nous avons vu précédemment comment cette fête se célébrait avant la Révolution, voici ce qui se passe de nos

jours. Les compatriotes de Saint-Médard sont restés fidèles aux rites essentiels de la tradition, c'est toujours la communauté des habitants de Salency, c'est-à-dire tous les hommes, à partir de l'âge de 21 ans, qui désignent les 3 candidates à la couronne âgées de 18 ans; mais comme il n'y a plus de seigneur, la décision est remise au sort. Trois bulletins sont pliés et déposés dans un chapeau, un seul porte écrit le mot de Rosière; chaque candidate est invitée à prendre un billet et à l'ouvrir, celle qui a tiré le bulletin de victoire le remet au maire qui la proclame officiellement Rosière de l'année. L'élection terminée, les assistants en signent le procès-verbal. La Rosière est reconduite dans sa famille par le garde-champêtre, tandis que la cloche de la chapelle de Saint-Médard annonce au village et aux campagnes d'alentour que Salency a de nouveau sa Rosière. Les candidates malheureuses ont le droit de se présenter à l'élection deux autres années, à moins qu'elles n'aient démérité. En 1889, pour la première fois, il n'y eut pas d'élue, la dotation s'en trouva accrue, elle était en 1922 de 338 fr. 25. La guerre a détruit l'antique chapelle de Saint-Médard, où se voyait un tableau représentant le Saint couronnant une rosière; on a relevé l'édifice, mais sur un autre emplacement.

MOUVEMENT PAROISSIAL

MARS - AVRIL

Baptêmes.

Marie-Louise Guéguen; — Yvette Penglaou; — Jean Le Moal; — Anne-Marie Piriou; — Joseph-Pierre Toutous; — Michelle Le Menn; — Alain-Marie Morvan; — Raymond Conan; — Pierre-Marie Guenver; — Monique Riou; — Alice Le Floc'h; — Guillaume Le Bris; — Jean-Joseph Lagadec; — Pierre Le Guen; — Colette Bescond; — Marie-Thérèse Le Du.

Mariages.

François-Marie Roudard et Claudine Le Borgne; — Jean Lévénez et Marie Julien.

Enterrements.

Jean-Joseph Pouliquen; — Pierre-Louis Nicolas; — Marie-Jeanne Allain; — Jeanne-Louise Tydel; — Jean-Louis Montfort; — Le Citol, Hospice; — Hervé Postollec, Hospice; — Annette Prigent, Hospice; — Jean-Louis Couzelin, Hospice; — Gisèle-Cécile Le Pors; — Marie-Anne Guillerm.

Le Gérant : H. QUERSY.

Quimper, Imprimerie Cornouaillaise.

Le N° : 0.25

Abonnement : 3 fr.



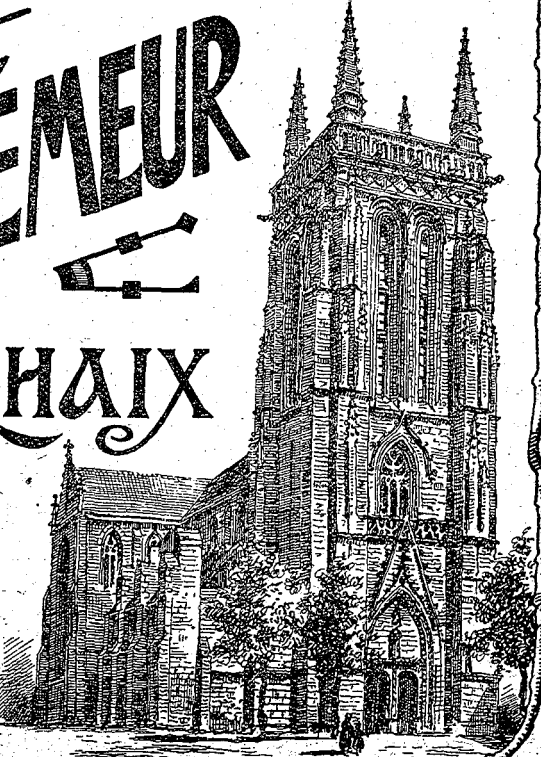
LA VOIX

DE

STREMEUR

CARHAIX





L. E. GUENEC - 1930

QUIMPER, IMPRIMERIE CORNOUAILLAISE
7, RUE DES GENTILSHOMMES

La Voix de Saint-Trémeur, Carhaix

Paraît tous les deux mois.

DÉVOTION DE JUILLET :

Le Précieux Sang de Notre Seigneur

L'Ordo ou calendrier diocésain, en tête de chaque mois, indique brièvement quelle est la dévotion spéciale au mois qui commence. Mai est annoncé par une invocation à la Sainte Vierge, Juin par une autre au Sacré-Cœur, Juillet porte en exergue cette parole de l'apocalypse : « Le Christ nous a aimés et nous a purifiés de nos péchés dans son sang ». La piété des fidèles après avoir honoré le Cœur de Jésus, vénéra son Précieux Sang pendant le mois qui commence. L'Eglise, aux derniers jour de Juin, avait prodigué les splendeurs de son culte pour célébrer la fête du Corps du Seigneur ou Fête de Dieu ; au 1^{er} Juillet Elle convie les chrétiens à fêter le calice de son sang. Jadis, dans l'Ancienne loi on sacrifiait un agneau, c'était là une figure du Christ, l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde. A l'Evangile de la fête du Précieux Sang, au 1^{er} Juillet, on lit le passage où Saint Jean raconte comment un des soldats du Calvaire ouvrit le côté du Seigneur avec une lance et comment il en sortit du sang et de l'eau. A ce sujet l'Eglise adopte l'explication de Saint Augustin qui voit dans le Christ le nouvel Adam dont le côté percé donna naissance à une nouvelle Eve, l'Eglise son épouse et notre mère empourprée du sang rédempteur. Chrétiens, obtenons que le sang précieux de Jésus qui rougit nos lèvres, à la communion, demeure la source vive où nous puiserons la béatitude et la vie.

Miracles du Précieux Sang.

Dans notre dernier Bulletin on a pu lire le miracle des Billètes raconté par l'image sur le triptyque de l'ancien maître autel de l'église Saint-Trémeur. L'hostie maltraitée par le juif Jonathas avait laissé échapper du sang.

Ce n'est pas le seul miracle de cette sorte, il en est d'autres aussi célèbres, en particulier celui de Bolsène, en Italie, où l'on vit également le sang jaillir d'une hostie consacrée. Une fresque de Raphaël, au Vatican, représente ce fait merveilleux. Au moment de la consécration un prêtre eut des doutes touchant la présence réelle, entre ses mains l'hostie répandit du sang qui coula sur le corporal. Le linge miraculeux fut recueilli avec soin et à Orvieto, ville proche de Bolsène, on éleva une cathédrale merveilleuse, vraie chasse de marbre et d'or pour abriter la relique tachée du sang divin.

Moins vaste ; mais aussi décorée est la chapelle du Saint Sang à Bruges qui abrite un coffret, prodigieux travail d'orfèvrerie, où l'on voit une fiole renfermant quelques gouttes de sang du Christ rapportées de Jérusalem, au XII^e siècle, par le comte Thierry d'Alsace. Tous les ans, au mois de Mai, on promène en grande pompe la précieuse relique, à travers les rues de la ville et tous les vendredis les fidèles sont admis à défilé devant elle et à la vénérer.

Mais sans aller si loin, à la cathédrale de Quimper, il est une chapelle désignée sous le nom de chapelle des trois gouttes de sang élevée en souvenir d'un grand miracle. Un habitant de Quimper, avant de partir pour la Terre Sainte avait confié à un ami des valeurs considérables. Quand, après plusieurs années, il réclama ce dépôt à son ami, celui-ci nia avoir jamais rien reçu. En justice, le pèlerin ne put faire la preuve de son accusation, il demanda cependant que l'on fit prêter à son ami un serment solennel, à la cathédrale. Au moment où l'accusé prenait le Christ à témoin de son innocence, les pieds du crucifix, attachés par un seul clou, se séparèrent et laissèrent tomber trois gouttes de sang. La nappe tachée de sang est conservée dans une chasse vitrée exposée plusieurs fois l'an à la vénération des fidèles. En mémoire de ce miracle la fête de l'effusion de sang du crucifix se célèbre, chaque année, le mercredi après la sexagésime.

Nos Fêtes d'Enfants

La Communion Solennelle.

Le dimanche 1^{er} Juin s'ouvrait la retraite préparatoire aux grandes cérémonies du jeudi suivant. M. Paugam, aumônier de Saint-Gabriel à Pont-l'Abbé, avait accepté de prêcher et de présider les exercices ; grand blessé de

guerre il s'était arraché à des occupations absorbantes et avait bravé les fatigues d'un voyage long et pénible surtout pour quelqu'un qui n'a qu'une jambe et voit à peine. Passé maître en tout ce qui concerne l'éducation, véritable apôtre de l'enfance, le prédicateur trouva vite le chemin de ces chères âmes ; garçons et fillettes l'écoutaient avec la plus grande attention et sûrement avec le plus grand profit. Les pensionnaires de l'école Saint-Trémeur avaient pour leur prêcher en breton un prêtre recherché pour sa facilité de parole, M. Cuillandre, ancien aumônier. Par ailleurs, le chant et la direction des mouvements étaient magistralement menés par M. Abolivier, vicaire de Ploaré, dont la voix chaude et exercée animait si bien toutes les réunions.

Il reste que nos enfants étaient magnifiquement entraînés quand se leva, radieuse, la journée du 5 Juin. Dans la matinée les cérémonies se succédèrent sans relâche : la messe de communion fut profondément édifiante avec ses légions d'enfants se pressant pieux et recueillis à la sainte table pour recevoir la blanche hostie, aliment de leurs âmes pures ; la grand'messe fut imposante par la splendeur des cérémonies et des chants ; la procession fut un gracieux spectacle avec l'éclat des bannières et des toilettes et la cérémonie de la rénovation des vœux avec les derniers et vibrants avis du prédicateur fut tout à fait émouvante. Et puis à côté des enfants il y avait les parents venus en foule partager le bonheur de leurs chers petits et revivre la ferveur de leurs jeunes années. Puis-ent-ils venir souvent chercher dans les offices et cérémonies de la religion les joies douces et réconfortantes qu'elle seule peut leur procurer !

La Confirmation :

Magnifiques réceptions

faites à notre Evêque dans le canton.

Le canton de Carhaix, que de méchantes langues ont appelé jadis « la Sibérie du diocèse », ce canton, dis-je, a réservé à Monseigneur l'Evêque un accueil enthousiaste qui l'a profondément ému. Aux premiers jours de Mai, lors de sa visite à Châteauneuf, Monseigneur avait donné la Confirmation à Spézet, la réception qui lui fut ménagée fut digne de cette paroisse, la plus chrétienne du canton ; bien que ce fut un jour de recensement, la vaste église était comble. Monseigneur ne devait nous revenir qu'un mois plus tard et ce fut à Poullaouen, où les jeunes gens, montés sur des bicyclettes fleuries, lui

firent une conduite triomphale. L'après-midi de ce jour, Sa Grandeur, laissant la route nationale, s'en vint, par un chemin détourné, rendre visite à la paroisse de Plounévél, qui n'avait pas vu d'Evêque depuis trente-six ans. Fiers de cet honneur, les hommes se montrèrent, ce jour-là, aussi bons chrétiens que quiconque. Après une nuit passée à Carhaix, Monseigneur, jeudi matin, entreprenait l'ascension de Motreff, où la population, maire en tête, lui fit un chaleureux accueil. Résistant à l'attraction de l'air pur et du merveilleux panorama, dont on jouit là-haut, notre Evêque, infatigable, redescendit à Carhaix où, cinq heures durant, il se dépensa sans répit.

Le lendemain matin, les enfants de Plouguer vinrent processionnellement chercher leur Evêque ; ils étaient conduits par les bons ouvriers de la retraite et quels ouvriers ! Deux vénérables chanoines, MM. les Curés de Douarnenez et de Pont-l'Abbé. C'était la première fois que Monseigneur pontifiait, depuis la consécration, dans l'église si bien restaurée, aussi le thème de son instruction était-il tout trouvé. Il fallait voir l'attitude du bon Recteur ployant sous l'averse des paroles élogieuses qui redisaient sa ténacité, son savoir-faire pour relever l'église, édifice digne de tous les sacrifices car, explique Monseigneur, c'est à la fois un cénacle, un calvaire et une école. Et puis, ce fut l'administration du sacrement qui prit du temps puisque les enfants de Kergloff étaient là gentiment disciplinés et chantant avec entrain sous la direction de leur actif et sympathique Recteur. Après la cérémonie, le presbytère se trouva trop petit pour recevoir les hommes présentés par l'Adjoint, qui remplaçait excellemment le Maire, empêché. Un des auditeurs, littéralement empoigné, ne put taire la forte impression qu'avait produite sur lui la parole épiscopale. Monseigneur fut l'hôte de Plouguer un vendredi, ici encore, M. le Recteur joua la difficulté : le repas maigre fut plantureux ; mais aussi Douarnenez, Concarneau, Lorient, avaient été alertés. Monseigneur s'arracha à Plouguer pour aller à Saint-Hernin, où la population lui ménagea une réception peu ordinaire par le nombre d'hommes accourus à sa rencontre ; M. le Recteur était ému de la façon dont la paroisse avait répondu à son appel. Après Saint-Hernin, il ne restait plus à visiter, dans le canton, que la paroisse de Cléden-Poher, célèbre par son pèlerinage à Notre Dame. Monseigneur y arrivait pour inaugurer, on peut dire, la grande mission. Le zèle du pasteur de la paroisse avait déjà préparé les fidèles à ce grand acte, c'est-à-dire que Monseigneur eut lieu d'être satisfait de l'empressement qu'on mit à venir le voir et l'entendre.

Monseigneur à Carhaix.

Jeudi, à 2 heures 30, Monseigneur, de retour de Mo-treff, se présentait à l'entrée de notre cité où le clergé, les notabilités catholiques, les écoles et de nombreux fidèles s'étaient rendus pour recevoir le premier pasteur du diocèse. Après les rites préliminaires, au son du plus beau carillon du diocèse, la procession s'ébranle précédant le dais qui abrite le vénéré prélat. La foule s'est attardée sur le passage du cortège, elle s'engouffre dans la vaste église, aujourd'hui insuffisante à la contenir. Le cérémonial est exécuté de point en point et une fois l'absoute achevée, Monseigneur monte en chaire. Pendant une longue demi-heure, qui paraît bien courte, l'orateur tient ses auditeurs suspendus à ses lèvres. Quelle satisfaction pour les Carhaisiens d'apprendre que le Pontife de Rome, en Décembre, a béni spécialement Carhaix, ville romaine ; quelle fierté encore d'entendre-exalter les mérites du plus illustre de leurs concitoyens, le premier Grenadier de France. Aux paroles flatteuses succèdent les exhortations d'un père à ses enfants, les directions d'un pasteur à ses ouailles, tentées parfois de se soustraire à sa houlette. C'est sûr que cette allocution magistrale, bénéficiant du prestige de la fonction et du talent a laissé dans les âmes une impression profonde et durable. Et puis, Sa Grandeur administre le sacrement de Confirmation à 370 enfants, présentés par M. Le Clerc, le parrain, et Mme Coignat, la marraine. A l'issue de la cérémonie, une multitude de tout petits, sur les bras de leurs mères, défilent devant Monseigneur. Avant de quitter l'église, tous, petits et grands, avaient reçu la bénédiction papale.

Après une si grande fatigue, Monseigneur l'Evêque aurait dû s'accorder un moment de répit ; pas du tout : à présent commencent les entretiens aux diverses catégories de fidèles. Le groupe des Noëlistes bénéficie, au presbytère, de la première audience et c'est juste qu'elles soient les premières encouragées, elles qui sont les premières prêtes pour toutes les besognes d'aide paroissiale. Monseigneur les connaît, les apprécie et trouve les mots qu'il faut pour entretenir, exciter leur zèle. Puis c'est le tour des hommes au patronage ; ils sont là une centaine qui écoutent Monseigneur leur expliquer ce qu'est l'Action Catholique et leur donner de lumineux aperçus sur les questions de l'enseignement, des religieux et de l'école unique ; et l'on sent que devant cet auditoire si attentif la voix de l'Evêque se fait plus pressante, plus prenante, car ce sont là des questions capitales pour l'avenir de la religion en France.

Après le patronage, les écoles chrétiennes. A l'école de l'Enfant-Jésus, magnifiquement décorée de guirlandes fleuries, des voix très pieuses exécutent une cantate du plus bel effet. Une fillette, enveloppée dans ses voiles neigeux de communiant, vient lire, d'une voix nette et expressive, un joli compliment écrit sur un vélin artistement illustré. Sa Grandeur est ravie et, avec un à propos charmant, raconte (souvenir de Rome) l'histoire du « Bambino » de l'Ara-Coeli. Félicitations aux maîtresses si distinguées et si dévouées, et la séance est levée. « Maintenant bien vite chez les garçons, prononce M. le Vicaire général. — Il y a, sur la route, le patronage des jeunes filles, dit une voix. — Impossible, reprend le grand Vicaire, nous sommes en retard et Sa Grandeur est fatiguée. » Monseigneur entend ces paroles et écoute son cœur, il ne le regrettera pas (ni non plus M. Joncour). Nous sommes dans une misérable baraque embellie de fleurs et qui retentit de chants, c'est le patronage. Une jeune fille se détache et d'une voix que l'émotion brise, elle vient dire les aspirations apostoliques qui germent en son cœur et en celui de ses compagnes. Emu à son tour, l'Evêque trouve les paroles appropriées et bénit « la moisson qui lève ». Les élèves de l'école Saint-Trémeur attendaient impatients ; ils explosent en applaudissements et en vivats, et le discours d'un jeune gars de 13 ans fut comme un coup de clairon sonnant le ralliement pour les combats difficiles de l'avenir. Et c'est vrai, qu'ils sont capables de tous les sacrifices ces enfants qui ont, sur leur argent de poche, économisé 800 francs pour la Sainte-Enfance. Les éloquentes paroles de Monseigneur ne purent que les encourager, eux et leurs maîtres si compétents et si zélés, dans ces magnifiques sentiments.

Il était plus de 7 heures, quand Monseigneur rentra au presbytère.

Nous avons raconté comment Sa Grandeur passa la journée de vendredi à Plouguer et à Saint-Hernin ; à son retour, elle rendit visite à l'hospice et à l'ouvrier. Les religieuses et toutes les personnes valides de l'établissement étaient déjà réunies à la chapelle de N.-D. de Grâces. Monseigneur encouragea les jeunes, consola les malades, les invalides, qui sont la portion de son bercail que Jésus, le bon Pasteur, aime le mieux et à qui il envoie ses meilleures servantes. Monseigneur accorda une audience particulière à la vénérable Supérieure, entourée de ses Sœurs. Après plus de 50 ans de religion et des services exceptionnels au service de l'enfance et de la vieillesse, le Gouvernement a décidé de décorer la bonne Mère. Monseigneur tenait à venir féliciter la vaillante reli-

gieuse et à lui souhaiter encore de longs jours pour la plus grande joie de ses dévouées compagnes et la satisfaction non seulement des hôtes de la maison, mais de tous les Carhaisiens qui apprécient à sa juste valeur la bienfaisance d'une si belle vie.

Le samedi matin, à 8 heures 30, Monseigneur et son Vicaire général montèrent en voiture ; les petites filles de l'école voisine accoururent avec quelques fidèles recevoir une bénédiction supplémentaire. La voix des cloches retentit une dernière fois grave et harmonieuse, puis notre Evêque vénéré disparut sur le chemin de Quimper, où Sa Grandeur a sûrement emporté la meilleure impression de son séjour parmi nous.

Dans les Œuvres

Le Congrès de Jeunesse Ouvrière.

Le 25 Mai, s'est tenue à Carhaix une journée d'études de la Fédération de Jeunesse Ouvrière du Finistère-Sud, sous la présidence de Louis Mounier, du Secrétariat général de la J. O. C. de Paris.

Une centaine de délégués représentaient les sections de Quimper, Douarnenez, Concarneau, Châteauneuf-du-Faou, Morlaix et Carhaix. Dans la matinée et l'après-midi, ces jeunes ouvriers ont étudié les importantes questions des distractions et de la préparation des jeunes au travail. Sur ce dernier point, les sections se sont décidées à organiser des visites d'usines et des causeries avec projections pour préparer les écoliers à leur entrée prochaine au travail.

Dans le courant de la séance d'études de l'après-midi, M. Grimault, président de l'Union régionale des syndicats chrétiens de Bretagne et du Maine, prononça un très intéressant discours sur la collaboration des syndicats et de la J. O. C.

A la messe, M. le chanoine Le Goasguen, directeur des Œuvres, rappela éloquemment aux joscistes l'importance, la grandeur, mais aussi les difficultés de la tâche qui s'impose à eux pour le relèvement de la classe ouvrière.

De leur côté, deux jeunes filles de Carhaix assistèrent, le 15 Juin, au Congrès de la jeunesse ouvrière féminine à Recouvrance. Elles en sont revenues décidées à se consacrer à cette œuvre « de toute leur âme ».

Séances récréatives.

En Mai, le Comité Noëlisme nous a donné une séance théâtrale, pleine d'intérêt. La grâce charmante des ballets d'enfants y rivalisait avec la vie et l'émotion que les actrices, au talent bien connu, surent mettre abondamment dans la « Paimpolaise » de Botrel et dans deux joyeuses comédies. Les spectateurs se pressaient nombreux aux deux représentations, permettant ainsi aux Noëlisme de continuer à secourir les œuvres scolaires et de bienfaisance.

Le dimanche 6 Juillet et le lundi 7, le patronage des jeunes filles va, à son tour, nous donner deux bonnes séances récréatives où nous aurons le plaisir d'applaudir « De toute son âme », le beau drame en trois actes de René Gaël, et une très amusante opérette de Leroy-Villars.

VISIONS DE CARTHAGE PAR UN CARHAISIEN

Nous remercions vivement M. Emile Bosson, professeur à Pont-Croix, d'avoir bien voulu, à l'intention des lecteurs de ce Bulletin, noter quelques-unes de ses impressions de pèlerinage.

Sur le bateau.

Je me suis embarqué à Marseille sur le *Dal Piaz*, l'un des plus magnifiques paquebots de la C. G. T. (ne confondez pas ! la Cie Générale Transatlantique n'a évidemment rien de socialiste) et tandis que, appuyé au bastinage, je contemplais les jeux infinis de la lumière sur les flots intensément bleus et les escarpements rouges de la côte provençale, un prêtre s'approcha de moi et me tendit aimablement ses jumelles. « Voulez-vous regarder, Monsieur l'Abbé ? On peut encore distinguer N.-D. de la Garde ? » La gigantesque statue de la Vierge m'apparut un instant, traçant sur nous son geste de maternelle bénédiction.

Et la conversation s'engagea. « Vous êtes de quel diocèse ? » — « Quimper. » — « Oh ! nous sommes voisins. Je suis de Saint-Brieuc, et d'ailleurs Finistérien d'origine, puisque je suis né à Carhaix. » — « Carhaix ?... mais moi aussi !... » Et c'est ainsi que je fis la connaissance de M. l'abbé Jules Lemoine, recteur de Saint-Gelven.

La Carthage païenne.

Nous voguions vers Carthage. Ce seul nom évoque des souvenirs jusqu'à nous accabler, jusqu'à nous éblouir, et restitue dans toutes ses diversités le passé et l'âme d'une ville, qui fut, de longs siècles, la rivale de Rome, qui, vaincue, systématiquement détruite, naquit de ses ruines encore plus grande, encore plus belle, pour être à nouveau pillée et saccagée, définitivement hélas ! par la rage aveugle des Vandales et des Arabes.

Et sur l'immense espace où s'édifia successivement la Carthage punique et la Carthage romaine, où s'agitait la foule grouillante de 800.000 habitants, où s'entrechoquèrent tant d'ambitions et tant de haines, où des martyrs sans nombre confessèrent dans le sang leur foi au Christ, où s'élevaient des maisons de six étages, des basiliques et des temples, des théâtres, des cirques, des arènes, des thermes, où des aqueducs sur arches amenaient l'eau fraîche des collines situées à 120 kilomètres de distance, où le luxe s'étalait à profusion dans les colonnes de marbre, les chapiteaux de bronze, les mosaïques et les statues, une centaine de villas blanches sont parsemées, et, dominant le paysage merveilleux, la blanche église primatiale bâtie par le cardinal Lavigerie et dédiée à saint Louis. Par ailleurs, des champs tristes et déserts. Quel objet de profonde méditation a donc pu être pour moi ce petit pâtre assis sur le bord du chemin, qui tirait des sons mélancoliques de son chalumeau, en gardant un troupeau de chèvres.

A l'époque où fleurissait Carthage, Carhaix avait aussi ses splendeurs comme reine incontestée de l'Armorique. L'importance de l'une et l'autre ville n'est sans doute pas comparable. Ne sont-elles pas cependant à rapprocher dans leur sort malheureux ? Carthage et Carhaix, toutes deux ravagées par les guerres, toutes deux n'offrant comme vestiges de ses richesses passées que des ruines ensevelies. Mais si Carthage semble vouée à la destruction pour jamais, Carhaix, dans sa déchéance relative actuelle, conserve avec raison l'espoir de grandir encore dans l'avenir.

La Carthage chrétienne.

La gloire chrétienne de Carthage dépasse toutes les autres en magnificence. Carthage ne rappelle pas tant le génie militaire d'Annibal et d'Amilcar que le persuasif et vibrant enseignement de S. Cyprien et de S. Augustin, l'émouvante tendresse de Ste Monique, le sublime renoncement à la vie de Ste Perpétue et de Ste Félicité, la pieuse mission de S. Louis mourant sur ce rivage qu'il

sanctifia et parfuma de légende catholique et française. — « Croyez-vous que Jésus est vraiment présent dans cette Hostie ? » demanda au saint roi le prêtre qui lui apportait le viatique suprême. « Oh ! oui, répondit-il, je le crois, et ne le croirais même mieux si je le voyais tel que les Apôtres le contemplèrent au jour de l'Ascension. » En cette réponse revit tout l'élan des martyrs d'Afrique pour lesquels aussi l'Eucharistie était la Vie, comme S. Augustin l'appelait.

De justes raisons motivaient donc le choix de Carthage pour la célébration d'un Congrès Eucharistique international.

Le Congrès fit l'Union Sacrée.

Certains ont bien objecté qu'une telle manifestation ne pouvait qu'indisposer les indigènes musulmans. Ils oublièrent ceux-là que les musulmans sont essentiellement religieux, que pour eux l'homme athée est un scandale, qu'ils aiment et respectent toujours ceux qui prient. Et je rapporte ici une parole du Bey lui-même, qui avait accepté la présidence d'honneur du Congrès. C'est pourquoi ils ont accueilli les congressistes, sans excepter les prêtres, avec une entière sympathie. Plusieurs prélats furent hébergés chez les princes de la famille beylicale.

Quant aux Français de Tunisie, ils ont fait preuve envers nous d'une amabilité que nous connaissons rarement en France, j'ose l'avouer, et qui nous confondait.

Le gouvernement de la République, agissant d'ailleurs au mieux des intérêts de la France, ne ménagea pas son concours pour l'organisation qui n'était pas moins que formidable.

Les bâtiments publics de Tunis (à 15 km. de Carthage), comme d'ailleurs toutes les maisons, étaient pavisées, et de vastes déploiements de troupes (zouaves, tirailleurs, chasseurs d'Afrique, spahis) avec drapeaux et musiques, contribuèrent à jeter un éclat plus grandiose à certaines cérémonies comme à cette réception solennelle du Cardinal-Légit, représentant officiel du Pape, Souverain d'Etat.

L'organisation fut parfaite.

Une Société Civile avait pris en main la direction générale et se montra d'emblée à la hauteur de sa tâche. Que de difficultés cependant se présentaient à elle ! Tout était à créer, et tout fut créé et disposé et prévu avec un soin méticuleux. Il fallait loger 6.500 prêtres : on eut recours aux tentes de l'armée et ce fut peut-être là le côté le plus pittoresque du Congrès. Les prêtres, la plupart

anciens soldats connaissant déjà la vie de camp, se déclarèrent enchantés de l'installation. Les camps étaient établis le long de la mer ; chaque tente mettait à la disposition de quatre ecclésiastiques, un matériel de literie tout neuf. Des baraques en fibro-ciment abritaient des lavabos où l'eau des canalisations romaines coulait en abondance, des cuisines chauffées au mazout, des réfectoires où 4.000 convives purent recevoir un repas chaud en la même demie-heure, des chapelles avec plus de 400 autels pour les messes quotidiennes. La nuit, le plateau tout entier de Carthage ruisselait d'électricité, gratuitement fournie par la Cie des Chemins de fer qui, par ailleurs, réalisa de sérieux bénéfices, ayant eu des trains qui roulèrent au complet pendant cinq jours et toutes les cinq minutes entre Tunis et Carthage. Des routes superbes, vraies pistes de courses, comme en souhaiteraient les automobilistes carhaisiens, avaient été élargies, d'autres spécialement construites, goudronnées ; pour les voitures, deux parcs pouvant en contenir 15.000, avaient été aménagés. D'autre part, aux ports de La Goulette et de Tunis se dressaient les imposantes masses des paquebots venus de France, d'Italie, d'Angleterre, du Canada, des Etats-Unis, de Norvège, d'Espagne, etc... et qui assuraient logement et nourriture aux congressistes qu'ils avaient amenés.

(A suivre.)

MOUVEMENT PAROISSIAL

BAPTEMES. — Ida Le Guen ; — Jeannette Guillou ; — May Morvan ; — Roger Rivoalon ; — Marie-Louise Piriou ; — Jeanne Le Du ; — Jean-Marie Le Goff ; — Josette Philippe ; — Marie-Joséphine Hély ; — Marie-Joséphine Lhostic ; — Marie-Fernande Harnay ; — Roger Guéguen ; — Eliane Boudéhen ; — Roger Léon ; — Micheline Guéguen ; — Andrée Le Guen ; — Jean-Paul Guézou ; — Nicole Colobert ; — Pierre Pilon ; — Yvette Roudard.

MARIAGES. — Louis Flohic et Marguerite Le Dain ; — Marcel Le Gall et Lucie Mével ; — François Le Maigre et Marie Le Gall ; — Louis Conan et Jeanne-Marie Dennat ; — Ernest Postollec et Louise Guézennec.

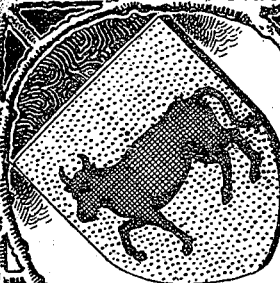
DÉCES. — Jean-Pierre Derrien, Hospice ; — Fernand Le Guen ; — Marie-Perrine Le Guillou ; — Pierre-Marie Le Borgne, Hospice ; — Jules Le Bail ; — Louis Mel, Hospice ; — Jean-Marie Thomas, Hospice ; — Alain Nicolas, Hospice ; — Marie-Anne Cardinal ; — Marie-Catherine Fraval ; — Ambroise Cadiou ; — Jeanne Le Dain.

Le Gérant : H. QUERSY.

Quimper, Imprimerie Cornouaillaise.

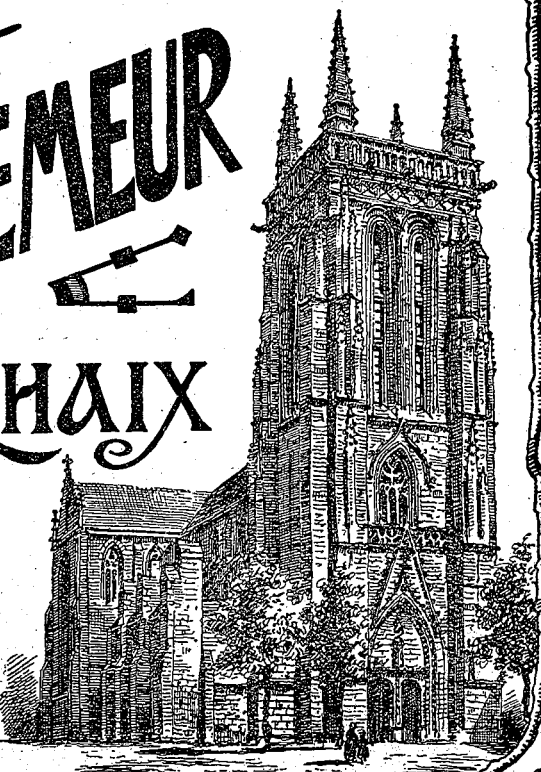
Le N° : 0.25 (Paraît tous les deux mois).

Abonnement : 3 fr.



LA VOIX

DE STREMEUR CARHAIX

L. LE GUENEC - 1930

QUIMPER, IMPRIMERIE CORNOUAILLAISE
7, RUE DES GENTILSHOMMES

La Voix de Saint-Trémeur, Carhaix

Paraît tous les deux mois.

MYSTIQUE DU TEMPS

Les Dimanches après la Pentecôte.

Voici quatre mois que la fête de la Pentecôte est passée et nous sommes toujours aux dimanches après la Pentecôte ; nous célébrons le treizième et il y en aura vingt-quatre. Cette distribution date du Pape Pie V qui, en l'année 1568, confirma les décisions du Concile de Trente. Avant cette ordonnance, qui étendit au monde catholique l'obligation de la Liturgie romaine, il y avait des appellations différentes ; c'est ainsi qu'on trouve, en Occident, la première série de ces dimanches, désignée sous le nom de dimanches après la Pentecôte ; la deuxième, intitulée dimanches après la fête des Apôtres ; la troisième, appelée dimanches après la Saint-Laurent ; la quatrième, indiquée sous le nom de dimanches de Septembre ; la cinquième, enfin, portant l'appellation de dimanches après la Saint-Michel ; cette dernière série allait jusqu'à l'Avent.

Remplie du divin Esprit qui s'est répandu en elle au jour de la Pentecôte, l'Eglise s'avance dans la carrière qui lui est fixée et chemine jusqu'au second avènement du Christ, à la fin des temps. Elle se préoccupe de mettre ses fidèles dans les dispositions qu'il faut, tout au long de ce temps liturgique. C'est ainsi qu'après avoir fait lire au bréviaire, pendant le mois d'Août, les livres Sapientaux qui enseignent la Sagesse divine, l'Eglise, pendant le mois de Septembre, fait lire les livres appelés Hagiographes : Job, Tobie, Judith, Esther, dans lesquels on voit la Sagesse en action. En Octobre, on lira les livres des Machabées, où sont retracés le courage et la fermeté des défenseurs de la loi divine ; enfin, le mois de Novembre sera rempli par la lecture des Prophètes annonçant les jugements divins et l'avènement du Fils de Dieu. En conformité avec cette mystique du temps, l'Eglise, chaque dimanche, adopte pour les offices la cou-

leur verte des ornements. Cette couleur exprime l'espérance de l'Eglise dans les directions infaillibles de l'Esprit-Saint.

Les Fêtes de la Sainte Vierge : la Nativité.

Ce qui frappe pendant les deux mois qui arrivent, c'est la place qu'occupe la Sainte Vierge dans la liturgie. En Septembre, nous avons la fête de la Nativité, celle du Saint Nom de Marie, la fête de N.-D. des Sept-Douleurs et enfin celle de N.-D. de la Merci. Le mois d'Octobre, lui, est tout entier consacré à la mère de Dieu, c'est le mois de N.-D. du Rosaire. La principale de ces fêtes est incontestablement la fête de la Nativité de Marie. L'Eglise, on le sait, ne célèbre pas la fête des saints au jour de leur naissance ; mais bien au jour de leur mort, qui est le jour de leur entrée au ciel. Elle fait exception pour Notre Seigneur (25 Décembre), la Sainte Vierge (8 Septembre), et aussi pour Saint Jean-Baptiste (24 Juin). Ce dernier saint a été admis à cet insigne honneur, parce qu'il a été sanctifié dès le sein de sa mère et ainsi, comme Jésus et Marie, il était exempt de la tâche originelle, quand il vint au monde. C'est un beau jour que ce 8 Septembre qui vit la naissance de Marie, créature privilégiée, incomparable, destinée à être la mère du Sauveur et à cause de cette dignité, parée de tous les noms célestes.

La Maison de Sainte Anne à Jérusalem.

Parmi les lieux saints, la maison de Sainte Anne, où naquit la divine Vierge, occupe là-bas, à Jérusalem, une place privilégiée ; la vénération des chrétiens avait élevé une église à cet endroit. Celle qu'on y voit aujourd'hui, date des croisades et a été magnifiquement restaurée aux temps modernes. Après la guerre de Crimée, le Sultan, reconnaissant de l'aide que lui avait apportée la France, fit don à notre pays de cet endroit vénérable ; les fils du cardinal Lavigerie, les Pères Blancs, furent commis à la garde de ce coin de terre racheté par le sang de nos soldats. Cette église est vraiment un sanctuaire national et les Français sont là chez eux, les Bretons plus encore, puisque c'est la maison de notre bonne Sainte Anne. Les survivants du pèlerinage de 1897 ne se rappellent pas sans émotion les cérémonies qui s'y déroulèrent le samedi 5 Juin de cette année-là. Le Consul général et tout son personnel assistèrent en grand costume à l'office solennel. L'abbé Seyin, futur cardinal de Lyon, chanta la messe, assisté de prêtres bretons ; à l'Evangile il fit un

sermon remarquable sur les grandeurs de Marie et sur les bienfaits de la Sainte Vierge en faveur de la France. A la fin de la messe, les Bretons n'y tinrent plus, et, entraînés par M. Le Treut, jeune vicaire de Riec, ils entonnèrent le vieux cantique breton de Sainte Anne. La messe fut suivie d'une audience spéciale accordée aux Bretons par Mgr Linvinhac, supérieur général des Pères Blancs.

Notre-Dame du Frou.

Le 8 Septembre est le jour du grand pardon de N.-D. du Folgoët, au pays du Léon, et du pardon de N.-D. de Penhors, en terre bigoudène. Cette année, les paroisses de Carhaix et de Plouguer seront représentées à ce dernier pardon par leurs pasteurs. Jadis, au jour de la Nativité de Marie, Carhaix célébrait le délicieux pardon de N.-D. du Frou. Sur les pentes boisées qui descendent au Petit-Carhaix et à la rivière, s'élevait une gracieuse chapelle où, deux fois par an, le lundi de la Pentecôte et le 8 Septembre, on célébrait la messe et les vêpres ; une procession très suivie se répandait à travers les chemins creux, alors bien entretenus ; on venait boire à la fontaine et les jeunes mères se rendaient nombreuses à ce sanctuaire avec leurs tout petits. La loi de Séparation a ruiné le budget de la chapelle, on en a sauvé l'autel avec les vieilles statues de la Vierge et des saints, des mains pieuses les entretiennent et les fleurissent, comme aux jours de l'antique splendeur.

NOS ENFANTS

Carhaix, ville d'enfants.

Voici le mois de Septembre bien entamé, encore une quinzaine et les écoles vont rouvrir leurs portes pour la désolation de la gent écolière et la satisfaction des parents. Finies alors, les expéditions aux champs et aux bois, d'où l'on rapporte pommes et noisettes ; finies les baignades au canal, en rivière ; il faudra reprendre le chemin des classes, où bras et jambes se reposeront pour laisser travailler l'esprit et la mémoire, quelque peu rouillés par les vacances. Les parents, eux, ne sont pas fâchés de cette éventualité ; ils ont assez d'occupations et de soucis pour apprécier le service que leur rendent maîtres et maîtresses, en prenant la charge de leur progéniture, souvent si turbulente. Pour un père et une mère de famille, les enfants sont parfois un tourment ; mais aussi,

ces chers petits sont leur joie et donnent un but à leur vie.

Il faut le reconnaître, les enfants sont la parure de Carhaix. L'étranger est tout de suite frappé par le spectacle de ces bandes de mioches qui s'ébattent, piaillent sur les places, aux carrefours et le long des larges trottoirs de la rue principale. A cause d'eux, notre vieille cité déborde de vie, l'avenir lui appartient, puisque tous les ans, les berceaux sont deux fois plus nombreux que les cercueils ; bel exemple pour ces villes de France dévastées par la dénatalité, habitées par des vieillards. Les bons Français ont été heureux d'apprendre que cette année s'annonçait bonne et que l'on pouvait compter sur un excédent de 40.000 naissances. Si la France entière imitait Carhaix, ce serait 400.000 petits Français de plus qui naîtraient en 1930 ; c'est le chiffre de l'Allemagne et de l'Italie, qui ne s'aviseraient plus alors de nous chercher affaire.

L'éducation chrétienne. Paroles du Pape.

Le christianisme a la prétention de maintenir les bonnes mœurs et par là, il sauvegarde les vertus familiales et travaille à la grandeur du pays ; mais il sait bien que si l'enfance lui échappe, son action est vouée à l'échec ; aussi, les chefs religieux ont-ils, depuis toujours, apporté tous leurs soins à l'éducation chrétienne de l'enfance.

Récemment, le Pape Pie XI a promulgué une Encyclique, d'où nous détachons ces quelques réflexions : « ... Dans l'ordre présent de la Providence, il ne peut y avoir d'éducation complète en dehors de l'éducation chrétienne... La famille a le droit de donner l'éducation à l'enfant, droit antérieur à n'importe quel droit de l'Etat qui, lui, doit protéger la famille et l'individu, sans les absorber ou s'y substituer. Est donc injuste, tout monopole qui oblige physiquement ou moralement les familles à envoyer leurs enfants dans les écoles de l'Etat, contrairement aux obligations de la conscience chrétienne... L'école dite neutre est pratiquement irréalisable, en fait elle devient irréligieuse. Les catholiques ne s'emploieront jamais assez, fût-ce au prix des plus grands sacrifices, à soutenir et à défendre leurs écoles, comme à obtenir des lois justes en matière d'enseignement ».

Paroles de l'Evêque. Ce qui devrait être.

Mgr Duparc, la semaine dernière, encourageait les catholiques de son diocèse en ces termes : « ... Si nous étions traités comme le sont les catholiques dans un

grand nombre de pays protestants, qui reçoivent du budget national de fortes subventions pour leurs écoles, nous n'aurions pas à tendre la main. Mais l'Etat nous refuse tout secours, malgré la conscience avec laquelle nous payons de lourds impôts ». Monseigneur fait sans doute allusion aux lois scolaires anglaises, qui permettent aux parents de choisir pour leurs enfants l'éducation qui leur convient, sans que l'instruction de l'enfant, ni les ressources des parents en puissent souffrir. En Angleterre, en ce qui concerne les écoles catholiques, les municipalités et l'Etat se chargent de rétribuer les maîtres, de fournir les livres et cahiers. Une seule condition est exigée, c'est que les maîtres justifient de la capacité pédagogique. Ces maîtres sont formés, du reste, librement, dans des écoles normales à eux et les diplômes sont délivrés par des jurys mixtes. C'est là le vrai régime de la liberté ; catholiques, réclamez-le de vos gouvernants et jusqu'à ce que vous l'ayez obtenu, soutenez les écoles chrétiennes de tout votre pouvoir.

Dans nos Œuvres : Promenades d'été

L'été n'est pas, pour les œuvres, une période de formation profonde. Les cercles d'étude sont moins nombreux. Les conférences, interrompues, ne reprendront qu'en automne.

Ce sont les vacances ! c'est la vie en plein air, sous le soleil qui brunit la peau ou, plus souvent, cette année, sous la pluie que nous retrouvions, agacés, presque chaque matin de Juillet et d'Août.

Promenades et Concours.

Chez les jeunes gens, c'est la période de gymnastique, cette gymnastique mesurée, jamais forcée, excellente méthode d'éducation physique, que pratique avec tant de succès la Fédération des Patronages.

Les séances d'entraînement de chaque soirée trouvent leur récompense et leur couronnement dans les festivals et les concours. Ce sont là, l'été, les grandes journées du « patro ». Tout y plaît : les courses en car à travers les frais bocages de Bretagne, vers des pays nouveaux ; les pittoresques installations de nuit dans les locaux de fortune ; les défilés, où l'éclat des cuivres rivalise avec celui des couleurs ; le concours, où l'on déploie ses forces et son adresse parmi des milliers de camarades aimables et gais que l'on a plaisir à voir si souples et si disciplinés.

Le premier déplacement de nos gymnastes, à Landivisiau, fut contrarié par la pluie, qui transforma en une fête maussade une journée qui, en cette ville si active, aurait dû être triomphale.

Pont-l'Abbé et Penmarc'h.

Les « gyms » se rattrapèrent à Pont-l'Abbé. Ils furent bien un peu interloqués de trouver une ville en état de siège, avec gendarmes casqués aux carrefours. Ils furent encore plus étonnés de voir, par les glaces des autos, une bande de jeunes manifestants hurlant contre des camarades qui arrivaient chez eux avec l'intention la plus pacifique du monde de faire une promenade et de la gymnastique. Mais cette manœuvre de quelques éternels mécontents fut vite oubliée, d'autant plus qu'elle ne dérangea en rien l'ordonnance générale de la fête.

Le festival fut fort réussi, la messe sur le terrain émouvante, les défilés splendides. Le soir, les « gyms », assis en rond autour d'un grand feu de camp, furent très amusés par les chants et les récits comiques des Scouts de France. Et le lendemain matin, en route pour Penmarc'h et la mer !

Il serait trop long de raconter toutes les péripéties de cette journée bien remplie. Ce furent successivement, la visite de la vieille église de Penmarc'h, l'ascension du phare d'Eckmulh, la vision de la mer écumant autour de la roche des victimes, le bain sur la vaste plage de la Torche, la visite du musée archéologique. Beaucoup n'avaient pas encore vu la mer : ils ne furent pas déçus. A Saint-Guérolé, il fallut aller chercher un pupille qui, en admirant la mer et ses grandes vagues, ne s'était pas rendu compte du départ de ses camarades.

Au retour, toute la bande visita en détail le musée de peinture de Quimper et la cathédrale de Saint-Corentin, où l'on monta même entre les tours saluer le roi Gradlon.

Noyal-Pontivy.

Après avoir prêté leur concours à la kermesse du Huelgoat, « La Tour d'Auvergne » termina la saison de gymnastique au concours de Noyal-Pontivy. Là, plus de paysages maritimes, mais une belle campagne aux immenses vergers entourant un gros bourg coquet.

La nuit du samedi au dimanche se passa confortablement, en compagnie des Bordelais de « la Saint-Emilionnais », à l'importante école libre des filles de Pontivy, dont la directrice, Mlle Guhur, ancienne directrice à

Carhaix, avait aimablement mis les dortoirs et les réfectoires à notre disposition.

A Noyal, nos jeunes firent très bonne figure au concours. A la messe, ils entendirent M. l'abbé Bergey, député de la Gironde, dont l'éloquence chaude et prenante émut profondément des milliers d'auditeurs.

Au Patronage des jeunes filles.

Les jeunes filles ont eu également leur promenade d'été. Outre les promenades des jeudis et dimanches, le patronage organisa en Juillet, une grande sortie à Sainte-Anne-la-Palud et à Douarnenez. Les dévotions faites à la bonne Sainte Anne, l'on prit un bon bain sur la grande plage, proche de la célèbre Lieue de Grève et face au cadre magnifique de la baie de Douarnenez. Dans l'après-midi, le car transporta les jeunes filles au grand port sardinier, où elles eurent la bonne fortune de se trouver en pleine fête eucharistique.

VISIONS DE CARTHAGE PAR UN CARHAISIEN

(Suite.)

La journée des enfants.

Le cadre restreint de cet article me permet à peine d'esquisser une description des cérémonies qui m'ont le plus impressionné. Ma plume d'ailleurs s'y refuserait.

Imaginez, si cela vous est possible, la candide théorie de 8.000 enfants, habillés de blanc, formant au vélodrome de Tunis une immense croix vivante, chantant, priant, recevant Jésus dans leur cœur et les mêmes enfants, dans l'amphithéâtre de Carthage, agitant au bout de leurs bras des palmes vertes, les offrant dans un geste touchant à la glorieuse mémoire des martyrs jadis sacrifiés en ce lieu. Je revois encore ces palmes vertes, moisson miroitante dans l'or du ciel qui étendait ses reflets au delà des murs, sur la colline, sur la foule ; et la foule se dressait bouleversée et applaudissait longuement. Je défie l'un de ces prétendus incrédules, surtout s'il est père, d'assister à un pareil spectacle, sans frémir jusqu'au plus intime de son être, sans éprouver une joie indicible tant elle est douce, sans reconnaître, en dépit de ses dénégations, qu'une foi séculaire sommeille en lui, sans souhaiter que cette foi vive aussi mais plus ardente, dans l'âme de ses enfants.

La veillée des hommes à l'amphithéâtre.

Les colons tunisiens, pour être éminemment partisans de progrès moderne dans un pays qui s'ouvre encore à la civilisation européenne, n'en sont pas moins dans l'ensemble des catholiques fervents. J'apporterai simplement comme preuve cette messe de 11 heures qui réunit chaque dimanche 1.200 d'entre eux à la seule cathédrale de Tunis. Ils étaient des milliers à Carthage par une nuit étonnamment pure et sereine. Tous portaient un cierge allumé ; des torches flamboyantes jetaient des lueurs fantastiques de toutes parts et découpaient sur le ciel la jeune silhouette des scouts en sentinelle. Des avions passaient et repassaient, parfois très bas au-dessus de nos têtes ; on les saluait par des vivats ; et lorsqu'ils montaient vers les étoiles, on suivait des yeux la marche rapide de leurs feux rouges et verts. Vision de féerie, certes, qui allait bientôt atteindre son maximum d'intensité émotive, lorsque les hauts-parleurs amplifièrent le chœur de 300 chanteurs entonnant l'hymne aux Martyrs, « César, ceux qui vont mourir te saluent ! » Dans cette enceinte où retentirent si souvent les clameurs de la plèbe en délire : « Les chrétiens aux lions ! », la foi victorieuse venait glorifier ses témoins dont le sang avait été une semence féconde. Puis l'on entendit Mgr Tissier, l'un des plus grands orateurs de France, célébrer d'une voix chaude que les applaudissements venaient interrompre à chaque instant, l'Eucharistie créatrice immortelle des martyrs et des saints.

La journée du dimanche.

La messe solennelle du dimanche fut chantée sur les ruines de la basilique de Saint-Cyprien par le Cardinal-Légat en présence du Résident général qui représentait officiellement la France et qui en conséquence, tint place au chœur et reçut les honneurs liturgiques.

La foule allait atteindre dans l'après-midi une ampleur que je renonce à évaluer. On a parlé de 150.000 personnes. Le soleil, qui depuis le début du Congrès s'était montré radieux, sembla briller encore plus vivement et inonda tout de clartés triomphales. Pendant 3 heures, la procession se déroula, lente et recueillie, au chant des cantiques et aux accords des fanfares : les délégués des paroisses de Tunisie, les représentants de 24 nations du monde avec leur drapeau, les prêtres en surplis, les 120 évêques, les 9 cardinaux. Les tirailleurs qui faisaient la haie, rectifiaient alors leur position et présentaient les

armes. Le dais approchait, sous lequel rayonnait l'ostensoir d'or avec, en son centre, l'Hostie immaculée, unique raison de toute cette magnificence déployée, pauvre petite chose en apparence, mais en réalité. Corps adorable du Fils de Dieu qui est descendu sur terre pour sauver tous les hommes et qui, toujours présent au milieu d'eux, voudrait les attirer tous à Lui dans un universel bien d'amour.

Conclusion.

Les heureux spectateurs de son triomphe à Carthage, et à la même heure des millions et des millions de fidèles répandus sur la surface entière du globe, oubliant les races et les frontières, goûtaient les émotions d'une fraternité que tant d'autres égarés prônent facilement mais ne réussissent jamais à établir. Le culte de l'Eucharistie est le seul remède qui libérerait la société de ses troubles et de ses malheurs. Que manque-t-il à notre société moderne ? de l'amour. L'amour est générateur de paix et de bonheur. Et Jésus-Hostie possède assez d'amour pour embraser le monde.

E. BOSSON.

Les Derniers Druides

C'est le titre d'un drame historique que M. l'abbé Jules Le Moine vient de publier à la librairie Aubanel frères, d'Avignon. Nous comptons bien représenter cette pièce sur la scène du patronage et, ce jour-là, les Carhaisiens viendront nombreux, applaudir l'œuvre de leur distingué compatriote.

Regards sur le passé

L'ancienne église de Carhaix.

Il y aura cinquante ans, au 21 Décembre de cette année, que la première pierre a été posée de l'église actuelle qui a remplacé l'ancienne collégiale menaçant ruine. Celle-ci datait du xiv^e et du xv^e siècle. Une bulle du Pape, en date du 10 Mai 1392, accordait des indulgences à ceux qui contribueraient à la réparation de l'église Saint-Trémeur, qui avait souffert du pillage et des guerres. Les piliers du bas de la nef avaient été refaits en même temps que le clocher, vers 1530. En 1842, on avait refait les charpentes et remplacé les trois toits, à deux rampants chacun, par un toit unique et c'est cette restauration mal faite qui

avait alourdi la couverture : sous le poids, les murs s'étaient tordus, déversés, décollés, une reconstruction complète s'imposait.

Beaucoup d'habitants ont encore présente à la mémoire l'ancienne église qui n'avait pas bel aspect à l'extérieur. Du côté Nord, il y avait une petite porte et trois fenêtres qui rompaient mal la monotonie des murs. Au Midi, on voyait quatre verrières, dont une ronde au-dessus de la sacristie, celle-ci était un petit édifice au toit arrondi, sans porte sur la rue. Du même côté était l'horloge et aussi l'ossuaire avec un petit porche où se trouvait une fort jolie statue en bois de la Vierge portant le petit Jésus. Le chevet, droit, avait perdu son gâble et la grande baie avait été en partie bouchée. Le clocher est resté le même, la flèche, haute de 35 mètres, aurait été foudroyée en 1575, à sa place, entre les clochetons on avait établi un toit pyramidal, surnommé plaisamment « le casque à mèche ». M. Guérannic, architecte de l'église actuelle, l'a supprimé. Au bas du clocher, sur l'une des portes de bois du portail étaient sculptées des scènes de la vie de S. Trémeur.

Intérieur et mobilier.

L'intérieur de la vieille église était intéressant : on y voyait trois nefs ayant à peu près les mêmes longueur, largeur et hauteur ; elles étaient séparées, de chaque côté par cinq piliers formant six arcades. Le chœur était tout à fait distinct du sanctuaire, avec, comme à Saint-Herbot (mais infiniment moins riche) une clôture ajourée, au-dessus des portes était le groupe de l'Annonciation. A l'intérieur de ce chœur on voyait vingt-quatre stalles, des tabourets de bois et un magnifique pupitre en forme d'aigle aux ailes déployées. Le maître-autel, l'autel du sacre, était remarquable avec ses panneaux sculptés et son tabernacle finement ouvragé. Il y avait à gauche l'autel du Rosaire, à droite l'autel de Saint-Jean-Baptiste, tous deux présentaient un fronton reposant sur des colonnes doubles merveilleusement peintes et sculptées avec des feuillages, des fruits, des oiseaux, de petits personnages. En plus des statues de ces autels, il y en avait d'autres adossées aux piliers représentant S. Trémeur, S. Antoine, S. Mathurin, S. Eloi, etc... Que sont devenues toutes ces merveilles ?

Tristesses et splendeurs de jadis.

Au cours des siècles, Carhaix, place forte, avait été saccagée, la collégiale profanée, convertie en forteresse. En 1590, les bandes de Liscoët, un peu plus tard celles de

La Fontenelle, avaient tout ravagé ; mais la générosité inlassable des habitants reconstituait le mobilier détruit. M. Rolland, ancien vicaire de Carhaix, a publié, en 1901, un inventaire de Saint-Trémeur datant de 1627. On y constate que la confrérie du Saint-Sacrement, en particulier, est l'objet d'abondantes offrandes et de legs pieux.

En ce temps-là, la dévotion à la Sainte Eucharistie était grande à Carhaix et se manifestait par l'éclat donné aux fêtes du Sacre (Fête-Dieu). Les anciens comptes relatent les dépenses faites pour relever la solennité de l'exposition et de la procession du Saint-Sacrement. Dans les frais du luminaire, on trouve un chiffre impressionnant de cierges de cire vierge et puis il y a les frais pour les fleurs artificielles de soie et de satin, pour les branches d'arbres et plantes odoriférantes dont on jonchait les rues : il y a aussi un crédit affecté à la solde des tambours, violons et bombardes. La bonne ville de Carhaix a toujours eu le goût des fêtes ; mais l'objet de ces réjouissances n'est peut-être plus aujourd'hui le même que celui d'autrefois.

MOUVEMENT PAROISSIAL

Juillet-Août.

BAPTÊMES. — Madeleine Bernard ; — André Le Borgne ; — Yves Morvan ; — Paule Gourmelen ; — Marguerite Guivarc'h ; — Pierre-Marie Ronce ; — Christiane Jaffrennou ; — Christiane Baudouin ; — Marcel Le Deuff ; — Roger Chevance ; — Berthe Larvor ; — Albertine Desbordes ; — Gilbert Le Borgne ; — Marie Moysan ; — Marcel Le Roux ; — Marie-Louise Daniel ; — Jean-Joseph Corvest ; — Marguerite Nédélec ; — Yves Davaic.

MARIAGES. — Léon Plounevez et Cécile Sébille ; — Yvon Mahé et Anne-Marie Toullec ; — Paul Le Bihan et Marthe Gourlaouen ; — André Vallée et Marie-Louise Le Janne.

ENTERREMENTS. — Louis Le Naour ; — Guillaume Lannuzel, Hospice ; — Marie Cléron ; — Yves Le Guern, Hospice ; — Pierre-Louis Piffer ; — Jeanne Goarvot, Hospice ; — Yves Balc'h, Hospice ; — Louise Conan ; — Catherine Masson ; — Marie-Anne Robin.

Le Gérant : H. QUERSY.

Quimper, Imprimerie Cornouaillaise.

Le N° : 0.25 (Paraît tous les deux mois).

Abonnement : 3 fr.

LA VOIX

DE ST TRÉMEUR

CARHAIX

DOUE
HA
BREIZ

L. LE GUENEC - 1930

QUIMPER, IMPRIMERIE CORNOUAILLAISE.

7, RUE DES GENTILSHOMMES

La Voix de Saint-Trémeur, Carhaix

Paraît tous les deux mois.

Le Mois des Morts

Origine, signification de la Fête des Morts.

Le jeudi 13 Mai 1897, la nef Notre-Dame de Salut, en route pour la Palestine, passait au milieu des îles Lipari, tout près du Stromboli, volcan toujours en activité. Dans une conférence aux pèlerins, remplie de souvenirs mythologiques et chrétiens, le Père Bailly raconte que le Stromboli était jadis considéré comme le séjour d'Eole, dieu des vents ; mais surtout, ajouta-t-il, c'est de là qu'est sortie la fête du 2 Novembre. Aux environs de l'an mil, un moine naufragé, venant de Jérusalem avait été recueilli par un ermite de l'île, très dévot aux âmes du purgatoire, que lui rappelaient sans doute les flammes du volcan. Cet ermite avait des visions, entendait des voix qui prononçaient le nom de l'abbé de Cluny, Odilon, pour le bénir et le remercier des prières, jeûnes et aumônes qu'il ordonnait pour le soulagement des pauvres âmes. Le moine pèlerin porta ce récit à Odilon ; le saint Abbé, stimulé dans son zèle, rendit un décret, en vertu duquel il prescrivait à tous les monastères placés sous ses ordres de célébrer, le 2 Novembre, la Commémoration des Trépassés ; cette fête fut bientôt étendue à toute l'Eglise.

Cette date est bien choisie : après nous avoir fait honorer les Saints du paradis, l'Eglise nous invite à tourner nos regards vers ce lieu de souffrances, où gémissent les âmes qui ne sont pas encore assez pures pour entrer au ciel. C'est là, véritablement, l'application du dogme si consolant de la Communion des Saints et l'on ne peut qu'admirer cette douce fraternité entre les vivants et les morts, entre le Ciel, le purgatoire et la terre. L'Eglise triomphante du Paradis, encourage l'Eglise militante d'ici-bas et celle-ci, à son tour, console et soulage l'Eglise souffrante du lieu d'expiation, jusqu'au jour où ces trois ne formeront plus qu'une seule Eglise éternellement glorieuse. C'est d'ailleurs, nous dit la Sainte

Ecriture, une pensée salutaire de prier pour les morts ; en face d'eux, nous les entendons nous dire : « N'attends pas à demain pour vivre en chrétien, car pour tous il n'y aura peut-être pas de demain. »

Force des traditions.

Carhaix, ville des Morts.

Plus que toute autre région, la Bretagne est restée fidèle au culte des morts : son ciel gris et bas qu'estompent les contours des montagnes arides et mornes, surtout cet océan qui l'étreint de son immensité et lui fait payer parfois si cher les ressources qu'elle lui demande, tout cela rappelle à l'homme le peu qu'il est et, parce qu'il est chrétien de vieille date, le Breton comprend mieux que tout autre, non pas le néant, mais le sérieux de la vie d'ici-bas qui en prépare une autre.

Pays de rêve, mais aussi de vie intense et de farouche énergie qui puise dans ses lointaines et tenaces traditions, la force de résister aux puissances de mort qui stérilisent et anéantissent tant d'autres régions du territoire français. Et puis, à l'extrémité de la terre, la Bretagne a dû faire front contre les légions romaines, contre les Barbares, Huns, Visigoths, Germains, et plus tard, elle a eu à repousser les incursions des Normands. La situation de Carhaix, sur une crête et derrière des cours d'eau, a valu à notre ville d'être convoitée, prise et reprise et toujours ravagée. Elle est sortie assurément de cette période d'insécurité, mais dans son sol, défenseurs et assaillants ont reçu une commune sépulture et elle reste une terre peuplée de morts.

A Carhaix, les cimetières abondent. Il y avait d'abord les nécropoles romaines qui ont été découvertes, il y a une soixantaine d'années, aux environs de la gare, où l'on a trouvé d'innombrables urnes cinéraires rangées à 0 m. 50, l'une de l'autre. Au moyen âge, au moment de la peste, on a dû enterrer à Kerampest, d'où le nom de ce village. A Prévasy, entre la chapelle et le manoir, il y a des traces de cimetière. On enterrait à Saint-Antoine, on enterrait dans les couvents, surtout aux Augustins et aux Carmes ; c'était un honneur d'avoir une sépulture dans les églises, les chapelles, les cloîtres, les salles capitulaires. Un autre cimetière important était celui de Saint-Quijéau. Il y a peu d'endroits, où le passé s'impose autant que là : le vieux manoir farouchement fermé du côté de la rue, les quelques arbres séculaires qui ont résisté au temps et à la cognée, quelques échappées de vue sur les Montagnes Noires, les pierres tombales épar-

ses dans l'enclos, les ruines imposantes de l'antique sanctuaire, jusqu'aux vieilles boiseries de la maison de garde, marquées de signes maçonniques, tout invite à la méditation des choses révolues et qui restent mystérieuses. Ce fut jadis le cimetière de Plouguer.

Il était insuffisant, alors on raconte que Carhaix octroya un emplacement à sa voisine, en échange de la fontaine de la Madeleine. L'actuel cimetière de Plouguer est plein de charme, avec ses tombes soignées, bien alignées entre une clôture de beaux ombrages et une église parée de nouveaux attraits qui sont venus s'ajouter aux anciens. Le champ des morts de Carhaix s'étendait devant l'église Saint-Trémeur, les tombes s'entassaient jusqu'à encombrer le grand portail. Pour veiller sur les tombeaux, il y avait une croix de granit avec le Christ et les douze apôtres sculptés dans la pierre. Ce monument a trouvé refuge dans le parc de M. de Lézéleuc. A présent, sur la place plantée de maronniers, s'élève le monument des morts de la guerre, belle œuvre du maître Quillivic, mais qui se trouve écrasé au pied de l'énorme tour sculptée. Le nouveau cimetière est situé au penchant de la colline avec des vues sur la vallée de l'Hières et sur les cimes lointaines des monts d'Ar-rée. A cette époque-ci de l'année, après la toilette des tombes, c'est un émerveillement pour les yeux de parcourir ce champ des morts, où la pitié des vivants pour leurs chers disparus s'est donné libre carrière, partout sont posées des croix et des couronnes de fleurs, partout s'épanouissent des chrysanthèmes chevelus à souhait et du plus beau coloris.

Comment, jadis, en honorant les Morts, on instruisait les vivants.

Toutes ces fleurs cachent le tombeau, nos ancêtres ne mettaient pas de fleurs sur les tombes, ils y mettaient le mort. Rien de plus pur, de plus suave que certaines figures du moyen-âge gravées sur les dalles funéraires ou couchées sur les tombeaux ; les mains jointes, les yeux ouverts, ces gisants, beaux, transfigurés, semblaient déjà participer à la vie éternelle. Les chrétiens de ce temps n'avaient pas été surpris, ils étaient prêts. L'image de la mort était partout, celle qui nous fait si peur était la grande inspiratrice de l'art à cette époque. Alors, il n'y avait pas de concession perpétuelle, quand le temps était venu, on retirait la pierre tombale et les os allaient s'entasser dans les charniers, les crânes dans des ossuaires. A l'entrée de l'ancienne église de Carhaix,

il y avait un ossuaire. On ne craignait pas de représenter la mort et sur les murs des cimetières, des églises et des cloîtres des « danses macabres » étaient peintes. C'était un défilé, une danse où les morts étaient mêlés aux vivants qu'ils entraînaient en leur disant toutes sortes de cruelles vérités.

La plus ancienne de ces danses macabres était celle du cimetière des Innocents, à Paris, peinte vers 1425 ; celle-là et quantité d'autres ont été détruites. La meilleure de celles qui restent se voit dans le cloître de la Chaise-Dieu (Auvergne), une autre se trouve dans notre région, à quelques kilomètres de Guingamp, dans la chapelle de Kermaria-an-Isquit. C'est une peinture murale de 47 figures, avec versets explicatifs ; elle reproduit la danse macabre de Paris ; mais ici, les morts ont des muffles de bêtes et la chaîne des danseurs est continue. On voyait donc la mort partout : au cimetière, à l'église, chez soi, au manteau de la cheminée, et la nuit, c'était la voix du veilleur qu'on entendait : « Réveillez-vous, gens qui dormez, Priez Dieu pour les trépassés. » Aujourd'hui les morts ne dansent plus avec les vivants. En vit-on plus sagement ou même plus longuement ? Il est bien à croire que non.

La Fête de Saint Trémeur

D'après le calendrier ecclésiastique, c'est le 8 Novembre que l'on fête Saint Trémeur, patron de l'église paroissiale de Carhaix. La solennité est renvoyée au dimanche suivant, cette année le 9 Novembre. M. Rolland, recteur de Bourg-Blanc et ancien vicaire de Carhaix, présidera la cérémonie et chantera la messe ; le prédicateur sera M. Tréhiou, recteur de Trébivan, le distingué frère de l'évêque de Vannes.

Légende de S. Trémeur.

De ce temps (vi^e siècle), était Comte de Cornouaille, un méchant seigneur nommé Conomor, qui avait déjà eu trois femmes et les avait massacrées. Sur promesse d'amendement, le comte Guéroc, seigneur de Vannes, lui donna la main de sa fille Triphine. Au bout de quelque temps, cette douce créature, effrayée par les manières sauvages de son mari, s'enfuit chez son père ; Conomor la poursuit et la frappe à mort. Guéroc, éploré, invoque saint Gildas, abbé de Rhuys, qui obtient pour Triphine le retour à la vie. Un enfant naquit à la pauvre

délaissée, S. Gildas le baptisa et le nomma Trémeur. Comme la mère s'était retirée dans un couvent, l'enfant fut élevé par S. Gildas, en son abbaye de Rhuys ; malheureusement, le sauvage Conomor retrouva son fils, alors qu'il était adolescent et lui trancha la tête. Tant de crimes méritaient un châtement : à l'instigation de S. Gildas une grande assemblée se tint sur le Menez-Bre, présidée par S. Hervé. Conomor fut jugé, excommunié et bientôt tué dans une bataille, par le prince Judual. Trémeur et sa mère Triphine furent mis au rang des saints.

Le culte de S. Trémeur à Carhaix.

Les documents, jusqu'à présent font défaut qui pourraient nous renseigner sur les premières manifestations du culte de S. Trémeur. Toujours est-il, qu'au ^{xiv}^e siècle, il y avait une église à Carhaix, dédiée à S. Trémeur ; ce sanctuaire était déjà ancien, puisqu'il avait besoin de réparations ; le Pape accordait à cette époque des indulgences à ceux qui feraient des aumônes dans ce but. Dans le précédent bulletin, on a dit l'importance de l'ancienne collégiale où S. Trémeur et Ste Triphine avaient leur statue. Ces images en bois sculpté et peint ont été confiées en dépôt à des particuliers ; il ne faut pas désespérer de les voir un jour remises à leur place. La statue actuelle de S. Trémeur, dans le chœur, est en plâtre polychromé ; il n'y a pas d'image de Ste Triphine. Mais nous avons de ses reliques.

Les reliques de Ste Triphine, qui a sa tombe et sa chapelle près de Gouarec, furent remises à M. Mengant, curé de Carhaix, en 1885, par Mgr Boucher, évêque de Saint-Brieuc. Ce prélat, qui était ami de M. Mengant, lui avait donné encore des reliques de S. Trémeur, de S. Yves et de S. Guillaume. Ces reliques furent reçues à Carhaix, avec une solennité extraordinaire. M. Le Bohec, recteur de Plévin, et M. Le Troadec, recteur de Plouguer, accompagnaient le Curé de Carhaix ; une foule de plus de 3.000 personnes, tant de Carhaix que des environs, se rendit processionnellement à leur rencontre, jusqu'à Poul-Fank. Dans les rues, les maisons étaient illuminées, l'église était éblouissante de lumière. Les anciens se rappellent très bien cette fête des reliques.

Jusqu'à cette époque, notre église était privée des reliques de Ste Triphine ; mais elle possédait déjà des reliques de S. Trémeur, et voici comment. En 1835, Mgr de Quélen, archevêque de Paris, fit examiner les reliques de la capitale ; il avait pour grand vicaire, un prêtre

breton, M. Tresvaux. Celui-ci, dans le dépôt des reliques de Saint-Jacques du Haut-Pas, reconnut les reliques de S. Trémeur, il en obtint un fragment, dont il fit hommage à l'église de Carhaix, du vivant de M. Enu, ancien condisciple de M. Tresvaux, à Saint-Sulpice.

Le 19 Septembre 1880, Mgr Nouvel a fait hommage d'une parcelle de la relique de Carhaix, à l'église de Kergloff. Le 19 Juillet 1912, M. Berthou a reçu l'autorisation de remettre une parcelle de la relique de Ste Triphine à M. Kerbaol, recteur de Guilvinec.

Le culte de S. Trémeur à Kergloff.

Plus que notre église paroissiale, celle de Kergloff rappelle le souvenir de S. Trémeur et de Ste Triphine. C'est un élégant édifice du ^{xv}^e siècle, qui ne mérite pas l'oubli où on l'a laissé jusqu'ici ; heureusement, une décision du 26 Décembre 1927 l'a inscrit sur la liste des monuments historiques. Vaste, avec ses larges arcades et ses grandes verrières, cette église a de l'allure ; ses autels avec colonnes et draperies de bois sculpté, avec de fort belles statues sont remarquables ; surtout son vitrail ancien, représentant une crucifixion, lui donne une grande importance ; de chaque côté de ce vitrail, sont les effigies des donateurs, Vincent de Plœuc, seigneur de Tymeur, et Jeanne de Rosmadec, sa femme. L'un et l'autre sont représentés par leurs patrons, S. Vincent Ferrier et S. Jean-Baptiste.

S. Trémeur et Ste Triphine y sont à l'honneur. S. Trémeur trône dans le porche (à deux endroits), dans le chœur et au lambris. Ste Triphine a sa statue à l'autel Sainte-Anne (à présent du Sacré-Cœur) et son effigie au lambris. Au presbytère, on garde un précieux baiser de paix en cuivre ciselé, avec cette inscription : « S. Trémeur, martyr, patron de la terre de Kergloff. » Et donc là-bas à Kergloff, la sculpture, la peinture, l'orfèvrerie rendent hommage à notre saint Patron. Dans les registres paroissiaux, on lit que le 29 Novembre 1750, « les délibérateurs du conseil ont convenu avec le sieur Herbault, de peindre les lambris de l'église et de la sacristie en un bleu céleste, avec une statue de S. Trémeur dans la croisée du côté de l'évangile ; du côté de l'épître une statue de Ste Triphine..., le tout chargé de nuages, parsemé de chérubins, conforme aux lambris de Cléden. »

L'église, le mobilier, les vitraux étaient, il y a quelques années, menacés de destruction, par suite de l'état de délabrement des murs et de la toiture. Le recteur ac-

tuel y est allé de sa peine et de ses ressources personnelles ; à présent, tous ces trésors sont à l'abri pour longtemps. A une époque où la brocante et le vandalisme exercent tant de ravages sur le patrimoine légué par nos pieux ancêtres, il est juste que les bons chrétiens et les vrais amis de l'art affirment leur reconnaissance à M. l'abbé Frédéric Lozac'h, qui a su si bien comprendre son rôle de conservateur de l'église Saint-Trémeur de Ker-gloff.

SUCCÈS AUX EXAMENS

Ecole de l'Enfant-Jésus.

Les quatre candidates au brevet élémentaire ont été reçues. Ce sont : Mlles Augustine Braban, Germaine Le Bras, Henriette Cario et Marie-Anne Mével.

Ont été reçues aux examens de sténo-dactylographie : Mlles Cadran, Cario, Collobert, Le Bihan, Lévenez, Poupon, Quémener, Robin et M. Guéguen. Mlle Henriette Cario a reçu une médaille pour son bon travail. Rappelons les dix certificats d'études primaires obtenus en Juillet. Si l'on rapproche de ces succès, les 16 certificats de l'école Saint-Trémeur, on doit constater que nos écoles chrétiennes sont dignes de la confiance des familles.

AU JOUR LE JOUR

Une Conférence éloquente et opportune.

Le Comité d'Action Catholique nous a procuré le plaisir, pour la première conférence de la saison, d'entendre Maurice Guérin. Une voix puissante de tribun qui se maintient sans fatigue pendant des heures, une phrase toujours musicale et bien construite, un discours très documenté et cependant clair et ordonné, telles sont les caractéristiques du beau talent de Maurice Guérin.

Le conférencier nous montre dans l'Eglise, la grande force de progrès social. Tout l'Evangile est un appel à la divine charité, c'est-à-dire à l'amour du prochain pour l'amour de Dieu. Et qu'est-ce donc qu'aimer le prochain, sinon lui vouloir et lui faire du bien, en tous temps, en tous lieux, dans toutes les circonstances, sous tous les régimes, à travers toutes les vicissitudes de la vie sociale,

économique et politique ? Le Christianisme, qui vit de l'Evangile, est social par définition.

Après avoir posé ce principe, Guérin détaille les bienfaits sociaux que nous devons aux catholiques, particulièrement dans le courant du dernier siècle et il regrette que, par la désastreuse abstention de certains, ces bienfaits n'aient pas pu être plus nombreux.

Le Comité d'Action Catholique doit nous donner l'occasion, pendant le trimestre, d'écouter et d'applaudir d'autres orateurs. Il est vivement souhaitable qu'ils réunissent un nombre d'auditeurs toujours grandissant.

Au Cinéma.

Avec l'automne, le cinéma du Patronage a rouvert ses portes et nous donne désormais des séances régulières. Les spectateurs ont été très satisfaits d'une heureuse innovation : les films sont dotés d'un accompagnement musical, grâce à un pik-up électro-magnétique.

L'installation donne déjà de bons résultats. Elle sera perfectionnée, au fur et à mesure que s'améliorera la technique de ces appareils, encore à leurs débuts.

Un semblable effort d'amélioration incessante se porte sur le choix des films. Leur intérêt et leur valeur artistique s'accroît déjà nettement. Leur valeur éducatrice va, elle aussi, s'accroître, grâce aux efforts du Comité Catholique du Cinéma et de la Fédération des salles familiales.

Dès maintenant, « Notre Ciné » nous donne d'excellents spectacles, sainement distrayants, aptes à lutter efficacement contre les distractions malsaines et les occasions de débauche que la jeunesse trouve trop facilement dans notre ville.

Ouverture des Catéchismes.

Les catéchismes ont repris au début d'Octobre. Dans l'ensemble, la fréquentation en est satisfaisante. Le catéchisme préparatoire à la Troisième Communion fait exception. Les familles semblent estimer suffisante une année de catéchisme après la Première Communion.

C'est une façon de voir tout à fait regrettable. L'adolescent a besoin d'une instruction religieuse très solide.

Notre paroisse, comme beaucoup d'autres, actuellement, souffre d'ignorance religieuse. Trop exclusivement occupés de leurs affaires matérielles, les hommes oublient les grands problèmes de leur destinée et les grandes lois

qui doivent présider à leur vie entière. En face de ces négligences, il est nécessaire d'améliorer de plus en plus la formation et l'instruction religieuse. Les jeunes gens et les jeunes filles doivent rechercher cette formation dans nos œuvres de jeunesse. Mais il est évident, qu'avant cela, ils doivent d'abord suivre le cours régulier des catéchismes.

C'est aux parents de comprendre leur devoir.

Retraites de jeunes gens et de jeunes filles.

Dans le but précisément de doter notre jeunesse d'une meilleure formation chrétienne, nous aurons, avant la fin de l'année, une double retraite de jeune gens et de jeunes filles.

Elle sera prêchée par M. Le Nours, directeur du patronage de Châteauneuf et comportera, pour les jeunes filles, des instructions dans la matinée et l'après-midi et pour les jeunes gens des réunions du soir. Les deux retraites se termineront par la confession le samedi et par la communion le dimanche.

Ces journées de réflexion aideront nos jeunes à se débarrasser de cette légèreté insouciant et de ce goût des mauvais plaisirs qui se répandent trop facilement dans tous les milieux.

Regards sur le passé

Aux pays de S. Trémeur et de S. Tudec.

C'est un simple caprice du sort qui a voulu que les deux derniers Curés de Carhaix aient été auparavant Recteurs de Landudec. Il y a d'autres motifs intéressants qui plaident en faveur d'un rapprochement entre ces deux paroisses consacrées respectivement à S. Trémeur et à S. Tudec.

Dans le pays de Poher, S. Tudec est honoré : on trouve une chapelle sous son vocable, à Poullaouen, et une autre à Spézet. Et par contre, au pays des « Bigoudens », il y a une chapelle Saint-Trémeur, près de Guilvinec, et c'est sans doute pour elle que fut demandée une relique de sainte Triphine.

Dans le vitrail de Kergloff, avons-nous écrit plus haut, sont représentés Vincent de Plœuc, seigneur de Tymeur, et sa femme, Jeanne de Rosmadec. Ce Vincent de Plœuc eut un fils, Charles, qui épousa Marie de Goues-

nou, et de ce mariage naquit Jean de Plœuc, auteur de la branche de Guilguiffin, par son mariage, en 1580, avec Anne de Tyvarlen, fille elle-même de Nicolas de Tyvarlen, seigneur de Guilguiffin et de Louise de Rosmadec. Cette Anne de Tyvarlen, comtesse de Plœuc, était veuve en 1597, quand elle sauva Quimper d'un coup de main que préparait La Fontenelle. Ce fait est longuement raconté dans l'histoire de Moreau. Pendant une visite au Guilguiffin, La Fontenelle, par forfanterie, déclara à la maîtresse du logis : « Madame, Quimper est aussi bien à moi que la robe que vous portez est à vous ». Cet avis fut mis à profit, la comtesse avertit le gouverneur et Quimper repoussa le terrible brigand et ses bandes.

Les domaines de Guilguiffin et de Tyvarlen sont en Landudec. C'est à Guilguiffin que naquit, en 1661, François de Plœuc qui devait être évêque de Cornouaille (1707-1739). Jusqu'au milieu du xvi^e siècle, Tyvarlen fut la résidence préférée des sires de Rosmadec, qui donnèrent un évêque à Quimper, Bertrand de Rosmadec, mort en 1426. Cet évêque possédait à Carhaix « deux hosteulx ou maisons à la place an Glou (au charbon) et le Chapitre de Quimper, fuyant la peste en 1533, s'y réfugia ».

Les temps révolutionnaires.

Victoire de Saint-Luc.

A Carhaix, le recteur de Plouguer, chanoine de Saint-Trémeur, prêta le serment à la Constitution civile, il s'appelait Mathurin Blanchard et se distingua, par son zèle révolutionnaire, secondé par ses deux neveux. Le vicaire, François Colin, marcha sur les traces de son chef et fut peut-être encore plus exalté, car Blanchard montra une certaine énergie en rejetant le divorce et en refusant de célébrer les offices dans la collégiale profanée par le culte de la déesse Raison. A Landudec, il y eut également un prêtre jureur comme recteur ; il s'appelait Rolland Coroller et fut très zélé contre les prêtres réfractaires ; il mourut assassiné, en 1800. Par contre, le vicaire, Gabriel Raguénès, périt à Quimper sur l'échafaud, en 1794 ; la cause de sa béatification est introduite en Cour de Rome.

Une autre sainte victime de la Révolution, ce fut Mlle Victoire de Saint-Luc. Fille de René Conen de Saint-Luc et de Françoise du Bot, elle naquit au château du Bot, près du Faou ; jeune fille, elle entra chez les Religieuses de la Retraite à Quimper. Après la dispersion de

son ordre, elle se réfugia chez ses parents, où elle fut arrêtée avec toute sa famille. De Quimper, conduite à Carhaix, elle est enfermée le 12 Octobre 1793, à la prison de l'Hôpital de Grâces. Après le départ des Ursulines, les soldats, casernés dans cet établissement, l'avaient dégradé et rendu malpropre. Pas de meubles, du pain sec, une cruche d'eau, promiscuité avec les criminels de droit commun, ce fut le régime que supporta cette sainte personne, sans proférer jamais une plainte ; elle se faisait la servante de tous. Le 2 Février 1794, Mlle Victoire fut dirigée sur Paris ; elle était accusée d'avoir dessiné, brodé, distribué des images du Sacré-Cœur. Elle fut emprisonnée à la Conciergerie, où ses parents vinrent la rejoindre. Tous trois furent décapités le 19 Juillet 1794 ; la sainte fille avait demandé à être exécutée la première pour apprendre à mourir à ceux qui lui avaient appris à vivre.

La famille de Saint-Luc s'allia, en 1850, à la famille de Ploëuc, et habita le château de Guilguiffin, en Landudec ; la comtesse de Saint-Luc, morte récemment, parlait souvent de sa tante Victoire. La nouvelle école chrétienne de Landudec s'appelle école Victoire de Saint-Luc. Déjà honorée dans la paroisse de sa famille, la vénérable Victoire ne tardera pas à être béatifiée, et alors elle sera honorée aussi à Carhaix, où elle a vécu et souffert pour la foi.

MOUVEMENT PAROISSIAL

BAPTÊMES. — Pierre Lostanlen ; — Raymond Le Saux ; — Georges Allanic ; — Marie Rivoal ; — Yves Le Gall ; — André Allain ; — Yvette Billon ; — Marcelle Henry ; — Jacques Le Guen ; — Yvette Stéphan ; — André Loriquer ; — Marie Le Jard.

MARIAGES. — Yves Prigent et Marie Duigou ; — Yves Loussouarn et Marie Jégou ; — Jean-Marie Le Bec et Anastasie Le Borgne.

ENTERREMENTS. — Eliane Le Gall ; — Jean-Louis Jouan, Hospice ; — Jean-Louis Colcanap ; — Pierre-Louis Picholou, Hospice ; — Marie Tiboullic ; — Louis Canan, prêtre ; — Désirée Briand, Hospice ; — Edouard Martin ; — François Pinson ; — Claude Riou.

Le Gérant : H. QUERSY.

Quimper, Imprimerie Cornouaillaise.

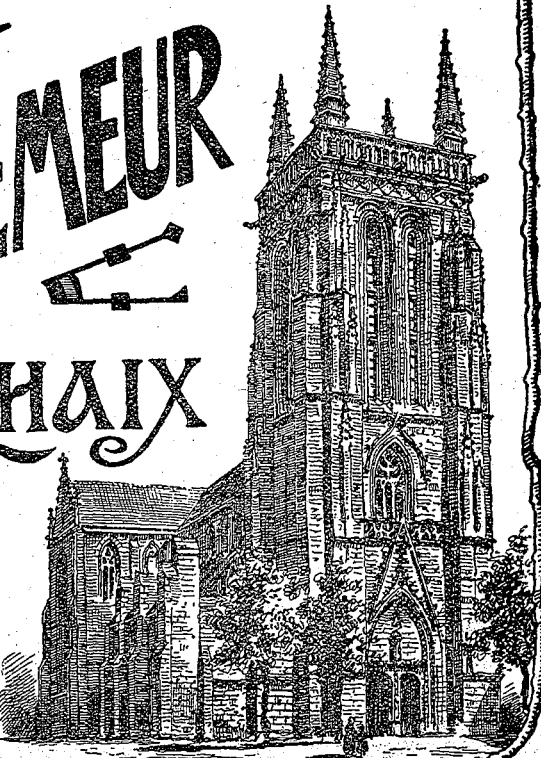
Le N° : 0.25 (Paraît tous les deux mois).

Abonnement : 3 fr.



LA VOIX

DE STREMEUR CARHAIX

L. LE GUENEC - 1930

QUIMPER, IMPRIMERIE CORNOUAILLAISE
7, RUE DES GENTILSHOMMES

La Voix de Saint-Trémeur, Carhaix

Paraît tous les deux mois.

L'Année nouvelle, l'Année passée.

Bons souhaits.

Une année finit, une autre commence ; c'est le moment où chacun exprime à ceux qu'il aime les vœux qu'il forme pour leur bonheur. Cette coutume est charmante et s'apparente à la mode de donner des étrennes puisque le mot latin « *strenna* » veut dire présage favorable. Au premier jour de l'an, tous ne peuvent donner des présents ; mais tous peuvent présager un avenir heureux. Nous rêvons pour nous-mêmes une année où il n'y aura que des jours fortunés, nous associons nos amis à nos espoirs, nous le disons, nous l'écrivons, on nous rend la pareille, et cet échange de compliments, même quand il n'est qu'une simple politesse, rapproche les gens et favorise les sentiments d'estime et d'affection mutuelles.

Dans ce concert universel *La Voix de Saint Trémeur* ne peut rester muette, elle tient à exprimer, bien simplement mais bien sincèrement, les souhaits qu'elle forme pour le plus grand bonheur de ses lecteurs. Elle leur désire la santé, qui est le premier des biens de ce monde, et puis la réussite dans les travaux, dans les entreprises de leur état, et enfin la réalisation de leurs plus chers désirs. Et puisque cette *Voix* est l'écho de ceux qui sont chargés du soin des âmes de cette paroisse, elle souhaite aux paroissiens de Carhaix de progresser sur le chemin du devoir et de la vertu afin de toujours rester d'honnêtes gens et de bons chrétiens utiles à leurs frères et bénis de Dieu.

Le Premier de l'An

est une étape de la vie.

Au premier Janvier, nous sommes à un tournant, à une étape de la vie, c'est-à-dire à un moment où l'on s'arrête pour regarder derrière et devant soi, pour mesu-

rer le chemin parcouru et se rendre compte de celui qu'on va entreprendre. Dans la vie des affaires, c'est l'heure des bilans où l'on établit la balance des profits et des pertes ; le résultat de cet examen est que, de toute façon, on se propose de préparer l'avenir, on prend ses dispositions pour éviter les mauvais coups du sort et pour multiplier les chances de succès. Dans la vie spirituelle, il faudrait se comporter de la sorte : chaque fidèle devrait se ménager un long moment de réflexion, s'isoler bien en face de sa conscience et sous le regard de Dieu, pour se rendre compte de la façon dont il a, pendant l'année écoulée, utilisé les jours que la Providence lui a octroyés. Si le témoignage impartial de la conscience révèle un bon usage du passé, il faut en rapporter la gloire à Dieu et s'encourager à la persévérance ; si l'examen de nos actions nous laisse des regrets, il faut se garder du découragement, mais trouver dans la faiblesse passée un motif de se fier davantage au secours divin et regarder l'avenir avec assurance. C'est là un exercice salutaire pour la vie individuelle ; mais la méthode peut valoir également pour la vie collective, la vie paroissiale.

La Vie paroissiale.

A consulter les registres de 1930, on compte 100 baptêmes, 65 enterrements et 21 mariages ; en l'année 1929, il y avait eu 3 baptêmes de moins, 3 enterrements de plus et 16 mariages de plus. La nuptialité, l'an dernier, a été franchement mauvaise et présage une année déficitaire en naissances. Il faut quand même insister sur le beau résultat de l'année 1930 : le chiffre des naissances est deux fois plus fort que celui des décès, car il faut remarquer qu'il y a eu 28 enterrements provenant de l'hospice et la moitié de ces gens décédés étaient étrangers à la paroisse, ce qui donne pour Carhaix 100 berceaux et 51 cercueils, c'est magnifique ; en 1929, c'était presque aussi bien.

Des abus.

Cette prospérité cependant serait fragile si les bonnes mœurs s'en allaient, car les gens qui sont adonnés aux plaisirs et y consacrent leurs ressources rejettent les charges de la vie. L'égoïsme en délire ne connaît qu'une chose : jouir, ceux qui en sont possédés n'ont qu'une formule : « Après nous le déluge ». Carhaix n'en est pas là ; mais il faut reconnaître qu'ici, comme à peu près partout, on montre un goût excessif pour les bals ; la clientèle des salles de danse semble bien être en progres-

sion et pourtant l'hygiène est sur ce point d'accord avec la morale pour condamner ces « dancings » surchauffés et poussiéreux, qui sont les meilleurs propagateurs de la tuberculose. Si les parents étaient plus énergiques, ils veilleraient davantage sur la santé physique et morale de leurs enfants.

L'Eglise considère comme dangereux les bals publics, où tous sont admis en payant un droit d'entrée. Elle est très sévère pour les salles où l'on danse le dimanche et déclare pécheurs publics les tenanciers de ces établissements. Notre municipalité s'est alarmée à bon droit des abus des dancings, elle a fixé une heure de fermeture moins tardive, surveillé l'admission des mineures et établi des taxes supplémentaires ; malheureusement, nos édiles ont englobé dans cette dernière mesure toutes les salles de spectacles et ainsi accablé ceux qui, par des divertissements honnêtes, cherchent à arracher la jeunesse aux réjouissances malsaines.

Heureuses innovations.

Grâce à de généreux concours, le patronage a pu se procurer un cinéma et même lui adjoindre un accompagnement musical. Le public a hésité dans les premiers temps ; mais devant les belles réalisations de « Notre Ciné », il est venu et sera fidèle, espérons-le, car la prospérité de l'œuvre amènera des améliorations dont les spectateurs seront les heureux bénéficiaires.

Avec le cinéma, l'année 1930 aura vu la parution de ce Bulletin. C'est ici encore un moyen moderne d'apostolat : à ceux qui ne veulent ou n'osent pas venir à l'église, ces pages feront connaître un peu de la vie paroissiale, elles exposeront simplement les vérités de la religion, en montreront le côté bienfaisant. On voudrait éclairer, intéresser, ramener sans violence des paroissiens qui sont plus négligents qu'hostiles. Mais pour que ce Bulletin réalise son but, il faut qu'il soit beaucoup lu, et c'est aux fidèles pratiquants d'en faire leur chose, de s'abonner eux-mêmes et de le propager.

Ce qui devrait être.

Toutes ces entreprises ont été encouragées par notre Evêque, quand il est venu nous voir en Juin dernier. Les Carhaisiens, par leur empressement à se porter à la rencontre du premier pasteur du diocèse, à se réunir nombreux à l'église pour écouter sa parole éloquente, les Carhaisiens, dis-je, ont montré qu'ils aiment les belles manifestations religieuses, et que pour les grandes fêtes, ils

se souviennent de la foi de leurs pères et en aiment les pratiques. Sûrement, à voir cette foule autour de lui et si attestive, Monseigneur l'Evêque a pu se croire dans une des bonnes paroisses du diocèse. Pourquoi ce qui se passe aux grands jours de la vie paroissiale, aux principales fêtes de l'année, ne se renouvellerait-il pas à tous les dimanches, qui sont les jours du Seigneur ? Les prêtres de cette paroisse ne perdent pas courage, et quand Monseigneur reviendra, ils espèrent pouvoir lui dire que c'est souvent ainsi que l'église Saint-Trémeur est pleine de bons fidèles.

Le mois de Janvier.

Son importance.

Chez les Romains, le mois de Janvier était placé sous la protection de « Janus bifrons », le dieu aux deux visages, l'un tourné vers le passé, l'autre vers l'avenir. Chez eux encore, le premier de chaque mois était le jour des calendes, d'où le nom de calendrier pour indiquer la nomenclature des jours. L'année romaine commençait primitivement au mois de Mars ; mais en l'an 153 avant Jésus-Christ, les consuls entrèrent en charge au mois de Janvier, qui fut considéré désormais comme le premier de l'année. L'Eglise catholique, en ce point, comme en beaucoup d'autres, adopta l'usage romain. Les nations suivirent cet exemple, mais pas de suite, c'est seulement en 1564 qu'un édit de Charles IX fixa, pour la France, le commencement de l'année au premier Janvier.

Calendriers du temps passé.

La mode des calendriers est ancienne ; on en a trouvé un, en pierre, datant de 354 et où les mois sont figurés par des personnages occupés à des travaux variés suivant les saisons. A Naples, on a exhumé deux dalles de pierre sur lesquelles étaient gravées les mêmes indications que l'on trouve sur nos calendriers, et ce monument date de 850. D'ailleurs, le pavé de certaines basiliques primitives était décoré de l'image symbolique des saisons, et dans les églises romanes on trouvait la représentation des signes du zodiaque. Mais c'est surtout au XIII^e siècle, qu'apparaissent les grands calendriers sculptés aux portails des églises gothiques et qui sont de vrais poèmes des mois et des jours, facilement déchiffrables par les gens du peuple qui y reconnaissaient le cycle de leurs

occupations saisonnières. Pour signifier le mois de Janvier, on représentait un homme assis devant une table bien garnie, parce que c'était un mois de repos et de fêtes. Il faut reconnaître que l'on trouve au moyen âge des livres de prières, manuscrits à miniatures, qui sont ornés de calendriers illustrés. Avec la découverte de l'imprimerie, le livre et la gravure répandirent la science du temps et les calendriers se multiplièrent.

Janvier mois de l'Enfant-Jésus.

Cette dévotion dans l'Art.

Le cycle des fêtes de Noël dure jusqu'au 2 Février, fête de la Purification, et dans les églises les « crèches » sont conservées jusque-là ; parmi ces représentations figurées du mystère de la Nativité, il en est de fort réussies : celle de notre église est de bon goût et ne manque pas d'allure. Sait-on que le sujet qui a tenté le plus les grands artistes du moyen âge et de la Renaissance, a été la scène qui s'est passée dans la crèche de Bethléem après la naissance du Sauveur. L'Evangile raconte mille traits de la vie du Christ, nos vieux et grands artistes en ont choisi quelques-uns presque toujours les mêmes, pourquoi ? Parce qu'ils ont suivi le calendrier liturgique et représenté les scènes que l'Eglise commémorait dans ses fêtes. Noël, la Semaine Sainte et Pâques sont les plus grandes solennités de l'année, elles sont le plus souvent racontées, et il est à remarquer que les représentations peintes et sculptées du cycle de Noël sont plus nombreuses que celles du cycle de Pâques. C'est qu'en retraçant l'histoire de l'enfance de Jésus, on racontait aussi une partie de la vie de la Sainte Vierge, que l'on voulait honorer en même temps que son divin Fils.

Retables et vitraux de chez nous.

Il y a de par le monde, et surtout en France et en Italie, des merveilles d'art consacrées à l'Enfant-Jésus. Tout près de Carhaix et sans sortir du canton, on peut admirer quelques beaux spécimens de nos anciens artistes bretons. Dans l'église de N.-D. de Cléden-Poher, il y a au maître-autel une série de panneaux de bois sculpté du xvr^e siècle et l'un d'eux représente l'adoration des mages, les personnages sont nombreux, mouvementés, les corps sont longs, étirés à la façon de ceux que peignait le Gréco en Espagne. A la voûte jadis, avant la réfection d'une partie du lambris, on pouvait voir peinte une adoration des bergers. A Spézet, en la chapelle de N.-D. du

Crann, il y a sur les volets des niches du chœur des bas-reliefs représentant la Nativité et l'adoration des Mages ; mais surtout il y a, au transept Nord, le vitrail de l'enfance de Jésus qui comprend deux scènes : dans le haut, l'adoration des bergers, au bas, l'adoration des mages. Cette œuvre, datée de 1546, ne se décrit pas en quelques mots, il faut la voir : le nombre et la variété des personnages, leurs attitudes, la composition des tableaux, la richesse du coloris font de cette verrière un chef-d'œuvre. A noter que le principal mage est revêtu d'une chape d'or sur laquelle on lit : « Ave gracia ple. — Salut pleine de grâce. » Hommage à la Mère en même temps qu'au Fils. Et il y a six autres vitraux, dont quelques-uns plus importants que celui-là. Toutes ces merveilles sont dans le canton, et beaucoup de Carhaisiens les ignorent !

Une visite à Bethléem.

Le pays de David.

C'est avec une surprise attristée que les chrétiens du monde entier ont appris, ces jours derniers, que l'Angleterre, en vertu des droits qu'elle tenait du traité de Versailles, se proposait d'intervenir pour modifier les traditions plusieurs fois séculaires qui président aux destinées des Lieux-Saints. Une main-mise des Anglais sur le berceau et le tombeau du Christ serait considérée comme une intrusion sacrilège. Espérons que rien ne menace le respect dû aux endroits les plus vénérables du monde, et poussons une visite à Bethléem.

La cité de David, où naquit le Sauveur, offre un contraste frappant avec Jérusalem, où Il mourut. Autant la ville déicide est peu engageante sur son plateau aride, autant Bethléem est riante et fertile avec ses vallées plantées de vignes et d'oliviers. Sur les coteaux où les anges ont chanté l'hymne d'allégresse et de paix, la désolation n'est pas venue mettre un long voile de tristesse et de deuil comme sur le mont Sion et le Golgotha, qui virent les souffrances et la mort du Juste. A Bethléem, il y a quelque chose de la grâce de la tige de Jessé qui y a fleuri, et le sourire des cieux semble y planer encore. Jusqu'aux habitants, qui sont moins rudes que dans le reste du pays, et les Bethléémistes qui passent lentes et droites avec leur haute coiffure recouverte d'un voile de mousseline blanche, ont une grande ressemblance avec la Vierge Marie, telle que l'ont peinte les primitifs.

La Grotte de la Nativité.

Mais ce qui attire dans cette agréable petite ville d'Orient, c'est la basilique construite sur la grotte où le Sauveur est né et qui est un des monuments les plus remarquables de Palestine. Commencée par sainte Hélène, elle fut achevée en 330 par son fils, l'empereur Constantin. Il y a donc 1600 ans, 16 siècles, que cette église fut inaugurée. C'était alors un monument grandiose avec un atrium immense. Cette cour intérieure a disparu. Aujourd'hui, on pénètre dans un vestibule qui communique avec les cinq nefs de la basilique que divisent quatre rangées de colonnes précieuses. Sur les murs, on voit encore une partie des revêtements des mosaïques d'or qu'y firent placer les rois de Jérusalem, qui étaient, ne l'oublions pas, croisés du Christ et seigneurs de France. Le jour de Noël de l'année 1110, Baudouin I^{er} y fut sacré roi de Jérusalem. Miraculeusement préservé des destructions d'autrefois, l'édifice a été, de nos jours, endommagé par les Grecs, qui en ont muré le chœur. Sous ce chœur se trouve la grotte de la Nativité où les prêtres des différents rites peuvent célébrer la messe à des heures fixées d'avance. On y descend par deux escaliers tournants, dont l'un est réservé aux catholiques.

Il est bien loin dans le passé, n'est-ce pas, Monsieur le Recteur de Plouguen ? ce lundi 31 Mai 1897, où nous descendîmes ce sombre escalier à la lueur des flambeaux ; mais le souvenir des grandes émotions résiste à la force destructive du temps. Et oui, elle compte pour un chrétien, la minute où il pénétra dans cet étable de Bethléem qui vit naître l'Enfant-Dieu et où eut lieu ce fait immense qui coupa en deux l'Histoire du monde. Tout de suite, à droite de l'escalier, on voit une niche revêtue de marbre où brûlent, nuit et jour, 16 lampes d'or ; dans le sol de cette cavité est incrustée une étoile d'argent avec cette inscription : « Ici Jésus-Christ est né de la Vierge Marie. » On se prosterne pour baiser cette place qui reçut l'Enfant-Jésus.

Il est plus facile de décrire ce vénérable endroit que d'exprimer les émotions qu'y éprouve l'âme chrétienne. Là, elle respire une atmosphère de quiétude, elle s'ouvre à l'espérance et se sent pénétrée d'une douceur infinie au milieu des choses où palpite le souvenir de Marie et de son divin Fils. Les premiers visiteurs furent d'humbles bergers à qui fut chanté le premier Noël que le monde devait répéter de siècle en siècle : « Gloire à Dieu au plus haut des Cieux et paix, sur la terre, aux hommes de bonne volonté. » Les Mages vinrent ensuite et puis

des multitudes accourues de toutes les parties du monde ont passé dans cette étable, si bien que les parois de cette grotte sont lustrées, usées par le frôlement de millions d'êtres venus prier au berceau de l'Homme-Dieu.

Le Christ a multiplié les Bethléem.

L'Ecriture donne au Messie le nom d'Emmanuel, qui veut dire : « Dieu avec nous ». Pendant trente-trois ans, Jésus a vécu parmi les hommes d'une vie mortelle. Il n'a pas trouvé cela suffisant, les siècles à venir ne lui ont pas paru trop longs : pour rester avec nous partout et toujours, Il a multiplié les Bethléem. Oh ! le joli nom et comme il est plein de sens, il signifie « maison du pain ». Dans la crèche, Jésus est bien un enfant, c'est-à-dire celui qui ne parle pas, là il prêche seulement d'exemple ; plus tard, quand Il parlera aux hommes, il dira : « Je suis le pain vivant descendu du ciel ; ceux qui ont mangé la manne dans le désert sont morts, ceux qui mangent le pain que je suis et que je donne vivront éternellement. » Les chrétiens savent qu'à l'église ils ont un Sauveur toujours prêt à les accueillir, et quand le monde les abandonne, quand le malheur les frappe, ils vont où la lampe du sanctuaire brille, c'est l'étoile au-dessus de la crèche de Celui qui est venu assurer la paix aux hommes de bonne volonté.

CHEZ LES JEUNES

Les Retraites.

Une soixantaine de jeunes gens et une centaine de jeunes filles ont suivi les retraites qui leur ont été prêchées au début de Décembre. Cette assistance, déjà bonne, aurait pu être beaucoup meilleure, si toutes les familles comprenaient la grande importance de la retraite pour le progrès religieux et moral du chrétien.

L'activité de la J. O. C.

Parmi nos organisations de jeunes, la Jeunesse Ouvrière Chrétienne se fait remarquer, cet hiver, par son activité méthodique et régulière. Ce mouvement jociste ne veut pas être, comme on pourrait le croire, la chose d'un petit groupe de jeunes salariés. Il a l'ambition de se donner à l'éducation et à la défense de tous les jeunes travailleurs sans distinction.

Comment la J. O. C. s'efforce-t-elle de réaliser cet idéal ? Elle prépare d'abord le jeune apprenti à sa vie d'ouvrier par des causeries sur les métiers, sur la grandeur du travail, sur la conscience professionnelle. Quand c'est nécessaire, elle veille elle-même au placement et elle a, ainsi, cet hiver, placé plusieurs apprentis. Lorsque le jeune ouvrier avance dans sa vie d'atelier, elle l'encourage à bien apprendre son métier et à ne pas se laisser entraîner vers les travaux de manœuvres souvent mieux payés, mais nuisibles à la bonne formation professionnelle. La journée finie, l'ouvrier trouve à la J. O. C. des conférences, des cercles d'études, une série de distractions honnêtes, un service d'épargne qui pousse à l'économie, des bibliothèques d'ouvrages professionnels et de livres récréatifs.

Une Séance sur les Accidents du Travail.

Non contents d'aider leurs camarades, les militants jocistes veulent éclairer l'opinion publique sur l'importance des questions ouvrières trop souvent ignorées. Dans ce but, ils répandent *La Jeunesse Ouvrière*, leur vaillant journal, dont 150 numéros se vendent chaque quinzaine à Carhaix. Dans le même but, la section prépare, pour le 8 Janvier, à 20 h. 30, une séance sur les Accidents du travail. A cette réunion, à laquelle les familles ouvrières sont particulièrement invitées, on projettera, outre un comique et un intéressant documentaire, un film sur les Accidents du travail : *Le danger qui rôde*, qui attirera fortement l'attention sur l'importance de ce fléau de la classe ouvrière.

Regards sur le passé.

Eglise paroissiale,

bénédiction de la paroisse.

A l'extérieur, sous la grande-verrière du chevet de l'église, on peut voir, à 75 centimètres de hauteur, une pierre aux dimensions plus grandes et marquée de cinq croix ; c'est la première pierre de l'édifice, dans laquelle on a inséré un parchemin portant une inscription latine, dont voici la traduction :

« En l'an du salut 1880, le 21 du mois de Décembre ;
Sous le pontificat suprême de Léon XIII, pape ;

Sous le principat de Jules Grévy, président de la République ;

Sous le pontificat de R.R. Dom Anselme Nouvel, de l'ordre de S. Benoît, évêque de Quimper et de Léon ;

Sous la magistrature de J. Nédélec, maire ; L. Bernard, A. Petit, adjoints ;

Sous l'administration de Y. Mengant, curé ; R. Person, F. Kerlouet, vicaires ;

De Lezeulec, Blavon-Duchesne, présidents du Conseil de l'église, N. Piriou, trésorier ;

Sous la direction de L. Le Guerranic, architecte, L. Quéré, entrepreneur,

La première pierre de cette église, dédiée à Saint Trémeur, a été solennellement posée et bénite par D. Quéré, curé-archiprêtre de Châteaulin, au milieu d'un grand concours de prêtres et de fidèles. »

Encore le nom de Carhaix.

Albert Le Grand était d'avis que Carhaix ou Keraës signifiait ville d'Ahès, princesse du v^e siècle, qui l'avait fondée. Le Père Grégoire de Rostrenen voulait que ce fût Keraës, ville de la rivière : *ae, aes* signifiaient eau. Ogée, dans son *Dictionnaire de Bretagne*, paru en 1778, interprète Keraës, ville d'Aetius, général romain, gouverneur des Gaules. Un contemporain d'Ogée, le chanoine Deric, auteur d'une *Histoire ecclésiastique de Bretagne*, consacre les 26 premières pages du tome III de son ouvrage à défendre une nouvelle interprétation : le nom de Carhaix vient de *Kerc'heit*, mot breton qui signifie perdrix grise, « car, de tout temps, écrit-il, la perdrix a été abondante et délicate dans le canton de Carhaix ». Il y a peut-être encore d'autres explications. Est-ce que la plus simple, suivant le chanoine Abgrall, n'aurait pas été fournie par le Cartulaire de Redon, donnant l'acte de fondation à Carhaix, en l'année 1108, d'un monastère de Saint-Sauveur dépendant de l'abbaye de Redon. Dans cet acte, il est dit que l'on fait don d'un terrain près de Carhaix, « *juxta Castellum* ». *Castellum* est la traduction latine du mot celtique *Caeret, Caeres*, signifiant enceinte fortifiée, et la paroisse établie près de cette enceinte était appelée *Plebs Castelli*, traduit en *Ploucaeret, Ploucaër, Plouguer*.

Ce serait donc un nom commun devenu un nom de ville et alors il peut se trouver d'autres localités de ce nom. Effectivement, en Cornouailles anglaise, il y a la ville de Carhais, et M. de la Borderie émet l'opinion que les gens de cet endroit, venus autrefois en petite Bretagne, ont donné ce nom à *Vorgium*, tout comme les Cori-

sôpites ont changé le nom d'*Aquilonia* en *Quimper-Corentin*. L'autorité du grand historien donne de la valeur à cette explication ; mais si le nom de notre ville est la traduction, en langue celtique, du mot *castellum*, elle est nécessaire : on comprend très bien que *Vorgium*, par sa situation naturellement fortifiée, ait mérité d'être appelée *Caeret*, *Caeres*.

En Portugal, il y aurait eu jadis une ville portant le nom de la nôtre, elle aurait disparu, engloutie comme Ker-Is. Il y a en Mésopotamie la ville de *Carrhes* transcrite *Carrhae* sur la table de Peutinger. C'était l'ancienne résidence d'Abraham, célèbre plus tard par son temple dédié à la Lune, où l'empereur Julien célébra un sacrifice et qui posséda assez tôt une communauté chrétienne avec l'évêque Vitus, mort en 381. C'est de ce temps que date une épitaphe trouvée à Rome, près de la voie Labicane, et sur laquelle on lit : « Aur. Théophile, citoyen de Carrhes (*civis Carrhenus*), homme au cœur pur et d'une remarquable innocence, à l'âge de 23 ans, il rendit son âme à Dieu et son corps à la terre. »

MOUVEMENT PAROISSIAL

BAPTÊMES. — Henri Barbier ; — Yves Jézéquel ; — Raymond Le Bras ; — Marie-Louise Laviec ; — Marcel Le Cam ; — André Le Guen ; — Roger Henri ; — Hubert Estrabou ; — Marie-Louise Corveller ; — Paul Guern.

MARIAGES. — Louis Chevance et Eulalie Paulou ; — Joseph Guyader et Louise Boulzennec ; — Louis Ker-goat et Claire Thos.

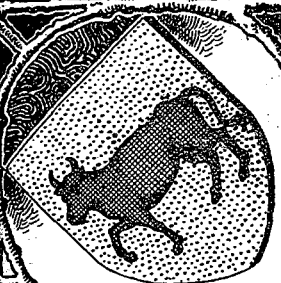
ENTERREMENTS. — Joseph Conan ; — François Gouesnou ; — Céline Le Borgne ; — Alice Le Cam ; — Pierre-Louis Le Moal ; — Albert Kerboëtho ; — Marie Bernard.

Le Gérant : H. QUERSY.

Quimper, Imprimerie Cornouaillaise.

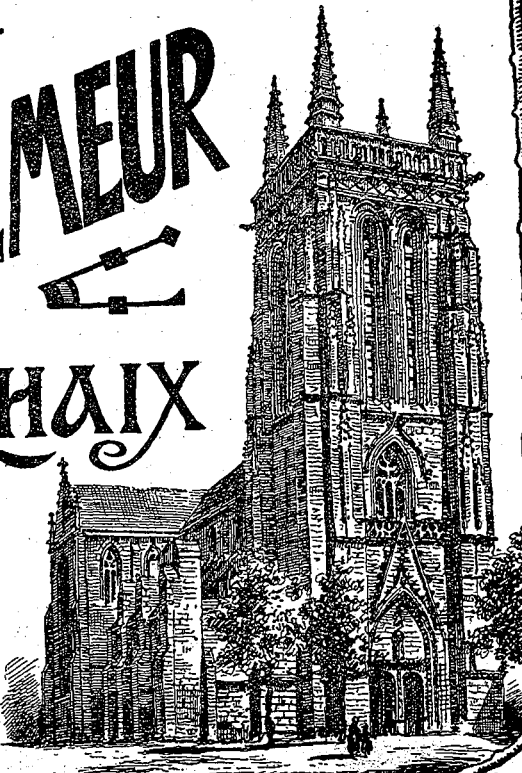
Le N° : 0.25 (Paraît tous les deux mois).

Abonnement : 3 fr.



LA VOIX

DE STREMEUR CARHAIX

L. LE GUENEC - 1930

QUIMPER, IMPRIMERIE CORNOUAILLAISE.
7, RUE DES GENTILSHOMMES

La Voix de Saint-Trémeur, Carhaix

Paraît tous les deux mois.

LE CARÊME

Ce qu'il était jadis.

On donne le nom de Carême au jeûne de quarante jours par lequel l'Eglise se prépare à célébrer la fête de Pâques, et l'institution de ce jeûne remonte aux premiers temps du Christianisme. Nous voyons au livre des Actes des Apôtres les disciples du Sauveur s'appliquer au jeûne et le recommander aux fidèles. La pratique s'élabora lentement : nous savons, par S. Irénée (II^e siècle), que l'on pratiquait une jeûne ininterrompu de quarante heures avant Pâques, semblable au jeûne eucharistique actuel. Une lettre de S. Denys d'Alexandrie, mort vers 264, mentionne un jeûne pascal de 6 jours avec un repas quotidien. La Didascalie des Apôtres, du même temps, précise que, depuis le lundi, on ne prenait, jusqu'au jeudi soir, que du pain, du sel et de l'eau. « Le vendredi et le samedi, ajoutait-elle, vous ne goûterez rien. » La plus ancienne attestation du Carême apparaît avec le cinquième canon du Concile de Nicée (325) recommandant de tenir synode avant la quarantaine. Plus tard, les témoignages abondent, l'usage du Carême est bien établi, et S. Athanase, dans une lettre pastorale de 347, déclare que celui qui méprisera l'observance du Carême ne célébrera pas la Pâque.

Le jeûne ne fut pas d'abord exactement de quarante jours : on jeûnait six semaines, sauf le dimanche ; or, six fois six font seulement trente-six ; aussi, pour avoir une vraie quarantaine, on commença au mercredi des Cendres. Le jeûne du Carême comprenait un seul repas le soir, après vêpres. Charlemagne fit avancer les vêpres et les théologiens trouvèrent que l'affliction du Christ ayant cessé à trois heures, la mortification des fidèles pouvait cesser à cette heure. Au XIII^e siècle, on avança encore le repas, qui eut lieu à midi. Cette concession entraîna une autre : il était difficile de rester sans rien prendre d'un midi à l'autre ; on autorisa un peu de bois-

son, puis quelques aliments légers, ce fut la collation. Si la pratique du jeûne s'adoucit, l'abstinence resta complète, rien de ce qui constitue la vie animale n'était permis : ni chair, ni poisson, ni œufs, ni lait. Charlemagne, dans un capitulaire de 789, menaçait de mort le contrevenant « *morte morietur* ». Avec le temps, ici ou là, il y eut quelques dérogations, et l'hérésiarque Photius, au IX^e siècle, reprochait aux occidentaux l'usage du lait et des œufs ; de façon générale, cependant, le Moyen-Age appliqua l'abstinence totale même le dimanche.

Au début, toute liqueur fermentée était interdite ; S. Augustin blâme les délicats qui, pour remplacer le vin, boivent du jus de pommes, « *expressione pomorum* ». Mais assez tôt, en Occident, le vin est toléré, et S. Thomas défend seulement d'en boire avec excès. A l'origine, tous étaient soumis à ces rigueurs, à moins d'une grave maladie. Les autres pratiques du Carême étaient l'interdiction des noces et festins, cessation des jeux publics, fermeture des théâtres, suspension des procès criminels et des condamnations à mort. L'idée qui domine est que tous les fidèles se constituent pénitents pour la durée du Carême ; en effet, l'imposition des Cendres, aux premiers temps, ne se faisait qu'aux pénitents publics rejétés à la porte des églises.

Ce qui se fait aujourd'hui.

L'Eglise a maintenu la discipline ancienne du jeûne ; cette loi est obligatoire pour les fidèles, à partir de vingt et un ans accomplis jusqu'à soixante ans commencés ; elle prescrit de ne faire qu'un repas complet par jour ; mais elle autorise une réfection le matin (tout liquide est permis, excepté le lait ; on peut prendre deux onces de pain, c'est-à-dire 60 grammes), et une collation, le soir, qui peut comprendre toute sorte d'aliments maigres, moins les œufs. L'Eglise maintient la discipline, mais en accorde facilement dispense aux personnes fatiguées et chargées de travaux. La loi de l'abstinence, au contraire, a été adoucie à l'extrême en ces derniers temps. Il y a de vieilles gens qui ont pu voir l'abstinence obligatoire pendant tout le Carême ; en tout cas, il n'y a pas si longtemps, il y avait encore trois jours maigres par semaine, on ne pouvait manger de la viande et du poisson au même repas, et les quatre derniers jours de la Semaine Sainte étaient particulièrement durs : on ne pouvait manger ni œufs ni laitages. Toutes ces rigueurs ont été abolies, il ne reste plus que l'abstinence du vendredi et d'un autre jour, le mercredi dans le diocèse, le samedi ailleurs. — Les noces, cependant, restent toujours inter-

dites, et le Carême commence par l'imposition des Cendres.

La pénitence, de nos jours, a diminué ; par contre, les plaisirs ont augmenté. Benoît XIV connaissait bien la malice humaine, quand il refusait de diviser le Carême en quatre fractions de 10 jours réparties sur toute l'année : « Il y aurait quatre carnavals et point de Carême ». C'est à croire qu'il connaissait les Carhaisiens, qui se déguisent les dimanches précédant le Carême et continuent leurs bals et mascarades le mercredi des Cendres. Ce n'est pas ainsi partout : dans les grandes villes, Carnaval est mort ou à peu près. On peut même voir, à Paris, des gens dont la profession est de divertir les autres, qui se recueillent et vont chercher les Cendres à Saint-Germain-l'Auxerrois ; ils y assistent à une messe dite pour ceux d'entre eux qui doivent mourir dans l'année. Cette cérémonie fut établie par Willette, peintre et humoriste français. Cette année, elle était présidée par Mgr Crépin, auxiliaire du Cardinal Verdier, le R. P. Janvier prononça une homélie et lut la prière de Willette : « *Ave, Domine, morituri te salutant*. Ceux qui te saluent, Seigneur avant de mourir, sont ceux que tu as créés à ton image pour créer de l'art... ce sont les arrivistes qui aspirent d'être à ta droite. Ceux-là, Seigneur, te saluent avant de mourir ». Paris a perdu ses masques et retrouvé le chemin de l'église, à quand le tour de Carhaix ?

FÊTES DE MARS

Au milieu du Carême, l'Eglise a voulu encourager ses enfants par quelques manifestations d'allégresse spirituelle. Le voyageur qui traverse le désert, après avoir marché sur les sables arides, sous un soleil brûlant, en proie à une soif dévorante, éprouve une grande joie quand il rencontre quelques arbres, un peu de verdure, une source d'eau fraîche. Il fait là une halte, s'assied à l'ombre, se désaltère, se repose quelque temps et, après avoir restauré ses forces, il reprend sa marche avec une nouvelle ardeur. C'est un peu l'image de ce qui a lieu pour les bons chrétiens engagés dans les voies de la pénitence : ils traversent les aridités et les rigueurs de la sainte quarantaine, ils sont bien aise de trouver des fêtes qui leur sont comme des oasis, des haltes où ils se défatiguent et retrempent leur vigueur. L'Eglise nous a ainsi ménagé au mois de Mars les fêtes de S. Joseph et de l'Annonciation.

La Fête de S. Joseph (19 Mars)

Son culte.

Le culte de cet admirable Saint, fondé sur l'Evangile, a été au début enveloppé d'ombres comme sa vie elle-même. Aux premières pages de l'Evangile, on entrevoit Joseph quand il s'agit de se dévouer et de se dépenser pour sauver la vie de Jésus et puis, après la douzième année de Jésus, le silence descend plus profond sur le père nourricier du Sauveur. Plus tard même, lorsque Notre Seigneur commence sa prédication, on se le montre comme étant le fils d'un ouvrier, mais dont le nom est inconnu : « *Nonne hic est faber et fabri filius*, n'est-ce pas là le charpentier fils de charpentier ? » Toutefois, l'Evangile en dit assez pour légitimer la piété chrétienne. La Providence avait sans doute ses vues pour retarder le moment où la Liturgie prescrirait les hommages publics ; aux différentes époques de la vie de l'Eglise, on a vu s'ouvrir de nouvelles sources de grâces, et il fallait laisser aux grandes dévotions du Saint-Sacrement, de la Sainte Vierge et du Rosaire le temps de se développer. Après Jésus, après Marie, la suite naturelle du développement de la piété appelait la vénération particulière à S. Joseph.

La révélation de cette dévotion a été communiquée à des âmes privilégiées, et ce fut par l'intermédiaire des religieux Carmes que le culte de notre saint patriarche se répandit. Ste Thérèse, au xvi^e siècle, s'en fit l'ardente pronagatrice : « Je le pris pour avocat, écrivait-elle, et je ne me souviens pas d'avoir jamais rien demandé jusqu'à ce jour qu'il ne l'ait accordé ». A la suite des Carmélites, de nombreuses églises obtinrent un office de S. Joseph, et un décret papal du 10 Septembre 1847 l'établit dans toute la chrétienté. Les fidèles ont répondu avec empressement aux directions de Rome, et le culte de S. Joseph a conquis une popularité toujours croissante. A Carhaix, sa statue, au-dessus de l'ancien couvent des Ursulines, domine et protège la ville.

Sa gloire.

La grande gloire de S. Joseph fut d'avoir été choisi pour protéger la mère du Christ et d'avoir été appelé à exercer une paternité adoptive sur le Fils de Dieu lui-même. C'est Joseph qui a donné le nom à Jésus comme le père le donnait alors, c'est lui seul que l'ange avertit

de tous les périls de l'enfant, c'est à lui qu'il annonce le retour à Nazareth. Joseph partage avec Marie ces soins, ces inquiétudes par lesquels elle éleva le divin Enfant, et Jésus révere son père adoptif, il lui est soumis comme il l'est à sa mère, « *Et erat subditus illis*, et il leur était soumis ». Et quand le ministère public de Jésus a commencé, la tâche de Joseph est achevée, sa récompense sera d'être veillé à son lit de mort par Jésus, le maître de la vie, et de s'endormir entre ses bras pour le repos de l'éternité. C'est sûr qu'au Ciel le Père nourricier de Jésus règne dans une gloire inférieure, certes, à celle de Marie, mais il y est décoré de prérogatives auxquelles n'est admis aucun autre bienheureux, il est investi d'un pouvoir spécial, et les interventions de S. Joseph sont sûrement puissantes auprès de Celui qui lui a obéi sur cette terre.

Son exemple.

Les bons chrétiens invoqueront donc S. Joseph avec confiance et imiteront ses vertus. S. Joseph a été un homme d'obéissance et de travail. Il a obéi à l'ange ; sans la moindre hésitation il prend la route de l'exil ; sur un nouvel ordre, il revient à Nazareth. Il connaît les secrets du Très-Haut, il sait les splendeurs de la naissance et de la destinée de Jésus, il se tait, il obéit. Et puis, il travaille, c'est sur lui que retombe le poids, la charge de l'enfant et de sa mère, travail ingrat, peu rétribué. Bel exemple pour les fidèles. C'est sûr qu'aujourd'hui, ainsi que l'expose magistralement Mgr l'Evêque dans sa lettre pastorale, il y a une crise d'autorité. Obéir, dit-on, c'est abdiquer son indépendance, sa dignité d'homme. Non : obéir, c'est discipliner son âme, maîtriser sa volonté, la rendre plus forte, plus virile. Les gens qui n'obéissent pas à ceux qui ont droit de leur commander, le plus souvent obéissent à leurs passions qui les mènent à la honte, à la ruine. Egalement, pour un trop grand nombre, aujourd'hui le travail est une épouvante, et c'est avec une sorte d'âpreté passionnée que beaucoup fuient l'effort pour ne chercher que la jouissance et le plaisir. Il faut éviter cet excès, se rappeler la loi portée à nos origines : tu gagnes ton pain à la sueur de ton front. L'heure du repos n'est pas encore venue, elle viendra et nous devrons l'avoir méritée. Que la protection du S. Joseph, patron de la bonne mort, nous aide à la gagner !

L'Annonciation (25 Mars)

Le mystère et sa fête.

L'Eglise, le 25 Mars, célèbre l'anniversaire de l'Incarnation du Verbe : à pareil jour, l'ange Gabriel est venu saluer l'humble vierge de Nazareth et lui proposer, de la part de l'Eternel, l'honneur de devenir la mère du Messie : « *Ave Maria, gratia plena*, lui a-t-il dit, Je vous salue, Marie, pleine de grâce. » Par son consentement, par son obéissance, Marie répare la désobéissance d'Eve, la première femme. Le mystère de l'Annonciation est raconté tout au long en S. Luc, il en est fait mention dans les plus anciennes formules du *Credo* qui appartiennent aux temps apostoliques, et dès le 1^{er} siècle, l'art chrétien offre des représentations de ce mystère. Mais il n'y eut de fête que beaucoup plus tard ; à vrai dire, en dehors de Noël, Pâques et la Pentecôte, on ne célébrait pas de fêtes proprement dites aux premiers temps du christianisme ; ce sont les martyrs qui furent les premiers honorés. Nous savons que sainte Hélène fit bâtir une basilique, vers l'an 325, sur la grotte et la maison de la Sainte Vierge à Nazareth, ce qui entraînait sûrement une fête. On a des sermons des Pères du 5^e siècle, qui mentionnent une fête de l'Annonciation. Le concile de Tolède, en 656, trouve de la difficulté à célébrer cette fête en Carême, et l'on a écrit du Pape Sergius, mort en 701, où il est question de la fête de l'Annonciation.

L'Annonciation dans l'art.

Le sublime colloque de l'Ange et de Marie, cette rencontre du Ciel et de la terre est probablement le sujet qui a le mieux inspiré les artistes, celui qui a été le plus souvent traité dans l'iconographie chrétienne. Le monument d'art chrétien sans doute le plus ancien est une fresque presque méconnaissable de la catacombe de Priscille, datant du 1^{er} siècle, et représentant l'Ange saluant la Sainte Vierge assise ; les mosaïques des anciennes basiliques, en particulier celles de l'arc triomphal à Sainte-Marie Majeure, les sarcophages et bas-reliefs de l'antiquité chrétienne, les ivoires des premiers siècles, représentent souvent la même scène. On a trouvé, datant du 7^{er} siècle, des médaillons de terre cuite au soleil sur lesquels était moulée, en relief très marqué, l'image de la Sainte Vierge et de S. Gabriel avec ces paroles en grec : « Je vous salue, pleine de grâce. » Au témoignage de Grégoire de Tours, ces médaillons étaient fabriqués avec la terre blanchâtre qui environnait le tombeau du Christ

et on les expédiait en tous pays pour le soulagement des malades.

Au moyen-âge, les représentations de l'entrevue de l'Ange et de la Vierge sont innombrables. Aux portails des cathédrales, aux vitraux des églises, cette scène se répète, on la trouve au portail de Reims : La cathédrale du sacre a été bien martyrisée par les Allemands durant la grande guerre, sous les obus, la Vierge et l'Ange sont restés intacts ; à côté, l'ange de S. Nicaise a perdu le sourire en même temps que la tête. Plus belles, plus éloquentes que toutes les autres représentations, sont celles que les maîtres de la peinture ont laissées des primitifs à ceux de la Renaissance, tous ils ont traité le sujet qui nous occupe.

Les artistes de notre temps ont des préoccupations plus profanes, semble-t-il, et pourtant, l'une des meilleures toiles modernes du Louvre, « l'Angelus de Millet », rappelle le mystère de l'*Ave Maria*. Au salon des Indépendants, la grande attraction de 1931, c'est l'ensemble des tableaux exposés par un groupe de huit artistes mystiques qui, d'un commun accord, ont choisi le sujet de l'Annonciation et l'ont rendu chacun à sa manière. Oui, l'Annonce à Marie verra encore de beaux jours.

NAZARETH

Dans le passé.

C'est aux mystères de grâce et de salut accomplis dans son sein que Nazareth doit son importance. Petite ville jadis obscure, méprisée même des Juifs, qui disaient volontiers avec Nicodème : « Quelque chose de bon peut-il venir de Nazareth ? » elle a rayonné plus tard d'un vif éclat, à cause de la Vierge Marie qui avait eu là sa résidence et y avait vécu trente ans auprès de son divin Fils. La maison de la Sainte Vierge fut renfermée par l'empereur Constantin dans une grande basilique ; celle-ci fut détruite par les Perses, et plusieurs fois rebâtie, en particulier au temps des Croisés. Tancrede, prince de Galilée, rendit de la prospérité au sanctuaire et à la ville : Nazareth devint un siège métropolitain avec l'évêché suffragant de Tibériade ; mais à la bataille de Hittin, en 1187, les Croisés subirent un épouvantable désastre : Guy de Lusignan, roi de Jérusalem, y fut fait prisonnier, la vraie Croix tomba aux mains des infidèles et l'église de l'Annonciation à Nazareth fut inondée du sang des chrétiens. Au cours des différentes croisades, la ville se releva de ses ruines : S. François d'Assise y fit un pèlerinage en 1218, S. Louis y vint en 1250, resta quatre ans

en Palestine, et par d'habiles négociations, obtint de grands avantages pour les chrétiens. Après la mort de ce saint roi, sous les murs de Tunis, le Soudan d'Egypte chassa les Croisés, massacra les chrétiens, renversa les églises. Il fallut attendre l'année 1620, où le chef des Maronites conquiert Nazareth et remit la ville au roi Louis XIII. Les Franciscains s'établirent alors définitivement aux Lieux-Saints ; mais sans ressources, ils durent attendre l'année 1720 pour reconstruire le sanctuaire de Nazareth, qui fut achevé au bout de dix ans et dont ils se constituèrent les héroïques gardiens.

Aujourd'hui.

Nazareth est une petite ville de 6.000 habitants, qui a un joli et riant aspect ; elle est bâtie en amphithéâtre dans un cirque de collines « qui l'entourent, dit un ancien auteur, comme une rose est entourée de ses pétales ». Nazareth a été surnommée la ville des fleurs, car la végétation y est très belle et les fleurs croissent à profusion. On se persuade aisément que Dieu a choisi avec amour cette Terre bénie, et que le Ciel a prodigué ses caresses à la patrie de Marie, mère du Sauveur. L'église actuelle, élevée sur l'emplacement de la maison de la Sainte Vierge, est un édifice de style italien, assez vaste avec ses cinq nefs. Au milieu du sanctuaire, un escalier de quinze marches en marbre blanc descend à la chapelle de l'Ange, où était la maison de la Sainte Famille. Cette habitation était adossée au flanc de la colline où étaient creusées des grottes. La tradition acceptée en Palestine rapporte que l'Ange, au moment de l'Annonciation, se tenait dans la maison qui est maintenant à Lorette, tandis que la Sainte Vierge occupait la grotte attenante. En ce dernier endroit, il y a un autel sous la table duquel sont gravés ces mots : « *Verbum caro hic factum est*, Ici, le Verbe s'est fait chair. »

Au Nord de la ville, on trouve une fontaine qui laisse couler une eau limpide et abondante, c'est la seule source qui existe en cette localité, et il est sûr que la Sainte Vierge y allait puiser de l'eau. La liturgie grecque rapporte que Marie, en allant à la fontaine, fut saluée une première fois par l'archange Gabriel ; rentrée chez elle, elle se mit en prière, et pendant qu'elle priait, l'ange revint lui annoncer le message céleste. Un ivoire du ^ve siècle représente cette scène. Dans cette petite ville d'Orient, où les coutumes sont restées les mêmes depuis vingt siècles, quand le pèlerin voit les femmes de Nazareth se rendant à la fontaine avec leur urne sur la tête et un enfant dans les bras, il songe à la Vierge Marie ; et elles sont si gracieuses, si dignes les compatriotes de notre Mère du Ciel !

Nazareth est à proximité du mont Carmel, du Thabor, de Tibériade, de Cana, de Naïm, etc... Que de souvenirs ! Il y a trente ans, les engins modernes, trains et autos, n'avaient pas encore envahi le pays du Christ ni troublé ces divines solitudes, et alors il nous semblait (car je suis sûr que ce furent aussi les impressions de mes compagnons de caravane, devenus, l'un curé de Plouescat, l'autre recteur de Plouguer), que la voix de Jésus y résonnait encore et que ses traces étaient visibles aux lieux dont l'Évangile a éternisé la mémoire. Oui, nous avons, alors, pris possession par les yeux et le cœur de cette histoire divine que nous possédions déjà par la foi. Là-bas, nous avons mis nos pas dans les pas du doux Sauveur, et nous avons senti, comme les disciples d'Emmaüs, que notre cœur était brûlant de ce contact. La cendre des ans a pu recouvrir ce feu sacré, elle ne l'a pas étouffé, et tout ce qui rappelle ces journées inoubliables le ravive pour le plus grand réconfort de nos âmes sacerdotales.

SPÉZET

Installation du nouveau Recteur.

Le dimanche 22 Février, il y avait grande fête à Spézet, pour l'installation du nouveau recteur, M. Louis Cléac'h, précédemment à Botsorhel. A 9 h. 30, sous un beau soleil, les cloches lancent leur joyeux appel et la place de l'église se garnit rapidement d'une foule empressée. Le clergé, précédé de la croix d'or, se rend au presbytère, où le nouveau pasteur attend, revêtu de la chappe. M. Guirriec, curé-doyen de Bannalec, lui offre la croix à baiser et entonne le *Veni Creator*. Le cortège s'ébranle au son des clairons et tambours, sous la direction de M. Gonidec : après la longue théorie des enfants des écoles, viennent les notables et le clergé. On pénètre dans une église comble où, tout de suite, se déroulent les émouvantes cérémonies de l'installation ; la dernière est la prise de possession de la chaire, d'où le nouvel élu adresse quelques mots à ses ouailles.

Il remercie pour la magnifique réception qui lui fut ménagée, le jeudi 12 Février où, malgré le mauvais temps, un nombre imposant de paroissiens, à cheval et en auto, lui firent escorte sur un parcours de quatre kilomètres. Il dit sa joie d'être nommé dans une paroisse réputée pour sa foi et ses pratiques religieuses ; il assure son peuple de son absolu dévouement, il demande à tous le secours de leurs prières et se met sous la protection de Notre Dame du Crann. Et puis la messe commence ; à l'autel, l'officiant est assisté de MM. Kervella, recteur de

Landeleau, et Cuillandre, vicaire de Cléden. A l'harmonium se tient M. Corentin Cléac'h, recteur de Baye, frère du nouveau recteur et organiste distingué. Au chœur, ont pris place MM. les Curés de Carhaix, de Scaër, et M. Le Nours, vicaire de Châteauneuf.

Après le prône, M. Guirriec monte en chaire : il donne un souvenir ému à M. Riou qui, pendant cinq ans, s'est dépensé au service de la paroisse et a particulièrement assuré la prospérité de l'école chrétienne. Il fait l'éloge de M. Cléac'h, son cousin, qu'il connaît depuis toujours, il rappelle le ministère fécond de celui qui fut 18 ans vicaire à Roscoff et 13 ans recteur de Botsorhel. Puis, haussant le ton, le prédicateur trace un magistral exposé du rôle du prêtre : ce qu'il est par la grâce de son sacerdoce et le respect qu'on lui doit, son action pour le salut des âmes et l'affection reconnaissante qu'il mérite. La conviction qui anime l'orateur, la clarté de sa doctrine, la facilité de l'élocution tiennent les auditeurs sous le charme. Et l'office se poursuit : les chants liturgiques alternent avec des cantiques, en langue bretonne, comme il convient. A la tribune, les fillettes de l'école, fort bien exercées, chantent les couplets, tandis qu'au chœur, les garçons, entraînés par M. Guéguen, reprennent les refrains. A l'élévation, les clairons éclatent, les tambours roulent au milieu du recueillement général. L'office s'achève, le nouveau pasteur donne une large bénédiction à tout son peuple, une dernière sonnerie triomphale retentit et la vaste église se vide.

Au presbytère, M. le Recteur reçoit le clergé et les notables : pour la confection du menu il a été aidé par son neveu, M. Péron, qui a apporté la marée de Douarnenez. A l'heure des toasts, M. le Curé de Carhaix prononce quelques paroles de bienvenue et de félicitations. M. le Recteur répond, il remercie son installateur, ses confrères, ses vicaires, ses hôtes laïcs, parmi lesquels MM. Lohéac et Com, frères de prêtres, et M. Le Goff, adjoint, qui représente excellemment M. le Maire empêché ; il redit son bonheur d'être dans une paroisse où l'église est remplie le dimanche, où l'école chrétienne est prospère, où il n'y a pas de salle de danses, où l'union règne entre la mairie et le presbytère.

Heureux recteur ! les chefs de paroisse de tout ce pays envient son sort, on le lui a dit le dimanche, on l'a répété le lendemain, lundi. Ce jour-là, deux douzaines de confrères sont accourus féliciter M. Cléac'h, et ces compliments l'ont d'autant plus touché qu'ils lui étaient exprimés avec humour, au nom de tous par M. Le Treut, un compatriote et le doyen d'âge du canton de Carhaix.

LE SECRÉTARIAT POPULAIRE

Nous avons fondé et organisé, rue Brizeux, un Secrétariat Populaire. Ce Secrétariat, c'est, nous l'avons dit, un service de placement et de renseignements entièrement gratuit. Sa devise est : « Aider ». Le désir de ses dirigeants est de rendre service à tous les Carhaisiens, sans distinction d'opinion, et particulièrement à ceux qui n'ont ni le temps ni le goût de se mettre au courant des multiples lois fiscales et sociales.

Le dimanche 25 Janvier, le docteur Guimezanes et M. Colliot, président et secrétaire du Secrétariat Populaire de Saint-Pierre-Quilbignon, ont apporté aux fondateurs et aux amis de l'œuvre le concours de leur compétence et de leur expérience. Le Secrétariat Quilbignonais fonctionne depuis deux ans. Depuis lors, il rend des services de plus en plus nombreux à la population de Saint-Pierre et des communes rurales environnantes.

Dirigé par des personnalités vraiment compétentes, en liaison constante avec les autres Secrétariats sociaux de la région de l'Ouest et de Paris, notre Secrétariat deviendra peu à peu, nous en sommes assurés, aussi bien-faisant que celui de Saint-Pierre. Pendant ses deux premiers mois d'existence, il a déjà répondu à de nombreuses demandes. Au fur et à mesure qu'il se fera connaître, il étendra davantage son activité. Rappelons que le bureau de renseignements est ouvert le dimanche, de 10 heures à midi. Le Secrétariat répondra à toute lettre contenant un timbre pour la réponse.

MOUVEMENT PAROISSIAL

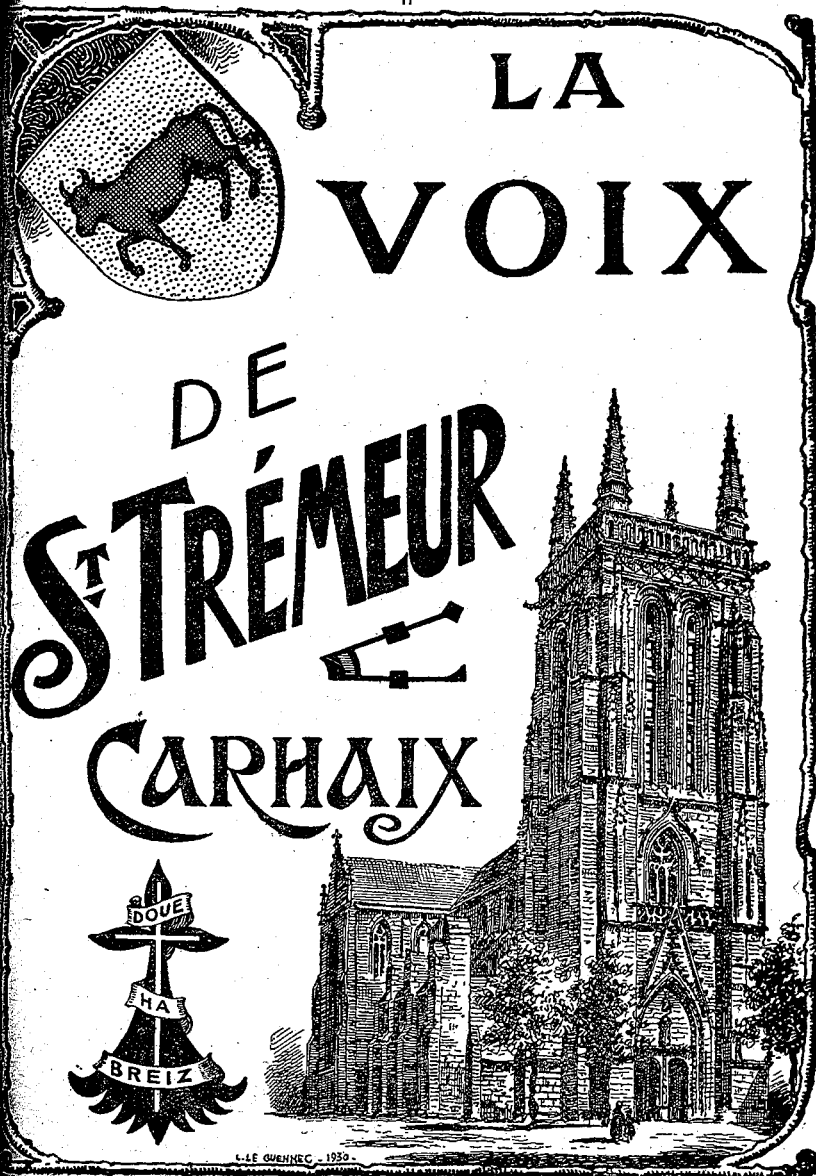
BAPTÊMES. — Andrée Quéré ; — Jean Stervinou ; — Roger Trévidic ; — Jean Jaffrennou ; — Edouard Le Jeune ; — Micheline Le Goc ; — Louise Treussard ; — Albertine Pohér ; — Marcel Roudard ; — Marcelle Chauvel ; — Joël Lévénéz ; — Anne Tanguy.

MARIAGES. — Pierre Briand et Marguerite Solu ; — Pierre Boutier et Yvette Lézénès.

ENTERREMENTS. — François Cadou, Hospice ; — Jean Guillem ; — Yves Gourlaouen ; — Guillaume Carrie ; — Marie-Jeanne Le Guen ; — Léon Ducrocq ; — Jean Cloarec ; — Angustine Boudouin ; — Marie-Louise Corveller ; — Marcel Roudard ; — Théodore Penn ; — Lucie Morellec ; — Marcel Kerboétho ; — Augustin Cadran ; — Eugène Qué ; — Marie-Louise Ruellou ; — Anne Le Dour ; — Marie-Louise Le Cam ; — Alain Hervé, Hospice.

Le Gérant : H. QUERSY.

Quimper, Imprimerie Cornouaillaise.



QUIMPER, IMPRIMERIE CORNOUAILLAISE

7, RUE DES GENTILSHOMMES

La Voix de Saint-Trémeur, Carhaix

Paraît tous les deux mois.

ALLELUIA !

Origine et signification de ce terme.

Le mot : *Alleluia*, est composé de deux mots hébreux : *Halelu*, louez et *yah*, abréviation de *Jéhova*, un des noms de Dieu ; il forme une sorte d'acclamation liturgique. Comme pour le mot : *Amen*, on lui a laissé sa forme hébraïque, sous laquelle il a passé dans la liturgie chrétienne. Dans l'Ancien Testament, on trouve ce mot fréquemment employé dans les psaumes, très peu dans les autres livres, et toujours avec ce caractère triomphal et joyeux. Dans le Nouveau Testament, on ne trouve cette acclamation que dans l'Apocalypse, au chapitre xix, où elle est répétée quatre fois. On lit cependant, en saint Mathieu, qu'à la dernière Cène, avant de se rendre au jardin des Oliviers, Jésus et ses disciples chantèrent une hymne : « *Hymno dicto exierunt* ». Il faut entendre par là que le Sauveur chanta les psaumes (113-118) du Hallel, qui commencent par l'*alleluia* et dans lesquels l'*alleluia* était répété comme refrain.

L'alleluia aux premiers siècles.

Chez les Chrétiens comme chez les Juifs, ce chant triomphal resta lié à la fête de Pâques sans être cependant exclusivement rattaché à cette solennité. Nous avons des documents liturgiques du IV^e siècle où l'on trouve ce chant : le papyrus de Fayoum nous donne en grec une antienne qui répète cinq fois l'*alleluia*. Saint Augustin parle de cette acclamation comme de quelque chose d'antique, et c'est vers cette époque que se passa ce fait extraordinaire : pendant l'invasion vandale, en Afrique, un clerc chantait l'*alleluia* lorsqu'il reçut dans la gorge une flèche qui l'étendit mort. Les Bretons qui

marchèrent au combat contre les Saxons et les Pictes, en 448, entonnèrent le chant de l'*alleluia* et ce cri répercuté par les échos des montagnes produisit un fracas qui mit les ennemis en fuite. Et c'est le pape saint Grégoire qui s'écrit avec effusion quand il apprend la conversion des Bretons d'Angleterre : « Voici que ce peuple, qui ne parlait qu'une langue barbare, va désormais chanter l'*alleluia* hébreu en l'honneur de Dieu. » Acclamation liturgique, cri de triomphe, voilà ce qu'est devenu l'*alleluia* et comme on le chante en prolongeant les notes sur la finale « a », ça fait une longue traînée de sons joyeux que les auteurs mystiques interprètent comme le symbole de l'allégresse sans fin du Paradis.

L'alleluia pascal à Carhaix.

Ils sont 1.600 à Carhaix qui ont fait la communion pascalle et assisté à la messe le jour de Pâques. C'est un chiffre consolant quand on pense qu'il y a eu des retours, assez nombreux même pour que cela se remarque. Nous avons donc, avec raison, chanté le *Te Deum* et l'*Alleluia*. Malheureusement, il faut faire une constatation, désagréable celle-là : il y a eu sept à huit cents qui, par négligence ou respect humain, n'ont pas voulu revenir au Dieu de leur première communion, et alors il faut se dire que le jour est encore bien éloigné où Carhaix sera une paroisse chrétienne. Qu'importe : le prêtre n'est pas envoyé par ses supérieurs dans une paroisse pour les seuls pratiquants, il y est aussi pour les autres. Comme le père de l'enfant prodigue, le cœur rempli de sollicitude, le pasteur attendra patiemment ceux qui sont absents, il fera même les premiers pas sur la route par où ils doivent venir. En ce moment, il scrute l'horizon, il voit des enfants qui se préparent à la première communion solennelle plus nombreux que jamais, et il pense que plusieurs de ceux-là ont des papas qui veulent pour leurs chers petits le bienfait d'une religion qu'ils ont eux-mêmes oubliée, il pense que ce jeudi 4 Juin, jour de la Fête-Dieu, sera une occasion sans pareille, pour les parents et les enfants de se trouver réunis à la sainte table, avant d'être rassemblés autour de la table familiale. Il pense, le pasteur, à tout cela et il espère pouvoir chanter, ce jour-là, un bel *alleluia*.

La Vierge de Capri.

Pour rendre plus sensible cette idée, voici un souvenir de voyage. A l'entrée du golfe de Naples il est une

île très visitée, l'île Capri, la Caprée de Tibère, empereur romain. Le successeur d'Auguste y a passé les dix dernières années de son règne. la solitude, le site pittoresque, l'heureux climat de ces lieux enchanteurs expliquent sa préférence. Il avait établi sa résidence à la pointe del Capo, à cet endroit où la falaise se dresse à près de 300 mètres au-dessus des flots. On voit encore aujourd'hui, sur ce promontoire, les ruines colossales du palais impérial et d'un temple païen. C'est toujours triste des ruines, celles-ci deviennent sinistres, quand on songe que de là partaient tous les jours des ordres de mort : à Tibère, vieilli, soupçonneux et cruel, il ne fallait pas moins de 20 victimes par jour, et l'on montre là-haut ce que l'on appelle le saut de Tibère : c'est un balcon naturel surplombant l'abîme à 250 mètres de hauteur ; de là, le tyran s'amusait à précipiter ceux qu'il avait condamnés. Et ces affreux souvenirs vous font oublier l'enchanteur du spectacle au-dessus de cette mer d'azur, dans un air transparent et parfumé ; on se détourne et c'est avec joie que l'on aperçoit, un peu plus haut, une grande et belle statue de la Vierge dominant l'île, la mer et les terres du continent.

La Vierge de Capri a les bras ouverts, les mains tendues vers les marins qui sillonnent la mer, vers les habitants de ces terres merveilleusement belles et fertiles, mais trop souvent agitées par les tremblements de terre. Aux heures de détresse, quand la mer se soulève, quand la terre tremble, les malheureux en péril lèvent les yeux avec confiance vers la Vierge secourable qui les reconforte dans leur lutte contre les éléments déchaînés. A l'heure actuelle, la population de l'île est toute chrétienne ; on n'en peut dire autant des touristes ; ils débarquent dans l'île, montent à la villa de Tibère, jouissent du splendide panorama, rêvent sur les ruines, frissonnent au-dessus de l'abîme, ils n'ont pas un regard pour la Vierge. Aujourd'hui, le nombre est grand de ceux qui ignorent et méprisent la divine Vierge, et l'on se dit parfois que si cette irréligion se répandait, il pourrait arriver un temps où la Vierge de Capri et les autres disparaîtraient et avec elles l'idéal qu'elles représentent. Ce serait alors un retour au paganisme, c'est-à-dire au temps où il y avait des tyrans et des esclaves, et l'on reverrait là-bas un jouisseur, un puissant, un nouveau Tibère qui, pour chasser l'ennui, reprendrait le jeu cruel de l'empereur romain.

LE MOIS DE MARIE

Bienfaisance de la dévotion mariale.

Tous les soirs du mois de Mai, les pieux fidèles sont convoqués à l'église, où ils écoutent une pieuse lecture et honorent la Sainte Vierge par des prières et des chants. Marie mérite ces hommages, car dans l'échelle des êtres, elle vient tout de suite après la divinité. Enrichie des bénédictions du Ciel, la Mère du Sauveur a correspondu de façon parfaite aux prévenances divines ; sur terre, elle a donné l'exemple de toutes les vertus et en particulier de l'humilité et de la résignation. Celle qui prétendait n'être qu'une humble servante est devenue Reine du Ciel et de la terre ; celle qui a suivi son Fils sur le Calvaire est devenue co-rédemptrice du genre humain, et c'est l'enseignement de l'Eglise que Dieu a confié à la Mère de son Fils le trésor de ses grâces. Toute puissante, Marie est également toute bonne : la Mère du Christ est aussi la Mère des chrétiens, elle les assure de sa protection efficace.

Autour de nous, le monde sceptique et moqueur se rit de la dévotion à la Vierge : « Superstition et naïveté, » prononce-t-il. Il ne faut pas se laisser émouvoir par ces railleries, le culte de Marie a fait des générations chastes et fortes et si les ennemis de la religion n'ont rien à mettre à la place de ce qu'ils veulent détruire (et ils n'ont rien), qu'ils nous laissent donc Notre Dame, Reine toute puissante, gardienne des corps et des âmes.

SAINT JEANNE D'ARC ET LA SAINTE VIERGE

La France se prépare à fêter, dans quelques jours et de façon grandiose, le cinquième anniversaire de la passion et de la mort de notre héroïne nationale et, dimanche prochain, nous célébrerons la fête de la Sainte de la Patrie. Tous les mois de Mai marquent dans la vie de Jeanne : c'est le 8 Mai 1429 qu'eut lieu la prise d'Orléans, c'est le 23 Mai 1930 qu'elle fut faite prisonnière devant Compiègne, c'est le 30 Mai 1431 qu'elle mourut à Rouen, sur le bûcher. Mai c'est le mois de Jeanne et Mai c'est le mois de Marie. Charles Péguy, qui l'aima, a dit de Jeanne qu'elle fut « la sainte la plus sainte après sainte Marie » ; il faut ajouter : la plus sainte à cause de sainte Marie. Jeanne d'Arc fut l'enfant chérie de la

Sainte Vierge ; sa vie et sa mission s'expliquent par la tendre dévotion qu'elle portait à sa Mère du Ciel.

Enfance de Jeanne.

Jeanne d'Arc s'est fait connaître elle-même à ses juges : « Je me nomme Jeanne, je suis née à Domrémy, mon père s'appelle Jean d'Arc, ma mère Isabelle, je crois être âgée de 19 ans, j'ai appris de ma mère « Notre Père », « Je vous salue Marie » et « Je crois en Dieu », tout ce que je crois je le tiens de ma pauvre mère. » La maison paternelle de Jeanne touchait à l'enclos de l'église paroissiale, dédiée à saint Rémy, fondateur de Notre-Dame de Reims. L'enfant aimait à prier devant l'autel de la Vierge, où elle déposait des guirlandes et couronnes de fleurs. Quand l'angélus sonnait, elle s'agenouillait et récitait l'*Ave Maria*. Le samedi, jour de la Vierge, elle se rendait à la chapelle de Notre-Dame de Bermont, dans les bois, à une lieue du village.

L'enfant était âgée d'environ 13 ans. Un jour d'été, dans le jardin de son père, au moment où la cloche sonnait l'angélus de midi (ce fut d'ordinaire désormais l'heure des apparitions), Jeanne vit, du côté de l'église, une grande clarté et entendit une voix qui lui parlait. « Il y a grande pitié au royaume de France, fille de Dieu, va, n'hésite pas. » C'était l'archange S. Michel, il revint en compagnie de sainte Catherine et de sainte Marguerite. Dès les premières visites célestes, Jeanne avait fait le vœu de virginité et c'est dans la fidélité à ce vœu qu'elle puisa sa force et son prestige. En ces temps de grandes misères pour les corps et les âmes, comme le sont les époques de guerre, la vertu de la jeune guerrière rayonna d'un extraordinaire éclat, comme Marie est la Vierge par excellence, Jeanne sera la Pucelle et l'histoire enregistre les vains efforts de ses ennemis pour lui enlever ce beau titre de gloire.

Sa mission.

Pendant trois ans, Jeanne ne révéla à personne le secret de ses apparitions ; comme Marie, à Nazareth en face de Jésus, elle conservait ces choses en son cœur. Mais au mois de Mai 1428, vers le temps de l'Ascension, les voix se firent plus pressantes : elles lui ordonnaient de partir pour Vaucouleurs, de s'y équiper, d'aller faire lever le siège d'Orléans et de mener le roi à Reims. Renvoyée une première fois, la jeune fille retourne à Vaucouleurs et s'y établit chez des parents. En cette ville, elle passait de longues heures, dans la crypte de l'église, devant l'image de N.-D. de Sous-Terre, elle y reçut la visite de ses saintes et c'est sur leur conseil qu'elle se

décide à partir trouver le roi à Chinon. Avant de reconnaître officiellement la mission de la jeune fille, le roi la renvoie aux juges de Poitiers, c'est de là que Jeanne, empêchée d'y aller elle-même, envoie quelques-uns de ses compagnons en pèlerinage à N.-D. du Puy.

Ce sanctuaire était fréquenté en ce temps-là comme celui de Lourdes aujourd'hui. Les papes avaient accordé à cette église la faveur d'un jubilé toutes les fois que le 25 Mars tombait le vendredi-saint. C'était le cas en l'année 1429 (il en sera de même l'an prochain). Là-bas, quelle heureuse surprise pour les compagnons de Jeanne de trouver, parmi les pèlerins, Isabelle Romée. Eh ! oui, la pieuse mère avait fait plus de cent lieues à pied, en temps de guerre, pour venir prier la Vierge et lui recommander sa fille. La protection de Marie ne manqua pas à Jeanne et c'est à ce moment que les docteurs de Poitiers approuvèrent sa mission. Menée à Tours, Jeanne y reçut un équipement complet, elle fit faire son étendard sur les indications du ciel, il portait l'inscription : « Jhesus, Maria » ; outre l'étendard, elle avait un pennon triangulaire où était représentée l'Annonciation. La pieuse guerrière portait aussi au doigt un anneau d'or sur lequel elle avait fait graver sa devise : « Jhesus, Maria ». Mais, plus profondément encore que dans le métal, ces deux mots étaient gravés dans le cœur de Jeanne : Jésus, Marie, ce fut là son amour, ce fut sa force et par elle la force de la France et cette force était invincible comme il le parut bientôt.

Le 8 Mai 1429, Jeanne délivre Orléans assiégé depuis sept mois ; tout de suite, elle fait hommage de sa victoire à sa mère du ciel, elle conduit ses troupes victorieuses à l'église Saint-Paul où est vénérée l'image de N.-D. des Miracles. Et puis elle triomphe à Jargeau, Beaugency, Troyes, succès qui ouvrent la route de Reims où elle arrive le 16 Juillet. Le dimanche 17, qui était l'octave de la dédicace de l'église Notre-Dame, Charles VII fut sacré solennellement. Jeanne est là aux côtés du roi, son étendard à la main, car, dira-t-elle, ayant été à la peine, il était juste qu'il fût à l'honneur.

Son abandon.

Cinq mois avaient suffi à cet enfant du peuple pour changer la face des choses et sauver son pays. Elle apparaissait à tous couronnée de la double auréole de la mission divine et de la sainteté ; mais pour mériter complètement cette gloire, il lui fallait, à la suite de Jésus et de Marie, gravir la pente douloureuse du calvaire. Les intrigues de cour, la faiblesse du roi font à Jeanne un hiver vide et douloureux et c'est alors que se passa ce fait que les juges reprochèrent à Jeanne et qui prouve sa puis-

sance sur le cœur de Marie. Elle était à Lagny quand on vint lui dire qu'un nouveau-né était mort sans baptême. On avait porté le corps de l'enfant à l'église devant l'autel de la Vierge, Jeanne arrive, s'agenouille et prie « et finalement, raconte le chroniqueur, il apparut vie et bailla trois fois, et puis fut baptisé et tantôt mourut et fut enterré en terre sainte ». Fatiguée de cette longue inaction, Jeanne, le 23 Mai 1430, se jette dans Compiègne pour défendre la ville, le soir même elle est prise et vendue aux Anglais.

Sa passion.

Alors commence cette captivité, ce procès de Rouen qui fut une agonie de toute une année. Avant de faire périr leur victime, les Anglais veulent la déshonorer par un procès d'hérésie et de sorcellerie ; ils trouvent des juges, gens d'église et docteurs de l'Université, inféodés à l'étranger ; mais, comme devant eux, Jeanne est grande dans sa sublime simplicité ! Voyez comme elle répond à la question captieuse qui peut la mener à la mort : « Vous en rapportez-vous à l'Eglise ? — Je m'en rapporte à Notre Seigneur et à Notre Dame. » On réitère, elle réplique : « Je suis venue au roi de France de par Dieu, de par la Vierge Marie. » Quel triste mois de Mai que celui de 1431 ! La Sainte Vierge n'abandonne pas son enfant ; le 3 Mai, saint Gabriel, l'ange de l'Annonciation, lui apparut, elle en eut grand réconfort. Le 30 Mai, c'est son dernier jour, on lui apporte la communion et elle fait à Dieu et à la Vierge Marie de belles et dévotes oraisons. Conduite sur la place du Vieux-Marché, l'héroïque vierge entend sa condamnation comme hérétique et relapse. Au prononcé de la sentence, Jeanne se met à genoux, recommande son âme à Dieu et à Notre Dame. Livrée au bras séculier, elle est immédiatement conduite sur le bûcher, elle étreint la croix du Sauveur et expire au milieu des flammes en criant le nom de Jésus. Les cendres de la Martyre et son cœur intact furent jetés au fleuve, son corps virginal a ainsi échappé à la corruption du tombeau et l'on peut voir là une ressemblance de plus avec la divine Vierge dont le corps fut enlevé à la tombe et transporté au ciel.

A la fin de ce mois, au matin du 30 Mai, en expiation de l'acte inique de 1431, des jeunes filles jeteront des roses du haut du pont où furent jetés les précieux restes de la Vierge de Domrémy que la France acclame, que l'Eglise vénère et que le monde entier admire.

Le Centenaire de la Liberté d'Enseignement.

Cérémonies du matin.

Le dimanche 26 Avril, les catholiques de Carhaix ont célébré le centenaire de la liberté d'enseignement. Le matin, à la première messe, il y eut communion générale des enfants des écoles chrétiennes ; à 9 heures 30, on chanta un grand service pour les membres décédés des amicales. La grand'messe, à 10 heures, est chantée par M. Guenver, professeur à Campostal, ancien élève de l'école Saint-Trémeur. Après le prône, M. Emile Bosson, professeur à Pont-Croix, enfant de la paroisse, monte en chaire. Il nous raconte la mémorable tentative du comte de Montalembert, de l'abbé Lacordaire et de M. de Caux, pour ouvrir, le 9 Mai 1831, une école libre ; il nous dit le procès en correctionnelle, aux assises, devant la chambre des pairs et ce récit vivant, émaillé de citations choisies de ces éloquents champions d'une grande cause est écouté avec une religieuse attention, rien n'est perdu des paroles nettes et vibrantes qui tombent de la chaire. Perdu devant les diverses juridictions, ce procès des pionniers de l'enseignement libre fut gagné devant l'opinion et une première satisfaction fut accordée, en 1833, aux catholiques ; puis ce fut, en 1850, la liberté des enseignements primaire et secondaire et, en 1875, celle de l'enseignement supérieur. En terminant, l'orateur fait un chaleureux appel aux catholiques pour qu'ils travaillent à maintenir une conquête si chèrement achetée. Ce magnifique discours d'une demi-heure parut bien court à tous les auditeurs. A l'offertoire, l'église retentit des accents du cantique approprié : « Nous voulons Dieu... » ; au cours de l'office, une chorale d'anciennes élèves exécuta, en parties, des chants divers.

Banquets.

Après la messe, réunion des anciennes élèves à l'école de l'Enfant-Jésus. Les anciens se retrouvent à l'école Saint-Tromeur ; ils sont venus plus nombreux, cette année, et le vaste réfectoire est rempli. Le menu est choisi et une gaieté de bon aloi règne à toutes les tables. A la fin du repas, M. le Directeur remercie le clergé paroissial, M. Le Treut, le célébrant, le prédicateur, le bureau de l'Amicale que préside M. Poignonec, les membres présents, les absents empêchés et parmi ceux-ci M. l'abbé Jean Guivarc'h si fidèle et si sympathique ; il rappelle les succès de son école, puis il souhaite que l'ensei-

gnement chrétien jouisse d'un régime de liberté autre que celui qui existe et qui oblige les parents catholiques à payer et l'école publique et l'école chrétienne. M. le Curé se lève, félicite et remercie M. le Directeur et ses dévoués collaborateurs, il s'associe aux espérances émises. La liberté d'enseignement est la plus précieuse de toutes les libertés : l'Empire romain, qui refusait la liberté des cultes aux premiers chrétiens, leur accordait la liberté d'enterrer leurs morts et de choisir des maîtres pour leurs enfants ; la Convention avait inscrit dans la loi cette liberté d'enseigner. Napoléon l'a supprimée, la République la proclame ; mais, en fait, l'entrave. Les chrétiens vaincront, car si l'enseignement public forme les intelligences, il est moins préparé, par l'absence d'une doctrine morale, à former les cœurs. L'homme vaut surtout par le cœur et l'avenir est à ceux dont le cœur bat pour un idéal élevé. Napoléon avec un magnifique cerveau a perdu la France, Jeanne d'Arc, la vierge au grand cœur, l'a sauvée. Sous les cendres du bûcher de Rouen le cœur de la Pucelle fut retrouvé intact ; gardons intact notre cœur, appuyons-le sur le cœur du Christ, car ce cœur-là est toujours vivant, et M. le Curé, à la grande émotion de M. Le Treut, rappelle que, lors de l'incendie de l'église de Plouguer, l'hostie sainte, seule, échappa aux flammes, et ce prodige, survenant à la fin d'une mission, contribua à la conversion de plusieurs.

M. Caroff, l'ancien directeur, avait beaucoup à dire, il se contenta de citer une parole de M. Briand : « Vous voulez faire aboutir vos revendications, soyez forts, unissez-vous », et il dit ceci encore : « En face d'adversaires il y a pour un homme trois attitudes : être assis, à genoux ou debout ; soyez assis le moins possible, à genoux assez souvent, debout le plus possible. » Après les toasts, les chants : les belles voix ne manquaient pas : MM. Auffret, Duval, Goadec, Geffroy se firent applaudir dans leur répertoire français et breton.

À l'école de l'Enfant-Jésus ce fut tout pareil, cuisine soignée (avec davantage de douceurs), gaité communicative, chansonnettes variées ; mais pas de toast. Pourquoi ? elles sont sûrement sans ambition ces dames et demoiselles... elles ne brigueront jamais un siège à la Chambre des députés.

Vêpres, séance au patronage.

Les vêpres furent présidées par M. Quélenec, recteur de Motreff, venu prendre part à notre fête ; il n'était pas seul, soixante élèves de son école avec leurs maîtresses avaient bravé le temps incertain et de mauvaises routes pour se joindre aux enfants de Carhaix en cette belle fête des écoles chrétiennes ; parmi ces enfants de la campagne il y avait un groupe de « Croisées » de l'E-

charistie, aussi quelle satisfaction elles vont éprouver tout à l'heure à la représentation de « *Cœurs d'Apôtres* ».

Mais n'anticipons pas, la séance au patronage commence par un gala scénique offert par les fillettes de l'école. Les plus grandes exécutent un ballet suédois où la grâce et la souplesse dans les mouvements d'ensemble s'allient à une gravité nordique du meilleur effet. Puis c'est le ballet japonais où de gracieuses enfants transformées en nippones passent, repassent, se croisent, glissent, sautillent dans leurs robes aux couleurs chatoyantes et exécutent les plus ravissantes figures sous une lumière changeante aux tons féeriques et les pas et les gestes de ces ballerines sont scandés par le chant des Noëlistes groupées autour de leur présidente, Mlle Leclerc, et accompagnées par Mlles Balem et Poinse, virtuoses du violon.

Conférence.

« Utile dulci », après l'agréable, l'utile. M. Louis Guivarc'h, notaire, nous donne sa conférence sur le sujet du jour. Sans revenir aux événements de 1831, que le prédicateur du matin avait si bien présentés, le conférencier justifie la campagne des défenseurs de l'enseignement libre. C'est parce que ceux-ci avaient constaté le danger pour les enfants catholiques de la fréquentation avec les fils d'une génération voltairienne que Montalembert et ses amis réclamaient le droit, promis par la charte de 1830, d'avoir leurs écoles à eux. De nos jours des catholiques ont pu penser, qu'après tout, on pourrait peut-être accepter l'enseignement d'Etat ; M. Guivarc'h leur donne cette réponse topique. Si les catholiques d'il y a un siècle se défiaient de l'instruction donnée par l'Université d'alors, qui était plutôt favorable puisque Mgr Frayssinoux avait pu en être le grand-maître et qu'il y avait des prêtres recteurs d'académie et proviseurs, avec combien plus de raison les catholiques d'aujourd'hui doivent-ils s'écarter des écoles d'un gouvernement si peu favorable à la religion. Il faut sauvegarder la liberté d'enseignement car le Saint-Père a dit qu'elle était digne de tous les sacrifices et le meilleur moyen d'écarter les périls qui la menacent c'est d'établir des amicales, des associations de parents chrétiens. L'orateur termine par un hommage aux maîtresses et aux maîtres chrétiens. Prononcée d'une voix posée et forte, cette superbe conférence eut le plus grand succès.

Cœurs d'Apôtres.

À ce moment, l'écran du cinéma est déployé et M. le Vicaire présente : *Cœurs d'Apôtres*. C'est un film qui n'est pas de la série Pathé-Rural ; pour le donner il a fallu ac-

quérir un appareil avec lampe à arc ; désormais le patronage pourra offrir des films de toutes les productions, il faut féliciter M. Abarnou de son esprit entreprenant et de sa belle confiance en l'avenir. « *Cœurs d'Apôtres* », c'est l'histoire d'un petit garçon, édifié par la vie de Guy de Fontgalland, qui s'engage dans la croisade eucharistique et soutenu par sa mère réussit à convertir son père, ouvrier mineur. C'est un émerveillement de voir défiler les longues théories de petites filles et de petits garçons habillés comme les croisés de saint Louis. Sous les arceaux du cloître, dans le chœur où trône l'évêque, les groupes évoluent. Tout cela est d'un ordre admirable, d'une grâce exquise et s'accompagne de musique et de mélodies grégoriennes à satisfaire les amateurs et les professionnels les plus exigeants (est-ce pas Monsieur Le Treut). Ce beau film a touché les parents et ravi les enfants qui ont, bien à regret, épelé une dernière fois le mot inscrit à l'écran : Fin. Une distribution d'images et de friandises les consolera.

Bonne journée : la fête de la liberté d'enseignement s'est déroulée dans une atmosphère de sérénité et d'allégresse que rien n'est venu contrarier.

MOUVEMENT PAROISSIAL

Baptêmes. — Renée Person ; — Léa Postollec ; — Georges Le Manac'h ; — Théophile Caplan ; — Marie Ortica ; — Pierre Le Corre ; — Yvon Conan ; — Guy Trévidic ; — Maxime Prélaidis ; — Jeannine Prélaidis ; — Pierre Cyrille ; — Jacques Cyrille ; — René Souplet ; — André Coignat ; — Marie-Madeleine Louarn ; — André Floc'h ; — Etienne Guyader ; — Josette Hellou ; — Jean-Marie Diraison ; — Marie-Thérèse Croizier ; — Jacques Le Gall ; — Marie-Louise Le Guern ; — Monique Le Bris ; — Monique Kergoat.

Mariages. — Jean-François Guern et Lucie Bouédec ; — Charles-Louis Pinson et Jeanne-Henriette Baud ; — Joseph Moal et Jeanne Mélou ; — Pierre Guillou et Pauline Cidel ; — Arsène Colcanap et Yvonne Merrien.

Enterrements. — Louise Guéguen, Hospice ; — Jean Henry, Hospice ; — Ursule Guillerm ; — Pierre-Marie Banniel ; — Henri Bosson ; — Marie Quelliou ; — Améline L'Helgouac'h ; — Marie Guichen, Hospice ; — Joséphine Thomas, Hospice ; — Marie-Joséphine Hély ; — Jean-Marie Pirou ; — Jean Collobert, Hospice ; — François Guéguen.

Le Gérant : H. QUERSY.

Quimper, Imprimerie Cornouaillaise.

LA
VOIX
DE
STREMEUR
CARHAIX

DOVE
NA
BREIZ

L. LE GUENEC - 1930

QUIMPER, IMPRIMERIE CORNOUAILLAISE
7, RUE DES GENTILSHOMMES

La Voix de Saint-Trémeur, Carhaix

Paraît tous les deux mois.

Le Carmel

La dévotion du mois de Juillet est le Précieux Sang de Notre Seigneur. Nous en avons entretenu nos lecteurs l'an dernier. Parmi les autres fêtes du mois, il en est deux qui méritent une mention spéciale, la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel et la Fête de sainte Anne.

Le Mont Carmel.

Le Carmel ! Après Nazareth, après Bethléem, après Jérusalem, quel nom plus cher au pèlerin de Terre Sainte. C'est une montagne située au Nord de la Palestine, et qui s'élève à 600 mètres au-dessus de la Méditerranée ; les pentes en sont couvertes de vignes, d'oliviers, de figuiers et c'est avec raison que la Sainte Ecriture parle de la beauté de cette montagne : « *decor Carmeli* ». Une multitude de grottes creusées dans le flanc du mont servaient autrefois de demeure à des solitaires, et parmi ceux-ci le plus célèbre fut Elie. Animé de l'esprit du Seigneur, ce prophète fit des reproches véhéments au roi Achab et à la reine Jézabel, il confondit les prêtres de Baal, il eut la vision anticipée de la Vierge Marie Mère de Dieu et puis, sa mission achevée, il fut enlevé au Ciel dans un char de feu, léguant son manteau et son esprit à son disciple Elisée. Après lui, la montagne sainte vit une réunion d'ascètes qui furent appelés les Fils des Prophètes et aux temps évangéliques prirent le nom de disciples de Jean.

L'Ordre des Carmes.

Ces mêmes solitaires élevèrent une chapelle en l'honneur de Marie et s'appelèrent désormais religieux de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. Au iv^e siècle,

sainte Hélène fit construire une grande église ; mais l'invasion musulmane ruina le sanctuaire et chassa les moines. Les Croisades ramenèrent les religieux, qui vécurent désormais en communauté et reçurent une règle définitive. A partir de ce moment, l'ordre se répandit en Occident. Au xiii^e siècle, nous trouvons comme supérieur général Alain Le Breton, qui se démit de sa charge en 1245 et eut pour successeur Simon Stock. C'est à ce saint personnage que la Sainte Vierge apparut et donna le scapulaire, le 16 Juillet 1251 : « Reçois, lui dit-elle, ce scapulaire ; celui qui mourra revêtu de cet habit ne souffrira jamais des feux éternels. » En mémoire de cette apparition, les Carmes célébraient, le 16 Juillet, la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel ; Benoît XIII, en 1726, étendit le privilège de cette fête à toute l'Eglise.

En l'année 1291, les Sarrasins battirent les Croisés et massacrèrent les religieux du Carmel, les rares survivants demandèrent asile à leurs frères d'Europe.

En 1452, le bienheureux Jean Soreth, supérieur général, établit l'ordre des Carmélites ; dans le grand vitrail de Pont-l'Abbé, il est représenté à côté de la bienheureuse Françoise d'Amboise qu'il avait introduite dans cet ordre. Cette institution prospéra surtout sous la direction de sainte Thérèse d'Avila, qui mourut le 5 Octobre 1582. Les Carmes revinrent en 1631 au Mont-Carmel, où ils ne purent vivre en tranquillité. Lors de son Expédition d'Egypte, Bonaparte vint assiéger Saint-Jean-d'Acre, au pied du Carmel, mais il fut obligé de lever le siège et de reprendre la route de Jaffa ; il laissait plus de 2.000 blessés ou malades dans le couvent du Carmel ; les Turcs les massacrèrent tous, et quand, plusieurs années après, les religieux revinrent, ils trouvèrent les ossements de nos infortunés compatriotes laissés sans sépulture. Ils réunirent toutes ces reliques sous un même monument, et les pèlerins de France ont l'habitude d'assister à une messe dite à l'intention de ces héroïques soldats de chez nous.

La princesse de La Tour d'Auvergne et le Carmel.

Au lendemain des fêtes en l'honneur du Premier Grenadier de France, les Carhaisiens apprendront avec plaisir que le nom porté par notre célèbre concitoyen est honoré à Jérusalem, au Carmel du Patèr. Dans le cloître de ce couvent, on a élevé un monument où on lit cette inscription : « *Aurèlie de Bossi, princesse de la Tour d'Auvergne, duchesse de Bouillon, a donné à la France*

ce sanctuaire vénéré où N. S. Jésus-Christ a enseigné le Pater à ses disciples. » Le héros carhaisien était un parent de cette princesse, « du côté gauche, » lui avait-on dit un jour. — « Oui, avait-il répondu, mais apprenez que c'est de ce côté-là que le grand Turenne portait son épée. » Mme de la Tour d'Auvergne, frappée dans ses plus chères affections, ne voulut chercher de consolation qu'en Dieu. Au cours d'un voyage en Terre Sainte, elle fut très émue sur le mont des Oliviers, à l'endroit où le Sauveur laissa tomber de ses lèvres la belle prière du Pater, et elle eut l'idée d'acquérir ce lieu saint. Après beaucoup de difficultés, elle réussit à racheter pièce par pièce ce terrain qui, depuis des siècles, appartenait à plusieurs familles arabes. et puis elle fit élever un sanctuaire à cet endroit ; à côté, elle bâtit un couvent de Carmélites.

L'église est précédée d'un cloître où, sur 32 panneaux en porcelaine, est inscrit le Pater en langues différentes. Le 10 Juin 1897, une nouvelle plaque, portant le Pater traduit en provençal par le grand Mistral, fut solennellement bénie. Ce même jour, deux de nos compagnes de pèlerinage entrèrent au Carmel, et virent les portes du cloître se refermer sur elles pour toujours. Ajoutons qu'un panneau porte le Pater écrit en breton ; notre langue bretonne y était peu respectée, nous avons réclamé, et une meilleure version a remplacé l'ancienne.

Les Carmes à Carhaix.

Les religieux Carmes avaient essayé de s'établir à Rennes ; l'autorisation leur ayant été refusée, ils cherchèrent ailleurs. En 1644, grâce à un don considérable de Toussaint de Perrien, seigneur de Bréfeillac et de Kergoët, ils fondèrent le couvent de Saint-Sauveur, en Saint-Hernin, à 6 kilomètres de Carhaix. Une trentaine d'années plus tard, ils obtinrent le droit de s'établir à Carhaix, où ils demeurèrent jusqu'à la Révolution. Les religieux en question étaient des Carmes déchaussés, issus de la réforme entreprise par sainte Thérèse et saint Jean de la Croix ; ceux de l'ancienne obéissance s'appelaient Carmes mitigés ou Grands Carmes. On a peu de documents sur l'activité des religieux de Carhaix, qui tenaient un hospice, enseignaient le catéchisme aux enfants, priaient et prêchaient. Le domaine qu'ils occupaient était celui de l'ancien château ; il y avait là la maison du gouverneur, une chapelle, un cimetière, un asile, des jardins ; en 1701, ils louèrent une prairie à la Madeleine, pour 10 livres 10 sols. Les Carmes ne furent jamais bien nombreux, ils étaient cinq religieux en 1687 ;

à la Révolution, il n'y avait plus que le supérieur, Frère Corentin, âgé de 40 ans, et Frère Antoine, 30 ans ; en 1790, ils déclarèrent vouloir continuer la vie monastique, refusèrent le serment et furent détenus aux Carmes de Brest. Les bâtiments, aujourd'hui bien délabrés, sont devenus des logements particuliers ; la chapelle, jusqu'ici dispensaire, va aussi être abandonnée. La rue des Carmes rappelle encore l'ancien monastère ; le triptyque de la sacristie de Saint-Trémeur relate le miracle eucharistique de la rue des Billettes, à Paris, où les Carmes avaient une chapelle sur l'emplacement du prodige. Tous les ans, au jour de leur première communion, nombreux sont les enfants qui reçoivent le scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel. Enfin, parmi les fidèles, il y a des dévots à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, et plusieurs ont déjà fait le pèlerinage au Carmel de Lisieux.

SAINTE ANNE

Son histoire.

L'Evangile ne nous renseigne guère sur la mère de la Sainte Vierge ; mais sa vie est longuement racontée dans le Protévangile de Jacques et dans le livre de la Nativité de Marie, écrits qui, sans être garantis par l'Eglise, ont une grande valeur traditionnelle parce qu'ils ont été composés au II^e siècle. Voici quelques détails empruntés à ces livres. Joachim, homme de la tribu de Juda, était pasteur ; il avait épousé Anne, fille de Mathan, et il n'en avait pas eu d'enfant. Un jour, au temple, il fut repoussé par un scribe qui lui dit : « Il ne convient pas de te mêler aux sacrifices offerts à Dieu, car Dieu ne t'a pas béni. » Joachim, pleurant, s'en alla dans les montagnes avec son troupeau. Pendant cinq mois, Anne l'attendit ; un jour qu'elle était en prière, elle vit, sur une branche de laurier, un nid de passereau ; elle gémit et dit : « Hélas ! à qui serai-je comparée ? Pas aux oiseaux du ciel, car ils sont bénis de vous, Seigneur. Pas aux animaux, pas aux eaux, pas à la terre même, car la terre aussi porte des fruits en son temps sous votre bénédiction, Seigneur. » Un ange survint et lui dit : « Dieu t'a exaucée, tu concevras et enfanteras. » Alors aussi Joachim revint à Jérusalem ; Anne, avertie par l'ange, se rendit au-devant de lui et le rencontra à la Porte d'Or.

Le temps venu, Anne mit au monde une fille qu'elle appela Marie. Joachim mourut peu de temps après l'entrée de sa fille au Temple ; il fut enseveli au pied du mont des Oliviers. Anne ne vit pas les épousailles de Marie et de Joseph ; elle trépassa entre les bras de sa fille et son corps fut déposé dans le sépulcre de son mari.

Son culte.

L'Orient précéda l'Occident dans le culte public rendu à l'âeule du Christ. Les solitaires du Carmel recevaient quelquefois, sur leur montagne, la visite d'Anne et de Joachim, qui y possédaient une habitation. Après la mort de ces saints personnages, et pour vénérer l'endroit de la Nativité de Marie, les pieux ermites firent des pèlerinages à Jérusalem, à la maison de sainte Anne, et nous savons que les chrétiens des premiers temps y tenaient leurs assemblées clandestines. Sainte Hélène éleva à cet endroit une basilique, et une autre plus belle sur le lieu de la sépulture des parents de la Sainte Vierge, parce que là également se trouvait le tombeau provisoire de Marie. La pieuse impératrice ne laissa pas le corps de sainte Anne dans l'église de l'Assomption, elle porta une partie des reliques à Constantinople, et fit don de l'autre partie à l'évêque d'Apt, en Provence. Vers l'année 550, sous le règne de Justinien, une église de Constantinople fut consacrée à sainte Anne. Au VIII^e siècle, Justinien II reconstruisit cette même église, et le pape Constantin, qui avait assisté à la dédicace, ordonna de peindre dans sa chapelle de Rome l'image de sainte Anne. Dans un inventaire de reliques fait à Rome en 750, on trouve des reliques de sainte Anne, et le pape Léon III, mort en 817, offrit à la basilique de Sainte-Marie-Majeure des vêtements brodés sur lesquels étaient représentés sainte Anne et saint Joachim. Mais en Occident, l'église d'Apt, en Provence, garde la priorité dans la célébration du culte de sainte Anne, à cause des reliques insignes qu'elle possédait de la Sainte. Son trésor de reliques disparut cependant durant plusieurs siècles, à la suite des invasions Sarrasines ; il fut miraculeusement retrouvé au VIII^e siècle, et alors cette église crut pouvoir se montrer prodigue et enrichir de nombreux sanctuaires en France et à l'Etranger, et c'est à ce moment que le culte de sainte Anne s'étend dans le monde entier.

Sainte Anne en Bretagne.

Une autre raison de la diffusion de ce culte, ce fut la découverte, au champ de Bocenno, près d'Auray, d'une

antique statue de sainte Anne, retrouvée enfouie sous terre, sur les indications de la Sainte elle-même, qui apparut à Yves Nicolazic, en Août 1623. Un nouveau sanctuaire abrita cette image miraculeuse, et aussi une relique insigne de sainte Anne, offerte par la reine-mère, Anne d'Autriche, à sa patronne ; de nos jours, d'autres reliques de l'âeule du Christ vinrent enrichir le trésor de la chapelle. Le couronnement de sainte Anne d'Auray, en Septembre 1868, la consécration de la nouvelle basilique, en Août 1877, la translation d'un os du bras de la Sainte, en Juillet 1893, la célébration du tricentenaire des apparitions à Nicolazic, en 1923, furent des manifestations grandioses d'une dévotion toujours en progrès. Et à présent que la Bretagne a établi sainte Anne gardienne du magnifique monument élevé à ses 250.000 morts de la guerre, le flot des pèlerins s'est encore accru.

Sainte Anne dans notre diocèse.

C'est assurément une grande joie de pouvoir aller prier à Sainte-Anne de Jérusalem, en ce coin béni où vécut et mourut sainte Anne, où naquit la Vierge Immaculée, coin de terre racheté par le sang de nos soldats de Crimée et confié à la garde des fils du cardinal Lavigerie ; mais la Palestine est si lointaine ! La cathédrale d'Apt, en Provence, qui garde le corps de sainte Anne, est un sanctuaire bien vénérable, mais encore bien loin de Bretagne. Aussi la bonne grand'mère de Jésus a voulu s'établir chez ses fidèles Bretons, et nous venons de voir de quel éclat brille son sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray. Ce n'était pas suffisant, elle a désiré venir demeurer en pleine Armorique, au pays de saint Corentin, de saint Ronan et de saint Guénolé, et nous avons ainsi la chapelle vénérée de Sainte-Anne la Palue, dont le pèlerinage plonge ses racines dans un passé bien lointain.

L'édifice actuel a remplacé un autre du XIII^e siècle, et la statue qu'on y vénère date de 1548. L'ancienneté, la dévotion croissante des fidèles, les grâces signalées obtenues ne manquaient certes pas à ce sanctuaire pour mériter les honneurs du couronnement, ce fut surtout à l'ardente et agissante dévotion de notre Evêque, véritable enfant de Sainte-Anne, que nous devons cette insigne faveur. Ce fut un grand jour, que ce 31 Août 1913, où Monseigneur Duparc couronna sainte Anne et sa Fille, entouré d'évêques et de personnalités illustres, devant une foule de 80.000 hommes. Par l'entremise du R. P. Le Floc'h, supérieur du Séminaire Français, neuf ans plus tard, le sanctuaire de la Palue s'enrichissait de deux reli-

ques de sainte Anne, et ce fut le renouvellement de fêtes grandioses à la gloire de sainte Anne.

On peut dire qu'à tous les coins du diocèse, il y a des églises ou chapelles dédiées à sainte Anne ; citons celles de Kernilis, Commana, Landivisiau, Fouesnant, Landudec, et la dernière en date, l'église paroissiale de Lanriec (le Passage).

Carhaisiens, vous aussi vous avez une chapelle sous le vocable de sainte Anne ; ce sanctuaire de la rue Brizeux a remplacé un autre qui était déjà construit en 1540, et avait de fort belles sculptures en bois. La tradition s'est conservée d'y célébrer la fête de sainte Anne le jour même de l'incidence, le 26 Juillet : la veille, on y chante les vêpres, et le lendemain il y a grand'messe, prédication, vêpres et bénédiction. Pendant l'octave, toutes les messes de la paroisse se disent dans ce sanctuaire. Catholiques de Carhaix, restez fidèles à cette dévotion, qui vous vaudra la protection de sainte Anne et les bénédictions divines !

La Première Communion

Enfants nombreux et empressés.

La solennité de la première communion a offert, cette année, un éclat inaccoutumé, par le chiffre extraordinaire d'enfants qui y ont participé. Assurément, ailleurs également, les enfants de 11 ans ont été nombreux ; mais comme la ville de Carhaix se distingue par sa forte natalité (25 naissances annuelles par 1.000 habitants), l'événement était, ici, plus remarquable. A l'ouverture de la retraite, le dimanche soir, tous ont répondu : Présent ! et cet empressement ne s'est pas démenti pendant toute la retraite. Evidemment, il y avait pour attirer les enfants la nouveauté du programme, qui rompait la monotonie de leurs journées d'école, mais aussi les prêtres chargés d'enseigner et de diriger ce petit monde ont su intéresser leurs auditeurs.

M. Le Goff, vicaire à Douarnenez, sous la neige de ses cheveux laissait voir l'âme jeune et ardente d'un ancien poilu, décoré de la Légion d'honneur, devenu soldat du Christ. Les enfants l'écoutaient sans fatigue, car il savait trouver le mot, l'image, l'exemple qui frappent et font comprendre la doctrine. Pour réveiller l'at-

tention, il avait l'art d'interroger directement ses auditeurs, et avec lui les séances paraissaient courtes. M. Lozac'h, recteur de Kergloff, avait bien voulu, pour les enfants de la campagne, traduire l'enseignement religieux en cette belle langue bretonne qu'il possède si bien. M. Abolivier, vicaire de Ploaré, était encore venu, cette année, diriger le chant et présider aux mouvements ; lui aussi avait tout ce qu'il fallait pour entraîner les enfants. Et voilà : après avoir, pendant trois jours, bien chanté, bien prié, bien écouté les instructions, après avoir reçu l'absolution, nos chers retraitants étaient prêts à recevoir dans leur cœur le Dieu de l'Eucharistie.

Le grand jour.

Le temps, qui avait été simplement beau pendant la retraite, le fut merveilleusement ce jeudi, 4 Juin. Dans leurs toilettes resplendissantes, les enfants ont pris place à l'église, ornée comme aux plus grands jours ; les parents se pressent autour de leurs chers petits, le vaste édifice a peine à les contenir. Pendant la messe, on entend de la musique, des chants, une chaude allocution du prédicateur, et puis c'est le défilé à la Sainte Table, pour recevoir le Pain des Anges, moment solennel, unique dans la vie. Après les petits, les grands viennent alimenter leurs âmes et réveiller les plus doux souvenirs. Ensuite, c'est l'action de grâces, la prière des communicants pour ceux qu'ils aiment le plus et qui ne sont pas tous là.

L'église s'est vidée ; à 10 heures, elle se remplit de nouveau pour la grand'messe, qui se déroule le plus solennellement possible. A l'évangile, le prédicateur, sans oublier les enfants, s'adresse surtout aux parents : il les félicite d'être venus si nombreux et les adjure de donner souvent à leurs enfants un si bel exemple, discrètement, il leur rappelle les devoirs de la vie chrétienne ; il fait appel aux jeunes et sème dans les âmes les désirs efficaces.

L'après-midi, on se retrouve plus nombreux encore, et la procession se déroule, si belle cette année avec tant de communicants, sous un ciel lumineux. Au retour, c'est la cérémonie des serments et la consécration à la Vierge rendues plus touchantes par les exhortations émues du prédicateur. M. le Curé remercie les bons ouvriers de la retraite, demande pour eux une prière, et adresse aux communicants cette courte allocution.

Aux Premiers Communiantes de Carhaix.

« Mes chers enfants, vous êtes plus nombreux que jamais ; il faut qu'à la quantité se joigne la qualité. Vous êtes de la génération conçue dans la joie du foyer retrouvé au lendemain de la grande guerre, la plus terrible que le monde ait connue. Vous êtes nés sous le signe de l'armistice victorieux ; vous méritez d'être heureux, heureux d'un bonheur acheté par les souffrances de vos parents. Enfants, vous êtes en droit d'espérer que le courage de vos pères a écarté de votre vie l'horreur des batailles homicides ; mais sachez qu'il vous faudra triompher sur un autre champ de bataille où vous serez attaqués par des ennemis redoutables qui s'appellent les passions et entr'autres par la volupté et l'égoïsme ; sachez que seuls vous ne pouvez vaincre, il vous faudra le secours de Dieu, de Celui qui est venu aujourd'hui habiter votre cœur.

» Jésus possédé, aimé, c'est la magnifique condition de vos âmes en ce jour béni de votre première communion, ce doit être le but, l'idéal de votre vie entière. Pureté, charité, voilà cet idéal, il n'en est pas de plus élevé. Soyez purs et vous serez forts, soyez aimants et vous serez bienfaisants. Enfants de la Victoire, restez toute votre vie ce que vous êtes aujourd'hui, gardez de ce beau jour, gardez le souvenir, soyez-y fidèles et alors, plus tard, vous serez des serviteurs vaillants de la France votre patrie, des fils dévoués de l'Eglise votre mère, en attendant d'être des saints, dans le paradis de Jésus notre doux Sauveur. »

Résultat des Examens

Voici les résultats des examens du certificat qui nous ont été communiqués.

ECOLE SAINT-TRÉMEUR. — *Certificat officiel* : Joseph Bothorel, Jean Chauvel, Yves Cougard, Emile Crespin, Jean Goadec, Auguste Guillermin, Joseph Kermanac'h, Jean-Louis Lannuzel, Louis Prijac, François Tallec, Pierre Tranchard.

Certificat libre, 1^{er} degré : les mêmes qu'au certificat officiel, moins Joseph Bothorel ; Louis Prijac a obtenu la mention Bien.

Certificat libre, degré supérieur : Jean Bénéat, Joseph Coënt, François Lescoat, Guillaume Rémond.

ECOLE DE L'ENFANT-JÉSUS. — *Certificat officiel* : Cécile Brabant (mention Bien), Joséphine Conan (mention Bien), Marcelle Cotton, Cécile Couzelin, Joséphine Raoul, Aimée Tanguy, Marie-Louise Toupel, Marie Troalen, Marie Troénès, Irène Veslin (mention Bien).

Certificat libre, 1^{er} degré : les mêmes, plus Joséphine Le Drenn et Hélène Le Corre. Ont obtenu la mention Bien : Joséphine Conan, Marie-Louise Toupel et Irène Veslin.

Certificat libre, degré supérieur : Geneviève Barguil, Rose Cardinal (mention Bien), Marguerite Cassagnabère (mention Bien), Louise Savary (mention Bien). Toutes les élèves présentées aux différentes séries ont été reçues.

Tous nos compliments aux maîtres, maîtresses et élèves.

La distribution des prix est fixée au jeudi 16 Juillet, à 1 h. 30 ; elle aura lieu au patronage, sous la présidence de M. Lozac'h, recteur de Kergloff. Lecture du palmarès, discours, intermèdes scéniques, ce sont là les grandes lignes du programme. Les parents sont invités à venir nombreux à cette réunion, où l'on récompensera le travail et la bonne conduite de leurs enfants.

VACANCES

La cérémonie des prix, qui clôt l'année scolaire, ouvre la période des vacances. Les enfants sont rendus à leurs parents et, pendant deux longs mois, ils seront complètement à leur charge et sous leur responsabilité, celle-ci est grande. C'est pendant les vacances que l'enfant fait l'apprentissage de sa liberté : il n'a plus le travail, le règlement de l'école, la surveillance des maîtres pour le guider, il est entièrement sous la direction des parents, qui doivent veiller sur sa vie physique et aussi sur sa vie morale.

La vie physique de l'enfant peut être compromise par la maladie ou par l'accident ; l'insouciance habituelle du jeune âge expose les enfants à de nombreux périls. Il faut défendre l'enfant contre la maladie, lui interdire les fatigues excessives, l'obliger à certaines précautions hygiéniques, comme ne pas boire en sueur, ne pas manger avec des mains sales, ne pas laisser envenimer une plaie, une blessure. Il faut le défendre contre l'accident qui le guette au bord d'une rivière profonde, au long d'une route sillonnée par les autos ; aux parents de donner des conseils et des ordres de sécurité.

La vie morale de l'enfant est aussi davantage exposée pendant les vacances. L'enfant qui n'est pas surveillé vagabonde, chaparde et détruit, il s'acquitte avec quelques mauvais drôles disposés à faire les cent coups, et pour les parents ce sont des plaintes à entendre et quelques fois des notes à payer. L'enfant qui n'est pas surveillé se gâte et gâte les autres, et s'il devient la proie du vice, son avenir peut être à jamais compromis. C'est sûr que beaucoup de parents sont très occupés et qu'il leur est difficile de suivre les agissements de leurs enfants. Le patronage est là pour remédier au total abandon de la jeunesse, il offre des distractions honnêtes et assure une direction compétente et dévouée, il faut en profiter. Parents, ne vous désintéressez pas de la vie morale de vos chers petits, les vacances sont pour eux un cap dangereux à franchir, prenez vos précautions pour les préserver du naufrage.

MOUVEMENT PAROISSIAL

Baptêmes : Armand Coënt ; — Jeannine Louarn ; — Pierre Le Léon ; — Ginette Le Léon ; — Paulette Louarn ; — Paulette Boudouin ; — Marcel Nénez ; — Jeannine Goadec ; — Jean Duguay ; — Denise Coat ; — René Lannuzel ; — Paulette Ganivet ; — Yvette Goyet ; — André Le Guen ; — André Le Ménéec ; — Claude Querné ; — Monique Tosser ; — Renée Geoffroy ; — Yvette Massé ; — Jean Brigant.

Mariages : Maurice Le Gall et Marie Le Borgne ; — François-Marie Le Lostec et Lucie Le Bail ; — Julien Le Franc et Marie-Louise Le Goff.

Enterrements : François-Marie Fontaine ; — François-Louis Sollicec ; — Mathieu Quémener ; — Jean-Marie Hamon ; — Paul Gourlaouen ; — Louis Coignat ; — Cécile Lanéval ; — René Fleury ; — Marie-Anne Baron ; — Pierre Salaün, hospice ; — Georgette Louarn ; — Joséphine Cam ; — François-Marie Quénec, hospice ; — Yves Le Du ; — Marie-Jeanne Douarin, hospice ; — Marie-Elisa Le Dévédec ; — René Lannuzel ; — Claude Querné ; — Marie Berthou ; — Octave Gourio ; — François-Marie André ; — François Montfort ; — Georges Allanic ; — François-Marie Coatival.

Le Gérant : H. QUERSY.

Quimper, Imprimerie Cornouaillaise.

LA
VOIX
DE
STREMEUR
ET
CARHAIX

DOUE
HA
BREIZ

L. LE GUENEC - 1930

QUIMPER, IMPRIMERIE CORNOUAILLAISE
7, RUE DES GENTILSHOMMES

La Voix de Saint-Trémeur, Carhaix

Paraît tous les deux mois.

L'Assomption

Objet de la fête.

L'Assomption est la principale des fêtes instituées en l'honneur de la Sainte Vierge ; elle est précédée d'une vigile et suivie d'une octave, elle est une des quatre fêtes chômées en France. Cette solennité a pour objet à la fois, la mort ou Dormition de Marie, sa Résurrection, son Assomption et enfin son Couronnement dans le Ciel. La Tradition nous apprend que la Sainte Vierge mourut vers l'âge de 70 ans ; elle était demeurée sur la terre, 25 ans après son divin Fils, pour aider les apôtres de ses conseils et encourager par son exemple les chrétiens de sa sainte Église naissante. Marie, n'ayant pas contracté la souillure du péché, n'aurait pas dû subir la mort qui en est le châtiment ; mais Jésus s'était soumis à la mort, sa sainte mère l'imita. On rapporte qu'un ange lui annonça l'heure de son trépas ; les apôtres, avertis, s'empressèrent d'arriver à Jérusalem, où ils recueillirent le dernier soupir de la mère du Christ. Eux-mêmes portèrent la précieuse dépouille au tombeau creusé dans le roc, auprès du Jardin des Oliviers. La Tradition veut que l'apôtre saint Thomas, arrivé trois jours trop tard, demanda la faveur de contempler le corps de la vénérée défunte ; on ouvrit le sépulcre, ô prodige ! il était vide : Marie, ressuscitée, avait été emportée par les anges dans le Ciel.

L'Assomption de la Sainte Vierge est l'objet d'une croyance universelle et le jour n'est pas éloigné où cet événement sera défini comme un dogme. Il y aura bientôt 300 ans, un de nos rois, Louis XIII, avait obtenu, par l'intercession de la Sainte Vierge, un héritier pour le trône de France ; le souverain reconnaissant consacra, par un acte public, sa personne et son royaume à la

Reine du Ciel. En mémoire de cet acte, accompli le 15 Août 1638, dans toutes les églises de France on organise, le jour de l'Assomption, une procession solennelle à l'issue des vêpres.

L'Assomption dans l'art.

L'antiquité de la fête de l'Assomption est incontestable ; comme les principales solennités du culte chrétien à Jérusalem, elle naquit à la suite des pèlerinages au tombeau de la Vierge. A la fin du VI^e siècle, l'empereur Maurice ordonna de célébrer le 15 Août, cette fête qui était solennisée depuis longtemps le 18 Janvier. L'iconographie byzantine figurait la Dormition de Marie sur des ivoires, des miniatures ou des étoffes. C'est au VII^e siècle qu'apparaissent en Occident les premières représentations du triomphe de la Vierge : sur des croix reliquaires, on voit la mère du Sauveur nimbée, soulevée de terre au milieu des apôtres. Sur un tissu de lin du trésor de Sens, datant du VIII^e siècle, Marie est représentée enlevée par deux anges au-dessus du groupe des apôtres. Le même sujet est mentionné sur les étoffes brodées, parements, ornements offerts par les Papes du IX^e siècle, aux sanctuaires romains. Une assomption contemporaine de celles-là est peinte sur la paroi de la basilique inférieure, à Saint-Clément de Rome. Au XII^e siècle, l'Assomption est traitée sur les bas-reliefs et les chapiteaux romans, à Notre-Dame du Port, à Clermont, par exemple. Un vitrail de la cathédrale d'Angers reproduit en six médaillons les scènes de la sépulture et du triomphe de Marie. Mais les plus belles sculptures traitant ce sujet, appartiennent à la période gothique.

Les récits de la mort et de la résurrection de la Sainte Vierge furent si populaires, qu'il n'est peut-être pas une seule de nos grandes cathédrales qui n'en présente au moins un épisode. Les églises qui sont consacrées à Notre-Dame montrent presque toujours son Couronnement à la place d'honneur, dans un tympan, dans un pignon de la façade. A la cathédrale de Paris, le Couronnement de Marie a été sculpté jusqu'à trois fois, et cinq bas-reliefs y sont consacrés à sa Mort et à son Assomption. Tout est admirable dans les scènes du tympan de Notre-Dame, au portail occidental, mis en place vers 1220 : deux anges tremblants de respect, enlèvent la Vierge du tombeau, ils n'osent toucher son corps sacré et c'est couchée sur un long voile qu'ils la portent. Le corps de Marie, réuni à son âme, monte au Ciel, soutenu par les anges. Arrivée au paradis, elle y est couronnée : c'est un ange qui vient placer la couronne sur

la tête de la Reine du Ciel, assise aux côtés de son Fils, et Jésus, éclatant d'une beauté divine, présente à sa mère un sceptre qui s'épanouit en fleur.

Après nos vieux imagiers, les peintres les plus fameux traitèrent ce même sujet de l'Assomption et du Couronnement de Marie. Un des plus beaux tableaux du Louvre est celui où Fra Angelico a représenté Marie, couronnée par son Fils, au milieu du chœur des anges et des saints, œuvre délicieuse où l'artiste s'est surpassé lui-même. Le tableau, peut-être le plus populaire du Louvre, est le tableau de Murillo, intitulé « l'Immaculée Conception », mais qui, en réalité, est une Assomption. Vélasquez, le rival en gloire de Murillo, a dessiné aussi une Assomption, avec sa maîtrise habituelle. L'œuvre la plus prestigieuse, peut-être, sur le sujet qui nous occupe, est la célèbre Assomption de Titien, destinée à l'église Santa-Maria de Frari, et actuellement exposée à l'Académie de Venise ; on y admire l'élan de la Vierge vers la lumière d'en haut et la souplesse joyeuse des petits corps d'anges qui s'ébattent aux pieds de leur souveraine. Ajoutons que le vœu de Louis XIII a été immortalisé par Ingres, dans un tableau qui se trouve à la sacristie de la cathédrale de Montauban. La Vierge, portée sur une nuée, apparaît à Louis XIII, qui lui offre son sceptre et sa couronne. C'est un chef-d'œuvre.

Images de l'Assomption dans notre région.

En notre Bretagne, si riche en sanctuaires de Notre-Dame, on trouverait facilement des représentations de la mort et du triomphe de la Sainte Vierge, ne serait-ce qu'aux autels du Rosaire, avec leur quinze médaillons des mystères, dont le dernier est le Couronnement de Marie. Il est impossible de les dénombrer toutes ; mentionnons celles du rétable de Kerdévet, qui sont uniques chez nous. Ce travail remarquable de l'école d'Anvers nous montre en trois de ses panneaux le Trépasement de Notre-Dame, ses funérailles et son Couronnement. Regardons à présent plus près de nous, dans le voisinage de Carhaix. A Saint-Herbot, sur le maître-autel, on voit deux albâtres polychromés du xv^e siècle ; au côté de l'Épître se trouve le triomphe de Marie, couronnée par Dieu le Père et son divin Fils. A Huelgoat, dans la chapelle de Notre-Dame des Cieux, il y a des restes d'anciens vitraux, où l'on reconnaît la mort de la Sainte Vierge ; les apôtres entourent sa couche funèbre et deux anges emportent son âme au ciel. Au lambris de l'église de Notre-Dame de Cléden-Poher, le peintre du xviii^e siècle a représenté la Sainte Vierge enlevée sur des nuages et entourée d'anges,

qui portent des fleurs ; deux d'entre eux tiennent une couronne au-dessus de sa tête. Mais c'est à la chapelle de Notre-Dame du Crann, en Spézet, qu'il faut aller voir un des plus beaux hommages rendus par l'art à la Reine du Ciel. Parmi la série des sept vitraux qui ornent ce sanctuaire, le plus digne d'admiration est celui du transept Sud, qui relate le Trépas de Notre-Dame et son Couronnement ; il faut en lire la description dans la brochure que M. le chanoine Pérennès a consacrée à la chapelle du Crann, et surtout il faut aller sur place jouir de l'émerveillement que peut produire une telle œuvre sur l'âme de ceux qui, en même temps que le culte de la Vierge, pratiquent le culte du beau.

NOTRE-DAME DES NEIGES

A l'angle des rues Hollo et Félix-Faure, l'étranger qui arrive de la gare de Carhaix est heureusement surpris d'apercevoir dans une encoignure de la maison Hamon-Goâdec, à 6 ou 7 mètres du sol, la blanche image de Notre-Dame des Neiges portant sur le bras gauche son divin Fils, qui tient à la main la boule du monde, surmontée d'une croix ; c'est une statue de bois qui, par la forme du vêtement et la grâce de l'attitude, rappelle le dix-huitième siècle. Les Carhaisiens savent-ils que le calendrier ecclésiastique, au 5 Août, porte la fête de Notre-Dame des Neiges, et que c'est là le vocable d'une des grandes basiliques romaines, celle qui rivalise de gloire avec la basilique de Saint-Jean de Latran, et qu'on appelle communément Sainte-Marie Majeure ? Savent-ils que, cette année, cette vénérable basilique a été le théâtre de fêtes grandioses, à l'occasion du quinzième centenaire du Concile d'Ephèse, qui a proclamé la Maternité divine de Marie ?

La légende du bréviaire.

Sous le pontificat du pape Libère (iv^e siècle), le patrice romain Jean et son épouse, d'égale noblesse, n'ayant point eu d'enfants auxquels il pussent laisser leurs biens après eux, vouèrent leur héritage à la Très Sainte Vierge, Mère de Dieu, la suppliant de signifier, en quelque manière, l'œuvre pie à laquelle elle préférerait qu'on employât cet argent. La bienheureuse Vierge Marie, écoutant avec bonté ces vœux, y répondit par un miracle. Dans la nuit

du 5 Août, époque des plus grandes chaleurs, la neige couvrit une partie du mont Esquilin. Cette même nuit, la Mère de Dieu donnait en songe, avis à Jean et à son épouse, séparément, qu'ils eussent à construire au lieu qu'ils verraient couvert de neige, une église qui serait consacrée sous le nom de la Vierge Marie : ainsi voulait-elle être instituée leur héritière. Jean l'ayant fait savoir au pape Libère, celui-ci déclara avoir eu la même vision. Solennellement, accompagné des prêtres et du peuple, il vint donc à la colline couverte de neige et y détermina l'emplacement de l'église qui fut élevée aux frais de Jean et de son épouse. Sixte III la restaura plus tard ; on l'appela d'abord basilique de Libère, Notre-Dame des Neiges, Sainte-Marie de la Crèche. Mais de nombreuses églises ayant été bâties à Rome, en l'honneur de la Sainte Vierge, pour marquer la dignité qu'elle tenait de sa miraculeuse origine, on la désigna sous le nom de Sainte-Marie Majeure.

Basilique de la Maternité divine.

Le pape Sixte III (v^e siècle), fit agrandir l'église de Notre-Dame des Neiges, sur le plan qu'elle a conservé depuis. Ce travail fut une protestation contre les blaspèmes de Nestorius et comme une confirmation extérieure et visible du titre de Mère de Dieu, décerné à Marie par le Concile d'Ephèse (431). Le même Pape fit décorer de mosaïques le grand arc et le tour de la nef centrale. La Vierge y est représentée revêtue d'un manteau de brocart, lourd de pierreries, avec le diadème d'une impératrice : c'est assise sur son trône qu'elle reçoit l'annonciation, elle exerce vraiment la souveraineté que lui confie sa dignité de Mère de Dieu ; elle est associée à la gloire de son divin Fils, car cette basilique possède la crèche du Sauveur, c'est-à-dire les planchettes de la mangeoire d'animaux, où fut déposé, à sa naissance, l'enfant Jésus ; ces précieuses reliques sont conservées dans un reliquaire de cristal qu'on expose, aux grandes fêtes, à la piété des fidèles.

Cette année, le dimanche 10 Mai, pour célébrer le quinzième centenaire de la proclamation de la maternité divine de Marie par le Concile d'Ephèse, il y eut à Rome une grandiose manifestation religieuse. L'antique image de la Madone, vénérée à Sainte-Marie Majeure, fut portée en procession à Saint-Jean de Latran ; une foule immense prit part à cette cérémonie, chantant des cantiques et manifestant une ferveur extrême. Le cardinal Cerretti, archiprêtre de Sainte-Marie Majeure, donna la bénédiction pontificale, après quoi des acclamations éclatèrent.

tèrent. L'image de la Vierge, déposée dans la basilique de Saint-Jean de Latran, y resta exposée jusqu'au jeudi suivant, fête de l'Ascension ; le soir de ce jour, au cours d'une procession aux flambeaux, elle fut transportée de nouveau dans la basilique de Sainte-Marie Majeure, que la liturgie catholique appelle « *Sancta Maria ad nives*, Sainte-Marie des Neiges ».

Carhaisiens, veillez sur la Madone de la rue Hollo, c'est la seule qui subsiste des Madones des rues de Carhaix ; la statue de la rue Brizeux représente Sainte Marie-Madeleine, auparavant dans la chapelle du même nom. Les Scouts et Guides de France ont fleuri, en Mai dernier, les Madones des rues de Paris, et ils ont entrepris de remplacer celles qui ont disparu ; c'est d'un bel exemple.

NÉCROLOGIE

L'Abbé Jean-Baptiste GUIVARCH

Ses funérailles.

A Carhaix, le jeudi 3 Juillet, ont eu lieu les funérailles de M. Jean Guivarch, ancien professeur à Saint-Yves, mort à 38 ans, au sein de sa famille, après de longues années de souffrances vaillamment supportées. Un impressionnant cortège de 45 prêtres, compatriotes, voisins et amis, accourus du Séminaire, des collèges, des paroisses, se déroula par les rues, suivi d'un grand concours de fidèles. M. Le Pape, curé de Saint-Thégonnec, procéda à la levée du corps ; M. Le Treut, recteur de Plouguer, chanta la messe, assisté de MM. Quéré et Kervennic ; M. le chanoine Le Louët donna l'absoute. Monseigneur l'Evêque avait daigné adresser ses condoléances aux parents : leur deuil, déclarait-il, était le sien : « C'est un de mes fils que le bon Dieu rappelle à Lui. Je sais combien il était pieux au milieu de ses épreuves. Son esprit de foi, les bons soins de la famille, l'affection délicate du clergé, l'ont aidé à supporter son mal. Nous prions avec confiance pour son âme qui, dans l'autre vie, aimera sa famille, plus complètement encore que sur la terre. Je bénis tous ceux qui vont souffrir de sa mort ». M. le Curé rappela brièvement ce que fut la vie du défunt et surtout sa mort édifiante.

Sa vie.

Jean-Baptiste Guivarc'h naquit à Carhaix, le 11 Juin 1893, à la minute exacte où la procession du Saint-Sacrement passait devant la maison paternelle. Né sous le signe de l'Eucharistie, l'enfant grandit dans une atmosphère de piété et c'est naturellement qu'il suivit des leçons de latin, sous la direction de M. Quentric, vicaire de Plouguer, et qu'il entra au collège de Saint-Pol. Dans sa première lettre de pensionnaire, il déclarait net qu'il serait prêtre un jour. Après d'excellentes études, il se fit recevoir au baccalauréat, et revêtit la soutane. Sa santé n'était déjà pas très brillante : au Grand Séminaire, il dut parfois devancer ses confrères en vacances ; ajourné à plusieurs reprises, il fut mobilisé pendant 15 jours et puis réformé. Sous-diacre à la fin de 1918, l'abbé Guivarc'h recevait la prêtrise en Juillet 1919. Après un stage à Saint-Pol et à Notre-Dame de Bon-Secours de Brest, il fut nommé professeur à Saint-Yves de Quimper. Pour étudier la langue du pays, il passa une année en Angleterre et reprit ses cours en 1921 ; trois ans plus tard, il été atteint du mal qui devait l'enlever. Sous l'étreinte d'une souffrance qui dura sept ans, M. Guivarc'h demeura magnifique d'endurance, inlassable dans sa bienveillance et toujours digne de son élection au sacerdoce.

Sa maladie.

Courageux, il l'était, certes ; aux vacances de Pâques de l'année 1924, il était rentré près des siens très fatigué ; sa famille inquiète voulait le retenir, il refusa ; il reprit son travail à Saint-Yves, fit une journée de classe et tomba, terrassé par une pneumonie double qui laissait peu d'espoir. M. Guivarc'h ne succomba pas ; mais il sortit de cette crise profondément touché, gardant tout de même l'espérance de guérir et de revenir à son cher établissement de Saint-Yves. Quand il dut se rendre compte que le professorat et le ministère paroissial lui étaient interdits, il ne renonça pas à l'idée d'être utile dans un poste, à la mesure de ses forces ; bientôt, il dut renoncer même à cela : sans protester ni gémir, il se résigna à sa destinée.

Devant l'écroulement de tous ses rêves de jeunesse, devant l'anéantissement de tous ses désirs d'apostolat, M. Guivarc'h garda son calme, sa sérénité. Les quintes des toux, les crises de faiblesse, l'insomnie des nuits de fièvre, l'implacable monotonie des jours, il accepta tout avec le grand souci de ne pas faire de la peine à son entourage. Sous des manières un peu distantes, il cachait

un cœur d'or : il s'était créé des amitiés infrangibles, dont il reçut l'hommage au jour de ses obsèques. Partout où il a passé, comme aumônier en Angleterre, comme hôte des maisons de santé, il a laissé le plus aimable souvenir ; partout, il s'était fait des amis. Quand il fut décidé qu'il recevrait l'Extrême-Onction, il ne manifesta aucune appréhension : « Mais comment, disait-il, annoncer cette nouvelle à ma famille ? » Il s'oubliait, pensait aux autres et, dans son agonie, il demandait pardon à ceux qui l'avaient soigné, visité.

Sa mort.

Assurément, ce calme, cette résignation lui étaient rendues plus faciles par les soins empressés des siens, qui ont tout fait pour ralentir la marche du mal. Mais la source profonde de cette acceptation il faut la chercher dans l'esprit de foi qui animait ce saint prêtre. La messe quotidienne avait été longtemps l'aliment de sa vie spirituelle et la grande consolation de son âme sacerdotale ; quand il se coucha pour ne plus se relever, il recevait la sainte communion avec la plus grande ferveur, récitant lui-même le *Confiteor* et répondant aux prières. Souvent, il se faisait lire l'office du jour et demandait à la religieuse garde-malade de lui parler du Ciel. Mais c'est surtout dans son agonie, où il était entré le lundi 6 Juillet, après avoir communie, c'est surtout alors que son âme apparut splendide à travers son pauvre corps réduit à rien.

Cette lutte suprême dura 24 heures, pendant lesquelles le cher malade garda toute sa lucidité. Il désira qu'on lut bien lentement, afin de les savourer, les magnifiques prières des agonisants. Croyant avoir mené une vie trop peu remplie, il craignait les jugements de Dieu. Comme la réponse à ses questions inquiètes était facile : « Le salut est assuré à celui qui est sur la croix à l'exemple du Sauveur et qui, comme Lui, offre à Dieu ses souffrances ; aucune prière, aucune bonne œuvre ne valent une pareille offrande ». Le mourant écoutait ravi : déjà il souriait à ceux qu'il avait aimés ici bas, qui l'avaient précédé là-haut et qu'il voyait venir à sa rencontre ; il souriait à son père, à son frère aimé, martyr de la Patrie, il souriait aux anges, ses petits frère et sœur. Oh ! ces derniers instants du moribond bien aimé ! Quel doux souvenir pour ceux qui souffrent de son absence, pour sa mère qui s'était fait une habitude de sa chère présence, pour son frère, pour ses sœurs ; quelle précieuse consolation pour toute la famille de savoir que leur cher Jean est mort de la mort des prédestinés ! Pour nous

tous quelle leçon ! A ceux-là qui doutent de la bienfaisance de la religion, il leur eut fallu voir mourir cet homme de 38 ans, accablé dans son corps, exalté dans son âme. La foi le transfigurait : cette mort n'était pas une fin, c'était un commencement, ce n'était plus le soir d'une vie humaine, c'était déjà l'aube d'une vie divine. Cette mort de l'abbé Guivarc'h a été, pour ses concitoyens, une éloquente prédication qu'ils ont sûrement comprise et qui leur sera d'un grand profit spirituel. Comme lui, ils croiront à la promesse du Christ : « *Ego sum resurrectio et vita* ; Je suis la résurrection et la vie ».

LA KERMESSE ET LE FESTIVAL-CHORAL

Carhaix a été choisi par la Direction des Œuvres pour organiser, cette année, une fête générale des maîtrises et des sociétés chorales du département. Cette fête comportera un très important festival de musique chorale. Elle se tiendra le dimanche 6 Septembre. Nous aurons là une manifestation musicale d'une ampleur et d'un caractère inconnu jusqu'ici à Carhaix. Des sociétés chorales de Lorient, Quimperlé, Pont-Aven, Concarneau, Fouesnant, Châteauneuf, Brest, nous ont déjà donné leur adhésion. D'autres vont la faire incessamment.

Ce festival de musique sera accompagné d'une *Kermesse* de bienfaisance, organisée au profit des œuvres paroissiales. La préparation en est commencée et l'on prévoit déjà un plus grand nombre de comptoirs et d'attractions qu'à la dernière Kermesse de 1928, pourtant si réussie.

Les promenades d'été des Patronages

Avec la belle saison revient le temps des excursions et des promenades. Nos patronages ne manquent pas d'en faire profiter leurs membres.

Les jeunes gens, avec « La Tour-d'Auvergne », ont pris part, à Loudéac, au Concours départemental de gymnastique des Côtes-du-Nord, et, à Vannes, au Concours national de gymnastique. Ce dernier déplacement a été particulièrement agréable. Au Concours, sous la présidence du Sous-Secrétaire d'Etat à l'Education Physique et de toutes les autorités du Morbihan, nos gymnastes ont pris contact avec les meilleures sociétés de

France et même de l'Etranger. Ils y ont constaté, une fois de plus, la magnifique vitalité des patronages catholiques. Le lendemain, une intéressante excursion leur a fait connaître le pittoresque golfe du Morbihan, avec l'Île aux Moines, et les a amenés au célèbre sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray.

Quelques semaines auparavant, le patronage des jeunes filles s'était également rendu à Sainte-Anne d'Auray, en promenade et en pèlerinage. Ayant bien prié dans la matinée, elles excursionnèrent, l'après-midi, jusqu'à Port-Louis. Excellente journée.

Regards sur le passé

Lettre du Roi Henri IV.

Parmi les pièces collationnées par M. Rolland, ancien vicaire de Carhaix, voici quelques documents intéressants : d'abord une lettre du Roi de France, avec son envoi par le duc de Vendôme. « Mes chers et bien aimés les bourgeois et habitants de la ville de Carhay, pour ce que nous avons avisé de convoquer et faire assembler les trois Etats de notre pays et duché de Bretagne pour faire proposer et remontrer plusieurs choses concernant le bien des affaires de notre royaume et de notre pays et duché de Bretagne, et que nous voulons quelques bons et notables personnages d'entre vous pour assister et comparoir de votre part, nous vous mandons que vous ayez à envoyer en notre ville de Nantes au XV^e jour de Septembre prochain deux des plus notables et « apparants » personnages d'entre vous avec pouvoir exprès et bien ample pour donner votre avis sur ce qui sera proposé aux Etats et y consentir et accorder ce qui y sera conclu et arrêté. » Donné à Paris, le XX^e jour de Juillet 1609. HENRY.

Voici l'envoi du duc de Vendôme : « De par le Roy, Messieurs les bourgeois et habitants de la ville de Carhay. Vous envoyant la lettre que le Roy vous écrit sur la prochaine convocation et assemblée des Etats de la Province, j'ai bien voulu vous faire ce mot pour vous inciter à ne point faillir à envoyer vos députés au jour et lieu qui sont ordonnés pour cet effet comme vous avez accoutumé avec bonne recommandation à vos dits députés d'apporter aux intentions et services de Sa Majesté et pour le bien de la province avec la sincère affection qu'elle se promet de vous, à quoi m'assurant que vous ne

voudrez manquer je finirai priant Dieu Messieurs vous avoir en sa sainte garde ». Ecrit, à Paris, le XXIII^e jout de Juillet 1609. Votre bien affectionné amy. César de VENDÔME.

Accueil fait à la missive royale.

Un autre document mentionne la façon dont fut exécutée l'ordonnance royale. Le 30 Août 1609, au prône de la messe dominicale de l'église collégiale de Saint-Trémeur, célébrée par messire le vicaire de Kerahès, où étaient présents Gilles du Drésit, Jan Le Pons, Vincent Olymant, Gilles Goffgal, Jan Le Menez, Yvon Le Gan, Yves Le Poulicar, Mathieu Scaffiou, Guillaume Kerangoff, François Le Roux, Guillaume Le Dauphin, Tanguy Thépault, François Pennec, Henry Bellec, Louis Le Goff, Nicolas Poulizac et plusieurs autres bourgeois de Kerahès, est dit que Valentin de la Boixière, lors procureur-syndic (depuis le 17 Août), a remontré avoir ces jours derniers reçu deux lettres missives d Roy et de Monseigneur le Duc de Vandomme portant mandement aux habitants de nommer et députer deux des plus notables d'entre eux pour aller aux dits Etats, assignés à Nantes, au XV du mois prochain. Et sur ce leur a, le dit de la Boixière demande si M. Gilles du Drésit et Guillaume Pierrefort n'étaient pas bons; lesquels habitants en général ont répondu qu'ils étaient fort bons et capables pour faire le voyage. Sur quoi le dit de la Boixière leur a déclaré n'avoir deniers entre mains pour faire les frais dudit voyage, les suppliant de faire un fond pour cet effet, à quoi n'ont rien répondu ni résolu. » Signé : Laurent Le Goff, à la requête des habitants; Jégou et Jézéquel, notaires royaux.

MOUVEMENT PAROISSIAL

Baptêmes : Joseph Ruellou ; André Boujeant ; Ginette Le Borgne ; René Le Bec ; Jean Pouliquen.

Mariage : Pierre-Louis Sollicec et Andrée Cochard.

Enterrements : Jean-Baptiste Guivarc'h, prêtre ; Joseph Ballem, hospice ; Jean-Louis Cadiou ; Jean-Baptiste Lannéval ; Jean Pouliquen ; Marie-Louise Clairans ; Jean-Louis Mocaër.

Le Gérant : H. QUERSY.

Quimper, Imprimerie Cornouaillaise.

Le N° : 0.25 (Paraît tous les deux mois).

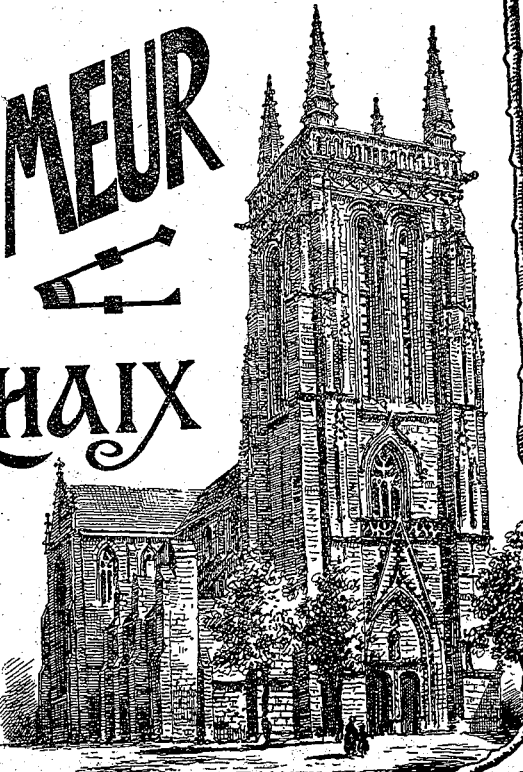
Abonnement : 3 fr.



LA VOIX

DE STREMEUR

CARHAIX

L. LE GUENEC - 1930

QUIMPER, IMPRIMERIE CORNOUAILLAISE
7, RUE DES GENTILSHOMMES

La Voix de Saint-Trémeur, Carhaix

Paraît tous les deux mois.

Le Rosaire.

Origine et développement de cette dévotion.

En l'année 1571, le 7 du mois d'Octobre, près de Lépante, se livra une grande bataille navale entre Chrétiens et Turcs. Ces derniers, maîtres de l'Europe orientale se proposaient de conquérir tout le reste de la Chrétienté. Devant cet immense péril, le pape Pie V ordonna de réciter partout les prières du Rosaire et appela au secours les princes chrétiens. Ceux-ci organisèrent une croisade, équipèrent une flotte commandée par don Juan d'Autriche qui rejoignit l'ennemi en Grèce. Le combat s'engagea, le bâtiment amiral, à l'extrémité du grand mat, avait arboré un chapelet. Les Turcs, cependant supérieurs en nombre, furent battus et, une fois de plus, la civilisation chrétienne était sauvée. En reconnaissance de ce grand succès, le pape consacra le 1^{er} dimanche d'Octobre à Sainte Marie de la Victoire.

Quand se passèrent ces événements, il y avait 300 ans déjà que la formule et la pratique du Rosaire avaient été révélées à saint Dominique. En effet, au début du XIII^e siècle, l'hérésie des Albigeois, ennemis de l'Eglise et de la France, désolait nos provinces du Midi. Les prédications restaient vaines et l'emploi de la force accroissait plutôt le nombre des hérétiques. Alors, comme il est raconté au bréviaire, la Vierge Marie apparut à saint Dominique, fondateur des Frères Prêcheurs, lui apprit à réciter le Rosaire et lui demanda de répandre partout cette dévotion. Le Saint obéit à l'ordre du Ciel, avec des accents enflammés il prêcha à tous la dévotion au Rosaire et l'on assure qu'il convertit ainsi 100.000 hérétiques.

Les Papes encouragèrent cette dévotion, Grégoire XIII, successeur de Pie V, institua la Solennité du Rosaire au 1^{er} dimanche d'Octobre, partout où il y avait une église

ou un autel érigé sous ce titre. En 1717, Clément XI rendit universelle la fête de N.-D. du Rosaire. On compte quarante Papes qui ont publié des décrets en faveur du Rosaire et deux cents encycliques consacrées à le recommander. De nos jours, Léon XIII a fait ajouter aux Litanies l'invocation : Reine du Très Saint Rosaire priez pour nous, et a demandé aux fidèles de réciter un chapelet, chaque jour du mois d'Octobre, en méditant les mystères du Rosaire.

Signification et objet du Rosaire.

Le nom de Rosaire veut dire couronne de roses. Les auteurs mystiques nous expliquent que la Sainte Ecriture appelle Marie « la Rose de Jéricho », ou encore : « *O vernalis rosula*, O jeune rose du printemps ». Le bienheureux Suso tressait des couronnes de roses pour la Reine du ciel ; on sait qu'au moyen âge le vassal présentait à son seigneur, en signe de dévouement, un chapeau de roses, le Rosaire fut l'hommage du fidèle à la Suzeraine du Ciel. Les Bollandistes veulent que ce soit le dominicain Alain de La Roche qui imagina en 1470, à la suite d'une vision, la symbolique couronne de prières du Rosaire, et cette couronne se composait de trois sortes de roses, les roses blanches qui figuraient les mystères joyeux de la vie de la Vierge, les roses rouges les mystères douloureux, les roses d'or les mystères glorieux. Quoiqu'il en soit, c'est à cette époque que les fidèles s'enrolèrent en foule dans les confréries du Rosaire et que se multiplièrent ces autels du Rosaire, dont quelques-uns dans notre diocèse sont des merveilles de sculptures. La collégiale de Saint-Trémeur, dès le XVI^e siècle, avait une chapelle de N.-D. du Rosaire. Une curieuse peinture d'Albert Dürer, qui se trouve au couvent des Prémontrés de Prague et dont le musée de Lyon possède une réplique, représente la fête du Rosaire. La Vierge, assise sur un trône, avec l'enfant Jésus sur ses genoux, est couronnée par deux anges et autour d'elle d'innombrables fidèles à genoux reçoivent des couronnes de roses. Et donc, quand nous récitons le chapelet, nous tressons pour Marie une couronne de roses, et quand nous récitons le Rosaire en entier c'est une triple couronne que nous posons sur la tête de notre Reine du Ciel.

Le Rosaire se compose de 3 fois cinq dizaines d'*Ave Maria*, 3 fois cinq *Pater* et cinq *Gloria Patri*. Il commence par le *Credo*, où nous affirmions notre foi ; le *Gloria Patri*, quinze fois répété en l'honneur de la Sainte Trinité est le chant des Anges et des Saints au Ciel. Le *Pater* est la prière même de Notre-Seigneur, enseignée par Lui à ses apôtres ; enfin, l'*Ave Maria* est le salut de

l'Eternel à Marie, par l'intermédiaire de l'Ange. Peut-on trouver un plus bel ensemble de prières ? Rappelons-nous encore que Marie, apparaissant à Lourdes, portait au bras un rosaire et qu'elle a appris à Bernadette la récitation du chapelet. On peut conclure que cette dévotion vient du ciel et ne saurait être assez pratiquée.

Importance du Rosaire.

Le Rosaire n'est pas seulement une récitation, une prière orale, il est, il doit être, une prière de cœur, une méditation, et par là cette dévotion est féconde en fruits de salut. C'est une nécessité pour le chrétien de penser de temps en temps à son âme, aux choses de l'au delà ; mais, il faut l'avouer, ils sont rares ceux qui savent se ménager le temps qu'il faut à pareille méditation. Déjà, dans l'Ancien Testament nous lisons ces terribles paroles : « La terre a été plongée dans la plus complète désolation parce qu'il n'y a plus assez de gens capables de rentrer en eux-mêmes ». Aujourd'hui, où plus que jamais les gens se laissent prendre au tourbillon des plaisirs, l'Eglise insiste pour que ses enfants viennent au pied des autels réciter le Rosaire et en même temps apporter une attention soutenue, affective, aux scènes de la vie de Notre Seigneur et de sa Sainte Mère, scènes joyeuses, douloureuses et glorieuses. Marie rassemble en elle toute joie, toute peine, toute gloire. Dieu lui a fait goûter la joie des vierges, la douleur des mères, la gloire des reines. C'est ainsi qu'on a pu dire que les mystères du Rosaire sont un abrégé de l'Evangile. Nous nous édifions au souvenir des journées calmes et souriantes de Bethléem et de Nazareth, nous nous affligeons sur la Passion du Christ, et nous nous encourageons enfin en face du triomphe de Jésus et de Marie sur la mort ; car, après avoir lutté jusqu'au bout, nous gardons l'espoir d'être, à notre tour, couronnés.

David, lisons-nous au livre des Rois, était encore tout jeune berger quand il s'avisait de combattre le géant Goliath ; le roi Saül lui avait prêté son armure ; mais comme elle lui pesait et le gênait il s'en débarrassa ; en fait d'armes, il ne garda que sa fronde ; dans le torrent qui descend la vallée du Térébinthe, il choisit cinq cailloux roulés, bien polis, et c'est par leur moyen qu'il terrassa Goliath. Vous aussi, chrétiens, prenez les cinq douzaines de grains de votre chapelet usés, polis par l'usage entre vos doigts ; grâce à eux vous viendrez à bout de Satan, le grand ennemi de vos âmes ; et vous recevrez comme prix de vos prières une récompense éternelle.

L'ANGELUS

C'est dans le temps où se répandait la dévotion au Rosaire et au chapelet que s'établit, également en l'honneur de la Sainte Vierge, la pratique de l'*Angelus*. Trois fois par jour, la cloche sonne, et les fidèles redisent à Marie le salut de l'Ange. Au moyen-âge, c'était l'habitude dans les monastères de réciter trois *Ave Maria*, au son de la cloche, après complies, et c'était encore la coutume de sonner le couvre-feu, dans les villes, pour prévenir les artisans et cabaretiers qu'ils eussent à cesser le travail. Ces deux usages provoquèrent une dévotion nouvelle approuvée par l'autorité religieuse, puisque le Pape Jean XXII, en 1318, accorda une indulgence de dix jours à ceux qui réciteraient, au son de la cloche du couvre-feu, trois *Ave Maria* à genoux. D'Avignon la coutume passa à Rome, et puis un peu partout. L'Evêque de Tréguier, en 1334, et celui de Nantes, en 1370, publièrent des ordonnances en faveur de cette dévotion.

C'est, aussi, la coutume des moines de réciter trois *Ave Maria*, le matin, au son des matines, qui fit adopter cet usage parmi le peuple. D'autre part, en l'honneur de la Passion du Sauveur, chaque vendredi, on sonnait la cloche à trois heures, puis à midi ; Callixte III, en 1456, prescrivit de tinter la cloche trois fois à midi, tous les jours, et de prier pendant ce temps ; mais c'est Louis XI, en 1472, qui ordonna de réciter l'*Ave Maria*, à l'heure de midi, « pour donner bonne paix au royaume de France ». Trois ans plus tard, la nouvelle dévotion fut enrichie d'indulgences par le Pape Sixte IV. On trouve, pour la première fois, les trois *Ave Maria*, accompagnés des versets en l'honneur de l'Incarnation, dans un petit office imprimé sous saint Pie V, mort en 1572. Ce fut la forme définitive de l'*Angelus* qui, de Rome, se répandit rapidement dans le monde entier.

Si l'on ajoute la dévotion au Rosaire qui a multiplié la récitation de l'*Ave Maria*, on se rendra compte qu'il n'y a jamais eu de paroles prononcées aussi souvent et avec autant de respect que celles de la salutation angéliques ; mais aussi, les bons chrétiens doivent se persuader que la Vierge Marie, après avoir été saluée si souvent et si pieusement par eux sur la terre, leur rendra un jour ce salut à la porte du paradis.

NOTRE-DAME DES ENFANTS

L'appel des petits Carhaisiens.

La civilisation est venue d'Orient et progresse vers l'Occident, de même, les villes suivant des influences mystérieuses, s'étendent dans la direction de l'Ouest ; Carhaix fait exception et s'accroît à l'Est, du côté de la gare et c'est naturel. Tout de même, il y avait de la place pour une ou deux grandes voies parallèles à l'artère principale ; mais voilà, celle-ci défend sa situation privilégiée et alors Carhaix s'étire vers Saint-Antoine et Kerven, au delà du chemin de fer ; les vieux quartiers, les églises, les écoles se trouvent de plus en plus éloignées de la véritable agglomération. Comme Carhaix est une ville à forte natalité, le quartier de la gare regorge d'enfants. Il y a quelques années, une fervente chrétienne, femme d'un employé au Dépôt s'avisa de réunir, dans sa petite maison, quelques enfants du voisinage pour leur apprendre leurs prières et les premières notions de la religion, cet apostolat eut du succès. Un jour vint où la catéchiste volontaire dut quitter ce logis pour aller s'établir ailleurs. Les portes de la petite maison où les enfants se réunissaient sont restées closes pendant quelques mois et les petits se demandaient quand elles rouvriraient. C'est chose faite : on a réparé, clot la petite propriété, des chrétiennes de bonne volonté viendront s'occuper de la clientèle enfantine et cette œuvre sera désormais sous la protection de Notre Dame des Enfants, dont voici la belle histoire.

A Châteauneuf-sur-Cher.

En ce temps-là, c'était en 1861, Monseigneur de La Tour d'Auvergne (parent du Premier Grenadier de France) était archevêque de Bourges et il avait nommé l'abbé Ducros curé de Châteauneuf-sur-Cher. Le nouveau pasteur y trouva une église en ruines ; pour la relever il eut l'idée de s'adresser aux enfants de France. Dans une lettre de 1865, il leur demandait deux sous à chacun : la monnaie, les timbres affluèrent et aussi de gentilles lettres, parmi celles-ci il en était une écrite par une fillette de dix ans : « Vous annoncez, M. le Curé, que le nouveau sanctuaire sera dédié à Notre Dame des Enfants, quel beau nom !... vous réussirez ». Le curé ouvrit de grands yeux, jamais il n'avait songé à ce vocable. Il y vit une indication du Ciel et désormais il mendia

pour Notre Dame des Enfants. Un jour, il part pour Rome, il porte la maquette de la statue : « O bella Madonna ! » s'écrie Pie IX, et il accorde le privilège d'une archiconfrérie universelle qui aura son siège dans la nouvelle église. Ce sanctuaire, en 1886, est érigé en basilique, et Pie XI, en 1923, décerne à Notre Dame des Enfants les honneurs du couronnement. Le grand pardon annuel se tient au deuxième dimanche après l'Assomption, l'année dernière, le R. Père Janvier fut le prédicateur de la journée, cette année, 23 Août, c'était le R. P. Bessières, illustre Jésuite, grand écrivain, animateur des principales œuvres catholiques, fondateur de la « Croisade Eucharistique » ; il prêcha devant une foule de 10.000 pèlerins. A la procession, quatre robustes Berrichons portèrent la blanche statue de Notre Dame des Enfants, qui représente la Vierge les bras étendus sur un groupe de sept petits enfants qui se pressent autour d'elle et réclament sa protection.

Opportunité de cette dévotion.

Le Christianisme s'est montré pour la première fois au monde païen, à l'étable de Bethleem, sous la forme d'une jeune mère montrant son fils nouveau-né, et c'est depuis que l'enfance est éminemment respectable, c'est sous le rayonnement de l'Enfant-Jésus qu'est apparue toute la beauté des enfants des hommes. La question de l'enfant est à l'ordre du jour et de sa solution dépend l'avenir de la société. La faiblesse apparente de ce petit être est la force et la puissance de demain, et cette faiblesse attire parce qu'elle est une espérance. L'enfant domine son entourage par l'affection qu'il fait naître. L'enfant c'est la fleur, petite chose bien frêle, mais si belle à contempler ! aussi ceux qui emportent le plus de rerets sont ceux-là qui meurent à la fleur de l'âge. De nos jours, le machinisme, l'américanisme sont en train de supprimer la grâce, l'agréable, pour ne laisser que l'utile ; on commence à s'apercevoir que c'est là un progrès à rebours et des écrivains comme Duhamel et Paul Morand nous montrent une Amérique, déjà caduque et vieille avant l'âge, qui a supprimé l'enfant, ou presque, parce que c'est là un être, peut être agréable, — mais assurément inutile. Chez nous, où le bon sens domine, on y revient : l'enfant c'est la joie, l'union au foyer ; il chasse des cœurs l'égoïsme et la dureté, c'est un apôtre de bonté, de douceur ; l'Eglise le sent, elle redouble d'attention pour les petits, n'est-elle pas la continuateur de Celui qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants » ? L'âme divinement pure du Christ recherchait le contact

de ces âmes innocentes où la grâce est restée souveraine; aussi pour que ces petits gardent le plus longtemps possible ce bienheureux état qui donne à leur regard la transparence et à leur voix le son du cristal, le Pape, le « Saint Père », a voulu abaisser la limite d'âge et conduire les plus jeunes de ses enfants au Christ vivant des Tabernacles.

Jésus sur la terre a rassemblé les enfants autour de Lui ; mais en plus de cet appel il a prononcé des paroles qui s'adressent aux grandes personnes et qui paraissent inouïes : « Si vous ne devenez semblables à ces petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux ». Est-ce donc si extraordinaire après tout, et si l'on rencontre une grande personne simple, candide, désintéressée comme un enfant n'est-on pas obligé de s'incliner et de rendre hommage à tant de vertus ? Songeons que Jésus quand il parlait ainsi savait qu'il aurait des continuateurs : il avait prêché une doctrine, laissé un exemple, promis un secours, par quoi on pouvait atteindre à la perfection. A vrai dire les Saints, pour la plupart, sont des enfants qui ont grandi et gardé l'enfance du cœur. Aimons les enfants et prions Notre Dame de nous donner la grâce de leur ressembler.

Le Festival de musique chorale.

Un beau temps, presque inespéré, a favorisé les grandes fêtes organisées par la société La Tour-d'Auvergne, les 5 et 6 Septembre, à l'occasion du Festival de Musique Chorale.

Samedi soir, en raison de la fraîcheur du temps, la fête de nuit dut se faire dans la salle du Patronage. Cette salle, malgré ses vastes proportions, fut insuffisante pour contenir la foule accourue. Le public y applaudit successivement des mouvements d'ensemble par une section de pupilles de la société La Tour-d'Auvergne, un ballet japonais très gracieux par le patronage des filles, des mouvements à mains libres et une imposante pyramide par une section d'adultes de la société La Tour-d'Auvergne, puis les acrobaties des Pemp du Stade Charles de Blois de Guingamp, très admirés, enfin le célèbre clown Kédoub, vraiment irrésistible dans ses ventriloquies.

Dimanche 6, les chorales participant à la fête exécutèrent les chants de la grand'messe solennelle. On y remarqua particulièrement l'offertoire donné par la Chorale de Concarneau, puis le Chœur final exécuté à cinq

voix mixtes par la puissante chorale de Saint-Pierre-Quilbignon, soutenue par son orchestre. M. le chanoine Le Goasguen, directeur des œuvres, présidant la journée, prononça un remarquable discours de circonstance.

A 1 h. 30, un grand défilé colonial inaugura la kermesse. On apprécia beaucoup le char indien, sauvage et agreste, la grâce charmante du char arabe, la barque fleurie, très bien ornée, des japonaises, un ravissant pousse-pousse très couleur locale, revêtu de riches tentures, un splendide char nègre, étonnant de réalisme.

Lorsque le cortège fit son entrée dans le beau parc de Kerampuil, la foule commençait déjà à se presser autour des comptoirs, dont plusieurs avaient revêtu l'allure coloniale à la mode cette année. Ici le Pavillon de la Martinique où d'élégantes créoles et d'alertes garçons de café faisaient le service autour de charmantes petites tables ; le lapinodrome, pittoresquement orné de fétiches ; le café-concert où de belles négresses servaient parmi les harmonies des puissants haut-parleurs de la Maison Dubrecq-Croc.

Mais la foule était particulièrement attirée par le Festival de Musique-Chorale, auquel était réservé un coin du parc, où d'immenses arbres séculaires formaient au kiosque des chorales un cadre incomparable. Il serait trop long d'apprécier les qualités d'exécution de chacune des sociétés, comme les beautés de quelques cinquante pièces polyphoniques exécutées par elles, trois heures durant. Disons cependant que le public applaudit surtout les Chorales de Lorient-Merville, Concarneau, Quimperlé, Sainte-Croix, Fouesnant et Saint-Pierre-Quilbignon qui nous donnèrent des morceaux d'un fini appréciable.

Le Comité d'organisation, au lendemain de ces belles fêtes, tient à exprimer sa vive reconnaissance aux nombreuses personnes qui ont contribué d'une manière ou d'une autre au grand succès de ces journées d'art et de joyeux et sain divertissement qui compteront dans les annales carhaisiennes.

Dans l'Action Catholique

Septembre a marqué deux fortes participations des Catholiques de Carhaix à deux importantes manifestations d'Action Catholique.

Quimper. — Le 17 Septembre se tenait à Quimper l'assemblée générale des Catholiques du Sud-Finistère, destinée à commémorer le Centenaire de la liberté de l'Enseignement. Par deux autos-cars et plusieurs voi-

tures particulières, 60 Carhaisiens, hommes et jeunes gens se sont rendus à cette imposante réunion, qui a groupé 12.000 participants. Ils y ont entendu et applaudi M. de Meaux, petit-fils du grand Montalembert ; M. l'abbé Colin, en breton, et M. le chanoine Desgranges. Ce dernier, que nous avons déjà eu l'honneur et le plaisir d'entendre à Carhaix, il y a deux ans, a conquis son immense auditoire par son éloquence vivante, pleine de verve et d'humour.

Rome. — Dans le courant de la deuxième quinzaine de Septembre, quatre Jocistes, accompagnés par M. l'abbé Abarnou, ont pris part au pèlerinage des Jocistes français à Rome. A Turin, au tombeau de Don Bosco ; à Assise, au pays de Saint-François d'Assise ; à Rome surtout, au Colisée, aux Catacombes, au Vatican, à Saint-Pierre, ils ont vécu des heures de piété et d'enthousiasme intenses qui resteront pour eux inoubliables. Ils ont bien prié pour Carhaix et ont rapporté pour tous leurs parents, leurs amis, leurs bienfaiteurs une bénédiction toute spéciale du Saint-Père. Nous reviendrons en détail, dans notre prochain Bulletin, sur ce beau pèlerinage.

Regards sur le passé

Le manoir de Kerampuil.

La kermesse et le festival de musique-chorale du 6 Septembre qui ont eu pour cadre les magnifiques ombrages de Kerampuil ont ramené l'attention sur une de nos plus anciennes familles féodales. Le manoir actuel ne commande plus sur l'immense domaine de jadis, laissé lui-même à l'abandon, il ne manque cependant pas d'allure, il plaît par son architecture sobre du XVIII^e siècle et la belle ordonnance de ses lignes. A l'intérieur, on trouve un monumental escalier à double rampe et des salles très hautes ouvrant sur un couloir central. Ce château, bâti vers 1760, a remplacé un autre qui était à tourelle et enclavé dans un cour avec portail. Le vieux manoir se trouvait beaucoup plus au Sud, près de l'ancien puits qui existe encore.

A droite des bâtiments actuels est la chapelle. Sans grand caractère à l'extérieur, elle montre à l'intérieur une riche décoration : deux magnifiques colonnes en marbre rouge d'ordre ionique encadrent la porte et, dans le chœur, quatre colonnes de même ordre en marbre noir entourent l'autel et supportent un gracieux balda-

quin où des anges ravissants soutiennent des guirlandes de fleurs. Au-dessus des fenêtres et tout autour de la chapelle circule une frise pareillement festonnée et conservée dans un bel état de fraîcheur. Du côté de l'épître, dans un enfeu gothique, est le magnifique tombeau en Kersanton sculpté d'Agathe d'Andigné, vicomtesse de Saisy, morte presque subitement en 1839, à l'âge de 33 ans.

Au-dessus de la porte d'entrée, à l'intérieur du sanctuaire, on lit cette inscription : « Cette chapelle, sous l'invocation de S. Charles Borromée, consacrée à la mémoire d'Agathe d'Andigné de Mayneuf, vicomtesse de Saisy, par son mari, fut reconstruite sur les fondations de celle où Messieurs les Evêques de Quimper, Vannes et Saint-Brieuc, réunis au château de Kerampuil, officièrent en 1802, après le Concordat qui rétablissait la religion catholique en France. » Une fille de la défunte, Marie-Thérèse, comtesse du Laz, écrivit des livres d'archéologie. Un fils, Paul-Césaire de Saisy, fut chef de bataillon aux Zouaves pontificaux et puis maire de Plouguer, conseiller général et député du Finistère, il eut sept enfants dont Mlle Aliette de Saisy, qui a si obligeamment mis à notre disposition son parc de Kerampuil.

Gilles de Kerampuil.

La famille de Kerampuil, sortie du Nivernais, apparaît en Bretagne vers 1350, époque où elle s'allie avec la maison de Kerampuil. La plupart de ses membres furent hommes de guerre ; quelques-uns devinrent hommes d'Eglise comme Hervé de Kerampuil, abbé de Saint-Maurice de Quimperlé, et Gilles de Kerampuil. Celui-ci fut un homme remarquable. Troisième fils de Jean, premier du nom, et de Marie de Kerprigent, Gilles naquit vers 1530. Elevé à Paris, il entra dans les ordres et fut chanoine de la collégiale de Carhaix et recteur des paroisses de Cléden-Poher, de Motreff et de Tréaigan. Celle de Cléden lui doit le Calvaire qui se trouve entre le chevet de l'église et l'ossuaire et qui date de 1575. Par le nombre des personnages sculptés, par la finesse de l'exécution et la vérité des attitudes, ce Calvaire est classé parmi les plus beaux du Finistère. Le rétable du maître-autel pourrait très bien être de la même époque.

Mais ce ne sont pas les seuls titres à notre reconnaissance : Gilles de Kerampuil a écrit des livres qui témoignent de sa science et de sa piété et qui sont miraculeusement parvenus jusqu'à nous. La bibliothèque nationale possède un exemplaire des « Heures bretonnes »

(aujourd'hui on dirait « paroissien »), qui nous a valu une étude du grand savant Léopold Delisle. Ce recueil de prières en breton a une très grande valeur parce qu'il est rarissime et aussi à cause de la magnifique impression du texte en lettres onciales, et par les gravures qui l'accompagnent. Notre chanoine du XVI^e siècle a encore traduit en breton le « Petit Catéchisme » de Pierre Canisius : « Je l'ai traduit, écrit-il dans la préface, en idiome brette, langage vulgaire de ma patrie... suppliant tous lecteurs d'excuser les fautes qu'ils y pourront noter et avoir égard que cette langue n'a jamais été imprimée et hantée comme les autres... »

Gilles avait encore l'intention de faire paraître d'autres œuvres et pour réaliser ce projet, il avait fait le voyage de Paris, en 1578. A son retour, à Rennes, chez le libraire Harrant, il tombe malade au moment où il venait d'être nommé à l'évêché de Vannes. Se voyant à toute extrémité, Gilles de Kerampuil fit son testament le 24 Septembre. On possède ce document où il dicte ses dernières volontés dans les moindres détails, voulant acquitter toutes ses dettes et faire des legs aux pauvres et à ses amis. Il choisit sa sépulture en l'église du couvent de N.-D. de Bonne-Nouvelle, à Rennes, devant le grand autel et fonda une « messe haute » par an à perpétuité, à célébrer le jour de sa mort, qui arriva le 29 Septembre, fête de S. Michel.

MOUVEMENT PAROISSIAL

BAPTÊMES. — Anne Le Grall ; — Marcel Cotton ; — Jean Le Léon ; — Suzanne Le Du ; — Renée Le Dain ; — Louis Chevance ; — Andrée Le Du ; — Marie Le Moal ; — Monique Hamon ; — Monique Bléjean ; — Marie-Olive Lebarbé ; — Madeleine Penglaou.

MARIAGES. — Louis Le Foll et Jeanne Touz ; — Yves Lucas et Jeanne Hervé ; — Pierre Kerneis et Collette Gangloff ; — Pierre Bosson et Jeanne Riou ; — Joseph Jézéquel et Anna Cardinal ; — Emile Clech et Louise Guéguen.

ENTERREMENTS. — Marie-Anne Croissant ; — Jean Jort ; — Andrée Quéré ; — Paul Quéré ; — Paul Kerdilès ; — Eugénie Le Bihan ; — Jean-Louis Riou ; — Pierre-Marie Le Roux ; François-Marie Madec.

Le Gérant : H. QUERSY.

Quimper, Imprimerie Cornouaillaise.

Le N° : 0.25 (Paraît tous les deux mois).

Abonnement : 3 fr.



LA VOIX

DE STREMEUR ET CARHAIX




L. LE GUENEC - 1930

QUIMPER, IMPRIMERIE CORNOUAILLAISE
7, RUE DES GENTILSHOMMES

La Voix de Saint-Trémeur, Carhaix

Paraît tous les deux mois.

L'AVENT

Origine.

Le mot Aventure vient d'un mot latin qui signifie avènement et désigne la période liturgique qui précède la fête de Noël et lui sert de préparation. De même que Pâques est précédé du Carême, de même la Noël méritait d'être préparée par une observance spéciale. Les témoignages les plus anciens de l'institution de l'Avent sont des textes des conciles de Tours (563) et de Mâcon (581) qui mentionnent une sorte de Carême de quarante jours, allant du 11 Novembre, fête de S. Martin, à Noël, avec 3 jours de jeûne par semaine. Déjà, saint Grégoire de Tours, mort en 490, en parlait comme d'une institution ancienne. L'Eglise grecque, plus tard, fit commencer l'Avent au 16 Novembre et aujourd'hui encore, elle consacre au jeûne, sept jours de cette période. En Occident, ce Carême d'hiver ne fut en réalité pratiqué que par les moines et quelques saints personnages, comme saint Louis. L'Eglise romaine réduisit le nombre des dimanches de l'Avent à quatre et, sans insister sur les pratiques extérieures de la pénitence, elle s'appliqua à rappeler aux fidèles l'esprit de prière et de recueillement qui doit mettre les fidèles dans un état de préparation à la fête de Noël.

Signification et pratique.

Dans les quatre dimanches de l'Avent et dans l'office des Quatre-Temps de Décembre, la liturgie romaine nous résume à grands traits l'enseignement que l'Eglise veut donner aux fidèles. Il s'agit, tout d'abord, de l'avènement du Fils de Dieu qui va naître parmi les hommes pour les sauver et c'est alors la voix des prophètes, annonçant le Messie qui vient ; c'est le monde qui soupire, comme une terre aride, après cette rosée du ciel « rorate coeli desuper » ; c'est saint Paul exhortant les fidèles à se réveiller de leur sommeil ; c'est Jean Baptiste, le dernier des prophètes qui crie dans le désert :

« Préparez les voies au Seigneur ». Il s'agit, en second lieu, de l'avènement du Christ, à la fin des temps, alors que le Fils de Dieu viendra, non plus sous la forme d'un petit enfant, les mains pleines de bienfaits, mais sous la forme d'un juge redoutable qui distribuera aux vivants et aux morts leur récompense ou leur châtiment.

L'Avent est caractérisé par un air de pénitence, moins accentué cependant que pendant le Carême. Les noces sont suspendues, la parure des autels se simplifie, on en ôte les fleurs ; toute musique autre que celle d'accompagnement est supprimée. L'Eglise se sert d'ornements violets pour l'office du temps et supprime le *Gloria* ; le chant de l'*Alleluia* continue cependant à se faire entendre.

Pendant l'Avent, dans les villes où l'on peut compter sur un nombre suffisant d'auditeurs, il y a des prédications extraordinaires. Carhaix, jadis, était dans ce cas et aux anciens registres on lit, en date du 16 Décembre 1690, cette curieuse délibération : « Le Syndic remontre que la Communauté se plaint que le Prieur des Augustins, prêchant l'Avent à Saint-Trémeur, n'est pas capable de remplir cette fonction, à en juger par les trois ou quatre prédications qu'il a faites déjà. L'Assemblée invite le syndic à écrire à Mgr l'Evêque de Quimper pour avoir un autre prédicateur pour l'Avent et le Carême, attendu que les habitants n'assistent plus aux sermons du Prieur et sont résolus à n'y point aller. » Suivent plusieurs signatures dont : Péréault, vicaire de Carhaix. — Le Febvre, curé. — G. Le Coz, prêtre sacriste. — Olymant de Kerneguès, bailly. — Raguèdeau, sénéchal. — Le Menez, syndic. — Jan Veller, procureur du Roy.

Nos Missionnaires

Prenant occasion de la fête de S. François-Xavier qui tombait jeudi 3 Décembre, la *Voix de Saint-Trémeur* veut retenir l'attention de ses lecteurs sur l'œuvre des Missions catholiques, dont ce grand Saint est le patron.

Comment on devient missionnaire

Il y a, de par le monde, des séminaires peuplés de fiers jeunes gens qui se préparent à partir à la conquête des âmes. Le moyen dont le bon Dieu s'est servi pour leur faire entendre son appel a été la lecture des Annales de la Propagation de la Foi ou d'une vie de missionnaire ; souvent aussi, sur les bancs du collège, ils ont entendu un vétéran de l'apostolat, venu de l'autre bout du monde

solliciter les courages. Que leur a-t-il dit ? Peut-être a-t-il décrit devant eux un pays merveilleux où l'existence est douce, la vie remplie de belles aventures ? Non : il leur a parlé d'une contrée où le climat est dur, où les dangers sont continuels, où sévissent les fièvres, les maladies, où les habitants sont sauvages, souvent cruels ; il a dit ses fatigues, ses souffrances. Et alors, l'attrait du sacrifice et du dévouement, l'appel de la grâce, le centuple promis par le Christ à ceux qui, pour Lui, auront tout quitté, enflamment les désirs de ces jeunes gens, éveillent en eux l'amour des âmes. Rien n'est mystérieux et fort comme un cœur jeune. A l'heure actuelle, on veut faire des écoliers de petits savants, on oublie que l'esprit peut tuer le cœur. L'intelligence d'un jeune homme a sûrement besoin de culture, moins encore cependant que son cœur. Les grandes pensées, les nobles dévouements peuvent naître de ce cœur ; mais parce que toutes les voluptés se le disputent, on ne peut laisser un adolescent grandir sans soins, au hasard du tempérament, au souffle de l'orgueil. Ces jeunes novices de l'apostolat dont il est question ici, sous une direction éclairée, ferme et paternelle, ont travaillé leur âme pour acquérir l'amour des hautes vertus qui préparent des héros et des saints.

Départ de missionnaires.

A Paris, dans la chapelle du séminaire des Missions Etrangères, deux ou trois fois par an, a lieu la cérémonie du départ. Le jour est venu, pour les nouveaux missionnaires de s'en aller, à destination de l'Extrême-Orient : c'est l'après-midi, un des directeurs, vétéran de l'apostolat vient d'adresser quelques paroles d'encouragement et d'adieu à ceux qui vont partir et les jeunes prêtres sont là, debout sur les degrés de l'autel, impassibles, plutôt souriants, pendant que les assistants défilent et viennent leur baiser les pieds. Autour d'eux, les parents, les amis pleurent et le chœur chante : « *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona !* — Qu'ils sont beaux, les pieds de ceux qui vont annoncer la paix, la bonne nouvelle ! »

Assurément, il n'est pas trop grand, l'honneur qui est ainsi fait à ceux qui ont obéi à la parole du Christ : « Allez prêcher l'Evangile à toute créature » ; à ceux qui ont entendu, comme l'apôtre saint Paul, la plainte du monde païen : « *Transiens adjuva nos*. — Passe les mers et viens à notre aide » ; à ceux qui s'en vont loin de la patrie, loin de la famille, sans espoir de retour. Soyons pleins d'estime pour ces jeunes apôtres qui s'en vont à

l'étranger et rompent les liens puissants et doux qui les attachaient à leurs parents, à leurs amis, à leur pays natal. Pensons encore qu'il n'y a pas que des hommes pour entreprendre pareille carrière : des femmes, des jeunes filles obéissent aux mêmes inspirations de zèle apostolique et vont en ces pays lointains catéchiser les païens, éduquer les enfants, soigner les malades et se faire en tout les humbles servantes d'hommes grossiers et barbares.

Propagation de la Foi.

Pourquoi quitter la patrie, aller si loin souffrir tant de privations ? Pour apporter les lumières du christianisme aux païens qui l'ignorent, pour propager la Foi et ainsi obéir à Jésus qui a dit : « Celui qui croira sera sauvé. » Mais comment viendra la Foi ? Saint Paul répond : « La Foi se communique par la prédication. » Et qui sera écouté, si ce n'est le missionnaire, l'homme de Dieu éclairé, soutenu par la grâce d'En Haut. Jadis, la Bretagne était, elle aussi, assise dans les ténèbres de l'idolâtrie, éloignée du vrai Dieu ; des missionnaires sont venus d'Angleterre et d'Irlande, qui ont prêché l'Evangile à nos pères. Travaillons à faire bénéficier d'autres de ce don précieux, en apportant notre aide à l'œuvre de la Propagation de la Foi.

Sous sa forme moderne, cependant, l'œuvre de la Propagation de la Foi ne date, que 1819. En cette année-là, elle fut organisée à Lyon par une jeune fille de vingt ans, Pauline Jaricot. C'est elle qui lança l'idée de percevoir un sou par semaine et établit les premières dizaines parmi les ouvrières lyonnaises ; elle encore qui rassembla les lettres des missionnaires pour en faire les Annales de la Propagation de la Foi. Depuis, ce sou par semaine, recueilli dans le peuple chrétien, produit des millions par an, qui sont utilisés pour le recrutement des futurs apôtres, l'entretien des missionnaires et le développement des chrétientés lointaines.

L'exemple du missionnaire qui donne, lui, sa peine, son cœur et sa vie à la propagation de la Foi, doit encourager les chrétiens à donner un peu de leurs ressources à cette belle œuvre. Les fidèles de Carhaix, sur ce point, ont compris leur devoir : l'œuvre de la Propagation de la Foi est florissante dans notre ville et plus encore l'œuvre de la Sainte-Enfance pour le rachat et l'éducation des petits païens. Par ailleurs, la générosité des Carhaisiens vient de se manifester par l'empressement qu'ils ont mis à répondre au nouvel appel de Monseigneur l'Evêque en faveur du Séminaire en construction :

spontanément, en quelques jours, sans qu'il ait été besoin de passer à domicile, ils ont offert, clergé et fidèles réunis, la somme de 8.500 francs. C'est un beau denier et ces bons chrétiens doivent savoir que de la sorte ils ont donné à l'œuvre des Missions, une aide indirecte, mais bien réelle, car la plupart des missionnaires ont entendu l'appel des âmes d'outre-mer pendant leur temps de séminaire et donc, en favorisant le recrutement sacerdotal par l'aide pécuniaire apportée à l'œuvre du nouveau séminaire les fidèles ont travaillé à la propagation de la foi chez les païens.

La France missionnaire.

Lorsque Dieu veut qu'une idée fasse le tour du monde, a écrit Lamartine, il allume cette idée dans le cœur d'un Français. C'est de chez nous que sont partis, dès les premiers siècles, des missionnaires qui ont converti l'Europe. Plus tard, grand apôtre, saint François-Xavier était espagnol, mais c'est à Paris qu'il a étudié, qu'il s'est converti et c'est à Montmartre qu'il a pris l'engagement d'évangéliser les païens. C'est surtout au XIX^e siècle que l'œuvre des Missions a pris son essor et c'est la France qui le lui a donné. Nous avons vu que l'œuvre de la Propagation de la Foi est née à Lyon. Pendant longtemps, notre pays a soutenu cette œuvre de ses ressources, seul, on peut dire, et jusqu'à ces dernières années, les trois quarts des ouvriers apostoliques étaient français. Depuis la loi contre les Congrégations, qui a fermé les noviciats des missions, notre pays a dû céder du terrain et laisser des missionnaires étrangers prendre la place des nôtres. Le rayonnement de l'action française resté encore considérable et on l'a bien vu à l'Exposition Coloniale. Dans cette manifestation nationale si réussie, le Pavillon des Missions, d'où se dégageait cette grande émotion dont parlait le Ministre, a montré aux 8 millions de personnes qui l'ont visité, l'œuvre féconde des missionnaires de la France « de ceux, a-t-on dit, qui sont parmi les plus vaillants et les plus modestes de ses fils et de ses filles ». On ne s'imaginait pas la France manquant au monde, encore moins la France manquant au Christ et pourtant c'est ce qui a failli arriver en 1914. Sous la ruée des armées allemandes, la France pouvait disparaître comme grande nation, perdre son influence parmi les peuples. Les missionnaires ont compris que c'en était fait de l'œuvre de la Propagation de la Foi si la France venait à succomber ; ils savaient que la France ne se remplace pas ; ils sont accourus au secours de la patrie en danger et voilà

pourquoi, à l'Exposition Coloniale, dans la crypte de l'Eglise des Missions, une plaque funéraire était posée, en mémoire des deux cent soixante-dix missionnaires français tués pendant la grande guerre.

Saint Corentin

Samedi, 12 Décembre, arrive la fête de saint Corentin, patron du diocèse de Quimper. Prêtre, moine, évêque, en un temps où Carhaix était déjà une cité importante, saint Corentin a certainement connu notre ville, et rappeler son souvenir, c'est nous intéresser à notre histoire locale d'il y a quinze cents ans et aussi nous édifier au spectacle des travaux et des vertus d'un de ces géants de la foi qui nous ont apporté les bienfaits de la civilisation chrétienne.

Origines, débuts de Saint Corentin.

Le V^e siècle fut une époque troublée, où le formidable empire romain achevait de s'écrouler sous le poids de ses fautes et sous la ruée des invasions barbares. L'Armorique, pendant la domination romaine, avait connu une ère de prospérité, si l'on en juge par le nombre de voies romaines qui sillonnaient le pays et par les ruines des établissements gallo-romains qui subsistent à Carhaix et ailleurs. Après le passage des Barbares, Huns, Alains, Wisigoths, Saxons, ce fut partout la solitude couverte de ruines, où les exilés de la Grande-Bretagne trouvèrent aisément à s'établir. Parmi ceux-ci, il y avait des Corisopites, venus s'installer sur les bords de l'Odette, près de la ville d'Aquilonia, aujourd'hui Loc-Maria, et à la fin du V^e siècle, le chef en était Grallon-Meur, qui avait battu les pirates Saxons et avait étendu sa domination à l'intérieur. C'est sous ce roi que Corentin a vécu et c'est en lui qu'il a trouvé un précieux collaborateur de son apostolat.

Les parents de notre Saint étaient parmi les plus nobles Corisopites et ils étaient établis depuis peu, en Petite-Bretagne, quand Corentin naquit. Son enfance est assez peu connue : on sait que tout jeune, il fut confié aux moines qui avaient émigré, qu'il reçut d'eux une éducation et une instruction soignées. On peut croire qu'un de ses maîtres a été saint Ronan, émigré d'Irlande. Quand Corentin, au dire de son biographe, eut acquis de rares connaissances, il reçut la prêtrise, probablement encore des mains de saint Ronan. Le jeune

prêtre s'adonna quelque temps à la prédication, ministère très difficile au milieu d'habitants qui, pour avoir peut-être été baptisés, n'étaient pas encore pénétrés de l'esprit du Christ. Par ailleurs, le paganisme conservait des partisans farouches. Animé de scrupules, comme en ont les saints, Corentin ne se sentit pas suffisamment préparé et se fit ermite.

L'Ermite.

Tous nos saints bretons ont été des solitaires avant d'être des apôtres, car rien ne se fait de grand dans le monde, qui n'a pas été préparé dans la méditation et le recueillement. Pour établir son ermitage, Corentin choisit les pentes du Menez-Hom, près de l'endroit où est aujourd'hui Plomodiern ; il y avait là une forêt impénétrable, à quelque distance d'une côte sauvage. Le ciel et la mer, les bois et les monts, faisaient à Corentin une admirable solitude. Auprès d'une fontaine, le solitaire construisit une cabane et un petit oratoire ; il vivait là d'herbes et de racines sauvages, parfois il allait mendier quelques morceaux de gros pain. La légende raconte qu'il entretenait dans sa fontaine un poisson qui se renouvelait pour sa nourriture. M. de la Borderie explique que ce poisson était le poisson divin, c'est-à-dire Notre Seigneur sous la sainte Hostie. Pour les chrétiens des catacombes, le poisson était sûrement le signe de l'Eucharistie.

Le solitaire du Menez-Hom avait déjà passé plusieurs années dans son ermitage quand, un jour, il prit son bâton de voyage et, traversant toute la Cornouaille, il alla rendre visite à saint Primel, vénérable ermite qui habitait les bois du pays de Saint-Thois. Après quelques jours passés auprès du saint vieillard, Corentin, réconforté par l'exemple et les conseils du saint homme, revint au Menez-Hom où, à son retour, il reçut la visite de saint Melaine et de saint Malo.

Corentin et Grallon.

Une autre visite, importante par ses conséquences, fut celle du roi Grallon. Celui-ci avait succédé à son neveu Salomon ; quoique baptisé, il était encore trop près de ses origines païennes pour être un fervent chrétien. Un jour, à la chasse, il s'égarait et se trouva près de l'ermitage de Corentin. Ravi de l'empressement du Saint à lui être utile, profondément édifié par tant de vertu, Grallon se lia d'amitié avec lui, et insista pour que l'ermite reprît la vie active et apostolique. Le Saint accepta de recevoir des terres et d'habiter la maison de

plaisance de Grallon, où il installa une communauté de moines venus se mettre sous sa direction ; parmi eux, croit-on, était Guénolé, qui devait, plus tard, fonder l'abbaye de Landévennec. Ces couvents étaient destinés à être des centres de vie intellectuelle et religieuse qui rayonneront au loin.

Mais Grallon réservait un champ plus vaste à l'activité de Corentin ; il enleva le moine à son monastère et l'appela à Quimper, où le clergé et le peuple n'eurent qu'une voix pour réclamer Corentin comme évêque. Il fallut faire violence à l'humilité du saint religieux, et c'est presque de force qu'on l'amena à Tours, où saint Martin, croit-on, lui donna l'onction qui fait les pontifes.

Activité apostolique de S. Corentin, sa mort.

Revenu à Quimper, Corentin occupa la demeure de Grallon, dont il fit un monastère et une école. Il n'y avait pas non plus d'église ; l'évêque rassembla des ouvriers et travailla de ses mains à la construction de l'édifice, qu'il dédia à Notre Dame. Le Saint établit un autre sanctuaire à Rumengol, où il ne craignit pas d'affronter les farouches druides, « hommes des chênes » ; il les obligea à quitter la place et sur la pierre qui servait aux sacrifices humains, il fit les onctions qui la consacrerent pour le sacrifice eucharistique. Il y avait encore sur l'immense dune de la Palue, en Plonévez-Porzay, un temple où l'on honorait une divinité romaine ; Corentin va renverser l'idole et consacrer le temple au culte du vrai Dieu. Détruire les idoles était peut-être plus facile que d'extirper les mœurs barbares, viciées par les mauvais exemples de la décadence romaine. Saint Corentin s'y employa, et nous sommes redevables de notre civilisation, à lui comme aux autres saints personnages, évêques et abbés des premiers siècles, qui ont été chez nous et dans la France entière les grands apôtres de la Vérité et de la Justice et aussi les défenseurs de la Cité.

Eh oui, à cette époque de confusion et de désordre, où les différents peuples cherchent à se constituer sur les ruines de l'Empire romain, un homme se fait remarquer, s'impose à tous par sa science, ses vertus, son courage : c'est l'évêque, et si ce fait étonne quelques-uns, que ceux-là se souviennent de ce qui s'est passé, lors de la dernière invasion allemande. Qui les Allemands ont-ils trouvé devant eux pour maintenir les droits des populations foulées par les armées ennemies ? Qui ? Les évêques : le cardinal Mercier, en Belgique ; le cardinal Charost, à Lille ; le cardinal Luçon, à Reims ; Monseigneur Lobbedey, à Arras ; Monseigneur Marbeau,

à Meaux. Véritables disciples des grands évêques d'autrefois, ils furent comme eux les avocats du Droit, les défenseurs de la Cité. Et, à l'arrière, pour relever le moral miné par le défaitisme et soutenir les œuvres d'assistance, on retrouvait encore les pasteurs des diocèses, et c'est pour avoir inlassablement agi et parlé dans ce sens, que Mgr Duparc, notre évêque vénéré, a reçu, jadis, la médaille d'or du Secours national et, plus récemment, la croix de la Légion d'honneur.

L'épiscopat de saint Corentin fut fort long, il vit mourir le roi Grallon ; mais il faut croire que la vieillesse n'enleva rien à son activité, puisque nous le voyons, très âgé, se rendre au concile d'Angers. Enfin arriva, pour notre Saint, le moment du repos et de la récompense : Dieu fit connaître à son serviteur que la dernière heure était proche ; Corentin fit rassembler à son chevet ses prêtres et ses religieux : « Adieu, mes chers enfants, leur dit-il, votre père s'en va ; mais votre mère la Sainte Vierge vous reste : je vous confie à elle, aimez-vous les uns les autres, aimez Jésus d'un unique amour. » Puis, tous embrassèrent le vénérable évêque, qui entra en agonie et rendit sa belle âme à Dieu.

Un sanctuaire de Saint Corentin peu connu.

Quand on a passé le vieux pont romain de Sainte-Catherine, si l'on prend la vieille route de Carhaix à Callac, au bout de 3 kilomètres, on aperçoit sur la droite une chapelle surmontée d'un joli clocher gothique ; un sentier y conduit, et on trouve là un cimetière avec un calvaire en ruines. Le sanctuaire a été récemment réparé, mais diminué : le chevet a été ramené à l'alignement du transept. L'intérieur renferme quelques morceaux de sculpture sur bois, remarquables. Dans le chœur, appuyé au mur, puisque les pieds ont disparu, il y a un banc à dossier peint et sculpté, comportant 3 panneaux. Le panneau de droite représente la Visitation : la Sainte Vierge avec une suivante arrive chez Elisabeth ; scène charmante de réalisme. Le panneau de gauche montre l'adoration des Mages : la Sainte Vierge est assise sur un trône avec Jésus sur ses genoux, qui palpe le vase précieux offert par un mage agenouillé ; les deux autres rois, dont un noir, attendent, debout, leur tour. Le panneau du milieu représente la fuite en Egypte : le petit Jésus est tout emmaillotté sous des bandes croisées. Aux transepts, sur des poutrelles, statues de saint Yves (?) dans une niche et de la Vierge foulant aux pieds une femme dont le corps finit en serpent. De chaque côté de l'autel, statues de la Sainte

Trinité et de saint Corentin. Dans la nef, statues de sainte Catherine, de saint Sébastien et de saint Eloi.

Mais l'œuvre la plus belle de cet ensemble c'est le calvaire sculpté dans le plus pur style renaissance. Ce serait trop long d'en faire une description complète : sur la base de la grande croix, deux têtes : un visage d'homme et de femme s'affrontent ; de l'autre côté du soubassement, ces deux têtes sont devenues deux crânes séparés par des tibias. Au pied de la croix, on voit une « pieta » complète et émouvante. Le Christ de la Croix a disparu, le mauvais larron aussi ; mais leurs têtes se voient encastrées dans le pignon de l'ancien presbytère. Il y aurait moyen de restaurer ce magnifique monument.

On sort de là, réconforté par tout ce que ces restes d'art ancien renferment de beauté et l'on rejoint la route. Là, une énorme baraque aux planches disjointes et mal équarries vous offusque la vue et vous suggère d'amères réflexions. Pendant que la belle chapelle de saint Corentin tombe en ruines et se rétrécit, l'horrible temple de la danse s'élargit. Dimanche, pour le pardon, un certain nombre de fidèles viendront là prier ; mais quand ils seront partis, dans la soirée, d'autres arriveront et l'étranger attardé dans ces lieux retirés, étonné de voir les couples se hâter ardents sous le mauvais temps et dans la boue interrogera : « Où courez-vous ainsi ? » — « A la salle de danse, ne savez-vous donc pas : c'est aujourd'hui la Saint-Corentin ! »

Le Pèlerinage Jociste à Rome

Départ.

Il y a quelques mois, comme nous étudions, à une réunion, notre prochain pèlerinage à Turin, Assise et Rome, l'un de nos camarades, les yeux lointains, comme ébloui par la puissance d'évocation de ces trois noms, s'exclama : « Oh ! un voyage de rêve ! » C'est bien, en effet, un voyage de rêve que nous venons de vivre. Rêve, parce que les heures écoulées là-bas furent si enthousiastes, si prenantes qu'elles paraissaient irréelles. Rêve, parce que cette semaine en Italie a passé, trop rapide, trop fugitive, nous laissant seulement un souvenir d'une intense douceur.

Le samedi 19 Septembre, nous nous sommes rassemblés à Paris, à la gare de Lyon. Nous étions 1.200, dont 28 Finistériens et cinq Carhaisiens : M. Abarnou, Georges Lavanant, Jean Heger, Charles Manac'h et René Le Gac. Nos deux trains se mirent en route dès le début de l'après-midi, se dirigeant vers Modane.

Turin, Assise.

Le lendemain matin, dimanche, nous primes contact avec l'Italie, à Turin, belle cité d'allure moderne, la ville de Don Bosco, le grand apôtre de la Jeunesse Ouvrière. Les Salésiens, fils spirituels de Don Bosco, nous firent une magnifique réception avec fanfare, défilé, discours. L'après-midi, visite au Saint-Suaire, rapide promenade dans la ville, puis nous reprenons nos trains qui nous amènent le soir à Gênes, dont nous voyons le port et les beaux quartiers. Toute la soirée est un enchantement. Notre ligne longe la Méditerranée. Un brillant clair de lune éclaire les montagnes côtières, et les eaux qu'encadrent de hauts promontoires. L'enchantement continue à notre réveil, en Ombrie, au milieu des vignes, des champs d'oliviers et des vieux châteaux accrochés au flanc des collines. Voici Assise : un groupe compact de remparts, d'églises, de tours, de logis moyenâgeux, traversés de rues étroites, montantes, souvent voûtées. Un soleil éclatant inonde de sa lumière toutes ces vieilles pierres et ajoute encore au pittoresque. Durant quelques heures, les Jocistes emplissent la cité franciscaine d'une bourdonnante animation. Ils se recueillent profondément devant le tombeau de saint François, le grand amoureux des humbles, des petits qui a imprégné son siècle de tant de christianisme.

(A suivre.)

UN PÈLERIN.

MOUVEMENT PAROISSIAL

BAPTÊMES. — Emile Postollec ; — Pierre Le Goff ; — Marie-Louise Follézou ; — Jean-François Le Maigre ; — Yvon Plounévez ; — Marie-Louise Penglaou ; — Jean Bernez ; — Paul Mahé ; — Jeanne Tanguy ; — Christine Perrien ; — Gilberte Couillaud ; — Marie-Thérèse Le Floc'h ; — Marie-Louise Guesno ; — Yvon Lucas ; — Marie-Louise Salaün ; — Ginette Canon ; — Andrée Derrien ; — Yveline Tanguy ; — René Bouëdec ; — Pierre Guivarc'h.

MARIAGES. — Jean-Marie Le Miné et Joséphine Le Guern ; — Jean Bouguennec et Marguerite Uurvoas ; — Benjamin Kergall et Marie Tanguy ; — Joseph Le Faille et Louise Poher ; — Yves Le Cuff et Joséphine Le Menn ; — Yves Jégou et Marcelle Rivoal.

ENTERREMENTS. — Pierre-Louis Le Guen ; — Marguerite Lagadec ; — Guillaume Lostanlen ; — Marie-Thérèse Cardinal ; — Ginette Canon ; — Marie-Anne Le Floc'h, hospice ; — Marie-Louise Poupon, hospice.

Le Gérant : H. QUERSY.

Le N° : 0.25 (Paraît tous les deux mois).

Abonnement : 3 fr.

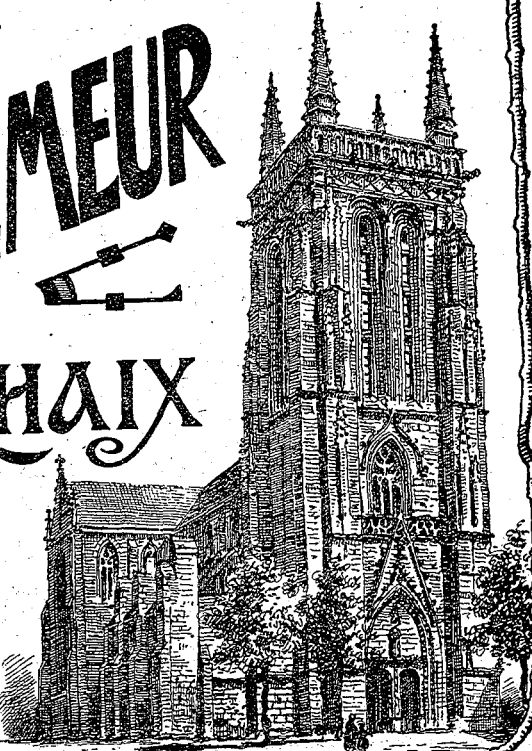


LA VOIX

DE

STREMEUR

CARHAIX

L. LE GUENEC - 1930.

QUIMPER, IMPRIMERIE CORNOUAILLAISE
7, RUE DES GENTILSHOMMES

La Voix de Saint-Trémeur, Carhaix

Paraît tous les deux mois.

La Chandeleur

Pendant le mois de Février, l'Eglise célèbre deux fêtes de la Sainte Vierge : la Purification de Marie et l'apparition de l'Immaculée, à Lourdes.

La Purification. Objet de la fête

Marie, fille d'Israël, pour se conformer à la Loi du Seigneur, vint au Temple de Jérusalem, quarante jours après la naissance de son fils, Jésus, pour offrir le sacrifice de purification. Ce sacrifice consistait en un agneau, qui devait être consumé en holocauste, et en une tourterelle ou colombe. Si la mère était trop pauvre, l'agneau pouvait être remplacé par une autre tourterelle ou colombe. Un autre commandement déclarait tous les premiers-nés propriété du Seigneur et il fallait les racheter à prix d'argent. La mère du Christ sait que la volonté du Très Haut est qu'elle obéisse à cette double loi et elle, qui s'est déclarée la servante du Seigneur, se soumet humblement à ces prescriptions : malgré sa qualité de Mère de Dieu, elle se mêle à la foule des mères des hommes qui viennent au Temple offrir le sacrifice de purification.

Or, à cette époque, raconte l'Evangile, vivait à Jérusalem un vieillard, nommé Siméon, qui languissait dans l'attente du Messie. Au moment où Marie et Joseph montaient les degrés du Temple, portant l'Enfant Jésus, une force irrésistible le pousse hors de chez lui et le porte à la rencontre de Marie, qui dépose son précieux fardeau dans les bras du vieillard. Au comble du bonheur, Siméon entonne un cantique d'action de grâces : « Laissez-moi aller en paix, Seigneur, puisque mes yeux ont vu le Sauveur, la lumière des nations... »

Bénédictio des Cierges

Avant la messe, l'Eglise pratique la bénédiction solennelle des cierges, la première des trois qui ont lieu avant Pâques : les deux autres sont la bénédiction des Cendres et

celle des Rameaux. En bénissant les Cierges, le prêtre proclame le Christ lumière du monde et demande à Dieu de préserver les fidèles qui en feront usage, des attaques du démon et de divers autres maux. Après que les cierges ont été aspergés et encensés, ils sont allumés et la procession s'organise. Chacun tient à la main son cierge, en signe de joie, comme pour aller au-devant de l'Enfant Jésus, lumière du monde. Dans le cierge, dit saint Anselme, il y a trois choses : la cire, la mèche et la flamme : la cire est le symbole de la chair virginale de Jésus, la mèche est le symbole de son âme et la flamme qui s'élève est le symbole de sa divinité. L'Eglise veut aussi, qu'en portant ces cierges allumés, nous nous souvenions qu'au baptême nous avons été faits enfants de lumière et qu'il faut répandre autour de nous la lumière du bon exemple.

Par le fait que les cierges ont reçu une bénédiction spéciale, ils ont été tirés de la classe des choses profanes. Il y aurait inconvenance à les allumer pour simplement s'éclairer ; il serait bon de s'en servir pour des usages pieux et c'est une excellente habitude de les allumer auprès du lit des mourants, comme un souvenir de l'immortalité que le Christ nous a méritée et comme un signe de la protection de Marie.

Fâcheux retour au paganisme

Au sentiment de quelques théologiens, la fête de la Purification aurait été instituée, à la fin du v^e siècle, par le pape Gélase, pour donner un sens chrétien à la fête des Lupercales qui se célébrait jadis à Rome, le 15 Février, en l'honneur du dieu rustique Faunus ou Pan. Après un sacrifice, les fervents de ce dieu faisaient le tour du Palatin, armés de lanières de cuir découpées dans la peau des victimes et de ces courroies sanglantes, ils frappaient les dévots qui se pressaient autour d'eux. Cette fête curieuse était comme une purification infligée aux Romains. Avec le temps, ces rites dégénérèrent en saturnales ; par ce terme, on désigne les plus graves désordres.

Cette année, « les Gras » arrivent plus tôt et voisinent avec « La Chandeleur ». Est-ce que ces réjouissances d'avant le Carême n'ont pas dégénéré, elles aussi ? La pénitence du Carême a bien diminué ; mais, par contre, les amusements profanes ont bien augmenté. Bals et mascarades se succèdent de façon peu édifiante et l'on doit craindre que ce retour aux mœurs païennes ne conduise le pays à la décadence. Carhaix, ancienne ville gallo-romaine, a connu jadis ces désordres qui ont énervé, dépeuplé l'empire romain et l'ont livré sans défense aux coups des barbares. L'antique Vorgium était une belle cité dont il ne reste que des briques en morceaux et des cendres. Les mêmes causes produi-

sent les mêmes effets. Les barbares sont à nos portes, ils fourbissent leurs armes et préparent des gaz. Assurément, ce n'est pas demain ni même après-demain que Mussolini, Hitler et Staline, oseront nous attaquer ; mais ces dictateurs élèvent des générations qui rêvent batailles et conquêtes ; dans vingt ans, leurs successeurs peuvent être prêts à envahir une France vidée de vertus et d'habitants. Mieux encore que par les armes, nous serons défendus par la vaillance et le nombre et il faut bien se dire que c'est la vie chrétienne qui fait les familles nombreuses et les nations prospères. Aussi, en luttant contre les désordres, ceux qui ont la charge de vos âmes contribuent au bien de tous et au salut de la patrie.

Lourdes et Bernadette

La seconde fête de la Sainte Vierge, au mois de Février, est celle de l'Apparition de l'Immaculée à Lourdes, qui tombe le 11 de ce mois. En Mai dernier, les fidèles de Carhaix ont mis un empressement particulier à venir écouter chaque jour la lecture du « Mois de Marie de Lourdes » par Henri Lasserre. Le livre de l'illustre historien, traduit dans presque toutes les langues, a été le moyen dont s'est servie la Providence pour attirer les foules à Lourdes. Celui qu'on a pu appeler « l'évangéliste de l'Immaculée Conception », a épuisé, semble-t-il, le sujet des apparitions de la Vierge à Bernadette et pourtant, tout récemment, des livres ont paru, apportant quelques nouveaux détails et qui ont connu un joli succès de librairie ; ce sont deux biographies : celle de Mgr Laurence par le chanoine Dantin, et celle de Bernadette, par Fernand Laudet, de l'Institut.

Bernadette Soubirous

Les Soubirous, vers 1850, formaient à Lourdes, une tribu assez nombreuse ; on y comptait alors quarante-cinq cousins-germains, beaucoup étaient meuniers. François, marié à Louise Castérot, eut neuf enfants : l'aînée, Bernadette, naquit le 7 Janvier 1844. L'enfant avait de quatre à cinq mois, quand elle fut mise en nourrice à Bartrès, pour 5 francs par mois ; elle avait près de deux ans quand elle revint chez elle où elle demeura jusqu'en 1854. A cette époque, elle souffrit de crises d'asthme que la nourriture insuffisante et le manque d'air aggravèrent. Ses parents avaient dû laisser leur moulin et étaient venus échouer au cachot de l'ancienne prison de Lourdes, achetée par un cousin, qui mit gratui-

tement ce logement à la disposition des Soubirous. La détresse de cette famille était si grande, que les petits furent surpris mangeant à l'église, la cire tombée des cierges. A l'âge de treize ans, Bernadette retourna chez sa nourrice, à Bartrès, où elle garda les moutons. Malgré sa respiration gênée, c'était une enfant gaie et rieuse. Son air si modeste et son regard si pur avaient frappé le curé de la paroisse, qui voyait souvent Bernadette venir prier à son église. Les maîtres de l'enfant ne la laissaient pas aller à l'école, elle ne savait pas de catéchisme et à quatorze ans, elle n'avait pas encore fait sa première communion. Honteuse de son ignorance, elle revint avec joie à Lourdes.

Première apparition

Le 11 février 1858, il faisait froid, on manquait de bois chez les Soubirous. Les deux filles aînées, Bernadette et Marie-Toinette sortirent pour ramasser des branches sèches sur les rives du Gave ; elle prirent avec elles une petite voisine, Jeanne Abadie. Arrivées devant la grotte de Massabielle, elles durent se déchausser ; Bernadette mit un pied dans l'eau et entendit le bruit d'un grand vent ; elle leva les yeux vers une ouverture de la grotte et vit une jeune fille blanche qui la salua ; elle eut peur, recula, voulut appeler, relevant les yeux, elle vit l'apparition qui lui souriait. Bernadette prit son chapelet ; la jeune fille blanche tenait un grand rosaire dont elle faisait courir les grains ; mais elle ne remuait pas les lèvres, l'apparition salua, recula dans la niche et disparut.

Les autres apparitions

Bernadette était brûlée du désir de revenir à la grotte, elle y revint le dimanche 14 février, avec quelques compagnes, elle revit l'apparition et lui jeta de l'eau bénite en disant : « Si vous venez de la part de Dieu, approchez ». On eut de la peine à ramener la voyante à la maison, en route, elle avait les yeux levés et le visage souriant ; la vision continuait. Le jeudi 18 février, Bernadette dit à la Dame : « Veuillez avoir la bonté d'écrire votre nom ». Pour la première fois, l'apparition parla et répondit : « Ce que j'ai à dire, il n'est pas nécessaire de l'écrire. Voulez-vous bien, ajouta-t-elle, venir pendant quinze jours. Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse en ce monde, mais en l'autre. »

Le vendredi, 19 Février, la voyante fut en extase pendant un quart d'heure et dit qu'elle avait vu « la même Dame Blanche très belle et qui lui souriait ». Le samedi, 20 février, beaucoup d'habitants étaient accourus et Bernadette, après quarante minutes d'extase, avoua que la Dame lui avait fait

apprendre mot à mot une prière pour elle seule. Qu'était cette prière ? Nul ne l'a su, mais la voyante la récitait chaque jour de sa vie.

Le dimanche 21 Février, Bernadette arriva vers 6 heures du matin à la grotte. Elle tira son chapelet, l'égréna et tomba en extase : son visage radieux au début, devint triste, la Dame lui dit. « Priez pour les pêcheurs ». Le lundi, 22 Février, Bernadette vint à la grotte, pria et ne vit rien. Le mardi 23, il y avait à la grotte, dès 6 heures du matin, près de deux cents personnes, parmi elles MM. Estrade, contrôleur des Indirectes ; Dozous, médecin ; Duffo, avocat ; Laffite, intendant militaire. Ces messieurs explorèrent la grotte et tout sens et vinrent se mettre à côté de Bernadette, qui demeura en extase plus d'une heure. Le lendemain, la vision se renouvela.

Le jeudi 25 Février, eut lieu la neuvième apparition : sur l'ordre de l'apparition, Bernadette gratta la terre et en fit jaillir une source qui n'a jamais plus tari. Le jour suivant, la Dame lui adressa ces paroles : « Pénitence ! Pénitence ! Pénitence ! Le samedi, la voyante baisa deux fois la terre pour faire pénitence pour elle et pour les autres. Le dimanche, devant un millier de spectateurs, mêmes exercices de pénitence pendant l'extase et il en fut encore ainsi, le lundi 1^{er} Mars. Le mardi 2 Mars, l'apparition dit à Bernadette : « Vous irez dire aux prêtres de faire bâtir ici une chapelle et d'y venir en procession ». Le 3 Mars, l'enfant attendit en vain l'apparition, elle la revit le jeudi 4 Mars et l'on évalua à vingt mille le nombre des spectateurs en cette matinée. Ce même jour, trois médecins de Bordeaux, après avoir fait, avant et après l'apparition, l'examen médical de Bernadette l'avaient déclarée parfaitement saine de corps et d'esprit.

Je suis l'Immaculée Conception.

La quinzaine était terminée. Bernadette revenait de temps en temps à la grotte ; mais sans y être appelée par la voix qui l'y avait si souvent entraînée. Le jeudi 25, vers quatre heures du matin, l'enfant se rendit à la grotte ; après une dizaine de chapelet, elle revit l'apparition et 3 fois, elle lui dit : « Madame, voulez-vous avoir la bonté de me dire qui vous êtes ? ». A la troisième fois, joignant les mains sur la poitrine, la dame dit : « Je suis l'Immaculée Conception ». Pour ne pas oublier ces mots, Bernadette ne cessa de les répéter tout le long de la route. Elle les rapporta à M. le Curé et le soir de ce jour, elle demandait à Mlle Estrade, avec une ingénuité embarrassée : « Mais que veulent dire ces paroles : Je suis l'Immaculée Conception ? ». Jusqu'ici, Bernadette avait toujours appelé l'apparition « la Dame », elle la nomma

désormais, Notre Dame de la Grotte. Ce fut la seizième apparition, il y eut encore deux autres.

Le 7 Avril, Bernadette, poussée par la même force invincible, se rendit à la grotte, elle resta trois quarts d'heure en extase et ce fut ce jour-là qu'elle fut insensible à la flamme du cierge qui lui léchait les doigts sans les brûler, suivant le rapport du docteur Dozous. Le 16 juillet, fête du Mont Carmel, elle entendit une dernière fois la voix qui l'appelait à la grotte ; par ordre du préfet, l'entrée était barricadée : « J'allai, a-t-elle dit, dans la prairie au-delà du Gave. La Sainte Vierge m'apparut au lieu ordinaire, mais sans rien dire. Depuis, je ne l'ai plus revue ».

Bernadette après les apparitions

La petite Soubirous, après ces belles visions, continua de rester pauvre, malade, ignorante, mais gaie et très modeste. « On la voyait passer chaque matin, a écrit M. Estrade, se rendant à l'école, portant un pauvre cabas, au fond duquel on apercevait son bas à tricoter, son croûton de pain noir et son alphabet racorni. Aux récréations, elle riait, chantait, sautillait avec ses jeunes compagnes ». Après sa première communion, elle passa deux ans dans sa famille, recevant des visites continuelles de gens accourus pour la voir et la questionner. Jamais Bernadette ne voulut recevoir la moindre obole et un jour elle allongea une paire de gifles à l'un de ses frères qui avait accepté deux francs des visiteurs. Pour mieux la soigner, les Sœurs de l'hospice de Lourdes demandèrent à ses parents de la leur confier. Une fluxion de poitrine la mena aux portes du tombeau, elle but l'eau de la grotte et fut guérie ; mais elle resta sujette à des crises d'asthme très violentes. Jeune fille, elle s'occupait de travaux de couture et de broderie et ses ouvrages étaient d'une perfection achevée.

Bernadette qui n'avait pu, à cause de la maladie, assister à la bénédiction de la statue de N. D. de Lourdes, vit l'inauguration de la crypte de la Chapelle, le 21 Mai 1866 ; il y avait là plusieurs évêques, 300 prêtres et un nombre immense de pèlerins. L'objet de son message était réalisé. Elle pouvait disparaître. Elle s'éloigna, en effet. Le 3 juillet 1866, au soir, elle se rendit à la grotte, elle colla ses lèvres au rocher, regarda une dernière fois la niche où l'Immaculée lui était apparue et se répandit en torrents de larmes. On voulut l'arracher à cet endroit ; elle demanda encore un délai, puis elle s'arma d'énergie et s'éloigna pour toujours de ce qui fut son paradis sur terre.

Le lendemain, elle quittait Lourdes pour se rendre au couvent des Sœurs de la Charité de Nevers, un mois plus tard, elle prenait l'habit et recevait le nom de Sœur Marie-

Bernard. En Octobre suivant, elle fut si gravement malade, qu'elle obtint de faire sa profession. Elle devait vivre encore treize ans, édifiant ses Sœurs par sa piété et sa résignation. Le mercredi, 16 Avril 1879, à 3 heures de l'après-midi, elle baisa le crucifix, demanda pardon, murmura : « Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour moi, pauvre pécheresse... pauvre pécheresse... » et expira. Trente ans plus tard, la cause de l'humble religieuse était introduite à Rome et le 14 Juin 1925, Bernadette Soubirous était déclarée bienheureuse. L'Immaculée avait tenu parole : « Je ne vous promets pas, avait-elle dit à l'enfant, de vous faire heureuse en ce monde, mais en l'autre. »

L'ACTION CATHOLIQUE

Le lundi, 28 Décembre, au secrétariat populaire de la rue Brizeux, M. le Curé donna une conférence sur ce sujet : « Le renouveau chrétien dans la littérature contemporaine ». Pour mieux se faire comprendre et aussi pour relever les courages et inspirer confiance dans l'avenir, le conférencier procéda par comparaison. Il remonta à cinquante et soixante ans en arrière, au lendemain de la guerre de 1870-1871, et montra quels étaient les dirigeants intellectuels de cette époque. Au commencement du xx^e siècle, leur influence avait produit son effet : anticléricalisme aigu. Et puis, le conférencier étudia la littérature d'après la dernière guerre, il indiqua la place importante qu'y tient l'idée religieuse et il fit partager à son auditoire son espérance en un avenir meilleur.

Maîtres d'hier

Au lendemain de la guerre franco-allemande des historiens comme Edgard Quinet et Michelet étaient encore vivants et leurs livres étaient lus. Michelet surtout, avait une grande influence ; c'était un poète, un visionnaire qui prétendait ressusciter le passé ; mais son anticléricalisme croissait avec l'âge. Deux autres historiens qui furent aussi des philosophes, Taine et Renan, dominaient encore plus le monde intellectuel. Déterministe, c'est-à-dire matérialiste, Taine battait en brèche toute métaphysique et toute religion. Renan, lui, croyait à l'Avenir de la Science qui était la nouvelle divinité mise à la place de Jésus Christ. Parmi les publicistes, Edmond About était un violent disciple de Voltaire.

Dans le roman, George Sand affichait son athéisme et proclamait les droits de la passion ; Flaubert, les Goncourt,

étaient des païens, Zola était très populaire avec ses romans naturalistes et grossiers ; Loti se posait en sceptique désenchanté. En poésie, Victor Hugo vaticinait comme un prophète anticlérical ; Leconte de Lisle frappait des vers magnifiquement païens. Au théâtre, Emile Augier déclamaient contre les Jésuites et Alexandre Dumas, fils, proclamait la passion irrésistible.

Où étaient les écrivains catholiques ? Il y avait bien Louis Veuillot, polémiste de génie ; mais il n'avait même pas pour lui tous les catholiques et Mgr Dupanloup était son adversaire. Octave Feuillet, Labiche, Coppée, n'avaient pas la grande notoriété. Alors, on comprend que l'opinion dirigée par des maîtres irreligieux fut, elle-même, hostile au catholicisme. On eut le Combisme, la Séparation et les lois d'exception contre les religieux.

Maîtres d'aujourd'hui

Les philosophes du xiv^e siècle ont perdu de leur influence. Plus près de nous, d'autres se sont levés, qui suivent des voies différentes. Le spiritualisme de Bergson est déjà une réaction contre le matérialisme absolu. Ollé-Laprune a courageusement frayé la voie à des philosophes comme Maurice Blondel et Jacques Chevalier, tenants de la pensée chrétienne. Tout un renouveau thomiste s'épanouit sous la magistrale conduite de Jacques Maritain. Le grand public n'est peut-être pas atteint par ces penseurs ; mais il y a les romanciers catholiques dont les plus connus sont Bourget, Bazin, Bordeaux, Bauman, Mauriac. Un genre nouveau a surgi : l'hagiographie, les vies de saint, et c'est un signe des temps qu'un membre de l'Institut, Fernand Laudet, ait écrit les vies de sainte Thérèse de Lisieux et de Bernadette Soubirous, que Louis Bertrand ait donné un saint Augustin, Colette Yver un saint Pierre etc... Faut-il citer des poètes comme Péguy, Jammes, Claudel, Louis Mercier, Valléry-Radot, Le Cardonnel, Pierre de Nolhac, tous remarquables et tous chrétiens ? N'est-elle pas caractéristique la conversion d'André Beaunier, ce publiciste jadis sceptique et disciple de Renan, qui se met à traduire *l'Imitation de Jésus-Christ* et meurt fervent catholique ? On peut croire que le réveil de l'esprit chrétien chez les élites est le prélude d'un renouvellement religieux parmi le peuple.

Une autre conférence d'un aveugle

La réunion mensuelle de l'action catholique du mois de Janvier eut lieu au Patronage, où M. Marcel Liechty nous fit une conférence très intéressante sur la façon de lire et d'écrire des aveugles ; il nous raconta comment Louis Braille

découvrit la méthode merveilleuse qui donnait à l'aveugle des yeux au bout des doigts. Les nombreux assistants écoutèrent le conférencier avec l'intérêt qui était dû à son talent et à son malheur. Ce malheur d'être aveugle n'était pas le seul dans la vie du sympathique orateur ; au début de la réunion, M. le Curé avait présenté M. Liechty et raconté sa vie. Agé de 16 ans, élève à l'école commerciale de Brest, Marcel Liechty voit un jour une cartouche de fulminate de mercure exploser entre ses mains ; le plancher, le plafond s'écroulent, le jeune homme y perd un œil et deux doigts. Il rentre en quatrième au collège de Lesneven et y fait de brillantes études à la fin desquelles, ayant bénéficié d'un petit héritage, il voyage en Suisse et en Italie. Après un séjour en Angleterre, il entre dans une maison de commerce : les débuts sont pénibles, bientôt c'est la richesse, il s'installe avec sa femme à Bordeaux. Un matin, il s'attarde au lit : il attend le jour pour se lever, hélas ! il ne devait plus y avoir de jour pour lui, Marcel était aveugle. Il lutte, gagne sa vie et voilà qu'un incendie dévore sa maison. Il vient à Dieppe où il a acheté un entrepôt de marchandises pour 80.000 francs à un Norvégien. Celui-ci, après avoir été payé, liquide son stock en cachette et disparaît. Ruiné, Marcel Liechty donne des leçons d'anglais ; il n'était pas au bout de ses malheurs : il avait cinq enfants, il en perd quatre, dont deux en trois semaines. Son courage, sa foi dans la Providence ne sont pas ébranlés, comme Job il sait dire : « Dieu m'avait tout donné, Dieu m'a tout ôté, que son saint nom soit béni ! » Et M. Liechty trouve le temps et la force de se dévouer au service de ses frères aveugles.

L'œuvre antituberculeuse

A Carhaix, comme ailleurs, il y a un comité du timbre antituberculeux dont les membres rivalisent de zèle pour la vente des vignettes. Cette année, le Bureau central a distingué un membre du Comité de Carhaix et lui a octroyé la médaille de bronze ; l'heureux bénéficiaire de cette distinction n'est autre que le sympathique recteur de Plouguer, M. Le Treut. Sans connaître exactement les termes de la citation, nous croyons savoir qu'on a reconnu chez le vénéré lauréat ce mérite particulier d'assumer à lui seul la charge de la vente du timbre sur le territoire de la commune de Plouguer. En réalité, ce mérite était encore plus grand, le zèle de M. Le Treut débordait les limites de sa paroisse. Les Carhaisiens l'ont vu à l'œuvre et applaudissent à cette récompense bien gagnée, qui est un encouragement à ce mode de propagande, par la distribution du timbre, préférable à tout autre moyen.

Le Pèlerinage Jociste à Rome

(suite et fin.)

Rome. St-Pierre, le Colisée, les Catacombes.

Rome ! Dès l'arrivée, notre émotion est vive, pendant que nous défilons en chantant sur les quais de la gare. Elle ne fera que s'accroître pendant nos quatre journées de séjour. Dès le lendemain, mardi, à huit heures, nous sommes à Saint-Pierre, la basilique des Papes. Au cours de la messe, Mgr d'Herbigny, président de l'Institut pontifical oriental, nous émeut beaucoup par son ardente prière en faveur des jeunes ouvriers russes.

L'après-midi, nous sommes massés au Colisée, cet immense cirque de pierre, où cinquante mille spectateurs venaient à la fois assister aux combats de gladiateurs ou aux martyres des chrétiens livrés aux bêtes. L'abbé Bordet, aumônier général adjoint, puis Mgr Saliège, archevêque de Toulouse, évoquent la prodigieuse fécondité des sacrifices endurés là par des faibles, des esclaves dont la doctrine réussit à vaincre, à notre tour, la pagainsme moderne. Il y eut là, dans ce cadre si puissamment évocateur, deux heures de magnifique enthousiasme.

Le même enthousiasme nous reprit le mercredi, aux Catacombes. Notre groupe visita la Catacombe de Sainte-Callixte. Nous y avons appris à aimer plus fortement notre christianisme en revivant les peines, les souffrances, mais aussi les consolations des premiers disciples du Christ qui surent être si pleinement ce que nous voudrions devenir dans nos ateliers, nos œuvres, nos rues : des conquérants.

Le Pape.

Saint-Paul hors les Murs, Saint-Jean de Latran, les jardins du Vatican, les kilomètres de Musée, les promenades au forum, dans la splendeur des pierres, la réception à l'Ambassade de France, tout cela fut très intéressant, mais pâlit auprès de ce qui fut le sommet d'émotion et d'enthousiasme de notre pèlerinage : l'audience du Pape. C'est le jeudi soir que nous sommes entrés au Vatican par l'escalier d'honneur. On nous dispose dans trois grandes salles en longues files, afin que le Pape puisse passer devant chacun de nous. Nous attendons longtemps, puis soudain, de la première salle, partent des hurrahs, des applaudissements, des bravos. C'est Pie XI. Il s'avance, très paternel, très souriant, donnant à chacun son anneau à baiser. Autour de lui, c'est du

délire. Les chants, les exclamations : « Vive Pie XI, vive le Pape des travailleurs », se renouvelaient et grandissent sans cesse. Quand ce défilé a pris fin, nous sommes rassemblés dans la grande salle des béatifications. Après un mot de présénation de Quiclet, notre président, le Saint-Père prend la parole. Il parle, pendant une heure, en un français facile et souvent élégant. Il nous dit combien il est heureux de nous voir, combien il nous aime, combien il est fier de notre apostolat. Il nous prie de transmettre à tous nos parents, nos amis, nos camarades, sa bénédiction, ce qu'il appelle, affectueusement, la bénédiction de leur « vieux Père ».

Encore des applaudissements et le vieillard blanc traversant nos rangs, s'en va comme à regret, le visage plein de douceur et de bonté.

Conclusion.

Nous lui avons promis de continuer notre apostolat parmi les ouvriers de France et nous espérons pouvoir lui présenter bientôt des résultats bien meilleurs que ceux de nos premières années. Nous l'espérons d'autant plus fermement, que nous avons confiance en sa protection et en ses prières. Nous avons confiance aussi dans nos frères, les Jocistes, au milieu desquels nous avons passés ces douces heures. L'affection qui unissait les Jocistes, l'entrain qui les animait étaient splendides. Qu'ils fussent du Nord, de l'Est, de Bretagne ou du Midi, tous ces jeunes ouvriers s'aimaient profondément. Cette atmosphère de pleine sympathie n'était pas l'aspect le moins agréable de notre voyage. Elle en a fait vraiment un pèlerinage, un voyage chrétien, intensément chrétien.

Un Pèlerin.

MOUVEMENT PAROISSIAL

Baptêmes : Marie-Claude Guézou ; — Jean Poignonec ; — Yvette Dessaux ; — Simone Le Clézio ; — Yves-Lévénéz ; — André Mocaër ; — Raymond Higuinen ; — Annik Le Gall ; — André Le Moal.

Mariages : Albert Moine et Lucie Bozec ; — Marcel Audren et Elisa Le Goff.

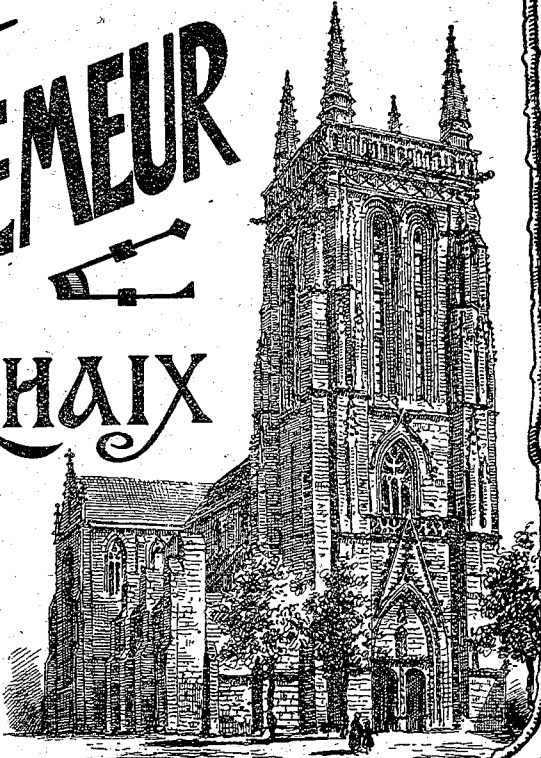
Enterrements : Marie-Anne Le Borgne, Hospice ; — Jeanne Le Bras ; — Jacques Thomas, Hospice ; — Raymond Bernard ; — Louis-Marie Quémener ; — Marie-Louise Le Moigne ; — Marie-Yvonne Le Roux ; — Marcelle Le Gall ; — Marie-Anne Le Saux ; — Gabriel Bugny ; — Annik Le Gall.

Le Gérant : H. QUERSY.



LA VOIX

DE STREMEUR CARHAIX

L. LE GUENEC - 1932

QUIMPER, IMPRIMERIE CORNOUAILLAISE
7, RUE DES GENTILSHOMMES

La Voix de Saint-Trémeur, Carhaix

Paraît tous les deux mois.

Avril

La nature revit.

Au quatrième livre des Fastes, le poète latin Ovide explique en vers faciles et abondants, que le mois d'Avril tire son nom d'un mot grec « Aphros », écume, et rappelle la naissance d'Aphrodite ou Vénus, sortie de l'écume de la mer. Depuis, cette légende a été magnifiée en une œuvre célèbre par le peintre italien Sandro Boticelli, qui a trouvé cependant le moyen de se surpasser en peignant « l'Allégorie du printemps », tableau qui est un pur chef-d'œuvre. Le mois d'Avril, continue le poète, convenait à la déesse de la beauté : pendant ce mois, la campagne se pare, la terre s'amollit et son sein déchiré par les plantes livre passage à leurs tiges élevées ; le bourgeon s'arrondit et laisse pointer déjà la verdure des feuilles. Virgile, en vers plus harmonieux encore, a chanté le même thème dans ses Georgiques : « le printemps rend aux bois leur verte parure, la terre se dilate, le puissant Dieu de l'air descend en pluies fécondes et donne la vie à toute la nature ; les bocages retentissent des chants mélodieux des oiseaux. »

Chez nous, les poètes du vieux temps ont été sensibles à la grâce du printemps : Charles d'Orléans répète en son vieux rondel : « Le temps a laissé son manteau — de vent, de froidure et de pluies... », et Rémi Belleau chante : « Avril, l'honneur des bois — et des mois ; — Avril, la douce espérance... » Nos artistes du moyen âge se complaisaient aux charmes de ce mois et répétaient sans doute l'expression de Dante : « Printemps, jeunesse de l'année — jeunesse, printemps de la vie. » Sur un psautier du XIII^e siècle, Avril est représenté sous la figure d'un roi qui trône, un rameau dans une main, un sceptre dans l'autre. Pour nos vieux imagiers, le mois d'Avril, avec sa grâce indécise, son humeur mobile se présentait comme un adolescent couronné de fleurs, et c'est ainsi qu'on le voit sculpté aux calendriers de pierre de nos églises ogivales. Au portail royal de Char-

tres, Avril, couronné de feuillage, cueille une fleur, à Rampillon ; la figure représentée rappelle le prince de la jeunesse, qui était choisi au début du printemps.

Les poètes modernes ont été séduits surtout par la splendeur automnale ; Alfred de Musset accorde cependant quelques vers au printemps : « Que faire ! au temps des fleurs, le monde est un enfant ; — c'est sa première larme et son premier sourire ».

Les âmes renaissent

Cette année, Avril, semble-t-il, a plus de larmes que de sourires ; ce mois reste tout de même chargé d'espérances, car depuis quelques jours, les cloches de Pâques ont sonné la résurrection du Christ, gage et symbole de la nôtre. En même temps que les rayons clairs et tièdes du soleil déchirant les nuées ont apporté à tous joie et santé, les rayons bienfaisants de la grâce divine ont frappé les cœurs qui s'épanouissent dans l'allégresse de la paix retrouvée. Avant le temps pascal, nombre d'âmes végétaient dans l'ombre, transies de froid, éloignées qu'elles étaient du Soleil d'amour et de Vérité. Sous la chaude et lumineuse influence de la grâce divine, l'âme chrétienne s'est ressaisie, par le sacrement de pénitence, elle s'est débarrassée des liens du péché qui la retenaient captive et puis elle a participé au banquet eucharistique et la voilà qui progresse, s'épanouit, fleurit, embaumé comme une plante qui serait cultivée aux jardins du Christ. Et cette comparaison n'est pas forcée, puisque l'Evangile lui-même raconte qu'après sa résurrection Jésus apparut à Marie sous l'aspect d'un jardinier.

Laissez-vous faire, chères âmes renouvées ; sous la main attentive du divin jardinier vous vous couvrirez de fleurs qui répandront la bonne odeur du Christ et vous porterez des fruits de salut qui vaudront en ce monde et en l'autre. Chrétiens, disciples d'un Dieu ressuscité, laissez-vous façonner par la volonté divine qui vous offre d'être utiles et bienfaisants ici-bas pour être là-haut heureux éternels.

L'avenir se prépare

Consultez les jardiniers de ce monde, ils vous diront que du travail du mois d'Avril dépend le succès de l'année. Pour la vie spirituelle, il en est de même : c'est au mois d'Avril que se prépare l'avenir. Dans les conditions difficiles de l'existence moderne, pour vivre et réussir, il faut être fort et comme c'est l'union qui fait la force, on se réunit entre gens qui ont les mêmes préoccupations, les mêmes idées, pour s'encourager et entraîner d'autres après soi. C'est ce

désir d'entraide et d'union qui a provoqué ces communions pascales collectives organisées dans les églises de Paris par les élèves et anciens élèves des grandes écoles. Dans ces cérémonies, la messe est dite, ordinairement, par un ancien qui a quitté la carrière pour se faire prêtre. Ces communions sont de plus en plus nombreuses chaque année : de 15.000, l'an dernier, elles ont passé à 20.000 cette année.

Cet élan a gagné d'autres milieux : les artistes des théâtres ont leur messe pascale, les fonctionnaires aussi. Les lycéens des classes supérieures ont, cette année, pour la première fois, lancé des invitations pascales qui ont eu beaucoup de succès et les jécistes des écoles primaires supérieures de la région parisienne ont affirmé, à leur réunion pascale, la vitalité de leur mouvement, qui date d'un an.

Et puis, il n'y a pas que les formations intellectuelles : aux travailleurs de l'esprit se joignent ceux du labeur manuel, les groupes d'ouvriers, d'ouvrières, d'employés. Les élites venues de tous les domaines remplissent au grand jour leur devoir pascal et donnent les meilleures espérances pour l'avenir du catholicisme dans notre pays. Quel bel exemple et aussi quelle leçon pour les trop nombreux hommes de Carhaix, retenus par le respect humain, loin des sacrements qui sont les sources de la vie chrétienne. Dans les grands centres où l'on a déjà fait l'expérience des doctrines extrêmes, le mouvement est déclenché qui ramène les gens au Christ ; allez-vous, ô Carhaisiens, boudier, longtemps encore, les joies de cette renaissance religieuse qui se manifeste surtout au mois d'Avril par des communions pascales et des Congrès de toute sorte ; continuerez-vous à tourner le dos à l'aurore qui s'annonce d'un magnifique renouveau chrétien ? Nous vous attendons, nous prions, nous espérons. Venez, l'avenir est beau que nous vous promettons en ce monde et en l'autre.

JUBILÉ DU PUY

Chaque fois que le Vendredi Saint coïncide avec la fête de l'Annonciation (25 Mars), il y a un grand jubilé à Notre-Dame du Puy, en Velay. Cette année le « Grand Pardon », commencé le 24 Mars, a duré jusqu'au 10 Avril. Nous pensons intéresser nos lecteurs, en leur donnant quelques détails sur Le Puy, célèbre par son site, ses sanctuaires et son pèlerinage.

Paysage pittoresque

Ce sont des souvenirs déjà vieux de vingt ans ; mais c'est un émerveillement inoubliable qu'on éprouve quand le train, venant du Nord, débouche dans le bassin du Puy, hérissé de dykes (cheminées volcaniques) dont les silhouettes imprévues avec les clochers et statues qui les couronnent donnent au paysage un caractère étrange et saisissant. Au loin, les Cévennes et d'autres montagnes rangées en cercle font à ce site un cadre grandiose. C'est un peu, Carhaisiens, comme si vous montiez à la côte 303 de la vieille route de Gourin, ou mieux encore, au roc de Toulaëron, qui en est tout près : en regardant vers le Nord, vous admireriez le vaste cirque que font les Monts d'Arrée, venant à la rencontre des Montagnes Noires et où se détachent les monticules de Motreff, Spézet, Clédén, Carhaix, Carnoët, Sainte-Barbe-Berrien, couronnés de leurs clochers. Au Puy, la voie, décrivant une vaste courbe à flanc de coteau, contourne la ville et permet de la voir sous tous ses aspects.

Notre-Dame de France

Le Puy est dominé par le mont Anis, immense plateforme qui porte le rocher Corneille, sur lequel se dresse la statue colossale de Notre-Dame de France. Sur l'initiative de Mgr Morlhon, évêque du Puy, le 5 Septembre 1855, une souscription fut ouverte dans la France entière. L'Empereur offrit 150.000 kilos de fonte de fer provenant des 213 canons pris à Sébastopol ; le célèbre sculpteur Bonassieux fut chargé de la confection d'une statue de la Vierge portant l'Enfant Jésus qui bénit la ville et la France ; cette œuvre gigantesque fut inaugurée le 12 Septembre 1860. La statue a 16 mètres de haut et repose sur un piédestal de 7 mètres d'élévation. La Vierge, debout sur une demi sphère, écrase du pied la tête d'un énorme serpent ; elle porte sur le bras droit le divin enfant qui lève la main pour bénir. La statue est creuse : à l'intérieur, un escalier en colimaçon permet de monter jusqu'à la tête et de contempler un merveilleux panorama. Au pied de la statue de la Vierge s'élève le monument de bronze de Mgr Morlhon, mort en 1862.

Notre-Dame du Puy

Comme Carhaix, Le Puy est une ville très ancienne ; à l'époque gallo-romaine c'était à la fois la citadelle des Vellaves et un centre religieux, où le culte païen résista énergiquement aux efforts de la prédication chrétienne. Le christianisme finit par l'emporter et sur l'emplacement du temple de Jupiter, au mont Anis, fut élevée une église dédiée

à la mère de Dieu. L'ancienne basilique s'agrandit successivement jusqu'au XII^e siècle pour contenir les foules toujours plus nombreuses qui accouraient à ce sanctuaire le plus réputé de France avec celui de Notre-Dame de Chartres et qui était considéré, aux heures critiques de la vie nationale, comme « le palladium de la royauté française ». Cette église Notre-Dame, précédée d'un escalier de soixante marches, est un prodigieux édifice de style roman avec un air arabe ; elle est construite en pierres volcaniques blanches et rouges alternées. Une vaste coupole surmonte la croisée de la nef, des transepts et de l'abside. Le clocher, haut de 56 mètres, se dresse comme un donjon isolé. Accolé à la basilique, le cloître du XI^e siècle est remarquable avec ses arcades de pierres variées portées sur d'élégante colonnes.

L'intérieur, avec son décor polychrome, rappelle la cathédrale de Sienne. Sur le maître autel consacré par les anges, suivant la légende, d'où le nom d'église angélique, on célèbre la Vierge noire, statue en bois de cèdre qui aurait été modelée par le prophète Jérémie, conservée par les prêtres juifs, prise par le sultan de Babylone qui l'aurait donnée au roi de France Dagobert.

Le Jubilé, son ancienneté, ses dates

On ignore à quelle date exacte, le privilège du jubilé fut concédé à la cathédrale du Puy ; l'institution de ce pardon remonterait, dit-on, à l'an 992 ; elle était destinée à mettre sous la protection de la Vierge d'Anis, les foules terrorisées par l'approche de l'an mil. Le jubilé existait déjà depuis un temps immémorial, quand le Pape Martin V, au commencement du XV^e siècle en confirma l'usage. L'historien Juvénal des Ursins écrit en 1407 : « En ce caresme, il y eut pardon de peine et de coulpe au Puy et y fut tant de monde et de peuple que merveilles, et y eut bien deux cents personnes esteintes (étouffées). Les fidèles accouraient de toutes les provinces de la France et même des nations voisines, et comme il n'y avait qu'un jour de jubilé on se rend compte de l'affluence. Plus tard, la prolongation à une semaine facilita la circulation ; malgré tout, les nombreux confesseurs postés aux carrefours n'arrivaient pas à satisfaire la multitude des pénitents désireux de communier à l'autel angélique et la presse était parfois si grande qu'il était besoin de verser de l'eau sur la tête des passants du haut des fenêtres des maisons « de peur qu'ils ne s'étouffent », ou de leur jeter des fruits « pour leur raffreschissement ».

Les jubilé du Puy se produisent trois à quatre fois seulement par siècle. L'histoire a gardé le souvenir de ceux de 1407, 1418, 1429, 1450 ; de 1502, 1513, 1524 ; de 1622, 1633, 1644 ; de 1701, 1712, 1785, 1796 ; de 1842, 1853, 1864 ; de

1910, 1921. Le jubilé de 1932 est le dernier du siècle, le prochain aura lieu en l'an 2005.

Quelques Jubilés

Nous avons parlé de celui de 1407, où deux cents pèlerins périrent étouffés, il fut le dernier à ne durer qu'un jour. Celui de 1429 est à retenir, à cause de la présence de la mère de Jeanne d'Arc, Isabelle la Romée, venue prier pour sa fille. Celle-ci avait été déferée aux juges ecclésiastiques de Poitiers par le roi Charles VII qui hésitait à reconnaître la mission de la jeune fille. Comme c'était bientôt le grand jubilé du Puy, Jeanne empêchée d'y aller en personne, envoya quelques-uns de ses compagnons au célèbre sanctuaire pour se recommander à la Sainte Vierge. Quelle ne fut pas la joie des envoyés de la vierge lorraine de trouver là-bas la mère de l'héroïne qui avait fait plus de cent lieues, à pied, à travers un pays infesté d'ennemis, pour mettre sa fille sous la protection de Marie. Ces prières furent exaucées, c'est pendant le « grand pardon » que les docteurs de Poitiers approuvèrent la mission de Jeanne ; c'est du Puy encore que vint à la bergère son aumônier, frère Jean Pasqurel, qui lui disait la messe tous les matins et la suivit partout jusqu'à sa captivité.

Le jubilé de 1796 ne put être célébré publiquement, l'exercice du culte n'était pas libre, c'est dans des granges ou des grottes retirées que les pèlerins durent accomplir les exercices du jubilé sous la menace d'être dénoncés. Deux ans plus tôt, le 10 Juin 1794, la statue de la Vierge Noire avait été brûlée sur la place de l'Hôtel de Ville ; la statue actuelle est une exacte réplique de l'ancienne. Le jubilé de 1842 renouvela avec éclat l'ancienne tradition, celui de 1864 vit passer 100.000 personnes.

Le Jubilé de 1932

Le « grand pardon » de cette année a été digne des précédents, il a été organisé par Mgr Rousseau, évêque du Puy, en complet accord avec le conseil municipal. A travers les ruelles des vieux quartiers, le long des boulevards modernes qui ont reçu une parure de fête exceptionnelle, les pèlerinages du Velay, du Vivarais, de l'Auvergne ont défilé et aussi des pèlerinages nationaux. Les Scouts, les Noëlistes, les Etudiants catholiques, les Croisés de l'Eucharistie, les Cheminots catholiques, et beaucoup d'autres Associations ont escorté l'image bénie de Notre Dame. Le lundi de Pâques on a évalué à 30.000 le nombre des pèlerins, ce jour-là et les deux jours suivants les « Routiers de France » ont donné

une représentation inédite des mystères de la Vierge. Et puis, le 10 Avril, jour de clôture, ce sont des cérémonies, des prédications, une procession solennelle présidées par Son Eminence le cardinal Verdier entouré de vingt archevêques ou évêques. La vieille cité a retrouvé l'affluence des temps de « roméage » où les avenues du sanctuaire étaient pareilles à des fleuves, « au point, assure un chroniqueur, que si quelque chose tombait, nul n'osait se couler pour le ramasser, de peur d'être foulé par la presse ».

L'ACTION CATHOLIQUE

Les allocations familiales

Nos réunions mensuelles se suivent et ne se ressemblent pas.

L'autre fois, M. le Curé nous avait entretenu du « renouveau chrétien dans la littérature contemporaine » ; c'était un sujet plutôt relevé pour un certain nombre d'auditeurs. A notre dernière séance, M^e Guivarc'h, notaire, traita une question plus pratique et intéressante pour tous : l'obligation des allocations familiales. C'était un sujet tout à fait actuel, puisque le Sénat avait, le 21 Janvier dernier, ratifié le projet de loi précédemment adopté par la Chambre et qui rend obligatoire le régime des allocations familiales déjà bénévolement appliqué par un grand nombre d'établissements. M. Guivarc'h apportait à ce travail sa compétence d'homme de loi, son souci de clarté, son élocution aisée et son désir d'être utile, aussi sa conférence fut-elle bien écoutée et bien comprise.

Une discussion animée suivit, car toutes les améliorations ne sont pas parfaites et ne réussissent pas à donner satisfaction à tous. Un contradicteur avait peur qu'on ne glissât à l'étatisme. M. Guivarc'h répond que la loi nouvelle consacre un état de choses existant déjà et maintient les caisses de compensation. Un autre trouve que ces allocations vous ont un air de sursalaire et risquent d'aggraver la situation des petits employeurs et de faire monter le coût de la vie. Le conférencier s'emploie à calmer ces appréhensions et oblige le contradicteur à reconnaître qu'il y a eu là un grand pas fait vers plus de justice sociale.

Quelqu'un demande quand cette loi des allocations familiales sera appliquée. Ici, M. Guivarc'h est obligé de convenir qu'il y a de la négligence : la loi n'a pas encore été

promulguée et de ce fait le décret d'administration publique est retardé, or, comme chacun sait, la loi ne deviendra exécutoire que trois mois après la parution de ce décret ; c'est un grave retard qu'il faut faire cesser.

Ce fut une soirée animée, profitable, comme il en faudrait beaucoup.

Les Catholiques et la Question de la Paix.

La réunion mensuelle d'Action Catholique de Mars a porté sur un sujet d'un intérêt très actuel : l'attitude des catholiques en face des problèmes de la paix. M. l'abbé Abarnou y démontra pourquoi les catholiques, qui comprennent et vivent leur christianisme, doivent approuver avec une sympathie élogieuse les initiatives tendant à écarter la guerre par l'arbitrage ou le recours à une juridiction internationale. Ils peuvent, par ailleurs, être fiers d'appartenir à l'Eglise, qui reste la grande force pacificatrice des peuples par son action profonde et incessante contre les violences, les ambitions, les cupidités humaines d'où proviennent en définitive toutes les guerres.

Congrès de Jeunesse Catholique.

Un Congrès général de la Jeunesse Catholique du Finistère s'est tenu à Quimper, le dimanche 3 Avril. Une vingtaine de jeunes Carhaisiens y ont pris part : Dès le matin, ils ont participé aux réunions d'étude qui se tenaient par catégorie : jeunesse ouvrière, étudiante, agricole, etc... Ces réunions, qui groupaient ensemble un millier de jeunes gens, ont été très animées. L'après-midi, après un rassemblement à la Cathédrale, un grand meeting était organisé dans la cour d'honneur du Likés. Des autos, venus de tous les points du département, y amenèrent une véritable foule de participants, dont la bonne tenue, l'allure crâne et assurée furent remarquées par toute la population quimpéroise. On a pu évaluer à 6.000 le nombre de ces participants. Divers orateurs de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne, de l'Association Catholique de la Jeunesse Française, de la Fédération des Patronages, y prononcèrent des discours très écoutés dans l'ensemble. Les jeunes gens sont revenus impressionnés par cette démonstration de force tranquille et de parfaite organisation, ainsi que par l'ardent appel à l'apostolat qui leur avait été si éloquemment lancé.

DEUILS

Madame Le Treut

Elle avait 86 ans et ne les portait pas, tant elle était restée alerte de corps et vive d'esprit ; demeurée sans infirmités, elle a été enlevée en quelques jours, par une congestion pulmonaire. Née Catherine Le Berre, la mère de M. Le Treut, recteur de Plouguer, était une vraie « bigoudène » ; elle appartenait à cette race vigoureuse venue, du fond de l'Asie, dit-on, échouer sur une côte basse, battue par la grande houle de l'océan, terre sablonneuse, inhospitalière, qu'un travail acharné a rendu fertile. Laborieux, les bigoudens sont encore éminemment pratiques : si la terre leur manque, si la mer se montre avare de ses richesses, ils se retournent ailleurs, s'adaptent et font du négoce. M. et Mme Le Treut, pour élever leur nombreuse famille, ouvrirent un restaurant au bourg de Plomeur, à la croisée des chemins qui mènent de Penmarc'h à Quimper, du Guilvinec à Douarnenez. C'était un relais obligé à tous, voyageurs et commissionnaires, s'arrêtaient : celle qu'on appelait « ar vamm », la mère, était là pour les servir et les héberger à toute heure du jour et de la nuit.

Le pays bigouden, en dépit de quelques fausses notes, est unanime dans l'affirmation de sa foi chrétienne, et Mme Le Treut, sur ce point, n'a jamais transigé avec le siècle et ses prétendues exigences : ses deux garçons ont été élevés au Petit Séminaire, et ses filles ont toujours été des modèles de foi ferme et agissante qu'elles ont transmise à leurs enfants. Pour toutes les œuvres et initiatives catholiques, les neveux et les nièces de M. Le Treut sont un peu là et leur concours est assuré. Retirée à l'hospice de Pont-l'Abbé, condamné au repos, Mme Le Treut passait le plus clair de son temps à égrener son chapelet, comme celle-là qui a sa statue au monument des Bigoudens. Aussi la mort n'a pas surpris cette grande chrétienne, trois jours avant sa fin, elle avait demandé et reçu tous ses sacrements et pendant tout ce temps son fils fut le compagnon de son agonie. Après sa mort elle fut reconduite par la famille à Plomeur, où elle avait vécu, travaillé, mérité le Ciel.

Pour la cérémonie des funérailles une douzaine de prêtres étaient venus d'ailleurs ; parmi eux M. Le Lec, recteur de Cléden-Poher, et M. Emile Bosson, de Carhaix. M. Bosennec, curé-doyen de Carhaix, présida le nocturne ; M. Paubert, recteur de Plomeur, chanta la messe ; M. le chanoine Auffret, curé-doyen de Douarnenez, donna l'absoute.

La grande église paroissiale était remplie par les parents et les amis. La paroisse de Plouguer était représentée par les conseillers de l'église et un certain nombre de paroissiens. Beaucoup n'avaient pas été avertis à temps, ils donnèrent à leur recteur un témoignage de douloureuse sympathie en faisant chanter des services pour le repos de l'âme de la regrettée défunte. Le dimanche des Rameaux, avant la grand'messe, un service de huitaine fut chanté pour Mme Le Treut en l'église de Plouguer, M. le Curé-Doyen présida la cérémonie.

En cette douloureuse circonstance, nous présentons à M. Le Treut et à sa famille nos plus vives et sincères condoléances.

Monsieur le Docteur Marchais

La ville et la campagne de Carhaix déplorent la perte du médecin habile et consciencieux qu'était M. Henri Marchais. Les discours prononcés sur sa tombe par des notabilités médicales ont proclamé la valeur professionnelle et le désintéressement du regretté défunt ; la foule qui assistait à ses funérailles a bien montré en quelle estime il était tenu par la population. Dans ce bulletin où la place est restreinte nous voulons seulement retenir et rappeler quel homme de haute conscience et quel grand chrétien il fut.

Nous ne l'avons connu que dans les trois dernières années de sa vie, déjà touché par le mal qui devait l'emporter. Ce que nous avons vu a été suffisant pour nous faire apprécier un tel homme. Nous avons pu constater combien son commerce était agréable, car il possédait une vaste culture et savait exposer ses idées ; mais ce qui frappait surtout en lui c'était l'amour de son art et le dévouement à ses malades : M. Marchais s'est tué à la besogne, il est mort sur la brèche. Mieux que personne il connaissait son mal, il luttait avec lui ; blessé, il n'a pas voulu quitter le champ de bataille parce qu'il y avait là d'autres blessés ; jusqu'au bout il a vu des malades, il a donné des consultations. Il y a très peu de temps on le cherchait pour aller à Kergloff ; il était alors en visite à la Salette ; il gravit en hâte les pentes raides de ce quartier, arrive essoufflé chez lui et part à la campagne ; son malade est guéri et lui est mort, il en est mort peut-on dire. Que de gens pleuraient pendant le défilé à la chambre mortuaire ! « Il m'a sauvé, il est venu me voir jusqu'à neuf fois dans la même journée ». disait une mère de famille, et elle éclatait en sanglots.

Praticien consciencieux, M. Marchais fut aussi un chrétien convaincu : sans ostentation, mais aussi sans crainte il observait les lois de l'Eglise chez lui et devant le monde ; il trouva dans sa foi chrétienne le courage nécessaire pour

le grand passage du temps à l'éternité. De bonne heure, plusieurs semaines avant la fin il demanda M. Le Treut, son confesseur ; quelques jours avant la dernière heure il voulut que son pasteur lui administrât les derniers sacrements. C'était la fin d'une nuit plus agitée : « J'ai su, lui dit-il, que vous vous absentiez pour un enterrement, je veux recevoir l'Extrême-Onction en pleine connaissance », et il reçut ce sacrement de la façon la plus édifiante. A l'ultime moment il rappela son confesseur : « Prenez-moi la main, dit-il, suggérez-moi de pieuses pensées », et le courageux moribond tenait une montre dans son autre main : « Encore cinq minutes et ce sera l'éternité », murmura-t-il. Sans crise, sans effort, tout doucement, le docteur Marchais rendit son âme à Dieu. Disons-lui merci pour l'activité bienfaisante de sa vie et le bel exemple de sa mort.

Que Mme Marchais, ses filles, son fils et toute la famille veuillent bien agréer l'hommage de notre douloureuse sympathie et l'assurance de nos prières.

MOUVEMENT PAROISSIAL

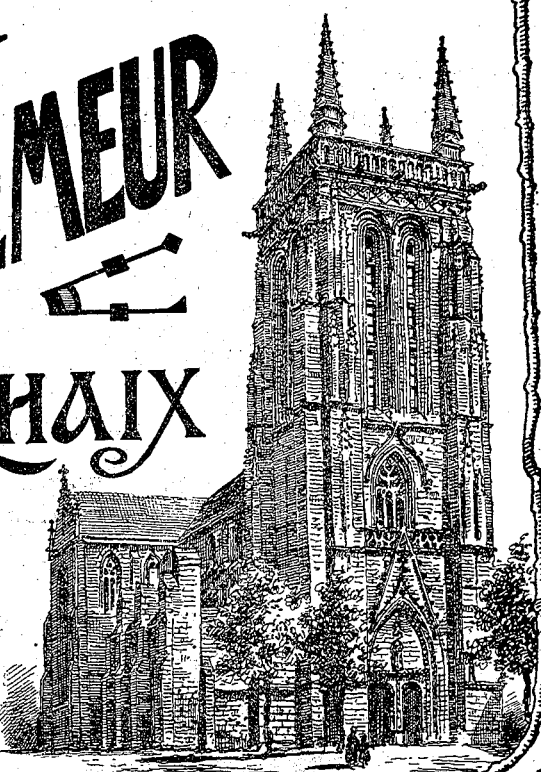
Baptêmes : Odette Pirou ; — Pierre Le Bihan ; — Hervé Mocaër ; — Monique Allanic ; — Yves Poher ; — Alice Guilloux ; — Marie-Louise Massé ; — Joseph Corvellec ; — Jean-Louis Le Borgne ; — Théodore Gléver ; — Pierre Quémenér ; — Louis Brigant ; — Jeannine Tranchard ; — Claude Legrand ; — Gilberte Quiec ; — Charles Pinson ; — Josée Le Gall.

Mariages : André Prost et Perrine Stéphan ; — Joseph Guillerme et Louise Tranchard ; — Yves Gestin et Yvette Henri ; — Jean Hervé et Madeleine Jaffré ; — André Brunel et Aliette Lancien.

Enterrements : Léon Auffret ; — Marie Jégou, hospice ; — Pierre-Marie Chaoudour ; — Noël Kergoat ; — Jean-Marie Rogard ; — Joseph Le Failler ; — Marie Harhel ; — Jean Le Gouez, hospice ; — Paulette Le Cam ; — André Le Borgne ; — Guillaume Le Dour ; — Aimé Mansart, hospice ; — Paulette Le Louarn ; — Henri Marchais.

LA
VOIX

DE
STREMEUR
CARHAIX



L. LE GUENEC - 1930

La Voix de Saint-Trémeur, Carhaix

Paraît tous les deux mois.

Saint Jean-Baptiste

Importance de la fête.

Le 24 Juin, l'Eglise célèbre la Nativité de Saint Jean-Baptiste, comme Elle célèbre le 25 Décembre la Nativité de Jésus-Christ et le 8 Décembre la Nativité de la Sainte Vierge. L'Eglise honore ordinairement les Saints au jour de leur mort, qui est le jour de leur naissance à la vie éternelle ; mais elle révere la naissance de Saint Jean-Baptiste parce que ce Saint fut sanctifié avant de naître et que c'est l'Evangile même qui nous apprend toutes les merveilles de sa venue au monde. Saint Jean-Baptiste occupe dans l'Histoire une place incomparable : il sert de trait d'union entre l'Ancien et le Nouveau Testament, il ferme la mission des prophètes et ouvre celle des apôtres. « Prophète, a-t-on dit, apôtre, docteur, solitaire, vierge, martyr, il est plus que tout cela, parce qu'il est tout cela en même temps. » Le Christ a consacré à jamais l'incomparable sainteté de son Précurseur quand il a prononcé ces paroles : « En vérité je vous le dis : parmi les enfants des femmes, il n'en a pas surgi de plus grand que Jean-Baptiste. »

Aussi rien d'étonnant que l'Eglise ait élevé la fête de la Nativité de Saint Jean-Baptiste au rite de première classe avec vigile et octave, et l'allégresse qu'apportait cette fête débordait en dehors des églises. Au coucher du soleil, dans la splendeur des nuits d'été, partout dans la chrétienté s'allumaient les feux de la Saint-Jean, et les rois et les grands personnages tenaient à honneur de mettre le feu aux bûchers des grandes villes. Dans beaucoup de paroisses de notre diocèse, le clergé bénit encore solennellement les bois amoncelés et y met le feu.

Sa naissance merveilleuse.

Aïn-Karin est un petit village situé à cinq kilomètres de Jérusalem, dans la direction de l'Ouest, la tradition y fait naître Saint Jean-Baptiste. Zacharie, juif de race

sacerdotale, y vivait avec sa femme Elisabeth, tous deux étaient inconsolables, la bénédiction divine n'était pas sur eux, ils n'avaient pas d'enfant. Or le temps était venu pour Zacharie de rejoindre, à Jérusalem, ses compagnons de la classe d'Abia, occupés, pendant une semaine, au service du temple. Zacharie était chargé d'offrir l'encens au Seigneur deux fois par jour. Le peuple attendait en dehors du sanctuaire, le prêtre, une fois son office terminé, devait à tous sa bénédiction. Ce jour là, Zacharie se fit attendre et quand il sortit il était muet. On sut plus tard ce qui s'était passé : un ange était apparu à Zacharie et lui avait annoncé la naissance d'un fils qui s'appellerait Jean, c'est-à-dire don de Dieu. Cet enfant était destiné à marcher devant le Seigneur. Mais Zacharie avait refusé de croire à ce message et en punition Dieu l'avait rendu muet, il le resterait jusqu'à l'accomplissement de la prédiction. Humilié mais soumis à la volonté divine, Zacharie était retourné chez lui.

Six mois se sont déjà passés quand Aïn-Karin reçoit la visite de Marie, épouse de Joseph de Nazareth, venue raconter à sa cousine Elisabeth les faveurs célestes dont elle a été l'objet. Mais avant que la future mère du Messie ait parlé, Elisabeth a senti tressaillir le fruit de ses entrailles, elle salue en Marie la mère de son Sauveur.

La Sainte Vierge était retournée à Nazareth quand le fils de Zacharie vint au monde. La famille ne voyait pas d'autre nom pour l'enfant que celui de son père, Elisabeth s'y opposa : il s'appellera Jean, dit-elle. Zacharie alors intervient et écrit sur une tablette : « Jean est son nom ». A ce moment, la langue du prêtre se délie pour chanter le Seigneur et annoncer que son fils sera le Prophète du Très-Haut.

Sa jeunesse au désert.

L'éclat qui entourait le berceau de Jean a disparu ; l'Evangile résume sa jeunesse en quelques mots : « L'enfant croissait, écrit Saint Luc, son esprit se fortifiait et il était dans le désert jusqu'au jour de sa manifestation en Israël ». Ce mot désert signifie seulement solitude, car l'endroit que la tradition désigne comme premier séjour du fils de Zacharie n'est pas un endroit aride. Il y a là une grotte naturelle creusée dans la montagne, près d'une source et tout autour des arbres fruitiers : oliviers, figuiers, caroubiers. C'est plus tard que le jeune Jean se retira à l'Est du Jourdain, et là il trouvait le désert dans toute sa désolation, c'est un paysage foudroyé sur lequel a pesé et pèse encore l'immortelle colère, celle-là qui s'abattit, pense-t-on, sur les villes maudites de Sodome et de Gomorrhe. C'est dans cet amas de collines entre-

coupées de vallons desséchés que Jean vivait à présent errant, vêtu, nous dit Saint Marc, de poils de chameau, une ceinture de cuir autour des reins, se nourrissant de sauterelles et de miel sauvage. On reste confondu devant cette effrayante austérité, on devine les trésors d'énergie qu'a pu amasser celui qui s'est astreint à pareil régime et l'on comprend sa puissance d'action sur les autres âmes.

Sa prédication.

On lit dans l'Evangile de Saint Luc : « La quinzième année du règne de Tibère César, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode tétrarque de la Galilée, au temps des grands prêtres Anne et Caïphe, la parole de Dieu se fit entendre à Jean, fils de Zacharie, dans le désert, et il vint dans la contrée du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés. » Quel émoi ce fut parmi les Juifs à l'apparition soudaine de cette homme. Devant cet être étrange, demi-nu, décharné, il semble qu'on eut dû fuir comme devant un spectre. Eh ! bien non, cette guenille humaine a parlé et sa voix a retenti comme la trompette d'un hérault et elle a rallié les multitudes ; en effet, c'est la voix des prophètes d'Israël muette depuis des siècles. Ecoutez, est-ce Jean, est-ce Isaïe qui parle ? « Je suis la Voix qui crie : préparez dans le désert les chemins du Seigneur ». Le peuple l'a reconnue : les humbles et les pauvres viennent les premiers ; ils viennent aussi, mais entraînés et par curiosité, ces sacerdotes superbes, ces pharisiens hypocrites et fourbes ; la vue de ceux-ci rappelle à l'homme du désert ces reptiles que son pied a si souvent foulés, sur eux sa voix s'effondre comme de la lave brûlante : « Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère qui vient, faux fils d'Abraham faites pénitence, car déjà la cognée est à la racine de l'arbre ». Humiliés, ces personnages dédaignaient le baptême et s'en allaient jurant la perte de Baptiste.

Plus humble, la foule demandait à Jean ce qu'il fallait faire. La voix alors se fait douce, recommande l'aumône, l'amour fraternel : « que celui qui a deux habits en donne un à celui qui n'en a pas ». La renommée de Jean grandissait : « C'était plus qu'un prophète, c'était le Messie ». L'humilité du prophète s'émue, il coupe court à ces propos : « Il vient après moi quelqu'un de plus grand que moi dont je ne suis pas digne de délier la chaussure ». Le jour vint où le Précurseur put désigner le Messie autrement que par des allusions, il prêchait depuis trois mois quand Jésus parut sur les bords du Jourdain. Le Baptiste veut être baptisé par le

Maître et il lui faut un ordre formel pour consentir à plonger le Christ dans l'eau du Jourdain, et c'est alors que le Saint Esprit, sous la forme d'une colombe s'arrêta sur Jésus et que Dieu le Père le proclama son fils bien aimé ».

Jean continua de baptiser, il ne suffisait pas à sa besogne aussi s'était-il adjoint des disciples. C'est à eux les premiers que le Précurseur fit connaître Jésus : « Voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, leur dit-il, un jour que le Christ passait ». A présent que le Messie s'était manifesté quelques fidèles du Baptiste en éprouvaient de la jalousie : « Je ne suis pas le Christ, leur répétait le Précurseur, je suis seulement envoyé devant Lui ; il faut qu'Il croisse et que je diminue ». Ces paroles étaient prophétiques : peuples de Judée et de Galilée pleurez, vous n'entendrez plus la Voix, l'homme s'est levé qui a pouvoir de l'étouffer.

Sa mort.

Hérode Antipas s'était aménagé une luxueuse demeure dans la forteresse de Machéronte, à l'Orient de la Mer Morte. Une immense terrasse s'étendait devant le palais, sous les dalles étaient aménagées des citernes creusées dans le roc. C'est dans un de ces caveaux desséchés que nous retrouvons Jean le Précurseur, il y avait été jeté pour avoir blâmé les déportements d'Hérode qui vivait avec la femme de son frère, Hérodiad. Par crainte du peuple, et peut-être subjugué par la sainteté de son prisonnier, le tyran n'osait le mettre à mort. Or il arriva qu'un soir la fête battait son plein, plus brillante que jamais puisqu'on célébrait l'anniversaire d'Hérode. Hérodiad avait prêté sa fille, Salomé, qui dansa devant des convives dissolus. La jeune fille plut tellement à Antipas que celui-ci promit jusqu'à la moitié de son royaume. L'impudique mère de la danseuse veillait, elle souffla quelque chose à l'oreille de sa fille et celle-ci : « Prince, vous êtes trop généreux, accordez-moi seulement la tête de Jean, là sur un plat ». A contre-cœur, mais incapable de surmonter sa lâcheté, Hérode fit venir son bourreau, lui donna ses ordres et on attendit. Au bout de quelques instants, la porte s'ouvrit, la tête de Jean Baptiste entra. Elle n'eut pas honte Hérodiad, cette fille des Macchabées, de porter ses mains immondes sur ce chef divinement pur pour l'outrager.

La piété des disciples rendit les honneurs aux restes précieux de leur maître, et Jésus proclama Jean le plus grand parmi les hommes, tandis qu'au contraire la justice divine pesait sur les assassins. Disgraciés, Antipas et Hérodiad finirent en exil ; bourrelé de remords Hérode

voyait partout la tête sanglante de sa victime, et l'on raconte que Salomé, la danseuse, passant un cours d'eau glacé vit la glace céder sous ses pas, elle resta soutenue par la tête qui peu à peu se détacha.

Son culte et sa gloire dans le monde chrétien.

Nous avons vu qu'après Jésus et Marie Saint Jean-Baptiste est, de tous les bienheureux, celui que l'Eglise a le plus honoré ; les fidèles et les artistes, à leur tour, n'ont cessé, à travers les siècles, de rendre hommage au Précurseur. Rome compte autant d'églises qu'il y a de jours dans l'année, sept d'entre elles sont plus remarquables et appelées basiliques majeures, parmi celles-ci la première en dignité est la basilique de Saint-Jean de Latran, elle est, suivant l'inscription qu'on lit au frontispice : « ... la mère et la tête de toutes les églises ». Malgré la primauté de Saint Pierre et la gloire de Saint Paul dans la Cité qui vit leur martyre, Saint Jean partout est le plus grand. Rome a donné l'exemple, la chrétienté a suivi : on ne saurait compter les contrées, les villes, les familles religieuses, les églises placées sous ce puissant patronage.

C'est sûr que l'art byzantin s'était employé à exalter le Précurseur, puisque quinze églises de Constantinople lui étaient dédiées. Les primitifs italiens ne sont pas en retard pour honorer notre Saint, puisque Giotto retrace la tragédie de sa mort à Santa-Croce de Florence. Plus tard, Ghirlandaio peint à fresque la vie de Saint Jean sur les murs de Sainte-Marie-Nouvelle. Les plus grands peintres de tous les pays ont été séduits par la grâce des enfants de la divine famille : Filippo Lippi, Raphaël, Rubens, Murillo nous ont laissé les plus belles images de l'Enfant-Jésus en compagnie de son cousin. Le baptême du Christ par Saint Jean fait l'objet des plus beaux tableaux ; ceux de Pinturicchio, Verrochio et Pierre Miguard sont particulièrement célèbres. André del Sarto, Raphaël, Léonard de Vinci en Italie, Memling, les frères Van Eyck en Flandre, ont également représenté Saint Jean, seul ou à côté du Christ. C'est en Mai 1432 que fut achevé pour l'église Saint-Bavon, de Gand, le prodigieux tableau de l'Adoration de l'Agneau, où le Christ est magnifiquement représenté entre la Sainte Vierge et Saint Jean-Baptiste. On prépare de grandes fêtes pour ce cinquième centenaire.

La sculpture ne le cède en rien à la peinture pour la glorification du Baptiste. Aux portails de nos cathédrales ce grand Saint a sa statue parmi les prophètes comme à Paris, à Chartres, à Reims, ou à gauche du

Christ, jugeant les morts, comme à Bourges. Des artistes comme Donatello et Sansovino ont représenté Saint Jean enfant et adolescent en des œuvres immortelles ; un sculpteur moderne de chez nous, Paul Dubois, ne s'est pas montré inférieur à ces illustres devanciers. Disons pour terminer que Saint Jean-Baptiste reste toujours à l'honneur, et il n'y a pas de Salon à s'ouvrir qui n'ait une représentation peinte ou sculptée de ce grand Saint. En ce moment même, on peut admirer à l'Exposition du Cinquantenaire de la Société des Artistes Français une impressionnante « Décollation de Saint Jean-Baptiste » de Puvis de Chavannes.

Son culte dans notre région.

Il y a un peu plus de 300 paroisses dans le Finistère, une cinquantaine sont sous le patronage de Saint Pierre, quatre seulement sous celui de Saint Jean, à savoir : Saint-Jean-du-Doigt, Saint-Jean-Trolimon, La Feuillée, Lannéanou. L'église de Saint-Jean-du-Doigt est une des plus belles églises du Finistère, on y vénère le doigt du saint Précurseur, renfermé dans un étui de vermeil et de cristal ; à côté de l'église, on admire une monumentale fontaine comprenant un vaste bassin surmonté de trois vasques superposées ; le baptême du Christ y est représenté par trois statuette en plomb finement ouvragées. L'église de La Feuillée est également un bel édifice de style gothique flamboyant, le vitrail du chevet représente des scènes de la vie de Saint Jean-Baptiste.

Il y a encore quelques chapelles dédiées à Saint Jean, la plus importante est celle de Saint-Jean-Balaznan, entre Plouvien et Loc-Brévalaire ; au portail et dans le chœur on voit des statues en pierre du Saint Patron. A quatre kilomètres d'Edern, au sommet de la montagne, on trouve la chapelle de Saint-Jean-Bot-Lan, surmontée d'un gracieux clocher et possédant des fragments de vitrail ancien représentant la vie de Saint Jean.

Ces deux chapelles et aussi les églises de La Feuillée et de Lannéanou appartenaient à d'anciennes commanderies de l'Ordre hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem ou de Malte, fondé vers l'an 1050. Repoussés en 1310 de Jérusalem, ces moines chevaliers se retirèrent à Rhodes, qu'ils abandonnèrent en 1522, pour venir se fixer à Malte. Les Chevaliers y demeurèrent jusqu'en 1798 ; cette année-là, Bonaparte, passant devant l'île, en fit la conquête et dispersa les Chevaliers, qui n'eurent plus que des attributions religieuses. Notons ici un détail intéressant pour les Carhaisiens : c'est le commandant Emériau, sur le vaisseau *Le Spartiate*, qui entra le premier dans le port de Malte.

Dans l'ancienne église de Carhaix il y avait, à droite du chœur, un autel dédié à S. Jean Baptiste ; on voit encore la statue décapitée du Précurseur, à droite du portail, dans une niche du contre-fort : le saint porte l'agneau de Dieu sur le bras gauche et le montre au peuple de l'index de la main droite.

La Première Communion

La retraite.

A Carhaix, la Première Communion solennelle a presque toujours lieu le jeudi après la Trinité, au jour d'incidence de la Fête-Dieu, et c'est très bien ainsi : le Dieu de l'Eucharistie est honoré par un bon nombre de fidèles et par les enfants de la paroisse qui le reçoivent dans leurs cœurs préparés par une retraite de trois jours. C'est M. Lespagnol, vicaire à Notre-Dame du Carmel de Brest, chevalier de la Légion d'honneur, qui a prêché la retraite française ; il l'a fait avec tout son talent, qui est grand, servi par une parole chaude et souple, avec toute son expérience qui est riche après une vie que la guerre a tant agitée, avec tout son zèle qui est débordant et qui s'est exercé principalement auprès des enfants et des jeunes gens. C'est sûr qu'il a su intéresser, instruire et édifier ses jeunes auditeurs et ceux-ci ne l'oublieront pas.

Pour les enfants familiarisés avec la langue bretonne, il y avait des réunions spéciales à la chapelle Sainte-Anne. M. Le Treut, recteur de Plouguer, avait bien voulu y donner une série de conférences imagées, vivantes, comme il sait le faire. M. Henry, recteur de Plounévezel, s'était chargé d'exposer les grandes vérités de la religion avec beaucoup de suite et de clarté. Cette année encore, M. Abolivier, vicaire de Ploaré, avait bravé la fatigue et le dérangement pour retrouver ses chers enfants de Carhaix qui, sous sa direction, allaient, venaient et chantaient avec entrain. Les enfants de chez nous ont la réputation d'être turbulents ; mais vraiment il a fallu reconnaître qu'ils ont mis un frein à leur fougue et qu'ils ont été très obéissants et très attentifs.

Le grand jour.

Le nombre des premiers communiant n'atteignit pas, cette année, celui de l'an dernier, il y avait cependant une centaine, aussi l'église était-elle comble de parents et d'invités. Les enfants du catéchisme préparatoire

étaient présents et communierent. Tout ce petit monde prie, chante et écoute les pressantes exhortations du prédicateur. Le nombre et la qualité y sont, et le bon Jésus a dû être bien content, ce matin-là, des enfants de Carhaix. Beaucoup de parents ont accompagné leurs enfants à la sainte Table, nous aurions désiré les voir venir plus nombreux encore.

A la grand-messe tout fut solennel jusqu'à la préface des grands jours, modulée comme il convient par M. Le Treut. M. le Prédicateur, dans un magistral sermon rappela aux parents leurs devoirs sur l'éducation chrétienne des enfants. A la fin de la messe, M. le Curé fit réciter une prière pour les bons ouvriers de la retraite, il dit aux enfants qu'à pareil jour leurs âmes étaient en fleurs, qu'elles enbaumaient et que, selon la parole de l'Écriture, elles répandaient autour d'elles la bonne odeur de Jésus-Christ et promettaient de porter des fruits abondants de salut.

Le mot du Pasteur.

Puis, s'adressant aux parents, M. le Curé leur dit : « Parents chrétiens, vous nous avez confié, pendant trois et quatre jours, les âmes de vos enfants, qui étaient peut-être nonchalantes et lâches sur le chemin du bien, nous vous les rendons actives, généreuses, avides d'idéal. Appliquez-vous à les garder telles le plus longtemps possible, soutenez-les sur ce chemin que vous avez parcouru et que, par expérience, vous savez rempli d'embûches et de dangers. Rien ne vaut, en matière d'éducation, l'influence de la famille : assurez la vie spirituelle de vos enfants comme vous assurez leur vie corporelle. Aidez-nous à élever ces chers âmes dans l'esprit du Christ qui est la Voie, la Vérité, la Vie. Rappelez-vous le jour lumineux et pur de votre Première Communion, où vous étiez si fervents et si heureux. En partageant aujourd'hui le bonheur de vos chers petits vous vous préparez à jouir un jour ensemble du bonheur du Ciel. »

L'après-midi, on se retrouve plus nombreux encore ; les cérémonies de la Rénovation des Vœux et de la Consécration à la Vierge eurent lieu aussitôt après les vêpres. M. le Prédicateur paraphrasa éloquentement la parole dite sur le berceau de Saint Jean-Baptiste : « Que sera cet enfant ? », et puis la procession se déploya imposante et gracieuse le long de la Grand'Rue, sur le Champ-de-Bataille et la place de la Mairie. Les enfants et les parents revinrent à l'église recevoir une dernière bénédiction et remercier le bon Dieu qui avait fait cette journée si belle, si consolante, si pleine de promesses d'avenir.

NOTRE KERMESSE

C'est dimanche, 19 Juin, à Port-de-Carhaix, que se tiendra notre grande Kermesse. MM. Gourdin et de Boissier ont mis obligeamment à la disposition du Comité leur magnifique parc de Kergoat, renommé pour ses allées ombrueuses et grandioses. Dans les environs de Carhaix, si riches cependant en beaux sites, il n'y a pas d'endroit qui invite à la promenade comme ce carrefour de Port-de-Carhaix, où la rivière et le canal, la route et le train se rencontrent dans une halte merveilleuse de repos et de fraîcheur.

Les personnes qui ont bien voulu se charger de l'organisation de cette fête champêtre ont bien fait les choses : il y aura de quoi satisfaire les plus difficiles, si l'on en juge par ce morceau de programme : Théâtre de verdure, Music-Hall, Loterie « Toto », Grande-Roue, Anneaux, Lapinodrome, Balançoires, Comptoir des Cœurs, Pêche à la ligne, Poste restante, Buvette, Pâtisserie, Crêpes, Madeleines, etc., etc...

La fête commencera la veille au Patronage, où L. Murtyl, « l'homme à l'envers », présentera des tableaux animés et mille autres choses plus étourdissantes les unes que les autres, et il y aura du Cinéma parlant : « Laurette ou le Cachet sanglant », et il y aura des ballets exécutés par les fillettes du Patronage. Non ce ne sera pas du bluff. Il n'y aura d'attrapés que ceux qui n'y viendront pas.

Ajoutons que la musique de Querrien, avec ses vingt-cinq exécutants, apportera son concours à la fête, animera tout de sa présence en y mettant du bruit et de l'harmonie.

Auto-cars et camions seront mobilisés pour la circonstance et un train spécial partira de Carhaix à 1 h. 1/2 et de Port-de-Carhaix à 6 h. 1/2.

Bonnes gens de Carhaix, tous au Cinéma samedi soir, et, dimanche après-midi, tous en voiture pour la Kermesse !

NÉCROLOGIE

Monsieur Eugène Le Janne.

La ville de Carhaix vient de perdre un illustre citoyen et la paroisse un de ses bons fidèles dans la personne de M. Eugène Le Janne, ancien pharmacien principal de la

Marine. La foule qui se pressait aux funérailles marquait assez l'estime en laquelle le tenait la population. Dans un discours de belle tenue littéraire, avec beaucoup d'autorité et en termes émus, M. Saint-Sernin, pharmacien en chef de la Marine, a retracé la vie de M. Le Janne, chimiste distingué, naturaliste éminent et explorateur héroïque.

Né à Plounévez-Moëdec, à quelques kilomètres du Finistère, le 31 Juillet 1848, Eugène Le Janne, qui avait perdu sa mère de bonne heure, fut élevé par un père très actif à qui son commerce et ses expertises laissaient peu de temps libre. Après de fortes études aux Collèges de Tréguier et de Lannion, le jeune homme suivit, à Brest, les cours de médecine et de pharmacie. Pendant la guerre de 1870, il est à l'armée de Paris ; à la cessation des hostilités, il conquiert ses diplômes, et en 1872 il part pour la Cochinchine, où il passe deux ans et où il retourne en 1877.

C'est en 1880 que le célèbre explorateur, docteur Creveaux, le distingue et l'amène avec lui dans son troisième voyage en Amérique du Sud à travers des régions jamais encore explorées. Dans sa notice sur le docteur Creveaux, M. Le Janne a écrit ceci : « Ce qu'il a dû supporter de privations, de misères de toute nature pendant les années qu'il a passées dans les grands bois, il faut avoir affronté les mêmes épreuves pour s'en faire une idée exacte. Toute fierté à part, il n'est pas de mendiant plus malheureux ». Au retour, le chef de l'expédition proposa M. Le Janne pour la Légion d'honneur, déclarant qu'il refuserait pour lui même toute distinction si son collaborateur n'était pas récompensé. Ces deux hommes étaient dignes l'un de l'autre. A la fin de 1881, Creveaux repartit pour ne plus revenir, on sut qu'il avait été massacré par les Indiens Tobas.

M. Le Janne servit plus tard aux Antilles, un incendie se déclara à bord du paquebot « France » qui l'y conduisait ; c'est à grand peine qu'on se rendit maître du feu. Pour alléger le bâtiment on avait lancé à la mer les malles et les bagages, M. Le Janne y perdit ses effets et jusqu'à son brevet de la Légion d'honneur.

Le 8 Décembre 1889, M. Le Janne, pharmacien de 1^{re} classe, épouse, Mlle Querneau, excellente chrétienne qui lui fut une aide précieuse et l'accompagna au Tonkin et au Sénégal. Cette dernière colonie était alors ravagée par la fièvre jaune, treize médecins ou pharmaciens furent frappés du terrible mal, trois seulement survécurent. En 1894, nommé pharmacien principal de réserve, M. Le Janne s'établissait à Carhaix, où sa compétence et son affabilité lui assurèrent une importante clientèle. Praticien distingué, chef d'une nombreuse famille,

M. Le Janne fut aussi un bon chrétien. Il pratiquait régulièrement sa religion, il était d'une ponctualité militaire, jamais il n'arrivait en retard aux offices, il terminait la journée par une courte prière. Il a tenu à donner à tous ses enfants une véritable éducation chrétienne. Bon et paternel par tempérament, il savait être ferme au besoin, et une observation de lui avait toujours son effet parce qu'elle était rare et toujours juste. Dans ses dernières années, devenu quelque peu impotent, il recevait avec plaisir la visite du prêtre, et nous avons appris à connaître cette grande affabilité qui était sa qualité principale. On pouvait lui appliquer ce qu'il a écrit du docteur Crevaux : « Sa bonté égalait ses autres qualités, au cours de nos relations je n'ai jamais surpris dans sa bouche un mot amer à l'égard de qui que ce fut ».

Cette amabilité qui rayonnait de sa personne était la marque d'un esprit supérieur et d'une conscience délicate. M. Le Janne était vraiment « le Juste » qui peut se présenter sans crainte au tribunal de Dieu. Nous saluons respectueusement la mémoire de celui qui a fait honneur à sa patrie, à sa cité, à sa famille, et nous prions Mme Le Janne et ses enfants d'agréer l'hommage de notre douloureuse sympathie et l'assurance de nos prières.

MOUVEMENT PAROISSIAL

Baptêmes : André Lorient ; Ginette Gar ; André Clech ; Jeannine Bosson ; Christiane Le Gall ; Henri Le Guen ; Jeannine Oury ; Yves Lévénéz ; Marie-Claude Grall ; Nicole-Naëlou ; Marie-Thérèse Davaic.

Mariages : Roger Guéguen et Lucie Guillou ; Paul Kerdilez et Henriette Gourlaouen ; Gaston Le Rest et Jeanne Hinhœt ; François Le Nuz et Francine Prigent ; François Coatéval et Marie Hervé ; Victor Huruguen et Hélène Hervé ; Valentin Jézéquel et Jeanne-Marie Birrien ; Octave Loiseau et Marie-Louise Le Gac ; Pierre Hélyary et Catherine Le Borgne ; Emile Gouloas et Jeanne Le Bras.

Enterrements : Alexandre Berthou ; Yvette Gauyet ; Yves Le Fell ; Jean Cougard ; Jean Le Meur, Hospice ; Louise Le Coz ; Joseph Jaffrennou, Hospice ; Claire Thos ; Louise Kergoat ; Marie-Louise Gicquel ; Henri Le Gars, Hospice ; Marie-Louise Kervern, Hospice ; Joseph Touboullic, Hospice ; Eugène Le Janne.

LA VOIX

DE STREMEUR CARHAIX






L. LE GUENEC - 1932

La Voix de Saint-Trémeur, Carhaix

Paraît tous les deux mois.

Août

Nom et importance de ce mois.

Les quatre derniers mois du calendrier moderne ont gardé les noms qu'ils avaient chez les Romains, du temps où l'année commençait le 1^{er} Mars : Septembre veut dire septième mois, Octobre huitième et ainsi de suite. Le mois d'Août s'appelait sextilis, sixième ; ce fut en l'honneur du général victorieux Octave, devenu Auguste, que le sixième mois fut appelé Augustus, comme le cinquième, quintilis avait été appelé julius (Juillet), en l'honneur de Jules César. Le mot augustus se prononçait aougoustous, en accentuant surtout la première syllabe, ce qui a fait aoust, août et même oût.

Août c'est le plein été et c'est alors, chante Virgile, dans ses Géorgiques, qu'il faut couper les épis dorés, qu'il faut broyer sur l'aire les grains mûris par le soleil. Aux calendriers de pierre des cathédrales de Paris, Chartres, Amiens et Reims, les imagiers ont sculpté les signes du zodiaque et les scènes rustiques qui les accompagnent : en Août, sous le signe de la Vierge, on voit le moissonneur qui aiguise sa faucille ou qui coupe le blé ou encore commence à battre au fléau. Les siècles passent les travaux des hommes suivent le même rythme saisonnier. Aujourd'hui le mois d'Août est toujours le mois de la moisson ; il est aussi, plus que jadis sans doute, le temps des vacances. Travail acharné pour les habitants de la campagne, travail réduit pour les habitants des villes et même repos complet pour les enfants et leurs maitres. Ce qui veut dire, peut-être, que le labeur intellectuel a plus besoin de détente que le labeur manuel. Encore faut-il ici distinguer : l'ouvrier des ateliers et des manufactures travaillant dans un air confiné et poussierieux a besoin lui aussi de repos et d'air pur ; plus que le paysan qui, lui, est à la merci du temps et se trouve réduit parfois à des loisirs forcés.

Espérons que le mois d'Août de la présente année sera plus clément que celui de 1931, où la pluie persistante endommagea la récolte des cultivateurs et gâta les vacances

des citadins. Dans le travail et le repos, sachons mettre un peu d'idéal pour supporter les fatigues du travail, et pour résister aux sollicitations de l'oisiveté ; élevons de temps en temps nos yeux vers le ciel, l'Eglise catholique nous y invite par ses fêtes.

Fêtes du Mois.

Le mois d'Août, qui se développe sous le signe de la plus brillante des constellations, est remarquable par les fêtes des saints qui remplissent sa durée. La Rome païenne avait consacré le mois d'Août à la mémoire de César Auguste, le premier empereur ; la Rome chrétienne place en tête de ce mois la fête de Saint Pierre, le premier pape. D'autre part, tout le mois est présidé par Marie, la Reine de toute grâce, dont la triomphante Assomption consacre le milieu du mois. Il semble bien que l'Eglise ait voulu donner à cette Souveraine la plus noble des cours avec quelques-uns des plus grands saints qui furent. Il y a le plus grand de tous, Saint Jean Baptiste dont on fête la mort violente, appelée la Décollation. Nous avons déjà cité Saint Pierre, dont on honore la délivrance ; rappelons que S. Pierre est le patron de l'église de Plouguer, qui fut jadis l'église paroissiale de Carhaix, édifice que l'on a vu renaître de ses cendres plus orné que jamais, grâce au zèle et au savoir-faire de son dévoué pasteur. Avec Saint Pierre, l'Eglise nous fait honorer, pendant ce mois, un autre apôtre, Saint Barthélémy qui évangélisa les Indes et mourut martyr ; dans la série des apôtres, on représente ce saint, portant à la main le couteau qui servit à l'écorcher vif.

Le 3 Août, c'est la fête de l'Invention du corps de Saint Etienne, premier martyr, le 10, c'est la Saint Laurent, fête de 2^e classe avec octave ; il faut voir à Notre-Dame du Crann, en Spézet, le beau vitrail qui représente le martyre de Saint Laurent, étendu sur un gril et brûlé vif. A côté de ces grands saints on vénère, pendant le mois d'Août, trois docteurs de l'Eglise : Saint Alphonse de Liguori, Saint Bernard, Saint Augustin ; des fondateurs d'ordres comme Saint Dominique, Saint Philibert, Saint Jean Eudes et puis une des gloires de la patrie : Saint Louis, roi de France. Le cortège des saintes n'est pas moins brillant ; on y trouve Sainte Hélène, Sainte Claire, Sainte Jeanne de Chantal, Sainte Rose de Lima et Sainte Philomène, protectrice et inspiratrice du Saint Curé d'Ars qui a sa fête, lui aussi, le 9 Août.

Dans de précédents bulletins, nous avons donné des articles sur les fêtes de l'Assomption, de Sainte Marie des Neiges, de Saint Jean Baptiste ; aujourd'hui, nous présentons à nos lecteurs quelques développements sur la Transfiguration de Notre Seigneur, qui est honorée le 6 Août.

La Transfiguration de Notre Seigneur

Le récit évangélique.

Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, son frère, et les mena à l'écart sur une haute montagne, et il fut transfiguré devant eux. Son visage devint resplendissant comme le soleil, et ses habits blancs comme la neige. En même temps, les disciples virent paraître Moïse et Elie, s'entretenant avec lui. Pierre, prenant la parole, dit à Jésus : « Seigneur, nous sommes bien ici ; dressons-y, si vous le voulez bien, trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie ». Comme il parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit et en même temps sortit de la nuée une voix disant : « C'est là mon Fils bien aimé en qui j'ai mis toute mon affection, écoutez-le ». A ces paroles, les disciples tombèrent le visage contre terre et furent saisis d'une grande frayeur. Mais Jésus, s'approchant, les toucha et leur dit : « Levez-vous et ne craignez point ». Alors, levant les yeux, ils ne virent plus que Jésus seul. Comme ils descendaient de la montagne, Jésus leur fit cette défense : « Ne parlez à personne de ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts ».

Explication de ce mystère.

Jésus-Christ n'admet pas tous les apôtres au spectacle de sa transfiguration ; il choisit les trois qui lui étaient les plus familiers. Il nous apprend par là que les révélations particulières sont le partage de quelques âmes privilégiées et nous devons donc nous garantir d'une crédulité excessive qui admettrait sans examen toutes les rêveries de certaines imaginations exaltées et d'une incrédulité systématique qui rejetterait tout récit extraordinaire. La première conduit à la superstition, la seconde mène à l'irrégion ; il faut se tenir dans un juste milieu.

Jésus, en temps ordinaire, voilait sa gloire, car il était nécessaire qu'il souffrit et mourût pour notre salut. « Si les princes du siècle, dit Saint Paul, l'avaient connu, jamais ils n'auraient crucifié le Roi de gloire. » En apparaissant quelques instants aux yeux de quelques disciples dans la splendeur qui lui appartient, Notre Seigneur voulait fortifier leur foi et les prémunir contre le scandale de sa passion et de sa mort.

Les deux personnages, Moïse et Elie, qui apparaissent près du Christ, sont un législateur et un prophète, venus lui apporter l'hommage de la loi juive et saluer l'avance l'Eglise qui va naître. Le principal témoin, Pierre, désirait rester toujours sur cette glorieuse montagne, il oubliait qu'il

faut avoir souffert avec Jésus-Christ, pour partager sa gloire. C'est la doctrine chrétienne, celle-là qu'une voix sortie de la nuée ordonne de suivre. Écoutons l'enseignement du Christ et tous nos devoirs seront remplis. Cet enseignement, les apôtres le divulguèrent à travers le monde après la résurrection de Jésus et c'est seulement alors aussi que les 3 disciples privilégiés racontèrent les splendeurs de la Transfiguration dont ils avaient été les heureux témoins.

Le Thabor.

La haute montagne dont parle l'évangile et qui est l'endroit traditionnel de la Transfiguration s'appelle le Thabor. Ce mont est à 10 kilomètres à l'Est de Nazareth, sa hauteur est de 600 mètres au-dessus de la Méditerranée, il présente une forme conique comme le mont Saint-Michel de Braspars ; mais les pentes en sont autrement fertiles et couvertes de chênes, caroubiers, térébinthes, lentisques, etc... Un chemin rocailleux, escarpé mène jusqu'au sommet, praticable seulement pour le cheval arabe aux jarrets d'acier ; les maladroits pèlerins peu habitués à ces exercices se cramponnent à la crinière de leur monture et ils bénissent le ciel au terme de cette escalade, qui dure bien une heure. Là-haut, Sainte Hélène avait fait construire une église et un couvent ; aujourd'hui, ces anciennes constructions sont en ruines ; on y a rétabli un autel sur l'emplacement du prodige et pendant que le Christ, à la messe, se rend encore présent sous les voiles eucharistiques, les pieux visiteurs de ce vénérable endroit relisent le récit qui raconte comment Jésus s'y montra dans la gloire : c'est une des haltes les plus émouvantes du voyage aux Lieux Saints.

Et puis, le panorama est incomparable, à moins qu'il n'y ait de la brume, comme en ce matin de Mai où nous nous y trouvâmes ; n'est-ce pas, Monsieur Le Treut ? Le soleil reparut et l'on nous montra, au pied du mont, le champ de bataille où, en 1799, Bonaparte, avec 6.000 Français, mit en déroute 30.000 Turcs ; mais les souvenirs profanes ne font pas disparaître les visions du Christ que l'on retrouve partout devant soi, sur la montagne des Béatitudes, à Naim, aux bords du lac de Tibériade, où nous arriverons à 9 heures du soir, altérés, harassés, après 6 ou 7 heures de chevauchée, sous un soleil de feu. C'est qu'en ce temps-là, on faisait des pèlerinages de pénitence.

La Transfiguration dans l'art.

La fête de la Transfiguration de Notre Seigneur, dans la série des fêtes de l'Eglise, occupe une place secondaire, comme beaucoup d'autres épisodes de la vie publique du

Christ. Dans l'art, il en est de même : peintres et sculpteurs ont reproduit à l'infini les images de la Nativité, de la Passion, de la Résurrection du Christ ; les représentations de la Transfiguration sont plus rares. C'est naturellement en Orient, qu'il faut en chercher les premières. Dès le VI^e siècle, elle apparaît dans une mosaïque du Sinaï ; mais c'est vers l'an mil que les Byzantins fixent définitivement les détails de cette scène évangélique, comme on le voit dans un tableau en mosaïque, conservé au Louvre. C'est un modèle qui sera imité dans un vitrail de Chartres et dans une fresque de la cathédrale du Puÿ et aussi par l'imagier qui a sculpté le tympan du portail roman de la Charité-sur-Loire. Dans ces représentations, Moïse et Elie sont de chaque côté du Christ, les apôtres sont plus bas : deux d'un côté, un seul de l'autre ; par contre, dans un chapiteau du cloître de Moissac, Jésus a les deux prophètes à sa gauche, les trois apôtres à sa droite. A la belle époque gothique, la scène de la Transfiguration se fait rare, on la retrouve plus tard ; mais presque toujours, chez les Carmes. C'est que le prophète Elie y figurait au côté de Jésus-Christ et ce saint personnage était considéré comme le fondateur de l'Ordre du Carmel. Un groupe sculpté de la Transfiguration ornait jadis l'autel de l'église des Carmes de la place Maubert, à Paris.

Mais le plus bel hommage qui ait été rendu au Christ transfiguré, c'est le tableau de Raphaël qui orne la Pinacothèque du Vatican. Dans la moitié inférieure de cette œuvre, on reconnaît la main des élèves du grand peintre ; la partie supérieure est du maître. L'artiste s'est surpassé lui-même dans la peinture de la figure du Christ, qu'il a su faire rayonnante de gloire surhumaine, sinon divine. Et c'est devant ce tableau inachevée, placé à son chevet, que Raphaël mourut le 6 Avril 1520, le jour même où il avait 38 ans.

Réunion des Amicales

L'assemblée annuelle des Amicales des Ecoles chrétiennes s'est tenue le dimanche 17 Juillet. L'appel-programme disait : « C'est la fête du souvenir, l'occasion pour les anciens de revivre pendant quelques heures les jours heureux de leur enfance, de revoir leurs anciens maîtres... » Cet appel a été entendu et les membres de l'Amicale assistèrent nombreux au service et à la grand'messe. Après le prône, M. le chanoine Salomon monta en chaire et, fort de 21 années d'expérience à la tête de l'Inspection diocésaine, donna des conseils très pratiques, exalta les courages et inspira à tous confiance dans

l'avenir des écoles chrétiennes qui méritent, suivant la parole du Pape, qu'on fasse pour elles tous les sacrifices.

La vaste salle du banquet, au pensionnat Saint-Trémur, était trop étroite, cette année, pour recevoir tous les convives, et malgré cette affluence, tout se passa dans le meilleur ordre. On fit honneur au menu abondant et soigné et au dessert quelques membres de l'assemblée se firent les interprètes de la pensée de tous. M. le Curé rappela le souvenir des disparus et en particulier de M. Yves Conan, enlevé en pleine jeunesse à l'affection de sa nombreuse famille ; il eut un souvenir pour M. l'abbé Jean Guivarc'h mort, il y a juste un an, de la mort des prédestinés. M. le Curé présente les condoléances de tous à M. Louis Guivarc'h, notaire, qui va malheureusement nous quitter. Les Carhaisiens voient avec regret s'éloigner un homme de cette valeur, qui avait su gagner le cœur de nombreux amis et s'imposer à l'estime de tous, par la sincérité de ses convictions, sa haute conscience professionnelle et la belle dignité de sa vie. M. le Curé félicite le directeur et les maîtres, pour les magnifiques succès des examens libres et officiels, il lève son verre à la prospérité de l'Amicale et à la santé de tous.

M. Le Nerrant s'associe aux paroles du pasteur, il remercie M. l'Inspecteur, l'infatigable animateur de l'Enseignement libre, le fondateur de nombreuses amicales ; il adresse un mot aimable à ses deux derniers prédécesseurs, MM. Caroff et Rolland.

M. le chanoine Salomon, pour répondre aux sollicitations de l'assistance, dans une improvisation charmante, expose quelques vues particulières sur l'éducation et fait un chaleureux appel aux jeunes, qui sont les maîtres de l'avenir. M. Le Treut, désigné par les voix unanimes, jette à l'assemblée quelques vibrantes paroles, où il rappelle le souvenir d'O'Connell. Enfin, pour mêler le plaisant au sévère, c'est le tour des chansons, où M. Auguste Duval se distingue avec sa maîtrise habituelle. Inutile d'ajouter que toasts et chants ont été soulignés par des triples bans, scandés à la perfection.

Après les vêpres, il y eut matinée de gala au patronage, où l'on s'écrasait pour voir et entendre les scènes émouvantes du film parlant : « Le Parfum de la Dame en Noir » et pour applaudir l'opérette d'Offenbach : « Les deux aveugles », interprétée par deux artistes du plus grand talent. Ce fut une journée de fête très réussie et pleine d'entrain.

DISTRIBUTION DES PRIX

M. le chanoine Salomon voulut bien prolonger son séjour parmi nous et accepter de présider la Distribution des Prix à nos deux écoles réunies, pour la circonstance, dans la salle du Patronage. Infatigable, le Président fit un petit discours aux enfants et un autre plus longs aux parents ; à ceux-ci, il recommanda surtout la fermeté. Il faut avoir confiance aux maîtres et ne pas céder aux caprices des enfants, ne pas partager la mauvaise humeur des élèves qui se croient frustrés, quand leurs compositions ont mérité de mauvaises notes.

La proclamation des prix se fit rondement ; M. l'abbé Bosson avait prêté sa voix qui était distincte et portait bien. De temps en temps, un joyeux intermède rompait la monotonie de la cérémonie : chansonnettes, ballets, comédie. La petite pièce : « Le roi des marmitons », pleine de mouvement et de gaieté, rehaussée de chants, fut très applaudie et le méritait bien. Un petit garçon qui répond, croyons-nous, au nom de Simon Pierre, donna, fila plutôt, une gentille chanson et quelques petites filles furent les plus gracieuses des ballerines.

Après les prix, on proclama les résultats des différents examens libres et officiels ; les succès ont été particulièrement nombreux cette année. Et puis, M. le Curé invita tout ce monde des écoles à prendre la clef des champs, pas cependant avant d'avoir remercié M. le Président, le clergé, les parents, les maîtres et maîtresses, les acteurs et actrices, les personnes généreuses qui ont donné des prix aux plus méritants.

Voici les noms des lauréats de l'ECOLE SAINT-TRÉMEUR reçus au *certificat officiel* ; 25 reçus sur 27 présentés.

Louis Leclerc, de Carhaix (*mention bien*) ; Yves Morvan, de Clédén-Pohér (*mention bien*) ; Jean Poignonec, de Plévin (*mention bien*) ; Yves Adam, de Carhaix ; Auguste Barguil, de Saint-Hernin ; Paul Caouen, de Carhaix ; Jean-Louis Claude, de Collorec ; François Cornec, de Clédén ; Jean-Louis Francès, de Spézet ; Raymond Guyader, de Plévin ; Joseph Héger, de Carhaix ; Yves Le Corre, de Carhaix ; Jean Guichoux, de Collorec ; Pierre Le Foll, de Plouguer ; Joseph Le Guern, de Plounévél ; Yves Le Roux, de Poullaouen ; Hervé Lostanlen, de Carhaix ; Yves Mahé, de Plouguer ; François Manac'h, de Saint-Hernin ; Jean Monfort, de Moustoir ; François Nédélec, de Plounévél ; François Plassart, de Locmaria ; Roger Raoult, de Plouguer ; François Rozellec, de Clédén.

Au *certificat libre* tous ceux-là ont été reçus moins trois. Jean Poignonec a mérité la mention *très bien*, et Hervé

Lostanlen, Auguste Barguil, Louis Leclerc, Yves Morvan ont mérité la mention *bien*.

Au *certificat supérieur* (2° degré), 6 furent reçus sur 8 :

François Madec, de Clédén (*mention bien*) ; Emile Crespin, de Carhaix ; Auguste Laporte, de Clédén ; Yves Le Gall, de Plouguer ; Jean Goadec, de Treffrin ; Joseph Kermanac'h, de Collorec.

Au *certificat supérieur* (3° degré), 3 reçus sur 3 :

Jean Guobil, de Plounévél ; François Lescoat, de Plévin ; Guillaume Tallec, de Collorec.

ECOLE DE L'ENFANT-JÉSUS. — *Certificat officiel*, 16 présentés, 14 reçus :

Marguerite Mahé, de Clédén (*mention bien*) ; Augustine Barguil, de Saint-Hernin (*mention bien*) ; Marie-Thérèse Monfort, de Plouguer ; Simone Hellec, de Carhaix ; Rose Morellec, de Clédén ; Simone Olivier, de Carhaix ; Maria Cardinal, de Plouguer ; Paulette Dall, de Carhaix ; Jeanne Le Guillou, de Carhaix ; Joséphine Boulanger, de Saint-Hernin ; Yvonne Le Goff, de Carhaix ; Marguerite Briand, de Carhaix ; Catherine Le Drenn, de Kergloff ; Yvonne Pastor, de Carhaix.

Au *certificat libre*, ont mérité la mention *bien* :

Marguerite Mahé, Augustine Barguil, Marie-Thérèse Monfort, Rose Morellec et Simone Olivier.

Certificat supérieur (2° degré) :

Irène Veslin, de Carhaix (*mention bien*) ; Louise Croizier, de Carhaix ; Madeleine Le Bon, de Plouguer ; Bernadette Mignon, de Plounéour-Trez ; Marguerite Barguil, de Saint-Hernin ; Louise Cougard, de Paille ; Jeanne Simon, de Carhaix ; Joséphine Briand, de Plounévél ; Marie-Louise Toupel, d'Hennebont ; Marie Troënès, de Plouyé ; Louise Lannuzel, de Carhaix ; Marie Troalen, de Carhaix ; Joséphine Conan, de Plounévél.

Certificat supérieur (3° degré) :

Yvonne Simon, de Carhaix ; Marguerite Conan, de Carhaix ; Louise Savary, de Carhaix.

Sténographie théorique : Yvonne Le Roux.

Sténographie élémentaire (75 mots à la minute) : Marie Clech, Marie Jacq, Josphine Lencot, Louise Savary.

Sténographie commerciale (100 mots à la minute) : Marie Collobert, Josette Lannéal.

Dactylo-pratique (400 mots au 1/4 d'heure) : Marie Clech, Marguerite Douarin, Joséphine Lencot, Louise Savary.

CHEZ NOS JEUNES

Gymnastique.

Au Patronage, avec les beaux jours, le travail de gymnastique a repris, travail que viennent récompenser les sorties générales pour les concours.

Nos jeunes gymnastes se sont présentés au début de Juillet, au Concours départemental des Côtes-du-Nord, à Lannion ; puis, récemment, au Concours du Finistère, à Douarnenez. A Lannion, ils ont rencontré les meilleures sociétés de Bretagne-Nord et ont réussi à faire auprès d'elles une assez bonne figure. Mieux préparés, ils ont obtenu un meilleur résultat, à Douarnenez, au milieu de leurs camarades du Finistère : un premier et un second prix pour les adultes ; un prix d'honneur pour les pupilles qui se classent ainsi au troisième rang des sections de pupilles du département.

La population douarneniste fut très accueillante. Dans aucune autre ville de Bretagne, nos gymnastes n'ont pu admirer d'aussi belles décorations de rues. Nulle part, non plus, ils n'ont vu, se pressant sur leur passage, une pareille foule, manifestant une sympathie unanime à l'égard de tous ces jeunes, si alertes et si vaillants.

Promenades.

Profitant de leur séjour au bord de la mer, les Carhai-siens entreprirent, le lendemain, une promenade en vedette automobile sur la magnifique baie de Douarnenez. Le départ du môle du grand port fut triomphal, au milieu des chants et des hurrahs. Ce triomphe fut, pour la plupart, de courte durée, car le bateau trouva au milieu de la baie, face au large, une mer agitée. Une grosse ondée acheva de démoraliser la troupe qui fut ravie de trouver à Morgat la terre ferme et un peu de repos pour les estomacs bouleversés.

Les plaisirs de la plage firent oublier vite, d'ailleurs, les impressions amères du matin. Et le retour, sur une mer plus calme et ensoleillée, fut vraiment agréable.

« Le Jeune Chômeur ».

Depuis le début de Juillet, les Jocistes travaillent à répandre, en même temps que leur organe « La Jeunesse Ouvrière », une feuille nouvelle, « Le Jeune Chômeur ». Ce journal vient d'être lancé par la Jeunesse Ouvrière chrétienne pour atteindre tous les jeunes chômeurs sans travail. Rédigé par eux et pour eux, il ira leur dire ce que la J. O. C. fait et ce qu'elle veut faire à leur intention.

« Le Jeune Chômeur » alertera aussi l'opinion et fera

connaître à tous la pénible situation, souvent ignorée parce qu'elle reste cachée, de si nombreux travailleurs. Il montrera l'obligation dans laquelle tous se trouvent de les aider.

Le Jocistes demandent à tous les chrétiens et à tous les hommes de bonne volonté de favoriser ce bel effort, suivant ainsi la prière de Pie XI qui, dans sa dernière encyclique, recommande aux chrétiens de s'unir pour combattre les maux qui « accablent l'humanité ».

REGARDS SUR LE PASSÉ

Le sabre d'honneur de La Tour d'Auvergne.

Les fêtes de La Tour d'Auvergne ont eu beaucoup d'éclat cette année, nos lecteurs liront avec intérêt l'arrêté suivant qui a paru au Bulletin des lois de la République, sous le numéro 276.

« Du 1^{er} Thermidor, an VIII de la République une et indivisible. Les Consuls de la République arrêtent ce qui suit : Article I. — Le sabre de La Tour d'Auvergne, premier grenadier de l'Armée, sera suspendu dans le Temple de Mars. — Article II. — Le ministre de l'Intérieur est chargé de l'exécution du présent arrêté qui sera inséré au Bulletin des lois. — Le premier consul, signé Bonaparte. Par le premier consul : le secrétaire d'Etat, signé Huguet B. Maret. Le ministre de la Justice, signé Abrial. »

L'arrêté est du 20 Juillet 1800 ; le héros avait été tué à Oberhausen, dans la nuit du 27 au 28 Juin, moins d'un mois auparavant.

La Première République suivait en ceci les exemples de l'antiquité. Les Grecs et les Romains déposaient dans les temples les objets qu'ils considéraient comme les trésors des cités. La Madeleine, à Paris, se vit, jadis, décerner le nom de Temple de la Victoire, aujourd'hui c'est à l'église des Invalides qu'on dépose les trophées militaires.

On connaît la répugnance que montra notre illustre concitoyen pour ce titre de Premier Grenadier qu'il voulut faire remplacer par « le titre honorable de plus ancien grenadier ». Pour le sabre, il l'acceptait à condition qu'il fût « sans le moindre ornement sur la lame ainsi que sur la poignée ».

C'est le 7 Prairial an VIII (27 Avril 1800) que parut l'arrêté nommant La Tour d'Auvergne Premier Grenadier et lui attribuant un sabre d'honneur, cinq jours après, le 12 Prairial, notre héros écrivait à son neveu, Courbon de Pérusel : « J'ai reçu avec bien de la reconnaissance, mon cher neveu,

le témoignage flatteur du souvenir qu'il vous a plu de m'adresser en votre nom et celui de votre famille à l'occasion des honneurs beaucoup trop éclatants dont je suis devenu l'objet de la part du gouvernement. J'ai accepté avec respect l'arme qui m'a été décernée par les premiers magistrats de la République qui, par une pareille récompense, ont payé mes services infiniment au-dessus de leur valeur... Tout m'a fait un devoir de m'excuser d'accepter le titre de Premier Grenadier des Armées et de me parer d'une dénomination qui sous aucun rapport ne pourrait m'appartenir.. »

C'est dans cette lettre qu'il félicite son neveu d'avoir choisi comme profession « l'art de guérir » et qu'il affirme qu'après 34 ans de service son épée n'a jamais été teinte du sang de personne. Il signe : Le citoyen La Tour d'Auvergne Corret, ancien officier retiré à Passy.

MOUVEMENT PAROISSIAL

Baptêmes : Jean Hamon ; — Marie Corvez ; — Marie-Louise Philippe ; — Louis Le Mignon ; — Michel Bourvier ; — Maurice Briand ; Maurice Le Borgne ; — Yvon Riou ; — Marie-Thérèse Le Bras ; — Hervé Conan ; — Jeannine Favennec ; — Adrienne Clotre ; — Herveline Le Gac ; — Albert Rivoal ; — Louis Le Dall ; — Christian Kerneis.

Mariages : Victor Martinache et Léonie Le Hénaff ; — Trémeur Balér et Marie-Louise Herpe ; — Léon Kindt et Marie Verplancke.

Enterrements : Arsène Lévénez ; — François Kermoal, hospice ; — Louis-Marie Le Bihan ; — Marie Salaün ; — Marie-Anne Le Bail ; — Théodore Romp ; — Léon Isard ; — Louis Rodallec, hospice ; — Pierre-Marie Le Roy ; — Marie-Anne Virrien ; — Edouard Le Jeune ; — Théodore Gléver ; Christiane Bernard ; — Marie-Françoise Riou ; — Marie-Louise Nicolas, hospice ; — Yves Rivoal ; — Jeanne Le Lay ; — Marie-Lucie Le Du ; — Etienne Poulichet ; — Marie Croisier ; — Olympe Méloü ; — Angèle Le Cloître.

Le Gérant : H. QUERSY.

Quimper, Imprimerie Cornouaillaise.

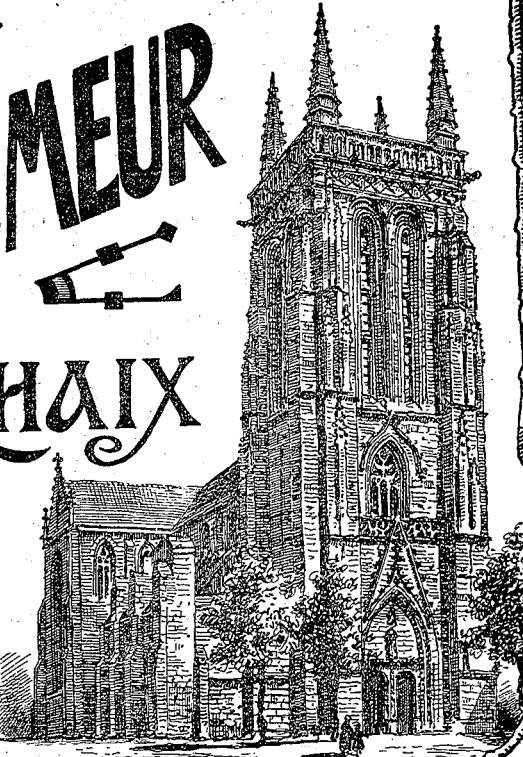
Le N° : 0.25 (Paraît tous les deux mois).

Abonnement : 3 fr.



LA VOIX

DE STREMEUR CARHAIX

L. LE GUENNEC - 1930

QUIMPER, IMPRIMERIE CORNOUAILLAISE
7, RUE DES GENTILSHOMMES

La Voix de Saint-Trémeur, Carhaix

Paraît tous les deux mois.

L'AUTOMNE

C'est la fin des vacances, c'est la rentrée des classes. Après s'être enivrés de grand air et de liberté, les enfants vont réintégrer les locaux scolaires et reprendre le joug du travail et de la discipline. Ils ont toutes sortes de raisons d'être tristes, profondément tristes, et l'on s'attend à les voir s'acheminer, se traîner vers l'école à regret. Mais non, regardez-les : avec leur insouciance habituelle, ils bavardent, rient et se hâtent vers les classes. Pour eux, c'est une nouvelle année qui commence, tout ce qui est neuf leur plaît : ils vont changer de division, recevoir d'autres livres, connaître de nouveaux maîtres, voir de nouvelles figures, et ils sont heureux de ces changements.

Les hommes, à bien des égards, sont comme les enfants, ils aiment, eux aussi la diversité ; comme le fabuliste, ils croient que « l'ennui naquit, un jour, de l'uniformité ». L'automne amène avec lui quelques désagréments : les jours s'abrègent, la nature s'attriste, les arbres perdent leurs feuilles et les oiseaux leurs chants, et parfois on sent déjà les premiers frissons de l'hiver.

Mais il faut se consoler, ce deuil dont se couvre la terre n'est pas définitif, l'hiver où s'achemine la nature est un sommeil et non pas un trépas ; les longs jours renaîtront et aussi les fleurs et les nids ; les choses passent et l'espérance demeure. Et puis, l'automne a ses charmes : c'est la saison des poètes, écoutez-les : « Salut bois couronnés d'un reste de verdure... Feuillages jaunissant sur les gazons épars ». C'est le temps où « l'âme s'enveloppe de paix et de mélancolie ». Les soirées sont plus longues, on goûte davantage la tiédeur du foyer, la douceur de la vie de famille. A la campagne, le laboureur a rentré son grain et recueilli ses fruits ; après le travail acharné de la moisson, il va pouvoir jouir d'un repos relatif.

Et puis, et surtout dans notre région boisée, l'automne c'est le temps de la chasse ; les disciples de Nemrod, le 18 Septembre, ont chaussé leurs bottes et armé leurs fusils : pendant plusieurs mois, ils vont pouvoir se livrer à leur sport favori ; à poursuivre lièvres et perdrix ils fatigueront leur corps et divertiront leur esprit et ils combattront efficacement, espérons-le, la vie chère.

A l'automne, l'Eglise aussi connaît une vie plus active, elle reprend les cours de ses catéchismes aux enfants et de ses instructions aux grandes personnes. Octobre est un mois de grande dévotion, tous les jours les fidèles sont invités à se rendre à l'église paroissiale, où, devant le Saint-Sacrement exposé, on récite le chapelet, on exécute des chants avec beaucoup de solennité et dans la splendeur des lumières. Ah ! si les Carhaisiens venaient nombreux aux cérémonies du soir se recueillir aux pieds de Dieu et penser aux mystères de la vie du Christ et de sa sainte Mère, comme cette méditation des choses de l'au-delà leur serait profitable, comme cet acte de piété fervente attirerait sur eux, sur leur famille, sur la Cité, les bénédictions divines !

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

C'est le 4 Octobre que l'Eglise célèbre la fête de Saint François ; cette année, du 25 Septembre au 5 Octobre, des fêtes très solennelles se dérouleront à Assise, en l'honneur de ce Saint, le Cardinal Légat inaugurerà une nouvelle crypte pour la tombe de Saint François. Nous pensons intéresser et édifier nos lecteurs en racontant brièvement la vie d'un de ces hommes prodigieux qui ont sauvé le monde de la ruine spirituelle.

Assise, berceau de saint François.

Située dans la haute vallée du Tibre appelée Ombrie, Assise est une vieille ville qui a gardé son donjon féodal, ses longues rues bordées de maisons séculaires ; elle est fièrement campée sur une colline, où les habitations grimpent les unes au-dessus des autres ; c'est là que notre Saint vint au monde, en 1182. Son père, Pierre Bernardone, riche marchand de draps, voyageait en France quand naquit l'enfant ; sa mère lui avait donné le nom de Jean ; mais le père, de retour, le surnomma « Francesco, le Français », et lui apprit la langue de notre pays. Plutôt avare, Pierre Bernardone était

vaniteux et fier de voir son François frayer avec les enfants des seigneurs, il ne le surveillait guère. Aimé de tous pour ses manières aimables, l'adolescent courait de fête en fête. Les plaisirs ne lui avaient pas desséché le cœur, il était bon pour les pauvres.

Jeunesse et conversion du Saint.

A vingt ans, François est appelé à défendre sa patrie attaquée par les habitants de Pérouse ; dans un combat, il est fait prisonnier. Sa captivité, qui dura un an, ne lui avait pas ôté le goût des fêtes brillantes ; il faut croire qu'il se surmena à ce genre de vie, car il tomba malade et fut sur le point de mourir, la convalescence fut longue : appuyé sur un bâton, il se promenait dans la campagne, reprenant vie au contact de cette riante nature. En ces heures de solitude, le vide de sa vie lui apparut et l'effraya ; nourri des romans français de chevalerie, il rêva les aventures, et un beau jour le voilà parti pour le Sud de l'Italie défendre la domination du Pape ; le brave croisé tomba malade à Spolète. De retour à Assise, il laissa ses anciens compagnons et se tourna vers ceux-là qu'il avait toujours aimés, les pauvres. Bientôt, peut-être pour accomplir une pénitence imposée, il se rend à Rome, jette sa bourse sur le tombeau de Saint Pierre, emprunte les habits d'un pauvre et toute la journée mendie à la porte de la basilique. François est décidé ment en route pour la conquête de son âme, il marche à grand pas dans la voie du renoncement. Un jour, au détour du chemin, il se trouve face à face avec un lépreux, il se détourne avec horreur et s'enfuit ; à la réflexion, sa lâcheté lui fait honte, il revient, donne une aumône au malheureux, baise ses doigts gangrénés. Ce qu'il aime, c'est la visite des sanctuaires ; parmi ceux-ci, il en était un dédié à Saint Damien, au-dessus de l'autel était un crucifix byzantin, un jour François y pria dit-il : « Faites-vous trouver de moi, Seigneur », et le crucifix parla à son âme un ineffable langage ; à partir de cette heure, disent ses biographes, son cœur blessé se fonda d'amour. Vite, il s'en alla à Foligno vendre ce qu'il possédait, son cheval et des étoffes précieuses.

Persécution paternelle. Mission apostolique.

Pierre Bernardone ne l'entendait pas ainsi, il veut voir son fils ; mais François a peur, il se cache et ne reparait plus de quelques semaines. Et voici qu'un jour il se fait un grand tumulte sur la place d'Assise ; des enfants sont aux trousses d'un misérable, pâle, décharné, les vêtements en loques, ils crient : « Au fou ! Au

fou ! », et ce sont des rondes folles autour du malheureux, on lui jette des pierres, de la boue. Attiré par les clameurs, Bernardone sort et entend son nom, il reconnaît son fils ; suffoqué de honte et de rage, il se précipite sur François, le roue de coups, veut obtenir la promesse qu'il changera de vie, peine inutile ; du moins, il le gardera garroté dans la cave. Emue de pitié, la mère, en l'absence du père, délie son enfant qui s'enfuit à Saint-Damien, il se recommande du for de l'Eglise, puisqu'il s'est fait admettre aux ordres mineurs ; l'évêque lui accorde le droit de renoncer à la succession paternelle, alors le fils de Bernardone, en public, remet à son père les habits qu'il porte et, vêtu d'un manteau d'emprunt, il court bien vite dans les bois chanter sa joie d'être libre, d'être tout à Dieu : « Dame Pauvreté, elle seule et rien de plus », s'écriait-il.

François, peu après, vint s'installer auprès du sanctuaire de Sainte-Marie de la Portioncule. C'est là, qu'en la fête de Saint Mathias, il entend dire à la messe ce passage de l'évangile : « Ne prenez ni or ni argent dans vos ceintures, ni deux tuniques, ni souliers, ni bâton, allez et prêchez que le royaume de Dieu est proche ». Voilà ce que j'ai cherché, dit-il, et aussitôt il quitte ses chaussures, jette son bâton, se taille un habit en forme de croix ; il passe une corde autour de ses reins et le voilà, vrai chevalier du Christ, qui s'en va à l'assaut de toutes les forteresses du péché pour y planter le drapeau de la pauvreté, du sacrifice et de l'amour.

En ce temps-là, les communes de la Toscane et de la Lombardie étaient aux prises avec les armées des empereurs germaniques et, ce qui aggravait la situation, c'étaient les discordes sans fin qui, dans une même cité, opposaient les nobles et bourgeois aux hommes du peuple, et, comme si ce n'était pas assez, l'hérésie des Albigeois et Patarins gagnait tous les rangs de la société et attisait les haines. Un Pape de génie, Innocent III, gouvernait l'Eglise, mais visiblement la barque de Pierre penchait quand l'enfant d'Assise arriva prêter son concours dans la tempête qui se déchainait. François, avec quelques compagnons, fit le voyage de Rome et le Pape accueillit avec sympathie les pèlerins venus solliciter la permission de prêcher aux simples, de mendier pour les affamés et de se partager la conquête du monde pour le Christ.

Prédication franciscaine.

François, diacre, est donc autorisé à prêcher. En un langage très simple, il va annoncer le repentir, la brièveté de la vie, la nécessité de la perfection, les bienfaits

de la charité, et voici qu'à sa voix se lève une ère de bonheur inconnue jusque là, l'ordre succède à l'anarchie, un idéal nouveau apparaît soudain qui enchante les âmes et les entraîne. De Rome, François revient à Assise, et ce sont ses compatriotes, après l'avoir tant méprisé, qui l'invitent à prêcher dans leur cathédrale. Le succès fut éclatant, le résultat prodigieux. La population entière saisie, subjuguée par la conviction ardente, les indicibles accents d'un homme dont le cœur était gonflé des divines tendresses, voulait vivre selon les conseils de François. Les faibles et les puissants, les riches et les pauvres se réconcilièrent, et l'on a retrouvé aux archives communales l'acte de paix civile entre les partis.

La famille spirituelle de François augmentait, chaque jour voyait grossir le nombre des cellules construites autour de la chapelle de la Portioncule. Il est impossible de suivre l'apôtre dans toutes ses tournées évangéliques, l'Italie le vit d'un bout à l'autre : partout c'était le même enthousiasme, les conversions se comptaient par milliers, les communautés de Frères Mineurs naissaient sous les pas du « Pauvre d'Assise ». Son zèle déborda la péninsule, ses disciples s'en allèrent en France, en Espagne, en Allemagne et en Angleterre ; il en envoya chez les Infidèles ; au Maroc, cinq de ses frères cueillirent la palme du martyre ; lui-même partit pour l'Egypte, où il soutint le courage des Croisés sous Damiette et annonça la parole de Dieu aux Sarrasins. Le Soudan d'Egypte, touché par ses prédications, accorda aux Frères Mineurs le libre accès des Lieux Saints sans payer tribut, et notre Saint en profita pour visiter la Palestine. François soupirait après le martyre ; mais les affaires de son Ordre le rappelèrent en Italie qu'il continua à évangéliser jusqu'à sa mort.

Saint François et Jésus. Les Stigmates.

Les succès qu'il obtenait ne provoquaient en l'âme de François aucun mouvement d'orgueil ; un de ses compagnons, le Frère Masseo, le mit un jour à l'épreuve : « Pourquoi toi ? lui dit-il, tout le monde te suit, veut te voir, t'entendre, t'obéir et tu n'es ni beau, ni savant, ni de noble famille », et le Saint répondit : « Tu veux savoir : c'est que les yeux du Très Haut n'ont aperçu parmi les pécheurs aucun plus petit, plus insuffisant, plus vil que moi et ainsi il a voulu confondre la grandeur et la science du monde ». Nous connaissons déjà son affection pour la Pauvreté, « la Dame de ses pensées », arrêtons-nous à l'admirable passion qui a fait tout son génie, son amour du Christ.

Du jour où l'âme de Jésus et celle de François se rencontrèrent, elles ne se séparèrent plus ; rendre au Christ amour pour amour, c'est toute la vie du « Poverello ». Il a dit lui-même : « L'amour m'a mis dans la fournaise » ; de cet amour-là, il est enivré ; Jésus, dit-il encore, lui a volé son cœur. Aussi, quel culte il avait pour le sacrement de l'autel ! Quand il recevait la Sainte Eucharistie c'étaient des larmes joyeuses, des effusions indicibles. Pour être plus près du ciel, il se retirait sur les montagnes. Au sommet du Subasio, qui domine Assise, il y a une large déchirure qu'on appelle aujourd'hui les « Carceri », François venait là, au bord de l'abîme, méditer, parler à Dieu.

Plus haut encore et plus sauvage est le mont Alverne, qui fut à la fois pour notre Saint un Thabor et un Calvaire. C'est le Dieu du Golgotha, c'est Jésus crucifié qui possède surtout l'âme du bienheureux : « Seigneur, soupirait-il, je te demande deux grâces avant de mourir : fais que je ressente dans mon âme et dans mon corps toutes les douleurs amères que tu as endurées et dans mon cœur l'immense amour qui t'a porté à subir de telles souffrances ». Les désirs de François furent exaucés : un matin de Septembre, dans une grotte de l'Alverne, Jésus, sous la forme d'un séraphin ailé, entoura de ses bras le mystique d'Assise et imprima sur ses mains, sur ses pieds et sur son cœur les stigmates de sa passion, et ce fut pour le Saint un mélange de poignantes douleurs et de délices sans nom ; il était littéralement transformé en Jésus, par amour et par compassion François d'Assise était devenu un autre Christ.

(A suivre).

Saint Trémeur et Sainte Tréphine

C'est toujours le dimanche qui suit le 8 Novembre que l'on célèbre, à Carhaix, la solennité de Saint Trémeur, patron de l'église paroissiale. Cette année, ce second dimanche tombe le 13 Novembre, M. le chanoine Fossennec, recteur de Camaret, sera le prédicateur de la fête ; M. Le Du, recteur de Sainte-Tréphine, chantera la messe. Il y a deux ans, nous avions entretenu nos lecteurs de la légende de Saint Trémeur et de Sainte Tréphine et de leur culte à Carhaix et à Kergloff ; nous allons exposer, ci-après, comment ces deux Saints sont honorés dans le diocèse voisin.

Eglise de Sainte-Tréphine.

Située à 6 kilomètres au Nord de Gouarec, Sainte-Tréphine est une ancienne trêve de l'antique et importante paroisse de Bothoa. L'église actuelle, datant du xvr siècle, n'aurait guère grand caractère si elle n'avait été restaurée récemment avec les magnifiques débris d'une chapelle voisine à laquelle, en particulier, elle doit les belles fenêtres flamboyantes des transepts. A l'intérieur, on peut voir quelques statues en bois sculpté et parmi elles, celle de Sainte Tréphine en costume royal tenant par la main son fils Trémeur, en robe blanche et ceinture rouge. C'est une statue ancienne d'un cachet spécial. On pense que cette église est construite à l'endroit où Sainte Tréphine fut frappée par son père Conomor, et rappelée à la vie par Saint Gildas. La tradition rapporte que Sainte Tréphine avait fait bâtir un monastère à cet endroit et y avait été enterrée avec son fils. Lors des invasions normandes, les prêtres et les moines s'enfuirent, emportant les reliques de leurs Saints, et voilà comment on explique qu'en 1835 on trouva dans le trésor des reliques de Saint-Jacques du Haut-Pas, à Paris, des reliques de Saint Trémeur provenant de l'ancienne abbaye Saint-Magloire. La plus grande partie, cependant, des reliques du Martyr étaient restées avec celles de sa mère dans le cimetière de Sainte-Tréphine. D'après des renseignements communiqués par M. Le Du, recteur de Sainte-Tréphine, voici comment fut découverte en 1570, sous un tumulus, la tombe commune de Saint Trémeur et de Sainte Tréphine.

Tombeaux de saint Trémeur

et de sainte Tréphine.

C'est un bénédictin de l'abbaye de Ruys, témoin de la découverte, qui en a fait le récit, dont voici une partie : « Le tombeau était caché, dans le cimetière, sous un tas de cailloux et de terres rapportées sur lesquels avaient poussé des ronces, orties, halliers... Un fabricant se mit à défricher ce lieu et bientôt il trouva une pierre verte et dure, de cinq à six pieds de longueur et deux et demi de largeur, plus large à la tête, rétrécie aux pieds, en forme de tombeau (sarcophage). La dite pierre était « armée » de cinq gros hémisphères de pierres blanches, les deux à côté de la tête étant plus gros que les deux à côté des pieds, un peu devant le tombeau est un cinquième demi-globe plus gros que les autres. Entre les deux pierres qui sont à la tête il y a

une fenêtre de pierre de taille par laquelle on entre dans le caveau où se trouve le tombeau dans lequel on a trouvé deux têtes que l'on tient pour être de Sainte Tréphine et de Saint Trémeur. » — A quelques mètres de la tête du sarcophage, il y avait aussi une pierre levée « en forme de pyramide, écrit le chroniqueur, de la hauteur de douze pieds et taillée en dix-huit pans sur laquelle sont gravées plusieurs lettres qu'on ne peut lire ».

En 1577, on construisit sur le tombeau retrouvé une chapelle, qui a été remplacée en 1881 par une autre fort belle et où l'on voit une ancienne et curieuse statue de Saint Trémeur en bois sculpté. Un recteur de la paroisse a eu la fâcheuse inspiration de déplacer le sarcophage pour le transporter dans le cimetière où il est entouré d'un grillage, il voulait ainsi créer deux tombeaux différents du fils et de la mère. Une autre idée peu heureuse a été, dans la chapelle, d'enfoncer profondément en terre les cinq pierres sphériques qui encadrent la tombe.

Pour ce qui est de la pyramide de pierre, elle a toujours été laissée en dehors de la chapelle, proche du mur d'entrée. C'est un menhir ou lech cannelé qui porte une inscription que l'on a jugé longtemps indéchiffrable, Dom Lobineau, Ogée, de Fréminville ont donné leur langue au chat. De nos jours, on a cru reconnaître là des caractères latins, quelques-uns ont lu : « Crux Michaël, croix de Michel », d'autres : « O crux ave Dei ». C'est sûr que jadis une croix surmontait la pierre et l'on y voit encore le trou où elle était fixée. Donnons, en terminant, l'avis de M. de la Villemarqué, qui affirme que le tombeau en question avait la forme que les Celtes donnaient au tombeau de leurs parents défunts. Comme fils de prince, Trémeur méritait une sépulture monumentale dans le genre de celle que les Gallois appelaient un Carn.

Trésor des reliques.

Les reliques de saint Trémeur et de sainte Tréphine retirées du tombeau où on les trouva furent déposées dans un reliquaire, exposées à la vénération des fidèles et portées en procession. Aujourd'hui elles sont renfermées dans un magnifique reliquaire en cuivre doré, don de M. Le Chaux, prêtre originaire de la paroisse, ce reliquaire a remplacé un autre en bois doré qui tombait de vétusté. Nos lecteurs savent qu'en 1885, Mgr Boucher, évêque de Saint-Brieuc et ami de M. Mengant, curé de Carhaix, avait fait don à notre église de reliques de sainte Tréphine ; bien des années auparavant, une pro-

cession de Carhaix était allée jusqu'à Sainte-Tréphine, pour avoir des reliques de saint Trémeur ; mais le peuple s'était soulevé et armé contre les gens de chez nous, qui furent obligés d'abandonner leur pieux dessein.

De nos jours, les paroissiens de Sainte-Tréphine restent aussi jaloux de leur trésor et pas plus tard que l'an dernier, M. Julien Besco, maire de la commune, au nom de la population, protesta contre un nouveau prélèvement de reliques fait au profit de l'église de Magoar et il pria respectueusement le représentant de l'évêque « de n'autoriser, à l'avenir, de prélèvements de reliques qu'avec une scrupuleuse et religieuse parcimonie ».

Nous pensons en avoir assez dit pour marquer l'intérêt que présente une visite à Sainte-Tréphine pour les dévots de saint Trémeur et les fervents de notre passé breton.

Le cinquième anniversaire du Patronage des Jeunes Gens

Le patronage des garçons dont notre paroisse était privée depuis la guerre, a été reconstitué en Septembre 1927, il y a donc cinq ans. Ces cinq premières années de sa nouvelle existence ont été, pour cette œuvre si intéressante, une période d'organisation. Par la force des choses, en ces débuts, le travail matériel a occupé une grande part de son activité.

Cependant, malgré cette surabondance de besoins matérielles, un gros effort d'éducation religieuse, sociale et professionnelle a été réalisé. Par des retraites prêchées annuellement, par des causeries et surtout, pour les salariés, par l'action de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne, nous nous sommes appliqués à enlever les jeunes gens à leur égoïsme, à leur goût exclusif de l'intérêt et du plaisir, à leur ignorance de tout idéal religieux et moral. Nous avons cherché à leur faire voir dans le Christianisme non pas seulement un ensemble de rites et de pratiques, mais un esprit, une vie qui doit les imprégner entièrement, dans l'ordre professionnel et social, comme dans l'ordre familial, et qui donne, seule, la véritable raison d'être de leur existence.

Les cercles d'études et l'action de la J. O. C. leur ont révélé l'importance des problèmes sociaux et internationaux. Mieux que cela, nos campagnes pour l'hygiène du travail, pour l'amélioration de l'apprentissage, la diffusion de journaux de formation ouvrière et d'éducation professionnelle ont commencé à réaliser, dans la prati-

que, les vœux qu'exprimait, dans l'ordre théorique, notre enseignement social. D'un autre côté, toutes les initiatives en faveur de la paix et de la diffusion d'un esprit sagement pacifiste sont parties de notre œuvre.

Sur le terrain de l'éducation physique, l'effort a été aussi constant : gymnastique et sports ont développé méthodiquement les forces des jeunes, et, à l'heure actuelle, même dans la société de foot-ball locale, la majorité des joueurs a été formée par nous.

Cette œuvre d'éducation profonde et intégrale ne fait que commencer. Elle se heurte à de grosses difficultés venant surtout de l'influence d'un milieu indifférent et déprimant. Mais nous avons confiance que, Dieu aidant, le labeur des années passées soutenant celui des années à venir, elle se perfectionnera sans cesse et contribuera dans sa sphère d'action, à réaliser un meilleur Carhaix plus idéaliste, plus fraternel, plus humain et, pour tout dire, plus chrétien.

NOS SPECTACLES

« Notre-Dame de la Mouise ».

A l'occasion du cinquième anniversaire de la Société La Tour-d'Auvergne, nous avons eu l'occasion d'applaudir, au patronage, l'œuvre remarquable de Grégoire Leclos, inspirée du « Christ dans la Banlieue », du P. Lhande : « Notre Dame de la Mouise ».

L'originalité et la verve de cette reconstitution dramatique a beaucoup plu. D'autre part, la gravité du problème exposé à travers ce dialogue inénarrable n'a pas échappé aux auditeurs. Deux mondes s'affrontaient devant leurs yeux. C'était, d'un côté, cette société de parias à qui, après deux mille ans de christianisme, l'Evangile n'a pas encore été apporté : ces chiffonniers, ces chanteurs de rues, ces mégères, ces précoces voyous, ces tarés, ces rabatteurs et ces déchus ; de l'autre, une société nouvelle qui vient faire irruption dans ce milieu interlope et bruyant en la personne d'un jeune prêtre héroïque envoyé là par l'Archevêché pour bâtir, non seulement l'église, mais encore la cité. Contraste de la boue et de l'idéal, de l'égoïsme et de l'amour, du péché et de la grâce : contraste bienfaisant parce qu'il montrait en plein jour un désir profond de « se mieux connaître pour s'aimer davantage ».

La saison de « Notre Ciné ».

Avec la mauvaise saison, s'ouvre la saison cinématographique. « Notre Ciné » s'est efforcé de réaliser, pour cet hiver, la meilleure sélection possible de films. Comédies sportives ou satiriques, vaudevilles, drames, grands documentaires, opérettes, passeront tour à tour sur l'écran, constituant un ensemble très varié, d'un intérêt toujours constant, que pourraient nous envier bien des salles de grandes villes. A côté des œuvres purement récréatives, seront présentées les grandes productions de l'année qui forcent à penser et font du cinéma une grande école internationale d'éducation des peuples : « La Tragédie de la Mine » de G. W. Pabst ; « Big-House », « Les Monts en Flammes », et notre film national : « Les Croix de Bois ».

Pour mieux assurer encore l'intérêt de ses séances, « Notre Ciné » s'est également appliqué à rendre plus confortable sa salle et surtout à améliorer son installation sonore, déjà une des meilleures de la région, qui sera dotée, dans le courant de l'hiver, d'un nouveau perfectionnement inventé cet été.

MOUVEMENT PAROISSIAL

Baptêmes : Marcelle Daniel ; — Jean-Marie Corbel ; — Fernande Le Guen ; — François Le Cam ; — Louis Roudart ; — André Bouguennec ; — Yves-Jean Querné ; — Ernest Lévénez ; — Pierre Vaillant ; — Jean Le Bec ; — Jacqueline Gouanvic ; — Gilbert Le Bras ; — Yvonne Mélou ; — Roger Kergall ; — Roger Allanic ; — André Le Goff ; — Bernard Le Corre.

Mariages : Joseph Alaouret et Aimée Clédic ; — Pierre Cochenne et Louise Guyomard ; — Henri Le Gall et Juliette Poirrier ; — Auguste Denmat et Cécile Guillou ; — Laurent Lavanant et Bernadette Simon ; — Jean Baller et Alice Guillerm.

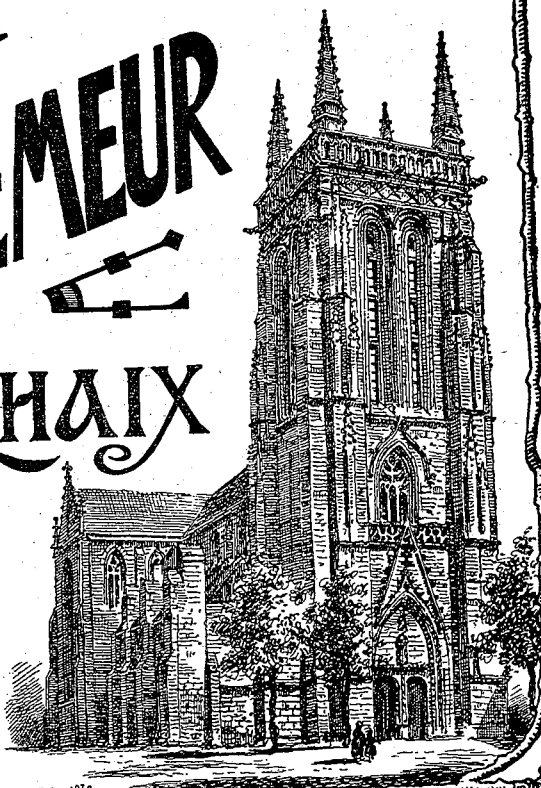
Enterrements : François Jaffrennou ; — Pierre Lostanlen ; — Pierre Rompe ; — Marie-Anne Lambert ; — Louise Cardinal, hospice ; — Yves Lehen, hospice.

Le Gérant : H. QUERSY.



LA VOIX

DE STREMEUR CARHAIX

L. LE GUENEC - 1930.

QUIMPER, IMPRIMERIE CORNOUAILLAISE
7, RUE DES GENTILSHOMMES

La Voix de Saint-Trémeur, Carhaix

Paraît tous les deux mois.

L'ADORATION

Ce que c'est.

L'Adoration perpétuelle est établie depuis longtemps dans le diocèse de Quimper. Les 315 paroisses du Finistère sont appelées à tour de rôle à adorer le Saint-Sacrement exposé sur l'autel, les journées d'Exposition varient de deux à six, suivant le nombre des habitants ; la série des paroisses est épuisée au bout de quatre ans et l'on recommence. Cette chaîne de prières et d'exercices pieux en l'honneur de l'Eucharistie ne saurait être rompue et les paroisses qui ne peuvent prendre la garde au pied de l'autel doivent s'adresser à des communautés religieuses qui les remplacent et adorent pour elles. Partout où l'Adoration a lieu on célèbre des offices, on fait appel à des prédicateurs et à des confesseurs étrangers afin de ranimer la piété des fidèles envers le plus auguste des sacrements.

Ce qu'elle sera à Carhaix.

La paroisse de Carhaix aura son tour d'Adoration en Janvier prochain, du mercredi 18 au dimanche 22. Pendant ces cinq jours, les exercices seront présidés par M. le chanoine Corre, curé-doyen de Landivisiau, assisté de M. Paugam, ancien aumônier, qui aidera aux prédications de MM. Lozac'h, recteur de Kergloff, et Kérébel, recteur de Poullaouën, qui confesseront.

L'Adoration sera organisée de la façon suivante :

A 6 h. 1/2, exposition du Saint-Sacrement, messe ;

A 9 heures, messe, suivie d'une instruction pour les dames ;

A 11 heures, instruction pour les jeunes filles ;

A 2 heures, Chapelet, suivi d'une instruction pour les dames ;

A 6 h. 1/2, bénédiction du Saint-Sacrement qui est remis au tabernacle ;

A 8 heures du soir, prières, instruction, principalement pour les hommes et jeunes gens. Procession et bénédiction du Saint-Sacrement.

On confessera dans les intervalles des exercices. Le mercredi sera réservé aux confessions d'enfants, et ceux-ci seront communies le jeudi à la messe de 7 heures 1/2. Dans la matinée, on leur donnera une instruction, et, l'après-midi, on leur procurera, au patronage, une séance récréative gratuite. Le samedi soir, à partir de 7 h. 1/2, on confessera les hommes.

Le dimanche, communion générale ; à la grand' messe, sermon de la persévérance.

Appel aux paroissiens.

Nous faisons appel à la population de Carhaix pour la réussite de cette Adoration. C'est le Christ, par l'intermédiaire de l'Eglise et de ses prêtres, qui appelle les catholiques, tous les catholiques, à ces exercices spirituels nécessaires à la vie des âmes. Le monde subit une crise et les meilleurs esprits estiment que c'est avant tout une crise d'ordre moral. Les nations et les individus ont vécu d'une façon trop égoïste, ont trop cherché les satisfactions matérielles et cette vie terre à terre a dégénéré en une lutte d'appétits où les faibles ont succombé. Les notions de justice, de charité, de sacrifice ont disparu, il faut les réintégrer dans les masses afin de les vivifier, il faut faire appel aux forces spirituelles, et parmi celles-ci la plus efficace, après expérience, est assurément la religion chrétienne.

Gens de Carhaix, qui habitez une ville jadis célèbre par sa Confrérie du Saint-Sacrement et l'éclat de ses fêtes eucharistiques, l'occasion s'offre à vous de revenir au Dieu de votre première communion ; écoutez l'appel du Maître divin qui vous invite à sa table sainte, n'imitiez pas les invités de la parabole évangélique qui trouvèrent toutes sortes de mauvaises raisons pour ne pas venir au festin préparé pour eux, considérez que votre refus peut avoir pour l'avenir de vos âmes des conséquences irréparables ; entendez l'avertissement de l'auteur sacré : « Time Jesum transeuntem nec redeuntem — Jésus va passer, craignez qu'il ne revienne plus ».

Les vrais chrétiens, eux, prieront pour le succès de l'Adoration et s'y prépareront. Le moment est tout à fait propice, c'est l'Avent, temps de prière et d'espérance pendant lequel, selon la parole de Saint Jean-Baptiste, il faut « préparer les voies du Seigneur », et oui, nous tenir prêts pour quand Jésus viendra habiter nos cœurs et aussi pour quand Il viendra nous juger.

Saint Trémeur et Sainte Tréphine

(Suite)

Fête de Saint Trémeur.

Carhaix honore toujours son saint Patron le dimanche qui suit le 8 Novembre, jour d'incidence de la fête. Cette année, la solennité eut lieu le dimanche 13 ; l'église avait revêtu la parure des grands jours et l'autel était garni avec goût des plus belles fleurs de l'arrière saison. La messe fut chantée par M. Le Du, recteur de Sainte-Tréphine, et notre église n'était pas trop vaste pour la magnifique voix de baryton de l'ancien maître de chœur de Notre-Dame de Guingamp. M. le chanoine Bossennec, recteur de Camaret, donna le sermon de circonstance, et les paroissiens entendirent de nouveau, avec plaisir, la voix profonde et sympathique de celui qui vint, avec succès, implorer leur charité pour son église à reconstruire, et qui, cette fois encore, sut trouver des accents éloquents pour les inviter à la prière, à cet esprit de foi et de piété qui fut celui de leurs ancêtres convertis par les prières et le sacrifice de Saint Trémeur et de sa mère, Sainte Tréphine. La Chorale exécuta, avec sa maîtrise coutumière, des chants appropriés et qui furent très goûtés de la nombreuse assistance. Aux vêpres, quelques recteurs des environs vinrent prendre part à l'office et à la procession qui se déroula lente et imposante avec ses croix, ses statues et ses bannières, à travers les rues de la ville. Le temps fut favorable et ainsi nous avons eu une fête patronale réussie en tout point.

Sainte-Tréphine de Guerlédan.

A quelques kilomètres de Mur-de-Bretagne, à l'orée de la forêt de Quénécan, au bord du Blavet canalisé, on trouve le bourg de Saint-Aignan, ancienne trêve de Cléguérec. Le patron du lieu est actuellement saint Aignan, qui sauva Orléans, assiégé par Attila en 450 ; mais c'est sans doute parce qu'on a traduit par Aignan le nom de « sancti Inuani » qu'on trouve aux archives des ducs de Rohan ; en breton le nom est resté « sant Inan ou Dinan », vieux saint de chez nous. L'église paroissiale de cette localité date de 1735 et possède un porche assez intéressant. A l'intérieur, au transept Nord, on admire un retable sculpté et doré tout à fait remarquable repré-

sentant l'arbre de Jessé ; au transept Sud un autre retable nous montre les trois personnes de la Sainte Trinité. Ces deux ouvrages proviennent de l'ancienne abbaye de Bon-Repos, à 8 kilomètres de là. L'église possède une statue moderne de Sainte Tréphine tenant par la main son fils, Saint Trémeur, tous deux portent la palme du martyre.

Le culte de Sainte Tréphine est très ancien dans cette paroisse de Saint-Aignan. A deux kilomètres du bourg se dresse une montagne boisée qui domine le Blavet, à un endroit où il fait un coude et se trouve très resserré. Paysage romantique à souhait et qui rappelle la Lorelei, cet énorme massif de rochers qui domine le Rhin rapide et sinistre et qui fut habité par l'enchanteresse redoutable aux voyageurs. Sur ces hauteurs, Conomor, le Barbe-Bleue breton, avait bâti son château de Castelfinans, c'est là qu'il martyrisa Tréphine, sa cinquième femme, c'est là que naquit son fils Trémeur. Aujourd'hui, des pierres amoncelées marquent la place du redoutable repaire que la colère du ciel détruisit à la prière de Saint Gildas. « Ce souvenir, écrit Georges Toudouze, ce sang, cette punition, voilà ce qui plane sur les bois, les rocs, les eaux de Guerlédan, devenu aujourd'hui une centrale électrique ».

Jusqu'à la fin du siècle dernier, il n'y avait là pour rappeler le souvenir de Sainte Tréphine et de Saint Trémeur que les ruines du château et aussi, sur le versant Sud de la colline, un fontaine avec une statue de bois de Sainte Tréphine assez délabrée, c'était insuffisant pour l'ardente dévotion des habitants. En 1897, sur une intervention de M. de Lanjuinais, député du Morbihan, M. de Janzé fit don à la paroisse de Saint-Aignan de l'emplacement du château de Castelfinans, au sommet de la colline. M. le Curé-Doyen de Cléguérec bénit la première pierre de la chapelle, le 9 Mai 1897, et le 15 Mai 1898 eut lieu la bénédiction solennelle de l'édifice par M. le chanoine Cadic, premier chapelain de Sainte-Anne d'Auray, délégué par M. Jégouzo, vicaire capitulaire de Vannes. Et dans ce tragique paysage la gracieuse chapelle, avec son élégant clocher, jette une note de joyeuse espérance.

La façade du sanctuaire est ornée d'une belle statue de Saint Gildas, et à l'intérieur on trouve une statue de Sainte Tréphine tenant son fils par la main, et, pour éclairer l'intérieur, il y a, au chevet, un beau vitrail représentant Sainte Tréphine et Saint Trémeur portant les palmes du martyre. Le pardon de cette chapelle a lieu le deuxième dimanche de Mai. La procession quitte le bourg à 9 heures, s'arrête à la fontaine de Sainte

Tréphine et arrive là-haut pour la messe de 10 h. 1/2. Après l'office, les pardonners reviennent individuellement au bourg, ils remontent de même pour les vêpres, après lesquelles la procession se reforme pour redescendre la montagne et se rendre à l'église paroissiale. Le 8^e Novembre, fête de Saint Trémeur, la procession des enfants, l'après-midi, monte à la chapelle de Sainte Tréphine, où les vêpres sont chantées.

Sainte-Tréphine de Stival.

Près de Pontivy, en la commune de Stival, à trois kilomètres du bourg, sur une hauteur d'où l'on domine la ville, s'élève une chapelle dédiée à Sainte Tréphine. On ne sait pas au juste la date de la construction, mais les peintures de la voûte, qui représentent la vie de Saint Louis, sont datées de 1700. Au chevet, il y avait autrefois un vitrail, l'ancienne fenêtre a été maçonnée et, à cette place, à même le mur, on a peint la scène du martyre de Sainte Tréphine. On y voit Conomor à cheval, d'une main il tient sa femme par les cheveux et de l'autre il porte le sabre dont il va la frapper, la victime est à genoux. Du côté de l'Evangile, il y a une statue de la Sainte. Le pardon de Sainte Tréphine a lieu le troisième dimanche de Juillet, tous les gens du quartier s'y rendent et aussi bon nombre de pèlerins d'ailleurs, les futures mères ont une dévotion particulière pour la mère de Saint Trémeur.

Ici, comme à Castelfinans, la légende a fait de Conomor un personnage maudit qui apparaît à certaines époques et continue à expier ses crimes ; c'est ainsi que, par des nuits bien noires, on entend dans la campagne le « skrabouillon » du harnachement du cheval de Conomor, le terrible baron s'en va, en pénitent, à l'ermitage de Saint Gildas.

Et donc à Carhaix, Kergloff, Sainte-Tréphine, Saint-Aignan, Stival, le culte de Saint Trémeur et de Sainte Tréphine est en grand honneur, on y vénère leurs reliques, leurs images, on fréquente leurs pardons. L'ancienne collégiale et, aujourd'hui, l'église paroissiale de Carhaix, avec sa tour magnifique, est assurément le plus beau monument élevé à leur gloire ; on regrette que l'image de Sainte Tréphine ne figure pas à l'intérieur de ce superbe édifice, les statues en bois sculpté de la mère et du fils qui ornaient l'ancienne église ont disparu, elles se cachent sûrement quelque part ; les vitraux de jadis devaient représenter nos saints Patrons. Comme il y aurait de la place, sur l'immense maîtresse

vitre, pour y inscrire tout au long la belle histoire de nos martyrs, telle qu'on la raconte en l'Argoat de Haute-Cornouaille, l'antique pays de la forêt celtique.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Saint François et les créatures.

Mais s'il montait sur les cimes, François ne perdait jamais la terre de vue : là sont les foules errantes, brebis sans pasteurs, là sont ceux qui gémissent et blasphèment, et il savait fort bien que l'amour de Dieu ne va pas sans l'amour du prochain. Sa pitié pour les hommes, ses frères, était sans bornes ; pour tous, il était aimable, joyeusement aimable. Il faut s'imaginer le Saint d'Assise comme ses premiers disciples l'ont peint, avec figure fine et souriante, ses lèvres vermeilles, ses yeux noirs et vifs, sa voix douce et sonore, sa démarche dégagée. Il ne prêchait point un ascétisme désespéré, il avait toujours le cœur en fête et voulait autour de lui des visages de belle humeur, il avait fait de la joie une obligation au même titre que la chasteté et l'obéissance. La voie du salut s'est aplanie sous ses pas, il charme ceux qui l'écoutent, et après lui tous les renoncements sont faciles. Une nuit, un de ses moines épuisé par le jeûne volontaire se trouve mal ; François se lève, lui apporte des aliments et, pour ne pas l'humilier, en mange comme lui. Un jour, Frère Sylvestre a une envie secrète de manger du raisin ; son supérieur le conduit dans une vigne, où tous deux mangent de ce fruit.

C'est avec joie qu'il acceptait les souffrances : « Sais-tu, Frère Léon, brebis du bon Dieu, sais-tu quelle est la joie parfaite ? Ce n'est pas de tout savoir, de faire des miracles. — Qu'est-ce donc Père, dit Léon ? — Eh ! bien, quand nous arriverons à notre couvent, trempés de pluie, mourant de froid et de faim, nous frapperons à la porte, le portier nous chassera comme deux vagabonds et nous penserons que ce portier nous connaît bien, et si, continuant de frapper, il nous chasse à coups de bâton et nous jette dans la neige et que nous supportons tout cela par amour du bien aimé Jésus, voilà vraiment la joie parfaite. »

La compassion de ce cœur si tendre allait à tous les êtres vivants ; les campagnes de l'Ombrie sont pour lui

un paradis terrestre, il y converse familièrement avec les bêtes. Un jour, en approchant de Bevagna, il aperçoit des bandes d'oiseaux, il va vers eux et ceux-ci s'empres- sent autour de lui et François leur prêche et les caresse. Le loup de Gubio se rend au seul François qui se charge de lui assurer sa nourriture journalière, à condition pour lui, frère Loup, de cesser ses brigandages. L'amour de François s'étendait à toute la création, cette belle nature où il vivait l'inspirait, l'émouvait et pour la chanter il trouvait des accents comparables à ceux du psalmiste conviant la nature entière à célébrer le Seigneur. Son cantique des Créatures ou du Soleil est parmi les plus beaux qui soient : « Loué soit Dieu pour notre Frère le Soleil qui nous donne le jour... pour notre Sœur la Lune et pour les Etoiles, claires et belles... pour notre Frère le Vent... pour notre Sœur l'Eau qui est très utile, précieuse et chaste... pour notre Frère le Feu... », et ainsi de suite.

Mort de saint François.

Les courses apostoliques de notre Saint, ses pénitences dans la solitude des montagnes, l'irritation de ses plaies aux mains, aux pieds, au côté l'avaient épuisé, il tenait à peine debout, vomissait le sang, était presque aveugle. François désirait mourir à Assise, il s'y fit conduire à petites journées ; ses compatriotes envoyèrent des gens d'armes au devant de lui, de peur que l'on s'emparât du Saint, passé, de son vivant, à l'état de relique. Arrivé à la Portioncule, François dicta son testament et, en pleine maîtrise de soi, fit préparer tout ce qui était nécessaire pour l'ensevelir, il ordonna à ses frères de chanter le « Cantique du Soleil » avec les vers qui louent Dieu dans notre Sœur la Mort. Les derniers instants arrivés, les frères, suivant ses désirs, l'étendirent nu sur la terre nue, il demanda qu'on lui fit la lecture de la Passion ; ce récit achevé, il se fit placer sur une toile grossière et couvrir de cendres. Et tandis que les frères attendaient, respectueux et éplorés, il rendit sa belle âme à Dieu : c'était le 4 Octobre, au soir, de l'année 1226. Moins de deux ans après, le 16 Juillet 1228, le Pape Grégoire IX le mettait au nombre des Saints.

Il y a sept cents ans passés que François d'Assise est couché sous la froide pierre du tombeau et son souvenir est resté plus vivant que jamais ; nombreux sont les visiteurs, les pèlerins qui, chaque année, vont à Assise, montent aux Carceri, gravissent l'Alverne, cherchant sous la cendre des siècles écoulés une étincelle de

ce feu qui embrasa le cœur du Poverello et qui fut assez brillant, assez ardent pour éclairer, réchauffer le monde. Par sa parole, par son exemple, Saint François a rapproché le monde de Dieu, il a contribué à mettre dans les rapports des hommes avec la divinité une tendresse jusque là inconnue qui a renouvelé le sentiment religieux dans les âmes, renouvelé aussi les sources d'inspiration des arts et de la littérature et provoqué l'éclosion de nombreux et purs chefs-d'œuvre.

L'Action Catholique

La crise actuelle.

Lundi 28 Novembre, la réunion mensuelle de l'Action Catholique s'est tenue à la salle des Œuvres de la rue Brizeux, M. le Curé de Carhaix, chargé de la conférence a traité ce sujet : « La crise actuelle est une crise de conscience ». On appelle crise un moment périlleux, décisif d'une maladie, la crise actuelle a ceci de particulier qu'elle dure et s'étend au monde entier. Elle est réelle puisqu'elle se traduit par deux calamités faciles à constater : la mévente et le chômage ; elle sévit en ville, à la campagne, sur les côtes ; industriels, commerçants, ouvriers, paysans, marins et d'autres encore la connaissent. Tous souffrent, beaucoup ont faim. C'est ainsi en France, c'est encore pis chez les autres grandes nations où les chômeurs se chiffrent par millions.

Ses causes.

La guerre est à l'origine de la crise actuelle par l'anéantissement de millions de vies humaines, par la formidable destruction de tant de choses utiles, par le gaspillage énorme dans le ravitaillement et les fournitures. L'après-guerre a pu connaître une prospérité relative due à la reconstruction des pays envahis, provoquée aussi par la détente et le désir de jouissances poussant aux dépenses folles et à l'agiotage. Mais ce fut un feu de paille, la dure réalité a reparu et s'est imposée. Le monde désaxé a recherché son équilibre et ne l'a pas encore retrouvé. Les remèdes proposés, comme les taxations et les barrières douanières, ont augmenté le mal en contrariant la facilité des échanges ; le machinisme et la rationalisation à outrance ont donné des résultats déplorables : le monde a souffert à la fois de

la surproduction et de la sous-consommation et l'on s'est trouvé en face de situations comme celle-ci : aux Etats-Unis on a brûlé le blé, au Brésil on a détruit le café, chez nous les marins ont jeté leur pêche à la mer, cependant qu'ailleurs des gens mourraient de faim.

Remèdes.

Procurer du travail aux ouvriers, trouver des débouchés à l'industrie, favoriser les échanges, diminuer les impôts, développer l'épargne, donner confiance à tous, voilà ce qu'il faudrait faire. C'est bien vite dit, c'est plus difficilement réalisable, car tout cela se heurte à l'égoïsme de chacun et voilà pourquoi la crise actuelle est une crise morale, une crise de conscience.

Tous sont d'accord qu'il faut faire des sacrifices ; mais pourvu qu'ils soient demandés au voisin. Le paysan demande qu'on protège la vente des produits de la ferme, qu'on poursuive la spéculation des intermédiaires qui vendent trois, quatre, cinq fois plus cher ce qu'ils lui ont acheté. L'ouvrier lutte contre la vie chère, exige du travail et une augmentation de la prime de chômage. Le commerçant et l'industriel réclament contre le chiffre d'affaires. Le fonctionnaire défend son traitement, le contribuable lui aussi s'agite et c'est devenu une question de force : il s'agit pour l'électeur de peser sur le député et d'obliger le pouvoir à céder. A la Chambre, le Gouvernement propose des économies, le Parlement vote de nouvelles dépenses. Il faut recourir à l'emprunt et l'épargnant à son tour thésaurise et refuse de donner son argent à l'Etat.

Situation inextricable parce que l'égoïsme a remplacé la justice et la charité. « Il faudrait, disait un de nos hommes d'Etat, un redressement moral », et il ajoutait : « Pour être opérant, il faudrait qu'il soit général, universel ». C'est sûr, or il y a une doctrine qui est universelle, qui a des adeptes partout, c'est la doctrine chrétienne. « Si l'Evangile était appliqué, disait Clémenceau, la question sociale ne se poserait pas. » La Société moderne a voulu bannir de son organisation tout principe de responsabilité morale, elle a refusé de s'appuyer sur Dieu et sur son Christ ; qu'elle le veuille ou non, elle devra revenir à Celui qui a dit : « *Misereor super turbam*, j'ai pitié des foules ». Un libre penseur disait récemment à l'abbé Desgranges « qu'il faut constater la faillite du matérialisme infect qui devait remplacer la vieille Eglise consolatrice et pacifique ».

A la XXIV^e Semaine sociale de Lille, c'est à la pensée

désordre de l'économie internationale. Il faut faire à la liberté la part que lui refuse le socialisme et une part aussi à la justice sociale qui menace d'être tuée par l'individualisme. On aboutirait ainsi à une liberté dirigée, à un capitalisme réformiste qui placerait les volontés libres en face d'un principe supérieur. On reprendrait chrétienne que les orateurs ont demandé un remède à l'ancienne organisation corporative en laissant de côté ses abus indéniables, ce serait l'association libre dans la profession organisée avec le concours de l'Etat ; cette organisation professionnelle ne devrait pas s'égarer sur le terrain politique, elle garderait son caractère vraiment syndicaliste. Tous ceux qui ont parlé à Lille se sont inspirés de l'Encyclique de Pie XI : « *Quadragesimo Anno* », qui rappelait elle-même les principes de la fameuse Encyclique « *Rerum Novarum* » de Léon XIII. Et le conférencier a conclu ainsi : « Tout homme qui voudra travailler à résoudre la crise actuelle devra avoir dans le cœur cette charité chrétienne qui ouvre le ciel et réalise ici-bas la fraternité et la paix ».

Ce rapide résumé peut donner une idée de l'intérêt de la conférence qui fut écoutée attentivement et donna lieu à un échange de vues très animé. Désormais les réunions mensuelles de l'Action Catholique se tiendront le quatrième jeudi de chaque mois au lieu du lundi.

Regards sur le passé

Origines de la Congrégation de Carhaix.

Le 8 Décembre, en la fête de l'Immaculée Conception, la Congrégation de chez nous organise une réunion solennelle avec sermon, procession, bénédiction du Saint-Sacrement ; sait-on que cette pieuse confrérie a déjà 122 ans d'âge ? Erigée sous « l'Invocation de l'Immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu », elle fut affiliée à la Congrégation mère de Paris, voici la teneur du diplôme d'affiliation :

« Je soussigné, Prêtre Directeur de la Congrégation de la Très Sainte Vierge, établie à Paris, le 2 Février 1801 (en vertu de pouvoirs accordés par Notre Saint Père le Pape Pie VII, actuellement régnant, le 18 Janvier 1805, à feu M. Jean-Baptiste Bourdier-Delpuits, prêtre, chanoine honoraire de la cathédrale de Paris, fondateur et alors directeur de la dite Congrégation, et à tous ses

légitimes successeurs dans cet emploi), nommé commissaire apostolique M. Jean-Marie Le Saint, prêtre, directeur d'une Congrégation de Dames érigée à Carhaix, diocèse de Quimper, en l'honneur de la Très Sainte Vierge, le 30 Avril de cette année 1820, à l'effet d'affilier la dite Congrégation de Carhaix à celle que je dirige, et de la faire jouir, par cette affiliation, des mêmes grâces, pourvu qu'elle se conforme, au moins dans les points essentiels, à nos règlements.

P.-F. RONSIN, *prêtre, directeur de la Congrégation de Paris* ; R. DE LABOUILLERIE, *secrétaire*.

Sur le cachet de cire rouge il y avait l'image de l'Immaculée et ces mots : Maria sine labe concepta — Sodalitas parisiensis.

On remarquera que cette Congrégation de Paris était fondée sous l'Invocation de l'Immaculée Vierge Marie, cinquante-trois ans avant la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception.

MOUVEMENT PAROISSIAL

Baptêmes. — François-Marie Jégou ; — Armand Le Goff ; — Hélène Mell ; — Jean Le Cam ; — Madeleine Richard ; — Marcelle Le Moine ; — Lucienne Le Bris ; — Jeanne Henry ; — Henriette Bosson ; — Raymond Le Sollic ; — Hubert Couillaud.

Mariages. — Auguste Rolland et Louise Quéré ; — François-Marie Pichon et Marie-Anne Loget ; — Henri Le Bihan et Germaine Banniel.

Enterrements. — Georges Moysan ; — Louise Madec ; — Marie Le Moigne ; — Hippolyte Le Lapous ; — Françoise Daniel ; — Marie-Reine Le Bon ; — Jeanne-Marie Davaic ; — François Le Minou ; — Marie-Anne Kerodrenn ; — Alain Goarnisson ; — Frédéric Mélou.

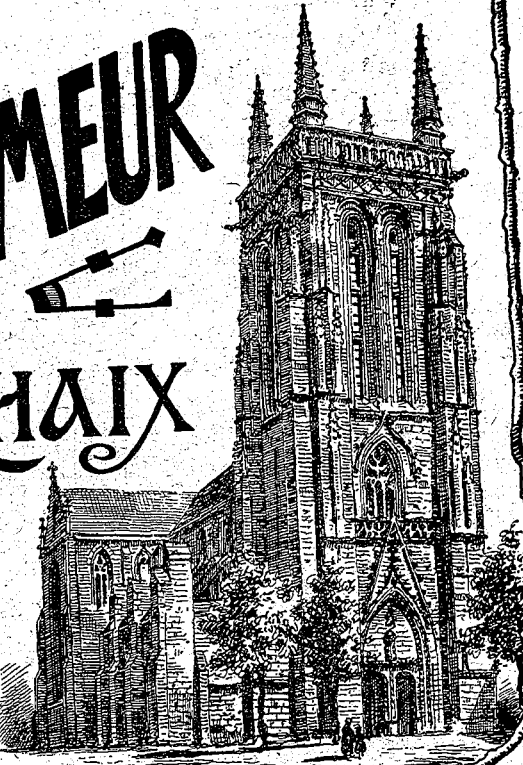
Le Gérant : H. QUERSY.

Quimper, Imprimerie Cornouaillaise.



LA VOIX

DE STREMEUR CARHAIX

L. LE GUENEC - 1930.

QUIMPER, IMPRIMERIE CORNOUAILLAISE
7, RUE DES GENTILSHOMMES

La Voix de Saint-Trémeur, Carhaix

Paraît tous les deux mois.

L'Adoration

Ce qu'elle a été.

La paroisse de Carhaix, comme nous l'avions annoncé au dernier bulletin, était appelée à représenter le diocèse devant le Saint-Sacrement exposé, pendant 5 jours, du 18 au 22 Janvier et, durant ce temps, les fidèles ont pu jouir du bénéfice d'une retraite spirituelle. Il y a des paroisses où, en pareille circonstance, c'est comme une petite mission : tous tiennent à prendre part aux exercices religieux qui entretiennent et renouvellent la vie des âmes. A Carhaix, les préoccupations d'un grand nombre vont ailleurs ; il faut dire, à la décharge des habitants, que la température, plutôt douce jusque là, est devenue tout d'un coup glaciale, provoquant une épidémie de grippe, qui a retenu beaucoup de monde au logis.

Le mercredi fut en grande partie consacré aux enfants, les prédicateurs, assistés de MM. Lozac'h et Le Lec, passèrent de longues heures au confessionnal. Après les confessions, tout ce petit monde entendit une instruction sur la communion, et le jeudi, à la messe de 7 h. 1/2, 500 enfants s'approchèrent de la Sainte Table. Il y eut encore un sermon pour eux et, à 2 heures de l'après-midi, tous furent admis gratuitement à contempler « la divine Croisière », film merveilleux accompagné de quelques autres, comiques et instructifs.

Pour les grandes personnes, le programme comportait quatre instructions quotidiennes. Dans la journée, un bon groupe de dames et de jeunes filles vinrent écouter les sermons. Aux conférences du soir il y avait davantage de monde et chaque soir le nombre augmentait, la grande majorité de l'auditoire était composée d'hommes et de jeunes gens. Cette séance se terminait par la bénédiction du Saint-Sacrement ; le dernier jour

il y eut procession et la chorale exécuta des chants en parties. Le dimanche matin, aux deux premières messes, cinq cents grandes personnes communierent ; à la grande messe on donna le sermon de la persévérance, et le soir, à 6 h. 1/2, après une dernière bénédiction, on reposa le Saint-Sacrement au tabernacle, l'Adoration était terminée.

Ce qu'on y a dit.

Le président de l'Adoration était M. le chanoine Corre, curé-doyen de Landivisiau ; ancien recteur de Plouguer, il était avantagement connu de beaucoup de monde. Avec une grande aisance, dans une forme chatiée et surtout avec l'énergique conviction d'un prêtre habitué aux auditoires nombreux et fervents, le prédicateur donna de remarquables exposés doctrinaux, il établit que l'Eucharistie était le vrai pain de vie, au sens profond du mot : le cœur humain, créé par Dieu, reste vide quand il croit pouvoir se passer de Lui. A quelles déceptions ne se heurte-t-il pas quand il cherche dans des choses éphémères et souvent indignes de sa noblesse, à apaiser une faim que l'Infini peut seul remplir. Une élite de Français, qui grandit de jour en jour, s'en est rendue compte, et ces élèves des grandes écoles entendent faire de l'Evangile la règle de leur vie. Le monde ouvrier lui-même commence à comprendre qu'on l'a bercé d'illusions et qu'en fin de compte c'est le Christ qui pourra satisfaire ses généreuses aspirations.

Dans un langage clair et souvent émouvant, l'orateur a montré que la conscience s'obscurcit lorsque la religion perd du terrain et avec la conscience disparaissent les vertus qui sont la noblesse de l'homme. Pour que la conscience revive il faut que Dieu rentre dans les âmes, dans la famille, dans la société et Dieu signifie l'enseignement de l'Evangile, la loi divine, les prescriptions de la vie chrétienne et parmi celles-ci la confession est un facteur essentiel de la guérison des âmes. Le tribunal de la Pénitence est un véritable gendarme de l'ordre public et privé. Le dimanche, d'autre part, est le jour du Seigneur, on s'applique aujourd'hui à lui arracher son caractère religieux, à le transformer en jour d'amusements profanes souvent dangereux pour les âmes et les corps comme le sont les danses.

Le Président de l'Adoration a été parfaitement secondé par M. Paugam, ancien aumônier à Pont-l'Abbé, que ses graves blessures de guerre auraient du retenir au repos complet et qui montre tous les jours qu'une

âme sacerdotale et vaillante « reste maîtresse du corps qu'elle anime ». Avec l'expérience d'un ministère de 12 ans auprès des enfants, M. Paugam donna à son jeune auditoire, après la confession et la communion, des avis appropriés. Aux grandes personnes il expliqua ce que c'est que la foi en la présence réelle, foi basée sur la parole du Christ et l'enseignement de l'Eglise et qui nous incline à l'adoration, à la reconnaissance, à la demande du pardon, à la prière. Il sut encore montrer que si Jésus reste dans l'Eucharistie c'est pour continuer à nous sauver par le sacrifice de la messe, acte auquel il faut participer par l'assistance et par la communion, en un mot il faut vivre par Jésus et en Lui puisqu'il est la Voie, la Vérité et la Vie.

Conclusion.

Il est tout à fait regrettable que la grippe ait empêché bon nombre d'âmes de bénéficier de ces fortes et doctrinales instructions. Dieu connaît leur bonne volonté et s'ils ont été des retraits de désir il leur a réservé ses grâces ; mais on peut croire que quantité d'absences s'expliquent autrement et alors nous souhaitons que d'ici quatre ans les impies se convertissent, les négligents se reprennent et c'est la grâce qu'ils ont sollicitée du ciel ceux-là qui, malgré leurs occupations, malgré le désagrément d'un froid si rigoureux, ont suivi assidûment les exercices de l'Adoration. Il nous plaît de rendre hommage au courage et à la piété de ces catholiques fervents qui attirent sur la cité entière les bénédictions divines et qui réconfortent leurs prêtres souvent découragés devant l'indifférence d'un si grand nombre. Merci également à tous ceux, petits et grands, qui furent fidèles à monter la garde devant le Saint-Sacrement exposé.

La Chaire de Saint Pierre

L'Eglise honore la chaire de saint Pierre à Rome, le 18 Janvier ; elle a établi une autre fête, le 22 Février en l'honneur de la Chaire d'Antioche, la première que l'apôtre ait occupée. L'année 1933 verra la célébration du dix-neuvième centenaire de la Rédemption ; un élément essentiel du jubilé solennel accordé à cette occasion ce sera le pèlerinage à Rome, résidence du Pape,

successeur de saint Pierre. Les pèlerins visiteront le tombeau du grand apôtre et aussi la chaire où il s'est assis.

Ce qu'est la véritable Chaire de Saint Pierre.

La basilique de Saint-Pierre à Rome est bâtie sur l'emplacement du Cirque de Néron où les premiers chrétiens furent livrés aux bêtes et où saint Pierre fut crucifié la tête renversée. Le fond de l'abside de cette immense église est occupé par un grand monument en bronze doré, œuvre du célèbre sculpteur Le Bernin et qui représente un trône porté par quatre docteurs de l'Eglise, saint Ambroise, saint Augustin, saint Athanase et saint Jean Chrysostome. Ce trône renferme la chaire où s'est assis saint Pierre. En 1867, pour les fêtes du centenaire du prince des apôtres, Pie IX la fit sortir du monument et exposer à la vénération des fidèles. On put alors l'étudier et la photographier à loisir, on dut constater que ce n'était pas du tout, comme on le croyait jusque là, la chaise curule du consul Pudens donnée par lui à saint Pierre.

C'est une chaise en bois de chêne ; la hauteur totale, y compris le dossier en forme de tympan sur le petites arcades, est de 1^m34 ; la largeur, 0,89 ; la hauteur du siège proprement dit, 0,78 ; l'épaisseur, 0,57. Ce meuble a souffert de l'usure du temps et aussi de l'indiscrétion des anciens pèlerins, qui à l'aide de couteaux, ont tailladé le bois, pour emporter quelques reliques. La chaire est munie de chaque côté de deux anneaux qui permettaient de la transporter. Des ornements d'ivoire ont été adaptés au dossier et au devant de la chaire. Ces derniers surtout sont intéressants, ils sont divisés en trois rangs de six plaques d'ivoire sculpté, incrustées d'or.

Les deux fêtes de la Chaire de Saint Pierre.

Le calendrier romain actuel compte deux fêtes de la chaire de saint Pierre, l'une au 18 Janvier, l'autre au 22 Février. Il semble bien qu'il n'y ait eu à l'origine qu'une seule fête, celle du 22 Février, où l'on solennisait le souvenir de l'épiscopat de saint Pierre à Rome. Le terme latin *cathedra* traduit par le mot chaise, désigne plutôt un siège complet avec dossier et appui c'est une sorte de fauteuil attribué d'ordinaire aux personnes de qualité et ce mot, passé dans l'usage chrétien, emporte avec soi une idée symbolique qui rappelle l'autorité de l'enseignement religieux. La fête romaine du

22 Février correspondait sans doute à l'anniversaire de l'élection ou de la prise de possession, par saint Pierre, de son siège épiscopal. D'après quelques auteurs, le 22 Février tombant souvent en Carême où l'on ne voulait pas célébrer de fête, on évita cette occurrence en plaçant la fête en Janvier, et au 18 de ce mois, parce que c'est à ce jour que se célèbre la fête de sainte Prisque, dont l'église sur l'Aventin eut l'honneur de garder, à l'origine, la chaire de saint Pierre.

Le chef du Collège apostolique a résidé à Antioche iorsque, renonçant à Jerusalem, il apporta aux païens les grâces du christianisme, c'est de là qu'il partit pour évangéliser les diverses provinces de l'Asie. Au moment marqué par la Providence, saint Pierre se séparera d'Antioche où il établira pour évêque Evodius son disciple et il se rendra à Rome et c'est là qu'il fixera enfin cette Chaire sur laquelle il vivra, enseignera et se continuera dans les papes ses successeurs.

Le Vénérable Père Maunoir

Samedi, 28 Janvier, on fêtait à Plévin le deux cent-cinquantième anniversaire de la mort du Père Maunoir : ce jour-là une douzaine de Carhaisiens se sont rendus en pèlerinage à la tombe du vénérable, ils ont communiqué là-bas, assisté à la grand'messe et prié celui que Rome se prépare à inscrire au nombre des bienheureux. Monseigneur Duparc, notre évêque vénéré, n'a-t-il pas déclaré, au retour de son voyage à Rome : « ...Je lui (au Saint Père) recommandai le procès du Père Maunoir, dont l'heureuse issue peut-être hâtée par des grâces de guérisons récentes. » Il faut trois de ces miracles et nous savons que la cour de Rome en a retenu un qui a eu lieu à Carhaix. Le souvenir du grand missionnaire se joint à celui de notre illustre compatriote, La Tour d'Auvergne, puisque c'est au Père Corret, jésuite et oncle du « Premier Grenadier de France » que le Père Maunoir légua son crucifix et son bréviaire. Pour toutes ces raisons nous avons pensé intéresser nos lecteurs en utilisant à leur intention les deux biographies du Père Maunoir que viennent de faire paraître Mlle Marthe Le Berre et le Père d'Hérouville, jésuite.

Jeunesse du Vénérable Maunoir.

Le 1^{er} Octobre 1606 naquit au bourg de St-Georges-de-Reintembault, non loin de Rennes, un enfant qui reçut au baptême le nom de Julien. Son père, Isaac Maunoir

et sa mère Gabrielle Deloris, tenaient un commerce de tissus, ils « avaient beaucoup de piété, assure l'historien, et tant de charité pour les pauvres, qu'ils partageaient avec eux ce qu'ils pouvaient gagner. L'enfant profita si bien des leçons reçues que « d'élève, on le vit aussitôt passer maître. » Il rassemblait ses camarades et leur disait tout haut les prières qu'il savait, un prêtre de la paroisse l'ayant remarqué lui enseigna les premiers éléments du latin et le fit entrer au collège de Rennes tenu par les Jésuites et très florissant.

Pieux congréganiste de la Sainte Vierge, le jeune Maunoir était pour tous un sujet d'édification et il songeait déjà se consacrer plus tard à la conversion des infidèles. Un jour le collège reçut la visite du célèbre P. Coton qui avait été le confesseur d'Henri IV et le précepteur de Louis XIII et qui était encore un prédicateur remarquable ; il devina quel sujet d'élite était Julien et le fit inscrire au noviciat de Paris. Ses parents étaient contents de donner Julien à Dieu comme prêtre dans le pays, mais pas comme religieux, ils craignaient de ne plus le revoir. La foi reprenait enfin le dessus, ils firent leur sacrifice.

Au noviciat de la rue du Pot-de-Fer, Julien était enchanté de son sort et en peu de temps il arriva à un degré de perfection que pouvaient lui envier des religieux plus avancés. Après deux années passées à Paris, le jeune novice alla au collège de la Flèche où il suivit, pendant trois ans les cours de philosophie. Ses études terminées, il est nommé en 1630 régent de cinquième au collège de Quimper où « les écoliers de Maunoir apprirent la vertu avec la science, et leur exemple, joint à celui de leur régent, excita une grande émulation dans tout le collège. »

Sa vocation aux missions bretonnes.

Dom Michel Le Nobletz évangélisait le peuple de Douarnenez quand il eut la révélation que Dieu lui avait choisi un successeur au diocèse de Rennes et, une nuit de 1630 il entendit une voix lui dire : « Allez à Quimper au collège des Jésuites, vous y verrez celui que Dieu vous donne pour fils ». Sur l'heure, voici Dom Michel en route, à Quimper il demande le plus jeune des professeurs, celui de cinquième et l'entretient de la vocation de missionnaire ». Consulté par Julien, le Père Bernard lui conseille d'étudier le breton ; avant de suivre ce conseil le futur missionnaire s'en va en pèlerinage à la chapelle de « Ty Mam Doue », en Kerfeunteun, et

s'adressant à Marie : « Si vous daigniez m'apprendre vous même le bas-breton, je le saurais sous peu et je serais bientôt en état de vous gagner des serviteurs ». Et la Vierge apprit le breton à son fidèle serviteur, comme on le voit sur la fresque de Yan d'Argent à la Cathédrale de Quimper. « Après trois jours d'étude, je pus faire, écrit-il, le catéchisme au peuple. Six semaines plus tard, je commençais à prêcher sans avoir besoin d'écrire un mot ». Le Père Julien menait de front son œuvre de catéchiste et son travail de classe aussi, à la fin de l'année scolaire 1631 était-il si épuisé que ses supérieurs durent se décider à le changer de milieu ; on l'envoie à Bourges où il tombe gravement malade et obtient sa guérison en s'engageant par vœu aux missions bretonnes : « J'eus un songe extraordinaire, écrit-il, il me semblait que je portais sur mes épaules un paysan de la Cornouaille. On le reconnaissait facilement à son petit bonnet de laine rouge et à son bragoubraz et jusqu'à ses guêtres boutonnées et tous les autres détails du costume breton. »

Rétabli, le P. Maunoir avait reçu la prêtrise et achevé sa formation de jésuite ; par ordre du Général de la Compagnie il rejoignit Quimper. Aussitôt que Michel Le Nobletz apprend son arrivée il exprime le désir de le voir au Conquet où ses infirmités le retiennent dans une inaction presque complète. D'accord avec son supérieur, le P. Maunoir répond à son appel, alors le saint vieillard, rassemblant le peuple à l'église présenta le jeune religieux comme son successeur, il lui remit la clochette qui appelait les assistants, ses tableaux (taolennou) et exigea qu'il remplit en sa présence tous les exercices du Missionnaire. Le disciple revient à sa résidence tout heureux. Hélas ! l'autorité diocésaine permet le catéchisme, la confession, la prédication dans tout le diocèse ; mais pas les missions, on ne l'y autorisera que s'il trouve un compagnon et des ressources. Enfin le Père Bernard, malgré sa mauvaise santé, accepte d'être son collaborateur ; M. de Molac, gouverneur de Quimper, accordé à l'œuvre des missions un secours appréciable et le cardinal de Richelieu envoie une subvention qui permet d'aller de l'avant ; c'est Douarnenez qui aura les prémices de l'apostolat du Père Maunoir « confesseur et missionnaire ».

Sa méthode apostolique.

L'abord du P. Maunoir, nous disent ses biographes, était à lui seul une prédication. En chaire il apportait un air de douce autorité qui inspirait confiance. Sa pa-

role était simple, mais l'amour de Dieu la rendait éloquente, au confessionnal, son regard pénétrait le fond des âmes et, pour encourager le pécheur à l'aveu de ses fautes, il avait cette tendresse de Père qui le fera appeler du beau nom de « Tad Mad », le « Bon Père ». Le plus grand de ses talents était de toucher quand il parlait, ses yeux tendres et vifs, son action ordinairement modérée, mais quelquefois extrêmement animée, le son de sa voix plein de force et d'onction pénétraient jusqu'au fond de l'âme, jamais prédicateur n'a fait verser autant de larmes.

A cette conquête des âmes le P. Maunoir suivait un plan arrêté en partie emprunté à Michel Le Nobletz et en partie dû à son initiative. Il continua l'usage des tableaux, ces miroirs de l'âme « mellezour an eneou » et les modifia dans le sens de la simplicité. Il reprit les anciens cantiques et en composa de nouveaux. On y trouve beaucoup de mots français habillés à la bretonne et les formules rimées manquent parfois de poésie ; mais par là il ancrerait solidement dans les mémoires l'enseignement catholique et il réagissait contre les chansons mondaines et lascives. Le missionnaire avait remarqué l'attrait exercé par la musique sur l'âme bretonne. « Les jeunes du pays armorique, écrit-il, sont si aisés à charmer par le son des hautbois et musettes, qu'ils ne trouvent aucune difficulté de faire plusieurs lieues et se passer de leur repas pour contenter leurs passions déréglées de danser. » A défaut de danse, il leur procurait le salutaire plaisir de chanter à cœur joie les louanges du Seigneur, même sur des airs profanes. La vogue des cantiques contribua beaucoup à la réussite des processions auxquelles le zélé missionnaire mêla toujours de plus en plus l'élément dramatique comme dans les mystères du moyen-âge « Lorsqu'on voyait, a-t-il écrit, les enfants chanter avec une harmonie extrême, lorsqu'on voyait le prêtre, couronné d'épines et nus pieds et sanglants, porter la croix, il n'y avait cœur si dur qu'il ne pleurât. »

Le Père Julien prolongeait par ses écrits l'action de sa parole, il a écrit des livres d'enseignements en breton et en français et aussi des biographies de missionnaires comme celles de Michel Nobletz, Pierre Bernard, Trémaria, de saints prélats comme du Louët, Grangier, d'âmes apostoliques comme Marie-Amice Picard et Catherine Daniélou. Dans ces opuscules on retrouve son enseignement concret, pratique, capable de charmer à la fois les savants et les simples. Enfin poursuivant un plan longuement mûri, le P. Maunoir complètera l'œuvre des missions par celle des retraites d'hommes qui achèveront la restauration religieuse de la Bretagne.

Ses principales missions, ses dernières années

La mission de Douarnenez terminée le P. Maunoir partit vers de nouvelles conquêtes, il eut désiré répondre tout de suite au désir de Michel Le Nobletz qui l'appelaient au Conquet, mais sur le désir de l'Evêque du Léon, c'est vers Ouessant et Molène que s'en alla le missionnaire. Séparées du continent, ces populations étaient encore plus abandonnées au point de vue spirituel. La mission réussit et le jour de la clôture, elles furent très nombreuses les personnes qui firent leur première communion. Après Ouessant ce furent les missions de l'île de Sein, du Conquet, de Bréhat, d'Audierne, de Plogoff, de Plougastel-Daoulas etc... Journées laborieuses, certes ; mais combien fructueuses ! Voici une série de chiffres éloquentes. Pour l'année 1642, seconde de son apostolat, le P. Maunoir enregistra quinze mille Bretons instruits et préparés à la réception des sacrements, ce sera vingt mille pour l'année suivante. En 1644, on arrive à cinquante mille, en 1648, le total est de soixante mille et ce nombre se maintient en 1649. Bref, en moins de dix ans, le P. Maunoir et son collaborateur ont catéchisé, confessé près d'un demi-million d'âmes.

Et pendant quarante deux ans, le P. Maunoir a soutenu, sans faiblir, ce travail continu des missions. En 1682, pendant la mission de Crozon, le recteur de la paroisse, remarqua la faiblesse du missionnaire et l'en avertit, celui-ci répondit : « J'ai acquis des forces chez vous je vais les employer ailleurs ». Il retourna à Scrignac prêcher une mission et repartit pour Saint-Brieuc. Là, il dit un jour à son compagnon, le P. Martin, qu'il était temps de rentrer sur les terres de Saint-Corenin où il voulait mourir ; en route il s'arrêta à Plouguernevel où il prêcha une dernière fois au Séminaire. Arrivé à Plévin, alors en l'évêché de Quimper, il dut s'arrêter. Le gouverneur de Carhaix, M. de Kerlouët vint prier le malade d'accepter l'hospitalité de son château. Le Père déclina l'offre : « une demeure confortable, dit-il, ne convenait pas à un pauvre religieux ». Le temps pressait, le malade reçut les derniers sacrements avec une ferveur touchante, et le 28 Janvier, sur les huit heures du soir, le Père Julien Maunoir, après avoir baisé avec amour son grand crucifix de cuivre, rendit sa belle âme à Dieu.

(A suivre.)

L'action de la Jeunesse Ouvrière

Le plus grand nombre des ouvriers a perdu de vue aujourd'hui le rôle traditionnellement bienfaisant du Christianisme à l'égard du monde du travail. Manquant d'éducation chrétienne autant que de formation historique, trop de salariés en arrivent à considérer le chrétien pratiquant, le vrai chrétien, comme un adversaire, « un faux frère qui travaille contre son pain ». Ils oublient les principes de charité et de fraternité émis par le Christ, appliqués par l'Eglise grâce auxquels les classes populaires se sont peu à peu élevées à travers les siècles. Ils ne voient pas qu'ils sont attirés actuellement vers certains mouvements surtout par la part de vérité chrétienne qui reste à la base même de ces organisations.

La jeunesse ouvrière chrétienne veut travailler à détruire ce regrettable état d'esprit. Elle ne le fait pas par des exposés de théories, mais par son activité essentiellement ouvrière, appliquée à tous les besoins de la jeunesse salariée : préparation au travail, placement, formation professionnelle et sociale, utilisation des loisirs, hygiène, propreté morale, vie intellectuelle, vie religieuse. Elle prépare ainsi l'émancipation véritable de la classe ouvrière par son enrichissement spirituel comme par son relèvement matériel.

La section jociste de Carhaix n'a pas fait de bruit au cours de ces derniers mois, mais elle a continué son activité normale. Un effort particulier a été réalisé pour donner aux jeunes travailleurs le goût de l'économie. Un résultat appréciable a été obtenu sur ce point : une vingtaine d'entre eux utilisent le service d'épargne du mouvement.

Pour faire mieux connaître leur organisation et pour lui procurer le soutien indispensable, les jocistes continuent la vente de leur si vivant organe « La Jeunesse Ouvrière ». Une centaine de numéros s'écoulent chaque quinzaine dans l'agglomération. Dans le même but, 150 calendriers, très soignés, très artistiques, ont été vendus à la fin de l'année.

L'angoissante question du chômage n'a pas été sans préoccuper vivement les jeunes ouvriers chrétiens. La section a déjà pris plusieurs initiatives en faveur des jeunes chômeurs et continuera à fixer sur eux une attention particulière. Elle sait toute la détresse matérielle et morale du jeune camarade tenaillé par la nécessité, découragé souvent, révolté parfois à juste titre, de su-

bir les conséquences de fautes auxquelles il est étranger.

A la fin de Février, la J. O. C., qui compte aujourd'hui dans le monde plus de deux cents mille adhérents, organise en France une semaine de propagande. A cette occasion, la section carhaisienne invitera tous ses amis, toutes les familles ouvrières, à une soirée d'amitié où après une petite causerie, une partie théâtrale et récréative contribuera à resserrer les liens d'amitié que les jocistes ne demandent qu'à voir se développer le plus possible autour d'eux.

MOUVEMENT PAROISSIAL

(Décembre-Janvier)

Baptêmes. — Jules Le Goff; Aline Le Boulc'h; Marie-Thérèse Hervéou; Pierre Salaün; Marie Rousval; Ginette Guillerm; Lucette Chevance; Thomas Tallec; Annik Le Coz; Henri Piriou; Jean-Gabriel Geoffroy; Jeanne Le Guyader; Yvette Thépault; Henriette Le Lapous; Lucie Cochennec; Guy Treussard; Louis-Marie Desbordes; Gérard Nicolas; Joël Alaouret.

Mariages. — Rémond Morvan et Marthe Hervé; Joseph Salaün et Marie-Augustine Croizier; Guillaume Floc'hlay et Henriette Marc; Jean-Louis Dantec et Marie-Gabrielle Le Guen; Louis Bernard et Anne-Marie Madec.

Décès. — Joseph Chauvel; Jeanne Goarvot; Paul Dauvert, hospice; Yvette Croisier; Guillaume Menguy, hospice; Francis Mescam; Gérard Nicolas; Marie Le Deuff; Reine Pannérec; Marie Clech; Marie-Anne Hély; René Toanen; Jeanne-Marie Guenver; Emile Cras.

Le Gérant : H. QUERSY.

Quimper, Imprimerie Cornouaillaise.

Le N° : 0.25 (Paraît tous les deux mois).

Abonnement : 3 fr.

QUIMPER, IMPRIMERIE CORNOUAILLAISE
7, RUE DES GENTILSHOMMES

La Voix de Saint-Trémeur, Carhaix

Paraît tous les deux mois.

LA RÉSURRECTION DU CHRIST

Le tombeau glorieux.

Chaque année, au dimanche de Pâques, on fête l'anniversaire du jour où Jésus-Christ, Fils de Dieu fait homme pour nous sauver, est sorti vivant du tombeau ; en cette année 1933, on célèbre le dix-neuvième centenaire de ce merveilleux événement et beaucoup de chrétiens s'en iront en pèlerinage aux Lieux Saints témoins de la vie, de la mort et du triomphe du Christ. Ces pèlerins seront profondément émus à suivre Jésus tout le long des étapes de son séjour ici-bas ; mais sûrement leur émotion ne sera nulle part plus douce, plus reconfortante qu'au Saint-Sépulcre.

Par l'Evangile, le chrétien sait que Jésus fut enseveli dans une grotte sépulcrale creusée au flanc du Calvaire, aussi le pèlerin est-il un peu surpris, quand il pénètre dans l'église du Saint-Sépulcre, de se trouver, sous la rotonde, en face d'un édicule bien distinct, isolé de toute paroi. C'est l'empereur Constantin qui a fait tailler ainsi le rocher de façon à donner à la chambre sépulcrale la forme d'un oratoire au milieu d'une immense église. La voûte du caveau a aussi été enlevée pour permettre de suspendre des lampes à un plafond plus élevé. Aujourd'hui cet édicule est revêtu de marbre à l'extérieur et à l'intérieur.

On pénètre dans le Saint Sépulcre par un vestibule appelé la chapelle de l'Ange parce que c'est là que se tenait l'envoyé de Dieu qui dit aux saintes femmes : « Vous cherchez Jésus de Nazareth, il est ressuscité, il n'est pas ici : voici le lieu où on l'avait mis ». Par une porte basse et étroite on entre dans la seconde chambre

qui mesure deux mètres de long et de large. Dans la paroi Nord de ce caveau, à droite en entrant, un banc de pierre a été taillé, haut de soixante-cinq centimètres. C'est là que le corps de Notre Seigneur fut déposé après avoir été détaché de la Croix. A quarante centimètres au-dessus de ce banc de pierre on voit une corniche posée plus tard et qui sert de support à l'autel portatif que les Pères Franciscains y placent pour la célébration de la messe. Quarante-trois lampes brûlent continuellement dans ce caveau dont treize sont entretenues par les catholiques, les autres appartiennent aux communions grecque, arménienne et copte. Les différentes religions chrétiennes ont leurs heures pour prier au Saint Sépulcre et y célébrer leurs offices.

C'est avec impatience que les pèlerins attendent leur tour de pénétrer dans ce vénérable sanctuaire qui est le centre de toutes les prières. Celui qui écrit ces lignes n'eut pas le bonheur de célébrer la messe sur le tombeau du Christ comme ses trois compagnons du diocèse, MM. Kerbaol, Marc et Le Treut ; mais il goûta la satisfaction de remplir l'office de sous-diacre à la messe célébrée au Saint-Sépulcre pour le pèlerinage français. La messe fut chantée par le chanoine Sevin, mort cardinal de Lyon. A l'intérieur de cette grotte sépulcrale le prêtre et ses deux assistants ne pouvaient changer de place et pour faire savoir où l'on en était de l'office on sonnait une clochette après les oraisons et les divers chants, les fidèles réunis dans l'église répondaient en chœur.

Dans un endroit chargé de si grands souvenirs une heure de recueillement est bien vite passée et quelle émotion pour un chrétien, à la Consécration, d'adorer le Christ redevenu présent dans ce sépulcre où il fut déposé mort et d'où il sortit vivant ! Ces moments d'ardente dévotion laissent dans l'âme des impressions ineffaçables.

La Résurrection dans l'art.

Dans le Saint-Sépulcre, au-dessus de la corniche qui supporte l'autel, il y a trois tableaux représentant Notre Seigneur ressuscité, l'un est un relief en marbre, un autre une toile peinte et un troisième un haut relief en argent ; ces représentations sont remarquables surtout par la richesse de la matière et des cadres et sont de facture moderne. Les premiers siècles chrétiens n'ont pas représenté la Résurrection proprement dite. L'Evangile montrait les saintes femmes arrivant au tombeau du Christ qui était vide ; là un ange les accueillait et leur annonçait que Jésus était ressuscité, voilà ce que repré-

sentaient les images byzantines et les chapiteaux romans. A la fin du XII^e siècle, un sculpteur innove au cloître de la Daurade, à Toulouse, en nous montrant Jésus sortant du tombeau, assisté de deux anges. Au XIII^e siècle, les images se multiplient : le Christ, comme dans un vitrail de Bourges, debout sur son tombeau, apparait dans toute sa majesté, vainqueur de la mort. A mesure qu'on avance les artistes étendent la scène comme elle était représentée dans les « mystères » joués à l'église. Au XIV^e siècle, autour du tombeau sacré, les gardes sont profondément endormis ; au XV^e siècle, on les voit frappés de terreur et tombant à la renverse.

Jusque là, dans ces images, la pierre du sépulcre était enlevée ; après le Concile de Trente, des artistes représentent Notre Seigneur s'élevant au-dessus d'un tombeau fermé et même scellé, ce qui est conforme à l'enseignement théologique qui explique que le corps glorieux du Christ, échappant aux lois de la matière, avait traversé la pierre du tombeau comme il traversait les portes closes des édifices où il apparaissait. Ajoutons que les plus grands peintres ont traité le sujet qui nous occupe. Il y a une « Résurrection » de Rubens à la cathédrale d'Anvers, une autre de Le Brun au musée de Lyon, et au musée du Louvre existe un beau dessin de Jésus ressuscité, par Michel Ange. Ceux qui feront le voyage d'Italie pourront admirer au palais des Doges, à Venise, un superbe tableau du Tintoret, où le Christ, l'étendard à la main, s'élance hors du tombeau dans un grand élan de victoire ; à Sienne, au palais public, ils pourraient contempler une remarquable fresque du Sodoma sur le même sujet harmonieusement traité ; au Vatican, dans les salles de l'appartement Borgia tous remarqueront parmi les fresques du Pinturicchio, celle où le Christ plane dans une gloire au-dessus du sépulcre ; devant le tombeau, le pape Alexandre VI est agenouillé dans une attitude saisissante de vérité.

Nos artistes bretons ont représenté sur le verre, dans le bois et dans la pierre le miracle de la Résurrection. Naturellement les autels du Rosaire, parmi leurs quinze médaillons sculptés nous montrent la Résurrection, premier mystère joyeux ; mais on la retrouve sur nos beaux vitraux, comme ceux de Notre-Dame du Crann, en Spézet, ceux de Pleyben, de la Roche-Maurice, de Guengat, de Brennilis, d'Ergué-Gabéric. Nos grands calvaires nous offrent l'image de ce mystère, à commencer par le plus ancien, celui de Tronoën, où l'on voit Jésus sortant du tombeau et Jésus apparaissant à Marie Madeleine ; c'est peut-être au calvaire de Guimiliau que le Christ ressuscité est représenté avec le plus de majesté. Dans le canton de Carhaix, on peut voir le Sauveur ressuscité aux cal-

vaires de Cléden et de Motreff ; adossé au crucifix il prêche aux passants l'espérance de l'immortalité.

Résurrection des âmes.

Tout récemment les journaux ont raconté qu'on avait trouvé dans la Creuse un trésor de 500 pièces d'or portant cette inscription : « Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat : Le Christ l'emporte, le Christ règne, le Christ commande ». C'est au matin du dimanche de Pâques que le Christ a vaincu le péché et la mort, c'est alors qu'il a commencé de régner sur les âmes, qu'il a commandé et qu'il a été obéi. Pâques, c'est le passage de la mort à la vie pour le Sauveur ; Pâques, nous dit l'Eglise, c'est le jour que le Seigneur a fait ; c'est à ce jour qu'aspire l'année liturgique tout entière, tous les autres dimanches de l'année en dépendent. C'est donc la plus grande fête chrétienne de l'année, celle où tous les fidèles, suivant l'expression de l'Eglise, devraient tressaillir d'allégresse, « exultemus et letemur in ea ».

Devraient, avons-nous écrit, hélas ! ils sont nombreux ici à Carhaix ceux qui ne partagent pas l'allégresse pascale préconisée par l'Eglise. Le jour de Pâques est régulièrement préparé par une période de recueillement, de prière et de pénitence qui dure quarante jours. Malgré les adoucissements considérables apportés à cette pénitence, beaucoup ont continué de s'adonner aux joies mondaines, ont, même, redoublé d'ardeur, si bien que le Carême est devenu un prétexte à de nouveaux divertissements profanes. Ce qui signifie que les gens tournent le dos à la morale chrétienne et retournent au paganisme, ce qui explique également que la crise actuelle est plus morale qu'économique.

Et pourtant, malgré les apparences, il ne faut pas désespérer, il faut croire à une résurrection des âmes. L'homme est mieux qu'une bête, il n'a pas que des instincts grossiers. Les foules aujourd'hui, comme il y a dix-neuf siècles, redisent bien : « panem et circenses » ; mais la lassitude arrivera de ces amusements étourdissants, souvent épuisants ; il faudra s'arrêter, faire silence et écouter la voix de la conscience et ces pauvres âmes y reconnaîtront la voix de Dieu, la voix de son Christ, de Celui qui est ressuscité d'entre les morts et possède les paroles de la vie éternelle. C'est Lui, c'est Jésus-Christ qui a créé notre vieille civilisation, c'est Lui et rien que Lui qui peut encore la régénérer.

Oui, plaise à Dieu que le temps de Pâques soit pour les Carhaisiens un temps de salut ! Que ceux qui prati-

quent deviennent meilleurs chrétiens ! Que les indifférents reviennent au Christ, qui reste, après dix-neuf siècles, le seul Sauveur du monde. Nous avons mentionné la découverte d'un trésor, ajoutons que ces pièces d'or retrouvées portaient l'effigie de Charles VI, qui régnait aux alentours de 1400. En ce temps-là, sous un roi fou, notre pays était livré aux factions et envahi par l'étranger, n'eût été sa foi au Christ il était perdu. Jeanne d'Arc fit l'union des Français sous son étendard où brillait le nom de Jésus et chassa l'étranger. Revenons à la loi chrétienne et nous serons unis entre nous ; unis, nous serons forts contre les entreprises des chemises noires de Mussolini et des chemises brunes de Hitler. Les peuples comme les individus trouveront la paix et la prospérité dans la pratique de la loi chrétienne. Sincèrement et résolument devenons de vrais disciples du Christ ressuscité.

Le Vénérable Père Maunoir

(Suite)

Son tombeau.

Le P. Maunoir avait dit de son vivant, parlant de sa dépouille mortelle, que là où tomberait l'arbre, là il demeurerait ; c'était comme s'il avait dit : « Là où je mourrai s'élèvera mon tombeau ». Les jésuites de Quimper voulaient posséder les restes de celui qui, par ses bienfaits et ses vertus, avait tant honoré leur Compagnie, et l'autorité diocésaine désirait ramener le corps du grand Missionnaire breton dans la ville épiscopale. L'Evêque de Quimper dépêcha un Grand Vicaire avec mission d'exécuter ce dessein. Mais le peuple de Plévin ne l'entendit pas ainsi, il ne voulait point se séparer du « Tad mad » et la menace des censures ne put fléchir sa volonté. Après bien des pourparlers, les habitants consentirent à laisser distraire le cœur du Vénérable afin de le remettre aux jésuites, mais ils garderaient le corps, et ils firent si bien comprendre que jamais rien ni personne ne leur enlèverait ces précieux restes qu'il fallut leur céder. Défiants et craignant qu'on enlevât secrètement le corps, les Plévinos apostèrent des hommes armés en faction près du tombeau.

Huit jours durant, on célébra des services solennels au milieu d'une foule immense de peuple. A Quimper, on plaça le cœur du Vénérable dans la chapelle du Col-

lège des Jésuites, où il fut l'objet d'hommages empressés. Après la Compagnie de Jésus et l'autorité diocésaine, les compatriotes de l'illustre défunt tentèrent de s'approprier son corps. Les habitants de Saint-Georges de Reintembault disaient : « Le Père est né chez nous, il doit y reposer après sa mort ». Les Plévinos demeurèrent irréductibles. La paroisse natale du P. Maunoir dut se contenter de recevoir ses ornements sacerdotaux et la famille entra en possession d'un certain nombre de manuscrits qui périrent plus tard par le feu.

Le corps du P. Maunoir repose au milieu de l'église de Plévin, sous une dalle de marbre blanc ; depuis plus d'un siècle une statue surmonte la tombe, elle est en bois peint et de grandeur naturelle ; l'illustre mort est représenté à genoux et cette vivante image est impressionnante ; par excès de dévotion des visiteurs ont tailladé le bois des mains pour emporter une relique du « Bon Père ».

Ses guérisons merveilleuses.

Pour justifier leur opposition à l'enlèvement du corps du P. Maunoir, les Plévinos disaient : « Si on l'enterre à Quimper, il en sera de lui comme du P. Bernard, il ne fera point de miracles là-bas, c'est sûr qu'il en fera ici ». La confiance de ces braves gens ne fut pas trompée, les miracles escomptés furent nombreux ; c'est que les affligés affluaient au tombeau et les habitants de la Basse-Bretagne invoquaient le Vénérable dans les maladies et les accidents. Au XVIII^e siècle le Père Le Roux a écrit un recueil des vertus et miracles du P. Maunoir, où il racontait trois cents miracles dus à l'intercession du Vénérable, et cette dévotion confiante continue envers celui qui reste pour tous « le Grand Saint de la région ».

Un des premiers miracles du grand mort fut en faveur d'un enfant de Carhaix, Jean Boisadam ; c'était un petit garçon de six ans, bossu et paralytique ; désireux de guérir, l'enfant presse ses parents d'aller à Plévin où l'on vient d'enterrer le P. Maunoir. Les parents cèdent à ce désir, à leur retour le petit raconte qu'un vieux prêtre est entré dans la maison et lui a demandé : « Veux-tu être guéri ? », que, sur sa réponse affirmative, il lui a été ordonné de se faire transporter à Plévin. Puis le prêtre lui a tracé le signe de la croix sur le dos et sur la poitrine, le délivrant de sa difformité, mais le laissant encore paralysé. Les parents s'empressèrent d'amener leur petit garçon à Plévin, où le P. Maunoir acheva la guérison.

Parmi les guérisons plus récentes, on peut citer celle de la petite M. B., née en 1883, à Rostrenen ; à l'âge de

deux ans, elle est arrêtée dans sa croissance et a les jambes paralysées. Pendant dix-huit mois on essaye de tout. Le Docteur qui la soignait conseilla de recourir au P. Maunoir, car seul un miracle pouvait sauver la pauvre petite ; effectivement, après un pèlerinage à Plévin, l'enfant recouvra subitement ses forces et marcha comme si elle n'eût jamais été malade.

Une autre enfant, M. R..., née en 1893, à Plussulien, tomba paralysée à l'âge de deux ans et fut affligée d'une plaie horrible à la tête. Sa mère, en Avril 1895, la voua au P. Maunoir et promit d'aller prier sur sa tombe ; après quelques heures de sommeil, la petite se réveilla, demanda à manger ; elle était guérie, elle se leva et marcha.

Une jeune fille de Lambézellec, L. C..., âgée de seize ans, fut blessée à la main par une machine, en Juin 1916 ; elle reçut les soins d'un chirurgien ; en Avril 1917, elle était toujours en traitement sans qu'il y eût amélioration. Sur le conseil d'une religieuse, elle prie le P. Maunoir, promet d'aller à Plévin ; pendant la nuit suivante elle repose sans fièvre, au réveil elle regarde ses plaies, il n'y a qu'une simple cicatrice, elle était guérie. On pourrait citer quantité d'autres cas.

Actuellement le procès apostolique qui est en cours pour examiner les miracles attribués au P. Maunoir n'a retenu que quelques-unes de ces faveurs extraordinaires, et prochainement un examen officiel sera fait de trois guérisons survenues dans notre région, l'une en 1921, l'autre en 1929, la troisième en 1931. Par l'intercession du P. Maunoir, on a obtenu à ces dates la guérison d'une fracture à la base du crâne (accident d'auto), d'un cancer au sein et d'une tuberculose pulmonaire. Ce serait nuire à la cause du Vénérable que de donner davantage de publicité à ces faits, dont s'occupe le tribunal ecclésiastique. Il faut prier pour le succès de ce procès, augmenter notre dévotion envers le P. Maunoir, obtenir des grâces et des faveurs par son intercession pour le soulagement des affligés et la glorification du Grand Apôtre de la Basse-Bretagne.

Regards sur le passé

Consécration de l'église Saint-Trémeur.

Le Bulletin paroissial a déjà mentionné la bénédiction de la première pierre de la nouvelle église qui eut lieu le 21 Décembre 1880 ; dix-huit mois plus tard, le 5 Juin 1882, l'édifice était consacré par Monseigneur

Nouvel, évêque de Quimper et de Léon. M. l'abbé Vétel, vicaire à Landerneau, a bien voulu communiquer le texte de l'allocution prononcée à cette occasion par M. Menegant, curé de Carhaix ; en voici des extraits qui intéresseront nos lecteurs.

« Monseigneur, Messieurs,

» Il sera difficile, je le sens, de contenir, de maîtriser mon émotion, plus difficile encore d'exprimer comme je le voudrais les sentiments que j'éprouve en ce jour, un des plus beaux de ma vie depuis le jour de ma promotion au sacerdoce... Dans certaines situations, pour certaines personnes surtout, et je suis de ce nombre, je crois qu'il est vrai de dire que ce que l'on sent vivement ne peut se rendre que d'une manière très imparfaite.

» Par bonheur il me reste la ressource du pauvre qui vient d'être l'objet d'une faveur inespérée ; j'ai à ma disposition cette expression si énergique dans sa concision, ce terme que l'obligé reconnaissant ne croit jamais répéter trop souvent, que le bienfaiteur ne se lasse jamais d'entendre, ce mot si chrétien, si français, Merci !

» Aussi après avoir rendu gloire à Dieu qui a bien voulu, en disposant les esprits et les cœurs, préparer et mener à bonne fin la reconstruction de l'église, après avoir rendu grâces au Ciel pour avoir daigné exaucer nos prières et préserver les ouvriers du chantier, je ne dis pas seulement de tout accident, mais même de toute contusion sérieuse, suis-je heureux que ce jour me fournisse l'occasion de témoigner publiquement ma reconnaissance.

» A Sa Grandeur, pour le haut et bienveillant intérêt qu'Elle a témoigné à cette œuvre, depuis de longues années l'objet de ses préoccupations ; pour les conseils et les encouragements qu'Elle n'a cessé de nous prodiguer.

» A l'Administration départementale, pour le concours qu'elle nous a si gracieusement prêté, et aussi à l'Administration supérieure pour la subvention qu'elle nous a accordée.

» Aux conseillers municipaux en général, à quelques-uns de ses membres en particulier (je ne veux pas les nommer dans la crainte de blesser leur modestie), pour avoir généreusement pris à cœur cette œuvre qui s'annonçait comme devant être ardue, hérissée de difficultés.

» A l'Administration municipale, pour avoir su, dès le premier instant, s'élever et se maintenir à la hauteur de sa rude tâche, prendre la tête du mouvement pour le diriger, le conduire, lui imprimer une impulsion plus vigoureuse, écarter les obstacles, préparer les voies et

moyens, créer les ressources, payer de sa bourse, de sa peine, de son temps et de sa personne. Dans chaque Conseil municipal, dans chaque membre de l'Administration municipale, il y a eu deux hommes : le paroissien et l'administrateur. Mais ces deux hommes, contrairement à ceux dont parle l'Apôtre, sont toujours restés unis. L'administrateur ne s'est servi de son autorité et de son influence que pour atteindre plus sûrement le but que se proposait le paroissien.

» A mes excellents collaborateurs et aux membres du Conseil de Fabrique... En pareille circonstance, si on n'oublie pas ses amis, on est moins préoccupé d'eux que des personnes étrangères. Eux, ils sont de la famille et de la maison, or, depuis sept ans bientôt, je suis heureux de le proclamer, les conseillers de la Fabrique et le clergé paroissial n'ont jamais eu qu'un désir, qu'un but, n'ont jamais formé qu'un cœur et qu'une âme.

» A la population de Carhaix ; c'est peut-être par elle que j'aurais dû commencer, car je crois pouvoir affirmer, sans crainte de blesser personne, qu'elle a eu l'initiative de la reconstruction de l'église, que c'est d'elle qu'est parti le mouvement. Jusqu'à quel point cet élan a été sincère, généreux, la souscription le prouve d'une manière éclatante. Sans doute les principaux souscripteurs, que je prie d'agréer encore une fois l'expression de ma reconnaissance, ont donné le branle, l'exemple et procuré ce résultat qui fait l'objet de notre admiration. Mais tout en faisant la part de ces généreuses offrandes, soixante et un mille francs dans une population comme celle de Carhaix c'est là un chiffre qui a son éloquence.

» ... Mais comme construction, l'œuvre n'est pas achevée..., il faudrait achever cette tour, poser sur cette magnifique base une flèche digne d'elle. Je le sais, la tâche sera rude... j'ai confiance cependant... L'Administration municipale continuera, comme elle l'a si bien fait pour l'église, à diriger, à seconder les efforts de la population et l'œuvre recevra sous peu son couronnement.

» L'œuvre, ce mot me rappelle l'ouvrier, la cheville ouvrière, l'âme de tout ce qui a été fait jusqu'ici. Il me tarde de lui payer ma dette de reconnaissance. La population a fourni les éléments, M. l'Architecte en a tiré le parti que nous sommes heureux de constater. La population a fourni la matière, M. l'Architecte lui a donné la forme, j'ai presque envie de dire le mouvement, la vie. Avec des ressources relativement modiques, malgré l'insuffisance du terrain, il a construit une église qui, je crois pouvoir le dire, lui fera honneur ; quelques milliers de francs de plus, quelques mètres de terrain de plus et il nous eût donné un véritable monument...

L'église qu'il a construite fera, mieux que je ne saurais le faire, l'éloge de M. l'Architecte. Mais il est une chose que je ne saurais taire : dès le premier jour, heureux d'avoir à s'occuper pour la première fois d'un monument du xv^e siècle, M. Le Guerrannic appelait l'église de Carhaix son œuvre de prédilection. Il l'a prouvé d'une façon péremptoire : deux jours d'inspection sur trente, dans toutes les saisons... cent et quelques planches de dessins et détails d'exécution... les conseils qu'il nous prodiguait. En vérité, une mère qui aimerait passionnément le fruit de ses entrailles n'entourerait pas d'une plus grande sollicitude l'enfant qu'elle voudrait gâter. Qu'il reçoive aujourd'hui l'expression de ma gratitude.

» Je remercie M. Quéré d'avoir bien voulu pousser activement les travaux et nous avoir permis de profiter pour la consécration de la tournée pastorale de Monseigneur. Je remercie MM. Le Naour, Nicolas, Toullarc'hoat d'avoir si bien compris, si bien exécuté les plans de M. l'Architecte ; Messieurs les Membres de la Commission de Surveillance d'avoir aidé M. Le Guerrannic avec tant de zèle et d'intelligence.

» Je me résume : Gloire à Dieu ! et fasse le Ciel que la reconstruction de l'église soit le signal, le point de départ d'un accroissement de foi, de piété solide dans la population. A Sa Grandeur, à l'Administrateur, au Conseil de Fabrique, à mes excellents collaborateurs, aux bons ouvriers de l'œuvre, à la population de Carhaix, à l'honorable assistance, aux respectables et vénérés Confrères qui ont bien voulu, par leur présence, rehausser l'éclat de cette cérémonie et nous donner un témoignage de sympathie qui nous touche profondément, Merci, encore une fois, Merci ! »

Projets de Monsieur Mengant.

Dans ce discours, M. Mengant, en termes excellents, a exprimé sa reconnaissance à tous ceux qui l'ont aidé dans une œuvre si importante et c'est surtout à M. Guerrannic que sont allés ses remerciements les plus émus et c'était justice ; mais il n'a pas dit que c'est lui-même, Curé de Carhaix, qui a choisi cet architecte seul capable de réaliser son grandiose projet de reconstruction. Beaucoup de gens alors trouvaient que M. le Curé voyait trop grand ; aussi comme l'allocation du pasteur débordait de joie contenue pour avoir réalisé la principale partie de son rêve ! Il regrette cependant de n'avoir pu, faute de quelques milliers de francs, acheter le terrain qui eût permis de donner à la nef deux travées de plus et il ne désespère pas de voir un jour une flèche couronner la magnifique tour.

M. Mengant a vécu encore dix ans après la consécration et l'on ne trouve aucune trace de plan pour ce clocher complet. Faut-il le regretter ? Aurait-on pu concevoir et réaliser, à notre époque, une flèche digne d'une base aussi richement décorée ? Et puis, la silhouette de l'église Saint-Trémeur fait partie désormais du paysage comme en font partie les tours de Plouguer et de Saint-Herbot. Les grandes cathédrales sont restées inachevées et, même si c'était possible, irait-on surmonter de flèches les tours de Notre-Dame de Paris et de Notre-Dame de Reims ? C'est sûr que l'achèvement des tours de la cathédrale de Quimper a été une magnifique réalisation ; mais c'est un cas unique, et il a fallu, pour réussir, faire appel à la générosité du diocèse tout entier.

Catholiques de Carhaix, consolez-vous de n'avoir pas sur la tour de Saint-Trémeur une flèche qui coûterait des millions ; consolez-vous encore que votre église n'ait pas toute l'ampleur qu'elle eut pu avoir ; telle qu'elle est, elle fait honneur à votre cité ; mais désolez-vous de constater que cet édifice, tout amoindri qu'il soit, est encore trop grand pour le nombre des fidèles qui s'y rassemblent chaque dimanche. Par votre foi, votre zèle, travaillez à augmenter le nombre des vrais chrétiens qui, ayant été baptisés, croient et pratiquent leur religion.

MOUVEMENT PAROISSIAL

(Février-Mars)

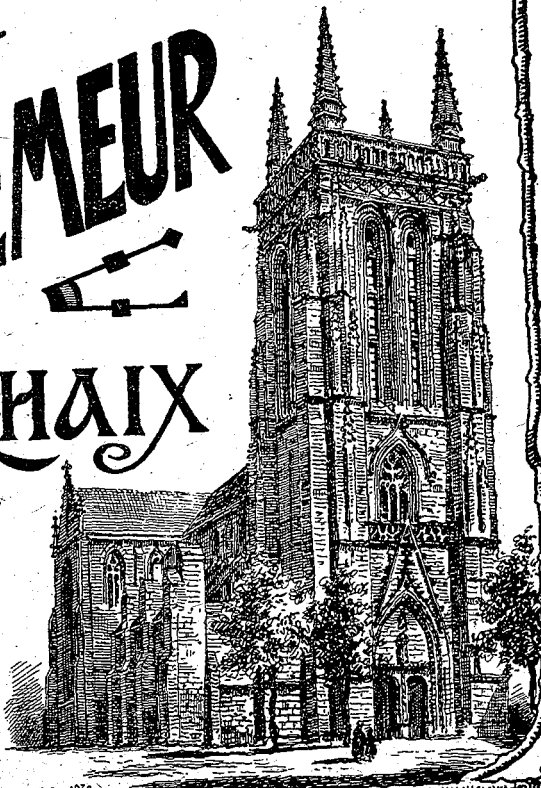
Baptêmes : Yves-André-Raymond Loisel ; — Raymond Priller ; — Christine Gouloas ; — Paulette Higuinen ; — Charles-Marie Le Bris ; — Marius Tambon ; — Madeleine Morvan ; — Joseph Guéguen ; — Emile Louarn ; — Colette Guéguen ; — Berthe Guéguen ; — Jean-Joseph Grall ; — Claude Le Saux ; — Lucien Le Gentil ; — Jean-Joseph Hervé ; — Paul Le Guen ; — Yvonne Goyet ; — Jean Couzelin.

Mariage : Guy Richard et Jeanne Bénéat.

Décès : Marie-Joséphine Baniel ; — Jean-Marie Le Coënt ; — Marie-Jeanne Le Floc'h ; — Raval Lebarbé ; — Ferdinand Le Roux ; — Jean-Marie Scueil, Hospice ; — Louis-Marie Guénégou ; — Jean-Louis Le Bras ; — Marie-Josèphe Toanen ; — Raymond Loisel ; — Marie Hélary ; — Pierre Le Borgne ; — Marie-Louise Le Guern, Hospice ; — Albert Le Guellaut ; — Pierre Braban, Hospice ; — Marie Guidou ; — Hubert Couillaud ; — Jeanne Le Razer, Hospice ; — Jean Le Miné ; — Marie Bellec.

LA VOIX

DE ST TRÉMEUR CARHAIX



L. LE GUENEC - 1930

La Voix de Saint-Trémeur, Carhaix

Paraît tous les deux mois.

LA PREMIÈRE COMMUNION

La Retraite.

A Carhaix, les enfants sont nombreux et turbulents et cela inquiète un peu les prêtres qui viennent y prêcher la retraite de Communion ; mais, à la fin de ces pieux exercices, les prédicateurs sont tous d'accord pour reconnaître que leurs appréhensions étaient vaines, que nos enfants se tiennent fort bien et écoutent attentivement. Cette année, M. Emile Bosson, professeur au Petit Séminaire de Pont-Croix, avait accepté de venir enseigner ses petits compatriotes. C'était certes, pour lui, un grand dérangement et une besogne supplémentaire d'autant plus difficile que c'était sa première fois de prêcher une retraite de communion. Ses débuts doivent l'encourager dans cette voie nouvelle. Avec son expérience d'enfants qu'il tient de ses fonctions de professeur et d'aumônier des Scouts, avec son élocution claire et flexible, surtout avec son zèle pour la jeunesse, il a ce qu'il faut pour réussir auprès des auditoires comme ceux qu'il vient d'évangéliser. M. Lozac'h, recteur de Kergloff, lui a apporté une aide considérable : après avoir prêché à Sainte-Anne, confesse à Saint-Trémeur, il a, pour la journée de jeudi, assumé la charge de toutes les instructions. Comme prédicateur, à Sainte-Anne, il y avait encore M. Le Lec, vicaire de Cléden, qui a excellemment montré qu'il savait travailler au jardin des âmes, mieux encore qu'à celui qu'il entretient à Cléden. M. Abolivier, vicaire de Ploaré, est devenu l'habitué de ces réunions annuelles et il a fait sa besogne avec l'entrain, l'allégresse d'un prêtre dévoué aux œuvres de jeunesse. M. Le Treut avait donné les trois premiers sermons, car il a cet avantage d'être toujours prêt et toujours complaisant.

Les instructions, les confessions et tous les divers exercices de la retraite se sont déroulés sans le moindre à-coup et, le mercredi soir, on pouvait dire que tout était prêt pour la journée du lendemain.

Le grand jour.

Ils étaient une centaine de premiers communiant, aussi, le jeudi matin, l'église toute propre et très bien ornée était-elle comble de parents et d'invités. Pendant la messe, on entendit de beaux cantiques : les voix fraîches et pures des enfants avaient été bien exercées les jours précédents. Après une ardente exhortation du prédicateur, ce fut le grand défilé à la Sainte Table, qui émeut, réveille des souvenirs souvent lointains, toujours très doux. Un peu fatigués par le jeûne et l'émotion, les enfants quittent l'église et répandent en ville une grande animation qui, pour une fois, n'est pas de la dissipation.

A 10 heures, tous se retrouvent pour la messe solennelle, chantée par M. Abolivier. Sous une habile direction, la Chorale exécute les mélodies grégoriennes, si prenantes pour l'esprit et le cœur qu'elles élèvent sans effort vers Dieu. Les voix se taisent pour laisser parler le prédicateur, qui donne avec beaucoup de force le traditionnel sermon aux parents, très important en la circonstance, car celui-là au moins a des chances d'atteindre un bon nombre de personnes qui viennent aux offices par intermittence.

La messe terminée, l'église se vide de nouveau, les groupes se hâtent vers les agapes familiales bien gagnées. A 3 heures, c'est le reflux vers l'église, et en s'y rendant les fillettes en blanc lèvent des regards inquiets vers le ciel où les nuages s'amoncellent. Après de courtes vêpres, le cortège se forme avec, en tête, les toilettes blanches ; et l'interminable file des enfants se déroule, avidement regardée et respectueusement saluée. Le parcours s'est effectué sans encombre, la procession rentre à l'église, où se poursuivent les derniers rites : renouvellement des promesses du baptême, consécration à la Sainte Vierge, encadrés de courtes allocutions ; les lecteurs et lectrices de ces professions de foi sont émus et les assistants le sont quelquefois davantage. Puis Jéssu-Hostie bénit une dernière fois ses fidèles, petits et grands, et c'est la grande et ultime dispersion au soir d'une journée qui ne laisse que de bons souvenirs.

Le mot du Pasteur.

Avant de clôturer la fête, M. le Curé, comme c'est l'habitude, a adressé ses remerciements aux bons ouvriers, et il a dit ces quelques mots aux enfants et aux parents : « Chers enfants, rappelez-vous que vous êtes les communiant de l'Année Sainte, de cette année où l'on célèbre le dix-neuvième centenaire de l'ins-

titution de la Sainte Eucharistie et où le Ciel s'ouvre largement pour laisser descendre sur la terre les grâces et les faveurs divines. Unissez-vous à tous ceux qui gagnent en ce moment l'indulgence du Jubilé et attirent sur le monde les bénédictions célestes. A cette heure, vos bonnes résolutions et vos prières ferventes sont, devant le Seigneur, comme autant de gerbes fleuries. Ne laissez pas ces fleurs se faner trop vite, gardez, encore longtemps, le parfum délicieux qu'exhalent vos âmes renouvelées par le sacrement de l'amour divin.

» Et vous, parents chrétiens, revivez les jours anciens où vous aviez l'âge de vos enfants, ce sont de doux souvenirs, ne les étouffez pas. Rappelez-vous les maximes chrétiennes que les enseignements de vos prêtres et sans doute aussi de vos parents vous ont inculquées. Peut-être les tracas de la vie et les entraînements du monde vous les ont fait oublier, revenez-y, travaillez à rétablir l'idée chrétienne en vous et autour de vous. Aujourd'hui, à voir vos enfants si pieux, si purs, si bien disposés à cause de la présence de Jésus dans leurs cœurs, dites-vous bien que sans le Christ tout se perd, tout s'écroule.

» J'ai raconté à vos chers petits l'histoire de cet enfant élevé sans religion aucune et qui, malgré cela, à cause de ses qualités de cœur et d'esprit, croissait à la perfection, jusqu'au jour où, à l'âge de vingt ans, terrassé par un chagrin affreux, le jeune homme ne sut chercher d'autre refuge que dans la mort. Il absorba du poison, il survécut ; il saisit un revolver, on réussit à le désarmer. Sauvé malgré lui, il réfléchit et s'écria : « Il n'est pas possible que la vraie route soit celle qui ne mène nulle part ». Il prit une autre route, celle qui mène au Christ. Il y marcha très vite et y monta très haut. Quand la guerre éclata, il avait trente ans et pensait au sacerdoce. Le 22 Août 1914, au combat de Rossignol-Saint-Vincent, il tombait, mortellement blessé d'une balle à la tête. Cet héroïque soldat, ce parfait chrétien, s'appelait Ernest Psichari et il était le petit-fils d'Ernest Renan, qui fut le plus grand adversaire du Christianisme au siècle dernier. Le grand-père, reniant la foi chrétienne, avait affirmé, proclamé sa foi en l'avenir de la Science, et voilà que cette croyance nouvelle se montrait absolument insuffisante pour soutenir, dans l'épreuve, le courage du petit-fils, l'expérience est concluante : le monde moderne, pour être sauvé, devra revenir au Christ ; alors, mais alors seulement, il sera prêt à recevoir ce qu'il y a de meilleur dans le temps et l'éternité : la paix de Dieu, celle-là que le monde ne peut pas donner ».

SAINT PIERRE

Le 4 Juin c'était le dimanche de la Pentecôte, et le 29 ce sera la fête de Saint Pierre, apôtre ; ainsi, dans le même mois, les fidèles célèbrent l'établissement de l'Eglise catholique et la gloire du premier Pape. Et, puisque l'on fête, cette année, le dix-neuvième centenaire de la Rédemption et de la promulgation de la Loi Nouvelle, il nous a paru bon de retenir quelques instants l'attention de nos lecteurs sur cette grande figure de Saint Pierre, prince des Apôtres : nous indiquerons brièvement ce que fut sa vie, son œuvre et le culte rendu à sa mémoire.

Saint Pierre, compagnon du Christ.

Saint Pierre était juif, avant sa vocation à l'apostolat il s'appelait Simon, il était né à Bethsaïde, en Galilée, de parents qui étaient pêcheurs, il exerçait aussi ce métier avec André, son frère aîné. Celui-ci ayant rencontré Jésus-Christ en parla à son cadet et le lui mena. Le Fils de Dieu ayant vu Simon lui dit : « Tu t'appelles Simon ; désormais tu t'appelleras Céphas, c'est-à-dire Pierre. Suis-moi et je te ferai pêcheur d'hommes ». Sans hésiter, Pierre laissa son métier et suivit Jésus ; sa foi au Messie était très grande et il a été le premier à reconnaître la divinité de son maître : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant », s'écrie-t-il un jour. C'est pour récompenser cette magnifique profession de foi que Jésus le choisit comme chef de la religion qu'il était venu fonder sur la terre : « Et moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise ».

Mais cette foi n'était pas encore parfaite, Pierre confesse avec joie les grandeurs du Christ ; mais il ne peut supporter les humiliations de son maître, et quand Jésus annonce les épreuves de sa Passion, l'apôtre se récrie : « A Dieu ne plaise, Seigneur ! cela ne vous arrivera pas ». Pierre est sur le Thabor témoin de la Transfiguration de Jésus et dans l'ardeur de son amour il voudrait y demeurer toujours, il aime tant son maître ! Aussi quelle émotion ! quelle douleur ! pour lui, d'entendre le Sauveur annoncer que bientôt il sera abandonné, renié par son cher disciple ; celui-ci proteste : « Quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renierai pas ». Hélas ! ardent et présomptueux, Pierre manque de fermeté : au jardin des oliviers, il tire son épée et cherche

à défendre Jésus, les autres s'enfuient. Pierre suit de loin, il va jusqu'au prétoire, mais c'est pour donner l'exemple de la plus grande lâcheté : reconnu et dénoncé par une servante comme disciple du Galiléen, il s'inscrit en faux et par trois fois, publiquement, il renie le Fils de Dieu. Jésus qui passe laisse tomber un regard de miséricorde sur son apôtre, et celui-ci s'effondre dans sa honte et dans ses larmes.

La pénitence de Pierre fut aussi profonde, aussi durable qu'elle avait été prompte et, à cause de cela, Jésus lui rendit sa confiance : le jour même de sa Résurrection il lui apparut et le consola. Quelques jours plus tard, devant plusieurs de ses disciples, le Christ, par trois fois, posa cette question à celui qui devait le remplacer à la tête de l'Eglise. « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ». Et quand, par trois fois, Pierre eut répondu : « Seigneur, vous savez que je vous aime », Jésus lui dit : « Fais paître mes brebis... quand tu seras vieux, tu étendras tes mains et un autre te conduira où tu ne veux pas ». Ces paroles de Jésus investissaient Saint Pierre dans la charge de premier pasteur de l'Eglise et lui promettaient la couronne du martyr. Au jour de l'Ascension, Saint Pierre était sur le mont des Oliviers pour recevoir les adieux du Sauveur et le voir monter au Ciel.

Saint Pierre, chef de l'Eglise naissante.

Quand Jésus eut quitté la terre, les apôtres descendirent la montagne et rentrèrent à Jérusalem où ils se réunirent au cénacle. C'était là que le Christ avait institué l'Eucharistie, c'était là qu'il fallait attendre la venue du Saint-Esprit. Un des premiers soins de Saint Pierre fut de compléter le collège apostolique, réduit à onze membres par la trahison et la mort de Judas, Mathias fut élu et associé aux apôtres. Le jour de la Pentecôte, cinquante jours après Pâques : « on entendit, lisons-nous aux Actes des Apôtres, un grand bruit, comme un vent impétueux, et ceux qui étaient assis en ce lieu virent paraître comme des langues de feu qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux ». Au souffle de l'Esprit-Saint les apôtres chantaient les louanges du Seigneur en hébreu et en divers idiomes qui étaient compris par les gens qui se trouvaient là et qui étaient venus de toutes les parties du monde. Saint Pierre prêcha le Christ, sa mission, sa mort, sa résurrection et convertit environ trois mille personnes ; un autre jour, « au nom de Jésus-Christ de Nazareth, il guérit des infirmes ». Arrêté et conduit devant le Sanhédrin, le chef des apôtres affirma sa volonté

d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes : « Nous ne pouvons taire, dit-il, ce que nous avons vu et entendu ».

L'Evangile avait été prêché aux Juifs seuls, un jour à Joppé, S. Pierre eut une vision qui lui fit connaître que l'Evangile devait être prêché aux Gentils, c'est-à-dire aux Païens, aussi bien qu'aux Juifs. Ce fut dans ce même temps que S. Pierre fonda l'église d'Antioche. Les prédications et les miracles de l'apôtre avaient fait un grand éclat dans le monde et le roi Hérode Agrippa le fit mettre en prison, mais il en fut presque aussitôt délivré par un ange. Après avoir été quelque temps à Rome, il en fut chassé avec tous les Juifs ; alors il retourna à Jérusalem où il présida le premier concile qui y fut tenu. Ensuite S. Pierre retourna à Rome où il combattit Simon le Magicien et le confondit.

Mort de Saint Pierre.

C'était au temps de l'empereur Néron ; pour satisfaire un caprice barbare, ce tyran avait incendié Rome et mis ce crime au compte des chrétiens qui furent persécutés plus violemment que jamais. Le chef de la communauté chrétienne ne pouvait échapper à la fureur païenne, il fut arrêté et enfermé à la prison Mamertine. En l'année 67, S. Pierre fut tiré de son cachot et conduit au delà du Tibre sur la pente des monts Vaticans. Quand il fut arrivé au lieu du supplice, voyant la croix dressée et s'estimant indigne d'une mort semblable à celle de son Maître, il demanda comme une faveur d'être crucifié la tête en bas.

D'après S. Ambroise, le prince des apôtres aurait pu échapper à la mort ; cédant aux supplications des chrétiens de Rome, il s'acheminait sur la voie appienne. Il était arrivé près de la porte Capène, lorsque tout à coup se présente à lui le Christ entrant lui-même dans la ville. « Seigneur, où allez-vous ? » s'écrie l'apôtre. — « A Rome, répond Jésus, pour y être de nouveau crucifié. » Le disciple comprit le Maître ; il revint sur ses pas, n'ayant plus qu'à attendre l'heure de son martyre.

L'ancienne Basilique Vaticane.

Un auteur des premiers siècles a écrit que le corps de S. Pierre fut enseveli, sur la voie Aurélienne, à l'endroit du temple d'Apollon, près du lieu où il avait été crucifié, non loin du palais de Néron, au Vatican. Un oratoire fut construit à cet emplacement et plus tard l'empereur Constantin fit don d'une chasse en argent où furent

enfermées les reliques de l'apôtre ; la tête en fut distraite et confiée au sanctuaire de Saint-Jean-de-Latran. En l'année 323, Constantin lui-même donna le premier coup de pioche à l'endroit où serait placée la première pierre de la basilique vaticane dédiée à S. Pierre. Le nouvel édifice s'éleva grandiose et d'un luxe inouï ; pour la première fois, il était disposé en forme de croix, en l'honneur de la croix du Christ et de celle de S. Pierre. Un immense atrium précédait le sanctuaire avec, au centre, une fontaine monumentale. On entraînait dans la basilique par cinq portes correspondant à cinq nefs soutenues par cent colonnes. A l'intérieur, c'était une profusion d'or, d'argent, de marbres, de pierres précieuses, avec quantité de lampes, de vases sacrés ; au devant de l'autel était un arc triomphal qui conduisait au chœur où l'autel était entouré de douze colonnes torses en marbre blanc provenant du temple de Salomon. A partir du VIII^e siècle, les murs de la basilique se couvrirent de mosaïques. Il est impossible de décrire les quinze chapelles, les quarante-quatre autels, les nombreux tombeaux qui faisaient de cette basilique un temple unique au monde.

La nouvelle Basilique.

Et cependant, après onze siècles, toutes ces magnificences étaient menacées, l'action destructive du temps s'était exercée sur des murs élevés trop vite sur un sol humide, aux environs de l'an 1500 l'antique basilique menaçait ruine ; le Pape Jules II décida de la reconstruire et plus vaste et plus belle sur les plans de Bramante. Le 18 Avril 1506, la première pierre fut posée par le Pape Jules II ; il fallut attendre l'année 1612 pour voir l'achèvement de la nouvelle basilique, la plus vaste église du monde.

De quelque côté que vous arriviez à Rome, il est un point que vous découvrirez tout d'abord : c'est Saint-Pierre, dont la vaste coupole domine les églises et palais qui se pressent à l'entour et quand on arrive sur la grande place où se déploie de chaque côté la double colonnade du Bernin, le spectacle est incomparable. Derrière l'obélisque et les majestueuses fontaines qui l'accompagnent, se dresse, imposante de majesté, l'église-reine du monde catholique, portant comme un diadème sa coupole et sa croix, vous approchez et vous gravissez l'immense escalier qui mène à l'énorme péristyle. Au-dessus de la grande porte, une mosaïque de Giotto est la seule qui ait été conservée de l'ancienne basilique, c'est la « Navicella », autrement dit la barque de S. Pierre bravant les flots.

En franchissant le seuil de la basilique, vous n'êtes pas surpris par les colossales dimensions de l'édifice, la grandeur ici n'est point apparente, mais elle est réelle. Voici quelques chiffres : longueur, y compris le vestibule, près de 200 mètres ; hauteur de la voûte, près de 50 mètres ; hauteur totale, du pavé à la croix, 136 mètres. Il est impossible d'entrer dans le détail des richesses artistiques de Saint-Pierre accumulées sur les autels, sur les tombeaux et sur les murs. Le tombeau du prince des apôtres est situé sous le maître-autel qui, lui-même, est surmonté d'un baldaquin grandiose, haut de 42 mètres, en rapport avec la hauteur de la coupole. Eh ! oui, là-bas à Rome, en cette année jubilaire, les pèlerins, par milliers, s'en iront s'agenouiller devant le tombeau de l'humble pêcheur de Bethsaïde ; à eux, comme cela est arrivé à leurs devanciers, il leur arrivera d'être émus sous le poids des souvenirs chrétiens qui s'attachent à cet endroit vénérable et aussi d'être subjugués par le prestige de l'art, par l'incomparable grandeur de cette église unique ; en un mot, par une force supérieure qui saisit l'âme et lui donne une idée de l'éternel et du divin.

L'Action Catholique

Réunions mensuelles.

Les dernières réunions de la rue Brizeux ont été particulièrement animées : on y discutait de questions actuelles, on prônait des méthodes nouvelles destinées à atténuer les effets de la « crise » et tout cela, évidemment, suscitait des emballements et aussi des résistances. On ne s'ennuyait donc pas à notre salle des œuvres. Les conférenciers nous ont indiqué comment une meilleure organisation du travail et aussi la nécessité de diminuer le chômage ont amené les dirigeants des travailleurs à réclamer une diminution des heures de travail. Ce n'est pas absolument sûr que ce soit le vrai remède à la crise, car les prix de revient vont croître et le coût de la vie risque également de monter ; mais des milliers de chômeurs sont sur la rue et on voudrait parer au plus pressé. Quoiqu'il en soit, le travailleur a aujourd'hui plus de loisirs que jadis et il s'agit d'utiliser ce repos prolongé de la meilleure façon possible, d'une façon qui ne soit pas nuisible à la santé du corps et de l'âme.

Il y a des distractions variées : pêche, chasse, jeux divers, réunions, lectures, etc... et nos entretiens ont porté un peu sur tout cela : chasse et tennis sont jeux de prince ; pêche, coinchée, boules, palets, sont plus accessibles à la masse. Quelques-uns ont proposé des conférences et représentations amusantes ; c'est difficile à organiser et en face du cinéma, il faudra que ce soit tout à fait intéressant. De l'avis de tous, la distraction la plus ordinaire, c'est la lecture et on a décidé de porter l'effort sur cette utilisation des loisirs.

Bibliothèque populaire.

A la salle de la rue Brizeux, on a monté une bibliothèque déjà importante ; elle n'est pas assez fréquentée. Pour lui assurer de nombreux lecteurs, on a décidé d'acheter de nouveaux livres qui soient plus dans le goût du jour, de faire de la publicité en exposant des livres à la vitrine et en publiant un catalogue ; la bibliothèque sera désormais ouverte deux fois la semaine : le mercredi, de 8 à 9 heures du soir ; le dimanche, de 9 à 10 heures du matin. Un comité a été établi pour le choix et l'achat des livres. Les ressources seront assurées par la location qui reste fixée à 0 fr. 25 le volume et par des dons ; en quelques jours, la bibliothèque a reçu deux douzaines de livres intéressants. Tous ces volumes seront cartonnés, bien présentés et les usagers sont priés de les ménager, d'éviter de les salir ou de les déchirer.

Carhaisiens qui désirez chasser l'ennui, passez à la « bibliothèque populaire » ; vous y trouverez sûrement de quoi vous intéresser.

Regards sur le passé

M. Le Coz, premier curé de Carhaix

Par lettre circulaire, Monseigneur l'Evêque de Quimper et de Léon a ordonné une quête pour l'agrandissement du Petit Séminaire de Pont-Croix. A cette occasion, nous croyons être agréables à nos lecteurs en leur faisant connaître ce qu'était M. Le Coz, premier curé de Carhaix, d'après ce qu'on lit dans la notice de M. Abgrall sur Carhaix et d'après quelques documents colligés par MM. Louis Rolland et Emile Bosson.

Sa vie.

Jean Le Coz, né à Briec en 1756, prêtre en 1780, fut professeur à Plouguernevel en 1781, directeur au Grand Séminaire en 1783 et curé de Châteaulin en 1787. L'évêque assermenté Expilly, en 1791, l'appela à Quimper en qualité de vicaire épiscopal et de directeur du Séminaire. Sous l'évêque Audrein, il assista au synode tenu en 1800 à la cathédrale. Après le Concordat, il fut nommé en 1804 curé de Carhaix. Gallican impénitent et attaché au parti constitutionnel, il refusa longtemps de se soumettre aux décisions du Souverain Pontife. Il écrivait en 1807 à Monseigneur Dombideau de Crouzeilles que, sollicité par l'archevêque de Besançon, M. Le Coz, pour être professeur à son séminaire, il est tenté d'accepter car il sent qu'il n'a plus la confiance de l'évêque de Quimper, il faudrait pour cela qu'il fit sa soumission au Souverain Pontife : « ... Soumission, écrit-il, qui me mettrait au nombre des battus et qui serait une vraie rétractation, ce qui répugne autant à ma conscience qu'aux intentions du ministre des Cultes... Si vous ne jugez pas suffisante la déclaration ci-dessus, je bénirai encore Dieu ; mais j'éprouverai un sentiment bien pénible en pensant que vous conservez toujours quelque chose contre moi... »

M. Le Coz resta encore 10 ans à Carhaix ; en Mai 1808, il fut nommé conseiller municipal. C'était un administrateur avisé qui reconstitua le plus possible les revenus de la Fabrique ; il organisa minutieusement le service du culte et donna de l'éclat aux cérémonies.

M. Le Coz, retiré au Grand Séminaire, entendit sa conscience parler plus haut que les préjugés et le 20 Octobre 1817, devant les professeurs et les élèves assemblés, il lut une déclaration par laquelle il se soumettait aux décisions du Saint-Siège : « ... Je suis donc obligé de déclarer que je prêtai par erreur le serment de la Constitution civile du clergé, qui depuis m'a fait répandre tant de larmes... Ma chute m'a causé blessure et humiliation ; mais je puis dire avec le prophète roi : « C'est un bien, Seigneur, que vous m'ayez humilié. » M. Le Coz mourut en 1845, à l'âge de 87 ans, au Petit Séminaire de Pont-Croix qu'il avait fondé.

(A suivre.)

Un incendie au Patronage.

Dimanche soir, 4 Juin, le Patronage a été la proie d'un incendie provoqué par l'inflammation d'un film. Il n'y a pas eu d'accident grave de personnes ; l'édifice et le matériel étaient assurés. Nous adressons nos vœux de prompt rétablissement aux blessés et nos vifs remerciements à ceux qui ont courageusement aidé au sauvetage.

MOUVEMENT PAROISSIAL

(Avril-Mai)

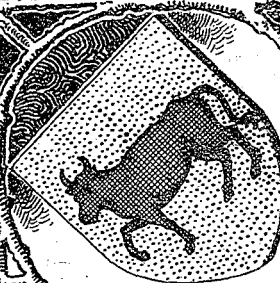
Baptêmes : Pierre-Marie Le Gall ; — Marthe Corvellec ; — Germaine Le Bihan ; — Pierre Guillou ; — Monique Loizeau ; — Jean Le Flohic ; — Marië-Thérèse Le Moal ; — Marie-Rose Morvan ; — Robert Brigant.

Mariages : Louis Péron et Henriette Leclerc ; — Joseph Quier et Paule-Marie Crespín ; — Alphonse Blanchard et Guénola Giquel.

Enterrements : Louise Geffroy, 71 ans ; — Guy-Marie Péron, 68 ans ; — Yves Breut, 73 ans, hospice ; — Marie-Anne Le Gousse, 76 ans, hospice ; — Louis Guilloux, 47 ans ; — Louise Thomas, 66 ans, hospice ; — Jean-Louis Le Goff ; — Louise Guyomarc'h, 25 ans ; — Catherine Bizien, 53 ans ; — Marie-Anne Naour, 53 ans, hospice ; — Guillaume Le Hénaff, 65 ans ; — Marie-Augustine Follézou, 76 ans ; — Eugène Le Péron, 62 ans ; — Louise Hamon, hospice ; — Augustine Hamon, 69 ans ; — Lucie Duigou, 33 ans ; — François-Marie Rolland, 33 ans ; — François Trévidic, 65 ans, hospice ; — Jérôme Postollec, 53 ans, hospice ; — Pierre Sevaër, 58 ans, hospice ; — Jeanne-Yvonne Pinson, 31 ans.

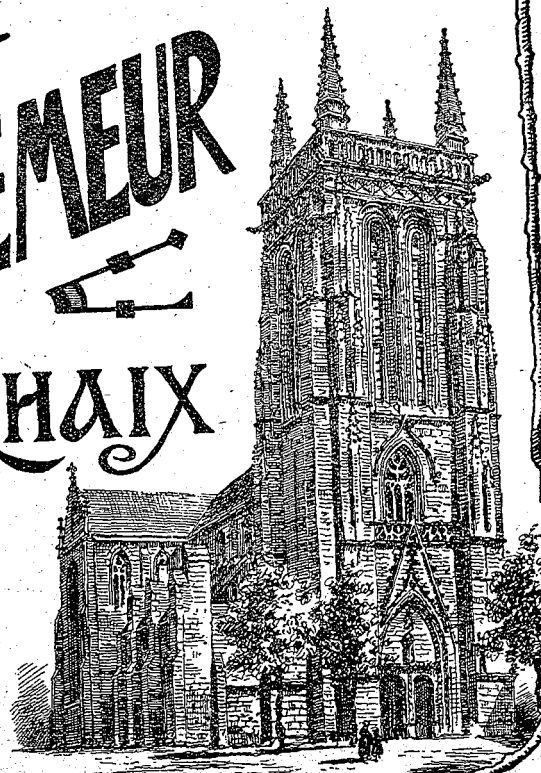
Le N° : 0.25 (Paraît tous les deux mois).

Abonnement : 3 fr.



LA VOIX

DE STREMEUR CARHAIX

L. LE GUENEC - 1930

La Voix de Saint-Trémeur, Carhaix

Paraît tous les deux mois.

Le nouveau Patronage

Ce qu'il sera.

Il y a juste deux mois que la salle du patronage La Tour-d'Auvergne a été consumée par un violent incendie et voilà que déjà les plans d'un nouvel édifice ont été dressés et sont prêts à être exécutés ; dans le courant d'Octobre les travaux seront achevés et les Carhaisiens pourront venir assister au spectacle dans une salle vaste, confortable et sûre. Avant d'établir les plans, nous avons voulu, en compagnie de l'architecte, voir ce qui s'était fait de mieux en ces derniers temps à Morlaix, Brest, Quimper et Lorient et nous pouvons garantir que, sous le rapport de la sécurité, on ne trouvera rien d'aussi réussi dans toute la région.

Les matériaux employés seront le fer et le béton, la cabine sera complètement isolée de la salle, quatre portes (deux de chaque côté) à doubles vantaux s'ouvrant à l'extérieur assureront une évacuation rapide ; les mesures de sécurité adoptées l'ont été en conformité avec les règlements de la Préfecture de police de Paris, les plus sévères qui soient. Nous aurons 420 places et les facilités de sortie seront les mêmes que pour une salle de 500 places. Les passages et dégagements à l'intérieur seront vastes et nombreux dans le sens de la longueur et de la largeur. A l'arrivée, à la sortie et pendant les entr'actes, on circulera aisément dans le magnifique hall adjacent qui sera une manière de Foyer, une sorte de salle des Pas Perdus. D'autre part, l'inclinaison du sol vers la scène, la qualité du parquet, le confort des sièges, l'aération soignée, l'acoustique mise au point, le chauffage central, l'éclairage indirect, contribueront à faire de la nouvelle salle un modèle du genre qui fera honneur à l'architecte, M. Auguste Coignat, notre jeune et distin-

gué compatriote et qui plaira infiniment, nous en sommes sûrs, aux Carhaisiens et Carhaisiennes qui voudront bien y venir.

Un mot du Cinéma.

Depuis trois ans déjà, on fait du cinéma à la salle du patronage et depuis deux ans bientôt, nous avons un « parlant ». Des catholiques pratiquants et d'autres qui ne le sont pas, nous l'ont reproché. Evidemment, on a oublié de nous consulter pour le choix des pièces et des prises de vues ; sous prétexte que la fabrication des films échappe à notre contrôle, fallait-il renoncer à ce grand moyen d'information et de distraction qu'est le Cinéma ? Avec beaucoup d'hommes avisés et de jugement sain, nous avons pris le parti d'entrer dans le mouvement avec l'espoir d'empêcher un plus grand mal et même d'arriver un jour à contrôler la production. Oh ! c'est une opération à retardement ; mais le jour où les salles équipées par des patronages seront assez nombreuses, elles seront alors une clientèle avec laquelle il faudra compter.

Mais, même à présent, on ne peut assimiler « Notre Ciné » à n'importe quel cinéma commercial où l'on trouve toute la production cinématographique et des spectacles contraires aux bonnes mœurs. Les amateurs de pièces faisandées ne verront ni n'entendront pas chez nous ces films qui sont intitulés : *Le Rosier de Mme Husson*, *Les Vingt-huit jours de Clairette*, *Mélo*, *La Dame de chez Maxim*, *La Chienne*, et bien d'autres dont les titres ne peuvent même pas figurer décemment dans ce bulletin. Si nous restions à l'écart, il y a des chances que ces productions malfaisantes seraient offertes au public.

Ceux qui nous combattent (ils sont heureusement peu nombreux) trouveront à redire à tout ce que nous ferons ou ne ferons pas. Si nous restons sans agir, ce sera par fainéantise ; si nous nous mêlons d'entreprendre quelque chose, ce sera par amour du lucre. Nous laisserons le premier grief, un peu usé, et, d'un mot, nous répondrons au second. Si l'on veut gagner de l'argent, ce n'est pas dans les rangs du clergé qu'il faut venir : M. le Vicaire, avec son instruction et ses capacités eût pu prétendre, dans le monde, à une profession autrement lucrative que celle qu'il exerce et M. le Curé s'en ira de Carhaix sûrement moins riche qu'à son arrivée.

Il y a des adversaires qui savent nous rendre justice.

Celui qui écrit ces lignes entendit un jour la conversation de trois hommes qui passaient près de lui sans le voir : « Nous autres révolutionnaires, disait l'un d'eux, nous prétendons améliorer le monde ; nous en sommes réduits à recevoir des leçons des curés : les voilà, à présent, qu'ils se mettent à la page et font du cinéma ; ils se débrouillent, se dévouent pour les autres, on ne peut que les approuver. » Un pareil témoignage console des incompréhensions et des critiques de nos adversaires. Que de gens ici à Carhaix craignaient de mettre les pieds au patronage et qui à présent assistent à nos spectacles le plus naturellement du monde : « Après tout, pensent-ils, ces curés ne sont pas aussi méchants qu'on le dit ».

Appel aux fidèles.

Nous continuerons donc à faire du cinéma et la nouvelle salle sera équipée à cet effet. Où sont nos ressources ? L'assurance nous dédommagera d'une grande partie, de la plus grande partie de nos pertes, c'est sûr ; mais elle ne remboursera pas tout ce qu'on avait dépensé et comme, pour la sécurité et le confort, nous sommes obligés de bâtir mieux et plus grand, il nous restera une bonne somme à trouver. Catholiques de Carhaix, aidez-nous, une fois de plus. Depuis cinquante ans, vous avez construit une église, deux écoles, deux patronages, nous vous sollicitons pour élever sur les ruines des précédents un troisième patronage. Nous savons que vous êtes atteints, comme les autres, par la crise ; mais nous savons aussi que votre bonne volonté est sans égale et que votre désintéressement est inlassable. Votre illustre compatriote La Tour d'Auvergne était catholique et il était généreux ; vous voudrez être dignes de lui en apportant votre aide à la Société qui porte son nom.

SAINT-PIERRE

(Suite)

Saint-Pierre-ès-liens.

Nous avons longuement entretenu nos lecteurs des splendeurs de la Basilique Vaticane élevée sur le tombeau de saint Pierre ; pour être complet, il faut ajouter que l'on trouve à Rome deux autres églises dédiées au prince des apôtres, l'une, sous le vocable de saint Pierre in Montorio, est bâtie sur le Janicule, la plus haute des sept collines de Rome, d'où l'on a une vue grandiose sur la Ville Eternelle ; l'autre est appelée l'église de Saint-Pierre-ès-liens et renferme les chaînes que porta saint Pierre en prison ; l'Eglise a institué, en l'honneur de ces « liens » précieux, une fête spéciale qui est célébrée le 1^{er} Août. Voici, d'après le livre des Actes des Apôtres, l'événement qui fait l'objet de cette fête.

En ce temps-là, Hérode Agrippa fit mourir Jacques, frère de Jean et il ordonna de se saisir de Pierre et de le jeter en prison, pensant le faire mourir après les fêtes de Pâques. L'Eglise entière priait pour son chef et le dernier jour des fêtes s'achevait. Ce soir là, Pierre, chargé de deux chaînes, s'endormit entre les soldats qui le gardaient. Vers quatre heures du matin, un ange survint, réveilla le prisonnier, disant : « Lève-toi promptement ». Les chaînes, au même moment, tombèrent des mains de Pierre ; l'ange ajouta : « Chausse-toi, prends ton manteau et suis-moi ». Le prisonnier croyait que c'était un rêve, il obéit ; ils passèrent la première et la deuxième garde, la porte extérieure de la prison s'ouvrit devant eux ; ils marchèrent quelque temps dans la rue et l'ange laissa Pierre, revenu à lui, et louant le Seigneur.

Ce miracle de la délivrance de saint Pierre raffermirait les premiers chrétiens, convertit les païens et fut un triomphe pour l'Eglise naissante ; aussi de bonne heure, il y eut une fête spéciale pour honorer ce remarquable événement et l'église dédiée à saint Pierre-ès-liens est une des plus anciennes de Rome. A la « Confession », sous l'autel majeur, dans une armoire aux portes de bronze doré sont renfermées les chaînes dont saint Pierre fut chargé à Jérusalem et à Rome. A la sacristie, les visiteurs admirent un tableau du Dominiquin représentant la délivrance de saint Pierre. Ajoutons que cette église renferme le tombeau de Jules II, avec la statue

célèbre de Moïse sculptée par Michel Ange. Le grand Pape de la Renaissance, fondateur de la Basilique Vaticane, avait commandé au génial sculpteur un mausolée gigantesque qui devait comprendre une quarantaine de statues, toutes colossales comme le « Moïse ».

Saint Pierre enchaîné est également le titulaire de l'église de Plouguen, qui a surgi de ses cendres plus belle, plus ornée que jamais, grâce au concours des Beaux-Arts et à la générosité des fidèles, grâce aussi au zèle et au savoir-faire de M. Le Treut, recteur de la paroisse.

Le culte de Saint Pierre.

Saint Pierre avait établi son siège à Rome ; c'est là qu'il a souffert, qu'il est mort, c'est là que se trouve son tombeau, il n'est donc pas étonnant que la ville des Papes ait honoré ce Saint de façon toute particulière. Ce n'est pas seulement dans la basilique vaticane que le culte de saint Pierre était célébré ; le pèlerin qui faisait jadis sa visite à la Ville Eternelle voyait le prince des Apôtres représenté sur les mosaïques qui ornaient les absides et les arcs de triomphe des basiliques primitives. Tandis que les autres Apôtres portaient des rouleaux de parchemin ou des livres, saint Pierre avait presque toujours à la main deux clefs, symbole du pouvoir de lier et de délier, de remettre ou de retenir les péchés que le Christ lui avait donné. On le représentait aussi portant la tiare en forme de cône et, s'il était figuré tête nue, il avait la tonsure.

Ce culte et ces représentations de saint Pierre débordèrent les limites de la ville de Rome pour se répandre parmi les nations chrétiennes. C'est ainsi que chez nous, en France, aux piliers du cloître de Moissac, décorés au XI^e siècle, saint Pierre apparaît, comme à Rome, les clefs à la main et portant la tonsure. A Chartres, au vitrail du XII^e siècle, saint Pierre, assis à la table de la cène, se reconnaît aussi à sa tonsure ; on le retrouve encore avec les mêmes attributs aux chapiteaux de Vezelay et de Montmayour.

A l'époque gothique, les vitraux des cathédrales et les sculptures des porches racontent la vie de saint Pierre, sa vocation, la tradition des clefs, Jésus lui apparaissant après la Résurrection, sa délivrance de prison ; il y a aussi l'épisode du « Domine quo vadis » que nous avons relaté au dernier bulletin où l'on voit saint Pierre fuyant Rome, rencontrant le Christ et revenant se livrer au martyre.

A la fin du XVI^e siècle, la dévotion à saint Pierre croît parmi les catholiques ; nous sommes alors au temps de

la Réforme où les luthériens et les calvinistes attaquaient la papauté, voulant la ruine de l'Eglise. Les théologiens et, parmi eux Bellarmin, répondirent et défendirent énergiquement la primauté de saint Pierre. Cette polémique eut son effet dans l'art puisque c'est pour exalter le prince des Apôtres que fut élevée la nouvelle basilique vaticane. Sur la façade de l'église Saint-Pierre, achevée en 1612, il n'y a qu'un bas-relief et il représente Jésus donnant les clefs au chef du collège apostolique. Plus tard, c'est encore pour glorifier le suprême pontificat, que Le Bernin édifia, derrière le maître-autel, le colossal reliquaire qui contient la chaire de saint Pierre.

Il y eut donc, dans l'Eglise catholique, au XVII^e siècle, un renouveau de dévotion pour saint Pierre et l'art se mit au service de la religion pour répandre cette dévotion dans les pays restés catholiques. Parmi les peintures, une des plus célèbres est « le Repentir de saint Pierre », par Guido Reni, et parmi les sculptures, le « Saint Pierre pleurant sa faute », de Puget, est un morceau remarquable. Il faut attribuer sans doute aussi à ce mouvement pieux le fait qu'un nombre extraordinaire d'églises furent dédiées à saint Pierre : en France, une dizaine de cathédrales possèdent ce saint pour patron ; dans le diocèse de Quimper, sur 315 églises paroissiales, 50 sont sous le vocable de saint Pierre, et dans le canton de Carhaix, cinq paroisses sur neuf ont pour patron le prince des Apôtres. C'est un record et ce détail mériterait d'être rapporté au Souverain Pontife par les Carhaisiens qui auront la joie de lui être présentés pendant leur pèlerinage à Rome.

Réunion des Amicales

Le dimanche 16 Juillet, c'était la réunion annuelle de l'Amicale des Anciens Elèves de l'école Saint-Trémeur ; un quart d'heure avant la grand'messe, des hommes et des jeunes gens, appelés par le tintement funèbre des cloches, pénétrèrent dans l'église paroissiale : on y chante un service solennel pour les camarades décédés. La grand'messe suit, célébrée par un ancien de l'école, M. l'abbé Guenver, professeur à l'Institution de Campostal. A l'Evangile, M. le chanoine Grill, inspecteur diocésain de l'enseignement libre, monte en chaire : avec une grande compétence et une ardente conviction, l'orateur parle des bienfaits de l'éducation, il rappelle les enseignements du Pape et des évêques et se recommandant de la liberté d'enseignement, il veut espérer que chez nous, comme en

beaucoup d'autres pays, on appliquera la justice scolaire qui permettra aux parents pauvres de choisir l'école qu'ils voudront pour leurs enfants.

A l'issue de la messe, les Anciens se dirigent vers l'école Saint-Trémeur où le repas est préparé ; le menu est abondant et soigné, on y fait honneur et l'entrain ne manque pas. Au dessert, M. le Directeur adresse quelques mots aimables à M. l'Inspecteur, au clergé, au président de l'Amicale, M. Poignonec, à MM. Caroff et Rolland, anciens directeurs, il remercie ses hôtes venus plus nombreux que jamais, il rappelle les difficultés présentes, mais affirme sa confiance en l'avenir.

M. le Curé s'associe aux paroles de M. Le Nerrant ; il dit sa satisfaction de se trouver au milieu de ces hommes et jeunes gens chrétiens, c'est un véritable réconfort pour les prêtres qui exercent leur ministère dans un milieu, pas hostile assurément, mais souvent indifférent aux choses de la religion. M. le Curé croit fermement, lui aussi, que le jour approche où le gouvernement, poussé par l'opinion, accordera aux catholiques français cette justice qu'il ne refuse pas aux juifs chassés de l'Allemagne.

M. l'Inspecteur prend la parole et narre quelques épisodes de sa vie errante d'inspecteur et il raconte tout cela avec beaucoup d'émotion et d'humeur. Il y a une suite à ces allocutions qui ont été ponctuées d'applaudissements et cette suite on la devine, car nous sommes en France où tout finit par des chansons. Bref, ce fut une journée agréable et réconfortante.

Distribution des Prix

M. Le Nerrant, directeur de l'école Saint-Trémeur, avait bien voulu mettre à la disposition des parents et des enfants des écoles libres, la salle de son établissement. On n'y était pas aussi à l'aise qu'au patronage, mais, le beau temps aidant, la cérémonie de la distribution des prix a été solennelle et charmante au possible. M. l'abbé Henry, recteur de Plounévezel, présidait ; en face de cette jeunesse scolaire, il se rappela qu'il avait consacré les prémices de son ministère sacerdotal aux enfants à N.-D. de Bon-Secours de Brest et puis au Collège Stanislas de Paris où il fut Préfet de discipline. Son discours fut magistral en ce sens qu'il donna à son jeune auditoire une dernière leçon dans laquelle il fit le tour des matières

enseignées à l'école ; en pasteur zélé, il n'oublia pas les parents et leur donna des avis remplis de sagesse. Ecrit dans une belle langue, prononcé distinctement, ce discours plut à tous, petits et grands.

La proclamation des prix fut faite par M. l'abbé Guenver, professeur à Campostal. De temps en temps, un joyeux intermède venait égayer la séance ; chansonnettes, ballets, comédie. Les petits garçons interprétèrent avec beaucoup d'assurance et d'entrain « les Brigands invisibles », pièce comique en un acte. Les fillettes de l'école furent charmantes, à leur habitude, dans leurs danses et chœurs pleins de grâce et d'harmonie.

La distribution achevée, on proclame les résultats des différents examens libres et officiels ; les succès, cette année, n'ont pas été inférieurs à ceux de l'an passé, ce qui n'est pas peu dire. Et puis M. le Curé eut un mot de remerciement pour M. le Président, pour les membres du clergé, les parents, les maîtres et maîtresses, les acteurs et actrices, les personnes généreuses qui ont donné des prix aux plus méritants. Il eut une mention spéciale pour les Noëlites qui savent si bien dépenser et se dépenser au profit des œuvres paroissiales et particulièrement en faveur des écoles. Il souhaita aux enfants des vacances agréables, réconfortantes et... leur donna la clef des champs.



Voici les noms des lauréats de l'ECOLE SAINT-TRÉMEUR reçus au *Certificat officiel* : 22 reçus sur 25 présentés :

Yves Bernard, de Poullaouen (mention Bien) ; Antoine Le Bihan, de Carhaix (mention Bien) ; Joseph Montfort, de Moustoir (mention Bien) ; Edouard Tallec, de Collorec (mention Bien) ; Jean Calonnec, de Clédén-Poher ; François Coënt, de Treffrin ; Théophile Cougard, de Plouguer ; Guillaume Diraison, de Collorec ; Emile Goadec, de Plouguer ; Laurent Granec, de Collorec ; François Huiban, de Clédén-Poher ; Raoul Lebarbé, de Carhaix ; Yves Le Coz, de Kergloff ; Henri Le Flôc'h, de Carhaix ; Etienne Le Guen, de Kergloff ; Yves Le Roux, de Poullaouen ; Pierre Mahé, de Carhaix ; Emile Manac'h, de Carhaix ; Louis Manac'h, de Plouguer ; Jean Tranchard, de Treffrin ; Albert Trévidic, de Plougat ; Yves Treussard, de Locmaria-Berrien.

Au *Certificat libre* tous ceux-ci ont été reçus : Antoine Le Bihan a mérité la mention Très Bien, et Yves Bernard, Raoul Lebarbé, Pierre Mahé, Joseph Montfort, ont mérité la mention Bien.

Au *Certificat supérieur* (2^e degré), 11 furent reçus sur 12 : Paul Caouen, de Carhaix (mention Bien) ; Joseph Guern, de Plounévezel (mention Bien) ; Yves Morvan, de Cléden-Poher (mention Bien) ; Jean Poignonec, de Plévin (mention Bien) ; Jean Cévaër, de Collorec ; François Cornec, de Cléden-Poher ; Yves Cougard, de Plougar ; Joseph Héger, de Carhaix ; Jean Montfort, de Moustoir ; François Plassard, de Locmaria-Berrien ; François Tallec, de Collorec.

Au *Brevet élémentaire* : Frédéric Le Saout, de Carhaix.

ECOLE DE L'ENFANT-JÉSUS. — Au *Certificat officiel* : 11 reçues sur 14 présentées :

Marie-Louise Poignonec, de Motreff (mention Bien) ; Madeleine Poulizac, de Plouguer (mention Bien) ; Jeanne Boudin, de Kergloff (mention Bien) ; Maria Croizier, de Carhaix ; Augustine Hourmand, de Motreff ; Marie-Thérèse Le Borgne, de Carhaix ; Estelle Le Dall, de Carhaix ; Simone Le Troadec, de Saint-Hernin ; Marie-Anne Morrien, de Locarn ; Jeane-Yvonne Mével, de Plounévezel ; Louise Rémond, de Plouguer.

Au *Certificat libre*, toutes celles-là, moins une, ont été reçues ; Alice Le Guillou a également réussi ; Marie-Louise Poignonec a mérité la mention Très Bien, et Jeanne Boudin, Augustine Hourmand ont mérité la mention Bien.

Au *Certificat supérieur* (2^e degré), 6 furent reçues sur 7 présentées :

Yvonne Menthéour, de Landeleau (mention Bien) ; Augustine Barguil, de Saint-Hernin ; Maria Cardinal, de Plouguer ; Marcelle Cotton, de Plouguer ; Alice Le Guillou, de Plouguer ; Simone Olivier, de Carhaix.

Ecole ménagère. — Diplômes : Anne Cadiou, de Carhaix (mention Très Bien) ; Marie Croc, de Carhaix (mention Très Bien) ; Agnès Guillermin, de Carhaix (mention Très Bien) ; Joséphine Le Drenn, de Kergloff (mention Bien) ; Alice Tanguy, de Plounévezel (mention Bien).

Regards sur le passé

M. Le Coz, premier curé de Carhaix

(suite).

Son zèle pour l'enseignement.

L'ancien professeur de Plouguernevel et du Grand Séminaire de Quimper avait la nostalgie de l'enseignement et comme les troubles de la Révolution avaient désorganisé écoles et collèges, il consacra son temps et ses ressources à la reconstruction de ces établissements. En 1804, à l'arrivée de M. Le Coz, Carhaix possédait une école primaire tenue par un certain Descomberre ; une trentaine d'élèves y recevaient un enseignement rudimentaire, les habitants désiraient une école mieux conditionnée. Leur ambition visait même plus haut. Déjà au cahier des doléances présentées aux Etats Généraux de 1789, on lit ce vœu : « Qu'il soit établi un collège en la ville de Carhaix ». L'organisation en départements avait consacré la déchéance de la ville de Carhaix, jadis importante avec ses établissements de l'Administration civile et judiciaire ; « privée de ses anciens moyens de prospérité, il lui importe donc de former dans son enceinte de nouveaux établissements », lit-on dans un document de l'époque.

Les notables de la cité purent croire que les talents et l'activité de leur Curé leur serait, dans la circonstance, une aide précieuse, car ils avaient déjà fait le plan d'un collège qu'on voulait grand et que l'on espérait florissant. D'après ce projet, on devait disposer sur le champ quatre chambres au rez-de-chaussée des Augustins, pour en faire des classes ; plus tard on aménagerait d'autres parties de l'ancien couvent pour d'autres classes et les logements des professeurs. Après essai, on dut constater que cet établissement menaçait ruine et c'est le couvent des Carmes qu'on proposa pour en faire le local du collège.

Le 8 Septembre 1807, M. le Maire, dans un rapport, observe que la jeunesse de Carhaix serait sans aucun moyen d'instruction sans les soins généreux et éclairés que veut bien leur donner M. le Curé de Carhaix, qu'il serait difficile d'ajouter au talent de M. le Curé pour propager l'instruction, qu'il serait infiniment précieux de pouvoir l'utiliser d'une manière plus étendue en

créant une école secondaire qu'on formerait sous sa surveillance, que cette école serait un très grand bienfait pour la ville et tout l'arrondissement de Châteaulin où il n'y a aucune maison d'éducation et où la classe des hommes instruits disparaît sensiblement. Qu'en conséquence, il propose au Conseil de délibérer que Sa Majesté sera suppliée de vouloir bien accorder à la ville de Carhaix la ci-devant maison conventuelle des Carmes située dans son enceinte pour y établir une école secondaire.

Puis le Conseil va jusqu'à rappeler que Carhaix, jadis grande et florissante, est située sous le plus beau ciel et que l'on y respire l'air le plus salubre, qu'elle est le centre et le sommet de la Basse-Bretagne, qu'elle est environnée de dix petites villes à 3 ou 4 lieues de distance, que six autres grandes villes peuvent communiquer avec elle par dix grandes routes, qu'elle est la ligne directe entre Napoléonville et Brest, à peu près à même distance entre ces deux villes.

Et les conseillers ont approuvé et signé à l'unanimité. Parmi les signatures, on trouve celle de Jean Le Coz, curé.
(A suivre.)

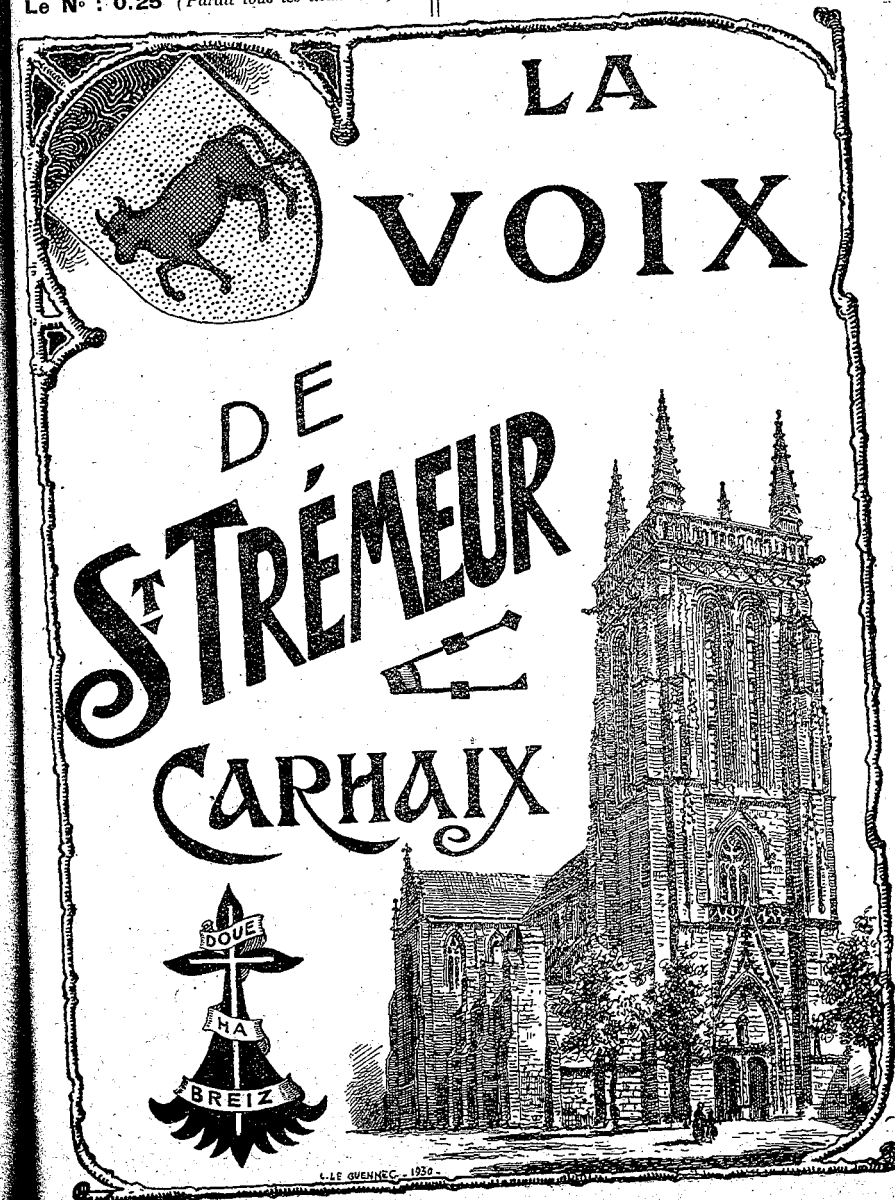
MOUVEMENT PAROISSIAL

(Juin-Juillet)

Baptêmes : Guy Le Gall ; — Huguette Le Borgne ; — Pierre Le Du ; — Elisabeth Le Jeune ; — Robert Salaün ; — Eugène Poher ; — Mauricette Le Gall ; — Marie-Alice Lorient ; — Yves Morvan ; — Micheline Le Bris ; — Marie-Monique Coignat ; — Marie-Claude Alnet ; — Edouard Lévénès ; — Lionel Canon ; — Christiane Larvor ; — Félix Piriou.

Mariages : Yves Merrien et Louise Saint-Jalmes ; — Benoît Huruguen et Anne Kerhoas ; — Marcel Guéguen et Gabrielle Le Roux.

Enterrements : Yves Le Moign, 66 ans ; — Marie Coutellec, 83 ans ; — Marie Mérier, 58 ans, Hospice ; — Albertine Quémener, 14 ans ; — Jean-Marie Le Ru, 72 ans, Hospice ; — Anne Poupon, 75 ans, Hospice ; — Victoire Le Roux, 81 ans, Hospice ; — Guy Treussard, 67 ans ; — Félix Piriou ; — Marie-Louise Corvellec, 57 ans ; — Pierre-Louis Laurent, 61 ans ; — Louise Quéré, 79 ans, Hospice.



La Voix de Saint-Trémeur, Carhaix

Paraît tous les deux mois.

Réflexions d'Automne

Motifs de tristesse.

Reverrons-nous jamais un été comme celui de cette année ? Il faut remonter à 1911 pour trouver des mois aussi chauds, aussi lumineux que l'ont été Juin, Juillet et Août de 1933 ; s'il faut attendre vingt-deux autres années pour en revoir de pareils, que de gens, aujourd'hui vivants, auront alors disparu ! La voilà commencée la série des jours sombres et pluvieux et c'est à regret que nous voyons les fleurs perdre leur éclat et les arbres leurs feuilles ; tout, dans la nature, s'attriste et nous porte à la mélancolie.

Finis les beaux jours, finis aussi les loisirs ; l'inflexible loi du travail, un moment oubliée, s'impose à nouveau : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ». Après les vacances, c'est assez dur de s'y remettre, on a perdu la main, il faut faire appel à toute son énergie pour se réadapter et chasser les pensées débilitantes. A la campagne, au bord de la rivière, à la mer, sur le sable des grèves, on faisait facilement des rêves, on se voyait à la veille d'une paix générale, définitive. A présent que le ciel se couvre et qu'il pleut, on trouve que l'horizon est chargé de nuages là-bas du côté de l'Est, on songe que l'été de 1911 qui fut si chaud, fut aussi le moment de l'alerte d'Agadir où la menace allemande se précisa. Non vraiment, ce n'est pas un signe de salut que cette croix tortueuse, gammée (ar groas gamm, dirait un Breton) qui inquiète les plus pacifiques.

C'est encore du noir que l'on broie quand on songe à la situation intérieure du pays : le chômage, la mévente, les tracasseries fiscales provoquent un mécontentement général. Pour se plaindre et protester tous sont d'accord, la désunion éclate s'il s'agit de trouver un remède à la crise, chaque citoyen est disposé à faire des sacrifices sur le dos du voisin. Tous réclament un gou-

vernement à poigne qui mette à la raison les tenants du parti opposé et pendant ce temps-là rien ne se fait et la situation empire.

Et quand, de réflexions en réflexions, on touche au fond des choses, c'est pour constater que les causes de la crise ne sont pas seulement économiques et politiques, mais surtout morales. Un désir effréné de jouissance emporte les gens au delà de toute mesure et de toute loi, c'est un dévergondage sans pareil contre lequel les pasteurs ont dû protester, S. E. Monseigneur Duparc écrit : « La vague d'indécence qui déferle cette année sur les plages à la mode n'a pas épargné nos modestes grèves bretonnes. De divers côtés on nous signale des faits révoltants, des exhibitions scandaleuses... » La pudeur s'en va et fait place au nudisme, en vérité n'est-ce pas la fin du tout ? Et voilà, par ces journées grises d'automne, les idées sombres et déprimantes qui hantent le cerveau de tout bon Français qui veut le bien de son pays et s'inquiète de l'avenir.

Motifs d'espérance.

C'est sûr que le bel été s'en est allé et qu'il faut se préparer à l'hiver ; mais si la nature s'attriste et se dépouille de ses charmes ce n'est pas qu'elle va mourir : elle restera engourdie sous les frimas et puis elle renaitra, nous reverrons les beaux jours, les fleurs et les hirondelles. Vivons d'espoir et restons optimistes, à cette condition nous aborderons notre tâche avec courage. Imitons les enfants, voyez-les, à la fin des vacances, obligés de renoncer à leurs jeux, à la vie au grand air, pour aller s'enfermer dans les locaux scolaires où ils seront assujettis à un travail fatigant, à une discipline exigeante. Là plupart s'y soumettent de bon cœur, ils ont le sourire ; avec l'insouciance de leur âge, ils ne se demandent pas de quoi demain sera fait. Sans manquer d'esprit de prévoyance, ne nous alarmons pas trop vite, ayons confiance en la Providence : « Fais ce que dois, advienne que pourra », dit un proverbe.

C'est sûr que la France est sortie de la guerre, chargée de gloire à cause de l'héroïsme de ses enfants, mais épuisée et ruinée, c'est sûr encore qu'elle a été jalouse et qu'elle ne peut beaucoup compter sur autrui pour maintenir une paix qu'elle a payée si cher ; il faut tout de même croire que l'habitude qu'ont prise les nations de se concerter est de nature à faire réfléchir un agresseur éventuel qui aurait le monde contre lui.

A l'intérieur, on constate une légère diminution du

chômage et il faut espérer que les mesures annoncées d'assainissement financier permettront la reprise des affaires. Quoiqu'on pense de la moralité du moyen, le succès de la loterie nationale indique qu'il y a encore de l'argent en France et que nos compatriotes comptent sur la faveur du sort suivant ce joli vers : « L'accident nous gouverne et le hasard est maître ». S'il y a de l'argent on trouvera bien le moyen de le faire sortir du bas de laine pour l'investir dans le commerce et l'industrie où il rapportera des profits et assurera des salaires. Espérons, nous sommes au pays du bon sens et de la mesure, qualité qui permettront tous les redressements.

Le redressement de la moralité est le plus difficile de tous. La mode est tyrannique et des personnes très honnêtes la subissent par crainte de ne pas être à la page. Malgré tout, nous croyons que le bien sortira de l'excès du mal : on ne peut aller plus loin, ni descendre plus bas, à moins de tomber dans l'animalité complète ; comme on ne peut rester en place on remontera la pente, on laissera aux prostituées leur costume (ce qui est une façon de dire) et on entendra la voix des pasteurs qui défendent la morale outragée et s'ingénient à ramener les âmes à Dieu.

A bien considérer les événements, la religion ne perd pas du terrain, on peut croire même qu'elle en gagne : jamais les congrès, pèlerinages, pardons, n'ont été plus suivis et des cérémonies extraordinaires comme celle du sacre de S. E. Monseigneur Cogneau, à la Cathédrale de Quimper, ont attiré de véritables foules. Alors que tout semble s'écrouler, comme au temps de l'invasion des Barbares, on cherche un refuge à l'ombre de la Croix, autour des chefs de cette religion bientôt vieille de deux mille ans et qui a les promesses de la vie éternelle.

A Carhaix, il semble bien qu'on ne croie pas à la fin du monde : les particuliers bâtissent des maisons, la commune élève un hôpital, un dispensaire, un abattoir, la paroisse construit un patronage. En Juin dernier, le feu a dévoré la salle de la société « La Tour d'Auvergne », en voici une autre debout plus vaste et qui sera aménagée suivant toutes les exigences modernes. Cette œuvre, mieux que des paroles, prouve que nous avons confiance en l'avenir : nous comptons sur la Providence et aussi sur la générosité des fidèles de Carhaix.

SAINT MICHEL ARCHANGE

Sa dignité, son rôle.

Le 29 Septembre, l'Eglise célèbre la fête de Saint Michel et, le 14 Octobre, elle honore le grand Archange en souvenir de son apparition sur le mont Tombe, entre Bretagne et Normandie. Le moment est donc bon pour faire mieux connaître à nos lecteurs ce grand Saint, protecteur de l'Eglise et patron de la France.

Saint Michel est le prince des milices célestes, son nom est un cri d'enthousiasme et de fidélité : « Mikael, signifie : *quis ut Deus ?* qui est semblable à Dieu ? » C'est par cette ardente protestation que le radieux Esprit accueillit la tentative de révolte de Lucifer et des anges infidèles qu'il chassa du ciel et précipita en enfer. Après avoir gardé le ciel, il se vit confier la défense du peuple de Dieu. Suivant les rabbins et les docteurs, c'est lui qui retint la main d'Abraham prêt à immoler Isaac, c'est lui qui lutta contre Jacob et le bénit, c'est lui qui était au Sinaï ; c'est lui qu'il faut voir dans l'ange qui assura la victoire aux Hébreux sur l'armée de Sennachérib, dans le guerrier vêtu de blanc qui assista Judas Machabée, dans le cavalier étincelant qui renversa l'impie Héliodore au temple de Jérusalem.

Quand la Synagogue se fut dérobée et que l'Eglise eut pris sa place, Saint Michel est devenu le gardien et le protecteur de la Chrétienté. Au VI^e siècle, sous le pontificat de Gélase I^{er}, en Apulie, sur le sommet du mont Gargan, Saint Michel apparut et demanda qu'on lui bâtît un temple en ce lieu, et la fête du 29 Septembre rappelle la dédicace de la basilique construite en son honneur. Au VI^e siècle, le Pape Saint Grégoire avait ordonné une procession pour obtenir la cessation d'une peste qui décimait la ville de Rome. Pendant la cérémonie, au haut du mausolée d'Hadrien, Saint Michel apparaît, remettant son épée au fourreau, preuve que Dieu a exaucé son peuple. Le Pape lui élève une statue de bronze au-dessus du mausolée qui s'appelle depuis le Château Saint-Ange. En 708, l'Archange apparaît à Saint Aubert, évêque d'Avranches et lui demande de bâtir, en son honneur, un temple sur le Mont Tombe, devenu le Mont Saint-Michel. Au XV^e siècle, le Prince de la milice céleste apparaît à Jeanne d'Arc et c'est pour sauver la France, fille aimée de l'Eglise ; comme le disait Charles VII : « *Fugat angelus Anglos.* — L'Ange met en fuite les Anglais ».

Le grand Archange protège l'Eglise de Dieu sur la terre; mais il a encore pour charge spéciale de recueillir les âmes quand elles quittent les corps mortels et de les introduire au ciel : « *representet eas in lucem sanctam* », chante-t-on à l'offertoire de la messe des morts. Au jugement général Saint Michel sera près du Souverain Juge pour peser les bonnes et les mauvaises actions et séparer les justes des méchants.

Son culte.

Le culte du prince de la milice céleste se répandit de bonne heure dans la chrétienté. Au début du iv^e siècle, Constantin lui éleva, près de sa nouvelle capitale, un sanctuaire célèbre qui porta le nom de Michaelion; en Orient, la dévotion à l'Archange céleste grandit avec les siècles puisque, lors de la prise de Constantinople, en 1453, on n'y comptait pas moins de quinze églises sous le vocable de Saint Michel, tant en ville que dans les faubourgs. En Occident, nous avons vu plus haut comment les apparitions de l'Archange, au Mont Gargan, à Rome et au Mont Tombe développèrent le culte du Messager céleste.

Saint Michel est peut-être le plus grand Saint du Moyen-âge, parce que c'est lui, croyait-on, qui au jugement dernier jouera le principal rôle après le Sauveur. Au portail des grandes cathédrales on voit l'Archange debout, vêtu d'une longue robe et portant à la main une balance. Près de lui, l'âme attend en tremblant que son sort se décide, dans l'un des plateaux de la balance ont été mises ses bonnes actions et dans l'autre ses péchés. Le diable est présent, car il joue le rôle d'accusateur, il essaie parfois de surprendre la vigilance du peseur d'âmes et il donne un coup de pouce à la balance, l'archange n'est pas dupe de cette félonie et la balance penche du côté qu'il faut : Satan est vaincu et Saint Michel, comme on le voit à Bourges, caresse la petite âme.

Pour tout le Moyen-âge, Saint Michel fut le Saint « psychopompe », c'est-à-dire celui qui introduit les âmes dans l'autre vie. Il faut croire que chez les Gallo-Romains le dieu païen Mercure jouait un peu le même rôle puisque, sur les ruines des anciens temples de ce dieu qui occupaient généralement les hauteurs, s'élevèrent des chapelles dédiées à Saint Michel, et nous voyons ainsi comment l'Eglise catholique a su christianiser les coutumes païennes et relier sans trop de heurt le présent au passé. Une colline de Vendée porte encore le nom de Saint-Michel-Mont-Mercure. Les chapelles des cimetières étaient souvent dédiées au messager céleste, c'était le cas

du cimetière des Innocents à Paris, et les Confréries instituées pour ensevelir les morts le reconnaissaient comme Patron, son image était souvent gravée ou sculptée sur les tombeaux.

Avec le temps cependant c'est le rôle de Saint Michel protecteur des chrétiens qui a prévalu et, au lieu de l'archange en longue robe blanche, on représenta le prince des milice célestes sous les traits d'un chevalier cuirassé, armé de pied en cap, et luttant contre le démon. C'est ainsi que l'a peint Raphaël sur l'admirable toile du Louvre, Guido Reni à l'église des Capucins de Rome, et Murillo à l'église des Capucins de Séville. Remarquons, en passant, que les religieux franciscains avaient une tendre dévotion pour Saint Michel parce que Saint François d'Assise aimait particulièrement cet Archange en l'honneur duquel il jeunait déjà depuis plusieurs jours quand il reçut les stigmates de la Passion. C'est la figure d'un magnifique homme d'armes que Frémiet a donné à l'admirable statue de bronze doré hardiment posée sur la flèche de l'église du Mont Saint-Michel, qui constitue avec l'abbaye et le site une des sept merveilles du monde.

Saint Michel au péril de la mer.

Le Mont Saint-Michel est situé aux Marches de Bretagne et de Normandie, à l'embouchure du Couesnon, au fond d'une baie enchanteresse. Jadis, c'était une éminence, un rocher debout au milieu d'une forêt où des solitaires chrétiens vinrent établir leur ermitage. Vers l'an 700, l'évêque d'Avranches, Saint Aubert, vit en songe Saint Michel qui lui demanda de bâtir une chapelle sur ce rocher appelé Mont Tombe, l'Evêque obéit. Peu de temps après, une grande marée engloutit la forêt, laissant émerger le mont. La célébrité des miracles opérés amena une foule de pèlerins, leurs dons contribuèrent à l'édification d'un important sanctuaire et d'un vaste couvent desservi par des bénédictins. Au xiii^e siècle, un incendie détruisit le monastère, qui fut rebâti, grâce aux libéralités des rois de France, plus beau que jamais, puisqu'il mérita le nom de « Merveille » qui lui est resté. Impossible, en effet, de concevoir rien de plus beau que le cloître, le réfectoire, la salle des chevaliers.

Pendant la guerre de Cent ans, le Mont subit les assauts des Anglais et les Chevaliers défenseurs de l'abbaye repoussèrent définitivement l'ennemi, après un siège de sept ans, le 17 Juin 1434. Les Amis du Mont Saint-Michel, réunis le 7 Septembre dernier, ont décidé de célébrer, l'an prochain, par de grandes fêtes, le cinquième

centenaire de cette victoire. Quand un peu plus tard, Louis XI créa le grand ordre de Chevalier de Saint-Michel, il choisit le Mont pour siège de cette institution. La Révolution ferma le monastère et en fit une prison. En 1864, l'abbaye fut rendue au culte et les Beaux-Arts réparèrent les dommages causés à « La Merveille » par le temps et les hommes.

Aujourd'hui, le Mont est au péril de la terre : la Société des Polders a construit une digue pleine qui favorise l'ensablement et la création de pâturages. Espérons que les efforts des Amis du Mont déjoueront les projets des mercantis et réussiront à sauver ce joyau de la nature et de l'art. Du monde entier on vient visiter cette merveille et les chrétiens s'y rendent plus nombreux que jamais car le Mont Saint-Michel est sur la route de Lisieux. Bon nombre de Carhaisiens ont déjà effectué les deux pèlerinages et en parlent avec admiration.

Le culte de Saint Michel dans notre région.

Le sanctuaire national de Saint Michel est bien là-bas aux Marches de Bretagne et de Normandie, mais le grand Archange est honoré, représenté, visité dans des sanctuaires plus rapprochés de chez nous. Le plus haut mont de Bretagne est dans le Finistère et c'est le Mont Saint-Michel de Brasparts qui s'élève à 391 mètres d'altitude et est couronné par une chapelle datée de 1672. Aussitôt après la dernière guerre, il fut question d'élever là-haut le monument aux 250.000 Bretons morts pour la Patrie. Le Finistère, le plus peuplé des cinq départements de Bretagne, le plus éprouvé dans les batailles sur terre et sur mer, méritait bien cet honneur et le monument eut été parfaitement là, sous l'égide du grand Conducteur des âmes. L'accès difficile et la renommée du sanctuaire de Sainte Anne furent des arguments décisifs pour élever le mémorial là où il est.

Pas loin de la frontière du Finistère, dans les Côtes-du-Nord, il y a Saint-Michel en Grèves, au fond d'une baie magnifique qui se vide et se remplit comme celle du Mont Saint-Michel. Au bord de la grève est une église du xvi^e siècle avec un remarquable maître-autel sculpté surmonté d'une ancienne et belle statue de l'Archange. Saint-Michel de Langonnet est sur une hauteur comme l'était à Quimperlé l'ancienne église paroissiale dédiée à Saint Michel et qui fut détruite en 1792. Depuis la disparition de cet église, il n'y avait plus, dans le Finistère, comme église paroissiale sous le vocable de Saint Michel, que celle de Lesneven, qui a remplacé un sanctuaire très

ancien consacré à l'Archange. En ces dernières années, on a fondé, à Brest, une nouvelle paroisse et construit une église dédiée à Saint Michel. En l'honneur de ce Saint on a jadis bâti deux petites chapelles, l'une à Douarnenez, l'autre à Plouguerneau, mais toutes deux ont été élevées en souvenir du vénérable Michel Le Nobletz.

Si le nombre des sanctuaires qui portent son nom est restreint dans notre diocèse, ça ne veut pas dire que la dévotion à Saint Michel n'est pas répandue ; la plupart des églises ont son image ou sculptée ou peinte sur les vitraux et il y a de ces effigies qui sont remarquables, comme celles du baptistère de Guimiliau, d'un retable à Lampaul et d'une verrière à Guengat. A la cathédrale, on trouve Saint Michel à l'autel des Saints-Anges. Au Juch et à Penmarc'h on admire deux statues de l'Archange, mais là c'est surtout le diable qui est célèbre. Au portail de Saint-Hernin on voit une remarquable statue de ce Saint. Saint Michel est souvent représenté sur nos calvaires, par exemple à Brasparts, Laz, Mellac, Motreff et Saint-Hernin. L'église de Carhaix, depuis quelques années, a une statue de Saint Michel qui ne manque pas d'allure et occupe bien sa place dans ce bel édifice.

Tous les jours, à la fin de la messe, le prêtre récite une prière à Saint Michel pour lui demander son aide ; que tous les chrétiens qui ressentent l'angoisse de l'heure présente se mettent sous la protection du Défenseur de l'Eglise et du Patron de la France !

Le Festival de Gymnastique

Les grandes fêtes de gymnastiques organisées par la Société La Tour d'Auvergne de Carhaix ont obtenu un joli succès, les journaux ont donné les détails de cette manifestation athlétique. Le samedi soir, la Lyre Carhaisienne et la section de gymnastique de « La Tour d'Auvergne » défilèrent en ville pour se rendre sur le terrain où se tenait la fête de nuit. Celle-ci fut très réussie avec les mouvements d'ensemble de nos gymnastes, les exercices impressionnants des moniteurs lorientais et des athlètes douarnenistes et briochins. Le clou de la soirée fut les acrobaties fantastiques de Le Lionnais. Le lendemain, il y eut le défilé de toutes les sociétés arrivées dans la matinée et, sur le terrain, des exercices d'ensemble, de gracieux ballets, d'audacieuses pyramides, des mouvements au cercle de fer et de nouveau le travail des spé-

cialistes de la veille. Tous les spectateurs ont dû le reconnaître : cette manifestation sportive a été de tout point remarquable et a fait honneur à la jeunesse de nos patronages.

Ces sortes de spectacles, capables d'intéresser les foules, à leur façon, servent la cause de la religion. On entend dire quelquefois que le christianisme est rétrograde, diminue l'activité humaine, contrarie le développement des forces physiques, des manifestations comme celles du 2 et 3 Septembre sont une bonne réponse à ces critiques. Toute cette jeunesse venait des patronages, était dirigée par des prêtres soucieux de la santé physique et morale des jeunes gens qui leur étaient confiés. Ce dimanche, 3 Septembre, à 11 heures, il y eut une messe militaire qui rassembla tous les gymnastes déjà arrivés, et c'était émouvant de les voir bien rangés avec leurs drapeaux et de les entendre chanter, d'une voix grave, de beaux couplets et surtout le *Credo* solennel. A l'Evangile, M. l'abbé Lespagnol, directeur de la Celtique, rescapé des sanglantes batailles, chevalier de la Légion d'honneur, dans une improvisation touchante, évoqua les dangers qui menacent la jeunesse d'aujourd'hui, il indiqua les meilleurs moyens d'y échapper et qui sont l'étude de la religion, la vigilance et la prière et aussi le sentiment de la responsabilité des âmes de ses frères. Et ces jeunes gens écoutaient attentifs, ils comprenaient qu'on ne peut se sauver qu'en sauvant les autres.

Le soir, une fois la fête sportive terminée, toutes les sociétés s'acheminèrent vers l'église pour un Salut solennel. Le vaste édifice était comble et les chants de ces voix mâles et fières firent résonner les hautes voûtes du temple. Emu devant un spectacle si rare à Carhaix, M. le Curé, avant de remettre le Saint-Sacrement au tabernacle, jeta ces quelques paroles à cette foule d'adolescents : « Jeunes gens, levez-vous, et allez après vous être agenouillés devant le Christ Jésus et avoir reçu sa bénédiction. Levez-vous et allez, *« surge et vade »*, c'est la parole que nous lisions, ce matin, à l'Evangile du treizième dimanche après la Pentecôte et que Jésus adressait au lépreux guéri, revenu sur ses pas pour dire au Maître toute sa reconnaissance.

« Levez-vous et allez », c'est le cri que nous lançons à cette jeunesse venue ici remercier Dieu de lui avoir donné cette santé physique qui lui a permis de s'épanouir en des exercices de souplesse et d'habileté qui ont fait l'admiration de nombreux spectateurs.

Oh ! oui, qu'elle se lève cette fière jeunesse pour se rénover par la pratique des disciplines athlétiques qui

préparent des hommes solides et vigoureux ! Qu'elle se lève pour maîtriser son cœur, pour en ajuster les battements à ceux du cœur même de Jésus-Hostie, afin d'opposer à la haine, créatrice de misères, les splendeurs fécondes de l'amour !

Qu'elle se lève, cette jeunesse chrétienne pour affirmer devant l'incrédulité qu'il faut croire en Celui qui a eu pitié des foules, qui les a nourries, qui les a consolées !

Qu'ils se lèvent enfin ! ces jeunes gens chargés d'espérances, pour devenir, au sein des ténèbres contemporaines, les ostensoirs vivants et rayonnants du Christ, de Celui qui s'est proclamé « la Voie, la Vérité, la Vie » et qui seul possède les promesses de l'éternité !

Les Sports au Patronage

La saison de gymnastique a été cette année particulièrement active au patronage. Soixante gymnastes, entre 13 et 25 ans, se sont entraînés régulièrement de Mars à Septembre. Ils ont accusé un progrès très sensible sur l'année passée. Les résultats obtenus au Concours régional de Dinan et au Concours départemental à Châteaulin ont été vraiment satisfaisants.

La section d'adultes avait fait seule le déplacement de Dinan. Au milieu des meilleures sociétés de l'Ouest, nos jeunes gens ont gagné de bons prix, notamment un prix d'excellence aux mouvements à mains libres. Les gymnastes ont profité de leur séjour à Dinan pour visiter cette ville pittoresque, puis ils ont fait une rapide excursion aux plages voisines de Saint-Malo, Dinard, Paramé. Ils ont gardé un souvenir enchanteur de ce premier contact avec la Côte d'Emeraude.

Au Concours départemental du Finistère, à Châteaulin, « La Tour d'Auvergne » a remporté un succès plus marqué. La section d'adultes s'est classée septième, avec un prix d'honneur, parmi les 25 sociétés participantes. Les pupilles, en meilleure forme, ont brillamment conquis la première place de leur catégorie, dépassant les sections de Quimper, Brest et Landerneau. Ces mêmes pupilles, qui n'avaient pas eu le plaisir de participer au déplacement de Dinan, eurent, en compensation, au lendemain de leur succès, une bonne journée de bains de mer à Pentrez.

Avec les mauvais jours reprend la saison de football. Notre société est encore un peu jeune pour se classer en

bonne place parmi des clubs pratiquant le ballon rond depuis plusieurs décades. Elle est cependant, ici aussi, en réel progrès. Il est probable que bientôt elle sera en mesure de défendre très dignement le sport carhaisien sur tous les terrains.

MOUVEMENT PAROISSIAL

(Août-Septembre)

Baptêmes. — Hervé Guéguen ; — Yvonne Blouet ; — Marie-Alice Le Borgne ; — Yves Jam ; — Jean-Louis Le Bras ; — Jean Harnay ; — Yves Demestre ; — Jeannine Corvellec ; — Jeannine Davaic ; — Anne-Marie Guezno ; — Robert Auffret ; — Marie-Claude Roudard ; — Michelle Guerveno ; — Jeannine Montfort.

Mariages. — René Le Hénaff et Marie-Louise Kernéis ; — Emile Lanéval et Marie Guillou.

Enterrements. — Yves Jézéquel, 70 ans, Hospice ; — Marie Le Flemm, 61 ans ; — Jean Le Flo'h, 88 ans, Hospice ; — Marie Scouarnec, 73 ans ; — Louise Poher, 31 ans ; — Jean-Marie Boudouin, 59 ans ; — Anne-Marie Derrien, 74 ans ; — Yves Le Moign, 36 ans ; — Emmanuel Madiec, 29 ans ; — Guillaume Pasquet, 69 ans.

D

Le N° : 0.25 (Paraît tous les deux mois).

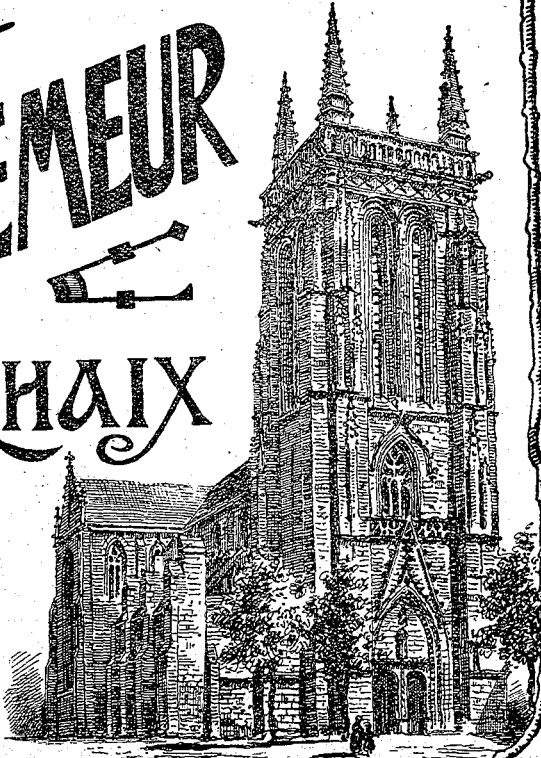
Abonnement : 3 fr.



LA VOIX

DE STREMEUR

CARHAIX

L. LE GUENEC - 1930

La Voix de Saint-Trémeur, Carhaix

Paraît tous les deux mois.

LA FÊTE DU 8 DÉCEMBRE

La voyante de l'Immaculée.

Cette année, la fête de l'Immaculée-Conception aura une importance particulière, par le fait qu'en ce jour du 8 Décembre la bienheureuse Bernadette Soubirous sera canonisée, c'est-à-dire proclamée sainte. L'an dernier, nous avons consacré un long article à la voyante de Lourdes, à présent nous reproduisons seulement le récit de la seizième apparition qui eut lieu le 25 Mars 1854 et pendant laquelle la Dame inconnue se fit connaître à la petite bergère pyrénéenne.

Le jeudi 25 Mars, vers quatre heures du matin, l'enfant se rendit à la grotte ; après une dizaine de chapellets, elle revit l'apparition et trois fois elle lui dit : « Madame, voulez-vous avoir la bonté de me dire qui vous êtes ? » A la troisième fois, joignant les mains sur la poitrine, la dame dit : « Je suis l'Immaculée-Conception ». Pour ne pas oublier ces mots, Bernadette ne cessa de les répéter tout le long de la route. Elle les rapporta à M. le Curé, et, le soir de ce jour, elle demandait à la sœur de M. Estrade, contrôleur des Indirectes : « Mais que veulent dire ces paroles : « Je suis l'Immaculée Conception ? »

Le privilège de l'Immaculée Conception.

Voici l'enseignement de l'Eglise. Tous les hommes viennent en ce monde avec le péché originel, c'est-à-dire dans un état de disgrâce dû à la désobéissance de nos premiers parents, Adam et Eve. Mais l'humanité, perdue par une femme, devait être sauvée par une autre femme, qui devait briser la tête du serpent tentateur. Cette femme fut la Bienheureuse Vierge Marie, choisie par Dieu pour être la mère du Christ Rédempteur. Préservée

de la contagion universelle, elle fut conçue sans péché, car il ne convenait pas que la future mère de Dieu, à un moment quelconque de son existence, fût en état de péché, c'est-à-dire ennemie de Dieu et soumise à la loi du démon. Marie est immaculée dans sa conception, par là elle est placée tout au haut de l'échelle des êtres, au-dessus des hommes et des anges, et le Tout-Puissant regarde avec complaisance une créature si pure et met à sa disposition le trésor des grâces divines, où la Sainte Vierge puise en faveur de ceux qui la prient. Le privilège de sa Conception Immaculée procure à Marie une gloire incomparable et lui assure une puissance sans bornes.

Depuis longtemps, le monde chrétien reconnaissait à la mère de Dieu ce glorieux privilège, mais Rome n'en avait pas fait un article de foi ; la piété catholique réclamait la définition de ce dogme que la Faculté de Théologie de Paris défendait depuis des siècles. Le jour arriva enfin, et ce fut le 8 Décembre 1854, où, en présence de 54 cardinaux, de 42 archevêques et de 92 évêques, sous les regards d'un peuple immense qui remplissait la vaste basilique vaticane, le Pape Pie IX proclama le dogme de l'Immaculée Conception de Marie. Les fidèles du monde entier accueillirent ce nouvel article de foi avec enthousiasme, et il fut tel, dit un pieux auteur, que la Sainte Vierge n'y tint plus : provoquée par ces appels d'un dévotion inouïe, elle descendit gracieuse et souriante sur la terre, disant : « Je suis l'Immaculée Conception ». Et ce coin de terre où elle descendit ce fut Lourdes et celle qu'elle choisit pour sa confidente fut Bernadette Soubirous.

La maison de Sainte Anne.

La France garde le sol foulé par le pied virginal de Marie, elle garde aussi l'endroit vénérable où s'est accompli l'ineffable mystère de l'Immaculée Conception. Là-bas, en Orient, à Jérusalem, les générations chrétiennes n'ont pas perdu le souvenir des lieux où la Sainte Vierge a été conçue sans péché ; de bonne heure, la piété chrétienne éleva un sanctuaire sur l'emplacement de la maison d'Anne et de Joachim. Le musulman vainqueur détenait depuis bien des siècles ce sol privilégié ; après la guerre de Crimée, le Sultan reconnaissant en fit don à la France, et aujourd'hui l'antique sanctuaire, relevé de ses ruines, est confié aux fils du Cardinal Lavigerie, les Pères Blancs, qui y ont fondé un séminaire de rite grec, où l'on prépare des prêtres qui donneront le Christ à ce monde orien-

tal qui l'ignore. Et ce lieu béni et cette œuvre sont à l'ombre du drapeau français.

Dans les fouilles faites pendant la restauration de l'église Sainte-Anne, les Pères Blancs ont trouvé des restes de portique appartenant à la piscine probatique, célèbre par la guérison du paralytique racontée au chapitre V de l'Evangile S. Jean. Ainsi donc, la maison où naquit l'Immaculée était proche d'une source miraculeuse et l'on peut croire que la Sainte Vierge s'en est souvenue à Lourdes, quand elle a demandé à Bernadette de creuser de ses mains le sol de la grotte pour en faire jaillir une source intarissable qui a guéri des légions de malades.

Le nouveau Patronage

Description.

Le 4 Juin dernier, la grande salle du Patronage était détruite par un incendie pendant la présentation du film « Ben-Hur » ; cinq mois plus tard, une nouvelle salle était debout, à l'extrémité Nord de la propriété. L'ancien local avait l'inconvénient d'être, sur toute sa longueur, en bordure de la rue, sur laquelle aucune porte ne s'ouvrait ; le nouveau présente seulement sa façade sur la rue ; enclos de toute part, il possède trois portes de chaque côté et au Midi les portes ouvrent sur un vaste promenoir, éclairé le jour par de larges baies et le soir par quatre globes lumineux. Pendant les entr'actes, on circule facilement dans le « hall », on s'y chauffe les pieds et aussi l'intérieur par les boissons chaudes que vous offre un bar bien monté.

Mais c'est la grande salle qui est un chef-d'œuvre par ses harmonieuses proportions et son aménagement bien compris. Haute, large, spacieuse, elle a vraiment de l'allure avec ses surfaces planes, partagées par des lignes en ressauts qui font comme des pilastres, avec son plafond de célotex dont les lignes se décrochent pour composer un immense cadre à une couronne de lumières du plus bel effet. La scène est vaste comme le reste et son rideau de velours bleu à larges plis, appareillé au portières et aux garnitures des fauteuils, s'harmonise fort bien avec l'éclatante blancheur des murs, et tout cela contribue à donner à cette salle un cachet d'élégante simplicité qui plaît aux yeux. Il n'y a pas que la vue,

l'oreille est pareillement satisfaite par une acoustique sans défaut.

Une autre réalisation heureuse c'est la cabine du cinéma. Absolument isolée de la salle, elle est entièrement construite en matériaux incombustibles : le plancher, le toit, les murs, l'escalier sont en béton, les portes et les cadres des fenêtres sont en fer et les quatre petites ouvertures ménagées dans la muraille pour le rayon lumineux et la vision seraient supprimées par le déclenchement automatique d'obturateurs en acier, si le film venait à s'enflammer. Cette cabine d'ailleurs est double ; dans un compartiment se trouve l'appareil, dans un autre les bobines de film attendent d'être utilisées.

Les murs de l'ancien Patronage étaient restés debout, on les a consolidés, recouverts d'ardoises, et à l'intérieur on a aménagé une vaste salle de récréation, une autre salle pour les réunions d'œuvres, et enfin un logement de deux pièces pour le concierge. Tel qu'il est reconstitué, le Patronage de Carhaix n'aura rien à envier à ceux des grands centres.

Inauguration.

Entrepris au mois d'Août, les travaux subirent un arrêt par suite d'un retard dans la livraison de la charpente métallique ; à la fin de Septembre, l'activité du chantier prit une allure accélérée : les équipes de plusieurs corps de métier travaillèrent à la fois, et si bien qu'on se décida à annoncer l'ouverture des séances pour la fête de S. Trémeur, patron de la paroisse, le samedi 11 Novembre. C'était une gageure, car la veille encore il restait des échafaudages dans la salle ; le 11, ce fut de la fièvre ; passé 7 heures du soir, on travaillait toujours et l'on n'ouvrit qu'à 8 heures. Depuis une heure, la foule impatiente battait les portes, il n'y eut pas de places pour tout ce monde accouru de la ville et des environs, attiré par le désir de voir la nouvelle salle et d'entendre le concert annoncé pour cette soirée.

M. le chanoine Salomon, directeur diocésain de l'Enseignement, et M. le Chanoine Le Goasguen étaient arrivés dans la soirée, ils venaient présider l'inauguration du Patronage et célébrer la fête patronale. En leur compagnie, le clergé paroissial avec le personnel de l'église se rendit au Patronage ; M. le Curé prononça les paroles rituelles et fit les aspersions d'eau bénite. M. l'Architecte était présent, il reçut avec émotion les chaleureuses félicitations des deux dignitaires.

A 8 h. 30, on tira le rideau et l'audition commença du

magnifique concert exécuté par un orchestre formé des meilleurs musiciens et musiciennes de Brest. L'auditoire écoutait religieusement et applaudissait vivement les artistes. L'orchestre s'interrompit pour laisser parler M. le Curé qui voulait dire sa joie de voir l'œuvre du Patronage ressuscitée et remercier tous les bons ouvriers de cette résurrection. M. le chanoine Le Goasguen adressa un mot de félicitations et d'encouragement aux prêtres et aux fidèles de Carhaix. L'orchestre symphonique donna encore quelques morceaux de son programme et puis se déroulèrent les films, miracles de son et de lumière, pour l'enchantement de cette magnifique assemblée.

Le succès de cette soirée dépassa toutes les espérances et fut un excellent encouragement pour ceux qui n'ont pas reculé devant les charges et les responsabilités d'une œuvre pareille.

Allocution de M. le Curé.

« MESDAMES, MESSIEURS,

» C'est la fête de S. Trémeur, patron de la paroisse, et c'est aussi la fête de S. René, patron de M. le Curé. S. Trémeur, nous dit la légende, fut ressuscité par S. Gildas, et S. René le fut par S. Maurille. Et c'est très bien, n'est-ce pas, que cette séance d'inauguration soit placée sous l'égide de ces deux saints, puisque nous célébrons ce soir la résurrection du cinéma ; anéanti par le feu, en Juin dernier, le voici de nouveau debout, agrandi, embelli et garanti contre l'incendie.

» En ce jour de joie, ma première pensée va à ceux qui ont souffert, aux blessés du sinistre, ils ont été la rançon du progrès. Si cette salle est plus vaste avec ses larges dégagements, si elle est plus sûre, construite en matériaux incombustibles, si elle nous coûte, hélas ! si cher, c'est afin que ne se renouvelle pas le désastre passé. J'ai été témoin, à la fin du siècle dernier, de l'incendie du Bazar de la Charité, à Paris, où il y eut 130 morts. Il y a de cela 36 ans, un nouveau Bazar a été élevé, jamais plus le feu n'y a pris, car il a été reconstruit en pierre et en fer.

» Chez nous, grâce à Dieu et au dévouement de quelques braves, il n'y a pas eu de morts à déplorer, et, grâce à l'excellence des soins dont bénéficièrent les blessés, il n'y en a pas eu dont la santé ait été irrémédiablement compromise, qu'importe, ils ont souffert pour avoir témoigné de la sympathie à notre œuvre ; et puis, ils ne

sont peut-être pas allés jusqu'au bout de leur droit, car ils ont compris qu'il y a des cas où exiger son droit strict c'est risquer de commettre une souveraine injustice, suivant l'adage latin : « *summum jus, summa injuria* ». Merci à eux, qui sont un peu nos bienfaiteurs.

» Merci à nos amis, à nos conseillers qui n'ont ménagé ni leur peine, ni leur temps pour nous aider dans le désarroi où nous avait plongés le sinistre, qui nous ont facilité le recouvrement des sommes dues par l'Assurance. Merci à ceux qui, discrètement, mais généreusement malgré la crise, nous ont donné l'aide pécuniaire indispensable, car même après les versements de l'Assurance, nous sommes obérés et le resterons pendant de longues années. Nous comptons sur la Providence et aussi sur la libéralité bien connue des Carhaisiens.

» Merci à ceux qui ont bâti cet édifice superbe d'allure, plaisant à l'œil et en tout point confortable. Ce beau travail fait honneur à M. Auguste Coignat, notre jeune et distingué architecte, dont les coups d'essais sont vraiment des coups de maître. Merci à l'entrepreneur, M. Raymond Le Bomin, qui a déjà construit plusieurs salles de cinéma, plusieurs hôtels des Postes et autres édifices importants, ce qui est une bonne garantie pour l'œuvre actuelle. Merci à ses collaborateurs, M. Le Goïc, directeur des travaux, et MM. Lang et Barbi, contremaîtres ; merci à leurs équipes de cimentiers et plâtriers ; merci aux bons ouvriers de Carhaix, électriciens, ferronniers, menuisiers, peintres plombiers, maçons, manœuvres, qui tous ont rivalisé d'ardeur pour que le nécessaire fut fait à la date fixée. Merci à M. Lintanff, le décorateur bien connu, qui saura donner à notre nouvelle scène l'éclat de l'ancienne. Merci à M. Olléac, monteur de Radio-Cinéma, qui, depuis quelques jours, travaille à poser un appareil des plus perfectionnés.

» Tout est suffisamment prêt et sur le point d'être complètement achevé ; mais pour qu'il en fut ainsi, pour soutenir, stimuler l'activité et la bonne volonté de tous, pour presser l'arrivée des commandes, pour être partout à la fois, il y a eu M. l'abbé Abarnou ; notre cher vicaire est passé maître dans la science cinématographique et il est animé du plus grand zèle pour l'apostolat des jeunes.

» Merci à ceux qui sont nos hôtes aujourd'hui et qui sont venus de loin pour rehausser l'éclat de cette fête par leur présence et leur talent. Merci à M. Guillermit, l'éminent organiste qui a bien voulu diriger un orchestre formé des meilleurs exécutants brestois, et a su enivrer

de musique et d'harmonie les Carhaisiens si friands de belles auditions.

» Merci à MM. les chanoines Salomon et Le Goasguen venus présider la fête patronale et inaugurer le nouveau Patronage. M. l'Inspecteur de l'Enseignement veut bien encourager cette œuvre du cinéma qui doit continuer l'enseignement scolaire, et dont on ne peut se désintéresser à cause de son influence grandissante. Il sait que renoncer à ce mode d'enseignement, d'information et de distractions ce serait se condamner à rester en marge de la vie contemporaine. M. le Directeur des Œuvres de Jeunesse, lui, favorise toutes les manifestations qui peuvent agir sur le public et devenir un moyen d'apostolat. Il a encouragé M. Abarnou dans ses initiatives parfois peut-être audacieuses ; il sait qu'il faut être de son temps, au risque d'étonner ceux qui sont nés au siècle dernier. Il fait confiance aux jeunes, car il est persuadé qu'il vaut mieux agir et se tromper quelquefois que de rester inactif et rivé au passé. Merci donc à ces deux dignitaires qui représentent ici l'autorité diocésaine, ils diront à S. Exc. Mgr Duparc que les fidèles de Carhaix font bien les choses et méritent d'être cités en exemple pour la splendeur et la modernité de leurs œuvres de jeunesse.

» Et à présent, que la Société La Tour d'Auvergne reprenne le cours de ses destinées un instant interrompues, qu'elle poursuive son œuvre sous la protection de la Providence et avec le bienveillant concours des habitants de Carhaix.»

L'ACTION CATHOLIQUE

La réunion mensuelle.

Jeudi 22 Novembre, au Secrétariat Populaire de la rue Brizeux, l'Action Catholique a tenu sa réunion du mois. L'assistance était nombreuse, à cause de l'importance des questions portées au programme.

Dès l'ouverture de la séance, on s'occupe de la fameuse manifestation libre-penseuse qui faisait le tour du département et devait avoir lieu à Carhaix, le vendredi 24 Novembre. Les affiches annonçant la représentation de « La Terre des Prêtres » avaient été posées le samedi ; il fut impossible de rejoindre les autorités municipales : M. le Maire et son adjoint, M. Le Bescond, étaient partis pour Lannilis, à l'inauguration du nouveau pont de Palu-

den. Le dimanche matin, à toutes les messes des deux paroisses, Carhaix et Plouguer, on avait lu en chaire la protestation indignée de S. Exc. Mgr Duparc. « contre la représentation théâtrale « La Terre des Prêtres », dont le but évident est de porter atteinte à l'honneur du clergé breton et au prestige de l'Eglise catholique ». Cet avertissement mit en garde les fidèles, dont la plupart ignoraient l'existence de cette pièce, et qui auraient pu être aisément trompés, car les affiches, prudemment, portaient seulement les noms des interprètes, et, en petits caractères manuscrits, les prix, les jours et l'heure et aussi le lieu de la séance qui était la salle de la Mairie.

M. l'Adjoint était rentré le lundi soir, mais il ne voulut pas prendre sur lui de refuser la mairie. Le Comité d'Action Catholique écrivit à M. le Maire qui ne répondit pas.

Après cet exposé et en face de la carence de l'autorité municipale, le président de la réunion proposa à l'assistance de décider l'apposition sur les murs d'une affiche de protestation ; à l'unanimité, cette proposition fut acceptée. Voici le texte de cette affiche qui fut tirée à quinze exemplaires.

Protestation.

« Les catholiques de Carhaix, par leurs mandataires, ont protesté, à temps, contre la représentation, dans la salle de la Mairie, de « La Terre des Prêtres ».

» Ils ont demandé à M. le Sénateur-Maire de refuser cette salle aux organisateurs de la soirée du 24. M. le Maire n'a pas répondu, il n'a pas jugé bon de suivre l'exemple des maires de Brest et de Morlaix.

» Nous regrettons profondément qu'on ait infligé à la population carhaisienne la représentation d'une pièce dont la valeur littéraire est douteuse, mais dont l'intention antichrétienne est certaine.

» Notre devoir est de nous élever contre une œuvre qui présente la religion catholique comme une école d'immoralité et ses prêtres comme des individus cupides et débauchés.

» Une pareille manifestation semble déplacée, à l'heure où tous les Français auraient tant besoin d'être unis.

» Signé : LE COMITÉ D'ACTION CATHOLIQUE. »

Réunion diocésaine de l'Action Catholique.

L'objet de la deuxième partie du programme de la réunion était le compte rendu de la réunion diocésaine de l'Action Catholique, à Quimper, sous la présidence de S. Exc. Mgr Duparc, avec le concours de M. le chanoine Courbe, secrétaire général de l'Action Catholique Française. Quatre membres de la Section paroissiale de Carhaix et une douzaine d'autres du canton ont pris part à cette Journée. M. Abarnou, vicaire, nous donna un aperçu intéressant des différents rapports présentés, en particulier de celui de M. Michel Floc'h sur les syndicats; il nous fit connaître des initiatives comme celle du Secrétariat populaire des Mutilés du Travail à Brest, qui réussit à échapper à l'emprise socialiste; il nous entretint des succès du Secrétariat populaire de Saint-Pierre; il nous dit les espérances que l'on fondait sur des jeunes comme M. Paul Colin, avocat.

M. le chanoine Le Goasguen avait montré les résultats obtenus par l'Action Catholique dans le département, et M. le chanoine Courbe, dans une longue conférence, en un langage distingué et spirituel, avait prouvé la nécessité de l'Action Catholique par le simple laïc qui, à notre époque, doit reprendre dans l'œuvre apostolique la place qu'il avait aux premiers temps de l'Eglise et qu'il a encore dans les pays de mission, car il pénètre plus facilement que le prêtre dans certains milieux qu'il connaît mieux. M. le chanoine Courbe, dans ses nombreuses pérégrinations à travers la France, a constaté qu'à la campagne on s'éloigne du christianisme, tandis que dans les villes on s'en rapproche. Tous ces débats étaient dirigés par notre Evêque vénéré, qui savait présenter et remercier les conférenciers d'une façon éloquente et aisée qui n'appartient qu'à lui.

Et voilà ce que nous rapporta M. Abarnou. En fin de séance, on décida de faire appel à des orateurs du dehors pour animer nos réunions, on invitera, par exemple, M. l'avocat Paul Colin. On fixa le sujet de la prochaine conférence: « Le rôle de la charité dans les relations familiales, nationales et internationales ». La réunion du mois aura lieu le jeudi 28 Décembre, et c'est M. le Curé qui prendra la parole.

M. Le Coz, premier curé de Carhaix

Il favorise le recrutement sacerdotal.

L'établissement d'une école secondaire à Carhaix se heurta à bien des difficultés, dont la principale sans doute fut l'impossibilité de trouver un local convenable. On dut renoncer au couvent des Augustins qui menaçait ruine et à la Maison des Carmes, peut-être pour la même raison. D'autre part, M. Le Coz ne faisait plus d'aussi bonnes affaires avec la municipalité, à partir de 1812, on ne trouve plus la signature du Curé sur les registres de la mairie, n'était-il plus conseiller municipal? A ce moment, M. Cléret était maire; en 1816, il fut remplacé par M. Henry-Jacques Saisy de Kerampuill, et désormais on retrouve la signature de M. Le Coz aux registres des réunions jusqu'à son départ en 1817.

Ne pouvant installer une école secondaire à Carhaix, notre Curé revint à son idée de consacrer ses ressources à l'instruction des futurs prêtres. Déjà, le 21 Octobre 1805, il avait écrit ceci à l'Evêque de Quimper, Mgr Dombideau de Crouzeilhès: « J'ai pensé qu'on ne pouvait avoir de Séminaire sans écoles préliminaires. J'ai donc résolu de contribuer de tous mes moyens à l'établissement d'une petite école, semblable, s'il était possible, à celle de Plouguernével... Je désire que la petite école soit établie dans ma bonne ville de Quimper ». En Janvier 1806, M. Le Coz avait adressé à l'Evêque une somme considérable, « le plus saint usage, écrivait-il, qu'on puisse faire des dons, c'est d'établir des écoles semblables à celle de Plouguernével ».

M. Le Coz directeur d'école.

En 1817, M. Le Coz quitta Carhaix et se retira au Grand Séminaire, où il fit une rétraction publique de ses erreurs de prêtre assermenté, il n'y resta pas longtemps puisqu'on le trouve successivement curé de Daoulas et prêtre habitué à Pont-l'Abbé, c'est en cette ville qu'il reçoit, en Mars 1822, une lettre de Mgr Dombideau de Crouzeilhès pour lui proposer de diriger l'école de Meilars, près Pont-Croix. « Cette école, écrit le Prélat, est devenue nombreuse, mais M. Madec était incapable de la gouverner pour le temporel... Je ne vois que vous, Monsieur, qui puissiez prévenir la chute de cet utile établissement. Le logement est agréable et le Cap fournit un grand nombre de sujets. Je n'ose vous proposer la

place de desservant de Meilars, mais cependant ce serait un moyen de plus d'assurer le bien. Je prendrai l'engagement de vous donner un vicaire, quoique la paroisse soit très petite ; il pourrait remplir, en même temps, la place de professeur. Vous auriez le double titre de desservant et de supérieur de l'école. Enfin, Monsieur, je vous invoque comme le sauveur de cette école. »

M. Le Coz accepta avec la promesse qu'il ne resterait à Meilars que quinze ou dix-huit mois. Peu de temps après son installation, la foudre tomba sur l'école. Plusieurs enfants furent renversés, la cuisinière fut blessée à « l'occiput », le supérieur n'eut aucun mal : « j'ai été moi-même, écrit-il, repoussé à six pas du lieu où j'étais sans être abattu. Mes fenêtres ont été brisées, mes livres et mes papiers dispersés, ma chambre remplie d'une fumée infecte... mon oreille gauche rendue un peu sourde. Dieu, qui lance le tonnerre comme il soulève les flots, a dit au premier comme aux seconds : *huc usque venies*, tu viendras jusqu'ici... tu lui donneras sur l'oreille et pas davantage ; tu le repousseras vers la porte de sa demeure pour lui dire avec force : « Ce n'est pas là que je te veux. Sors et va dans la ville voisine où je veux me servir de toi pour le bien de mon Eglise ».

Et, un beau jour, recteur et élèves prirent la route de Pont-Croix où M. Le Coz établit le Petit Séminaire.

MOUVEMENT PAROISSIAL

(Octobre-Novembre)

Baptêmes : Marie-Claire Ronce ; — Simone Tanguy ; — Marie Le Cam ; — Laurence Lavanant ; — André Le Maigre ; — Odette Le Délas ; — Cécile Le Louarn ; — Henri Le Bihan ; Marcelle Gléver ; — Liliane Poupon ; — Marcel Baler ; — Jeannie Le Denmat ; — Monique Favennec ; — Paul Quéré.

Mariages : Théophile Le Bris et Marie Disserbo ; — Antonin Hellou et Marie-Josèphe Le Bail ; — François Herbel et Jeanne Voloter ; — Joseph Dincuff et Augustine Birien ; — Marcel Bucheron et Lucienne Lochou ; — Jean-Marie Le Nuz et Léonie Thomas.

Enterrements : Désiré Voloter, 59 ans ; — Marie-Anne Marzin, 83 ans, Hospice ; — Marie-Angèle Le Bourhis, 70 ans ; — Philomène Guillermin, 75 ans, Hospice ; — François Le Denmat, 17 ans ; — Germaine Joncour, 21 ans ; — Jeanne-Louise Thépault, 54 ans ; — Pierre Liju, 71 ans, Hospice.

place de desservant de Meilars, mais cependant ce serait un moyen de plus d'assurer le bien. Je prendrai l'engagement de vous donner un vicaire, quoique la paroisse soit très petite ; il pourrait remplir, en même temps, la place de professeur. Vous auriez le double titre de desservant et de supérieur de l'école. Enfin, Monsieur, je vous invoque comme le sauveur de cette école.

M. Le Coz accepta avec la promesse qu'il ne resterait à Meilars que quinze ou dix-huit mois. Peu de temps après son installation, la foudre tomba sur l'école. Plusieurs enfants furent renversés, la cuisinière fut blessée à « l'occiput », le supérieur n'eut aucun mal : « j'ai été moi-même, écrit-il, repoussé à six pas du lieu où j'étais sans être abattu. Mes fenêtres ont été brisées, mes livres et mes papiers dispersés, ma chambre remplie d'une fumée infecte... mon oreille gauche rendue un peu sourde. Dieu, qui lance le tonnerre comme il soulève les flots, a dit au premier comme aux seconds : *huc usque venies*, tu viendras jusqu'ici... tu lui donneras sur l'oreille et pas davantage ; tu le repousseras vers la porte de sa demeure pour lui dire avec force : « Ce n'est pas là que je te veux. Sors et va dans la ville voisine où je veux me servir de toi pour le bien de mon Eglise ».

Et, un beau jour, recteur et élèves prirent la route de Pont-Croix où M. Le Coz établit le Petit Séminaire.

MOUVEMENT PAROISSIAL

(Octobre-Novembre)

Baptêmes : Marie-Claire Ronce ; — Simone Tanguy ; — Marie Le Cam ; — Laurence Lavanant ; — André Le Maigre ; — Odette Le Délas ; — Cécile Le Louarn ; — Henri Le Bihan ; Marcelle Gléver ; — Liliane Poupon ; — Marcel Baler ; — Jeannie Le Denmat ; — Monique Favennec ; — Paul Quéré.

Mariages : Théophile Le Bris et Marie Disserbo ; — Antonin Hellou et Marie-Josèphe Le Bail ; — François Herbel et Jeanne Voloter ; — Joseph Dincuff et Augustine Brien ; — Marcel Bucheron et Lucienne Lochou ; — Jean-Marie Le Nuz et Léonie Thomas.

Enterrements : Désiré Voloter, 59 ans ; — Marie-Anne Marzin, 83 ans, Hospice ; — Marie-Angèle Le Bourhis, 70 ans ; — Philomène Guillerm, 75 ans, Hospice ; — François Le Denmat, 17 ans ; — Germaine Joncour, 21 ans ; — Jeanne-Louise Thépault, 54 ans ; — Pierre Lige, 71 ans, Hospice.

Bibliothèque diocésaine de Quimper et Léon

Document numérisé en 2015